1/7/2





Ex Libris Joannis Nencini
1874



LA VIE

DES ANIMAUX

BRUXELLES. — TYP. DE Ve J. VAN BUGGENHOUDT
Rue de Schaerbeek, 12

LE Dr JONATHAN FRANKLIN

LA VIE
DES ANIMAUX

HISTOIRE NATURELLE

BIOGRAPHIQUE ET ANECDOTIQUE DES ANIMAUX

OUVRAGE

ENTIÈREMENT NOUVEAU, TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR A. ESQUIROS

MAMMIFÈRES — I



PARIS
COLLECTION HETZEL
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

INTRODUCTION

Un goût très-vif pour l'histoire naturelle m'a toujours porté à rechercher la société des naturalistes. En France, j'ai laissé, au Jardin des Plantes, d'anciens amis. Parmi les meilleurs souvenirs de ma jeunesse figurent les longues heures — trop tôt évanouies! — que j'ai passées sous le cèdre du Liban, près de la fosse aux ours, devant les cages de la ménagerie, aux cours de Geoffroy Saint-Hilaire, de M. Dumeril, de M. Serres et d'autres professeurs. J'ai décrit ailleurs (1) les charmantes soirées où se trouvaient réunies, le dimanche, dans une maison de la rue des Fossés-

(1) *Paris au* XIXe *siècle*.

Saint-Victor, plusieurs célébrités de la science et de la littérature. On ne s'étonnera donc point qu'à mon arrivée en Angleterre j'aie lié des rapports d'intimité avec quelques-uns des hommes qui cultivent, dans la Grande-Bretagne, l'étude de la nature. Il en est un parmi eux qui fixa surtout mon attention et mes sympathies. Il habitait près des côtes dans le comté de Lancastre. Son *cottage*, comme il l'appelait par modestie, était un ancien manoir isolé, bâti en briques, protégé, d'un côté, contre les vents du nord par une colline et par une forêt, ouvert, de l'autre, aux influences de la mer, dont la brise humide et salée arrivait jusque sur ses fenêtres, le plus souvent ternies. Un clair ruisseau, dans lequel nageaient, avec une insouciance digne de l'âge d'or, des poissons de toute forme et de toute couleur, traversait un parc ombragé de grands arbres où tous les oiseaux britanniques semblaient s'être donné rendez-vous. Sa maison, avec les dépendances, était une véritable arche de Noé; car on y trouvait, vivants ou empaillés, presque tous les animaux caractéristiques de la création. A peine touchait-on le seuil de ce sanctuaire, que la paix, le silence, le charme, et, si j'osais ainsi dire, la bonne odeur de la solitude se répandait, comme d'une urne trop pleine, sur le cœur de l'étranger.

Il était Anglais par son père, Écossais par sa mère. Sans se croire supérieur aux autres hommes, — l'orgueil était son moindre défaut — il avouait différer de la plupart d'entre eux par ses goûts, ses habitudes et les aventures de sa vie. Après avoir étudié en médecine dans sa jeunesse et s'être même distingué comme anatomiste dans l'université d'Oxford, il avait été pris, un beau jour, du mal des voyages. Curieux de connaître les différentes faces de la planète sur un point de laquelle l'avait fait naître en 1790 la Providence, il abandonna donc une chaire de professeur qui lui était offerte, trouvant qu'avant d'enseigner la science aux autres, il devait s'instruire lui-même à l'école de la nature.

Ses concitoyens n'entendirent plus guère parler de lui durant dix

années. Après avoir vécu dans l'Inde, avoir visité quelques côtes de la Chine, avoir mis le pied sur les solitudes de l'Afrique et avoir traversé le nouveau monde, il rentra dans son pays, aussi pauvre — ou, du moins, aussi peu riche — et plus obscur qu'il n'était parti. Tout ce qu'il rapportait de ses voyages, c'était la bonne fortune d'avoir fait connaissance avec les œuvres de Dieu, quelques notes écrites au crayon sous un arbre, et des compagnons de ses dernières traversées — oiseaux, reptiles, quadrupèdes d'un autre monde.

Quoique très-instruit, il se défendait d'être savant. Dégoûté de la société des autres hommes, qu'il avait vus les mêmes dans tous les pays et sous toutes les couleurs dont il a plu à la nature de peindre le visage humain, — c'est-à-dire jaloux les uns des autres, médiocres dans le bien comme dans le mal, asservis à des préjugés sans nombre qui changent seulement de forme avec les climats et avec les diverses latitudes du globe, — il se réfugia tout entier dans la solitude, la contemplation et le travail. On peut dire qu'il aimait la science pour elle-même, et non pour les honneurs ni les avantages qu'elle confère. A la tête d'un petit patrimoine, il trouva dans la prévoyance du chef de sa famille, qui venait de mourir, une vie indépendante et le loisir de se livrer à ses chères études.

A l'entendre, les savants étaient trop éclairés pour bien s'identifier à la nature. « Les peuples primitifs, nous disait-il, les simples sauvages connaissent bien mieux, sous certains rapports, les mœurs des animaux que ne les connaissent nos zoologistes : ils vivent avec eux et ne se contentent point, comme les premiers, d'interroger quelques vaines dépouilles envoyées dans nos muséums par les voyageurs. L'étude des bêtes, enfants de la nature, réclame des esprits naïfs. Pour les comprendre, il faut se placer à leur point de vue, partager leurs sentiments, leurs joies, leurs alarmes, se plaire dans leur société; il faut, en un mot, se faire bête soi-même — on n'en a que plus d'esprit. »

Quoique fort versé dans la lecture des ouvrages d'histoire naturelle qui se publient en Angleterre, en France et en Allemagne, — car il parlait plusieurs langues — il en revenait toujours au grand livre de la vie. Il avait chez lui des animaux de presque toutes les parties du globe, — un véritable jardin zoologique sur une petite échelle. Les membres de cette famille vivaient entre eux et avec le patriarche en très-bonne intelligence. Comme il aimait les animaux, il en était aimé. L'histoire naturelle n'était pas seulement pour lui une occupation et une étude, c'était un goût, un délassement et la seule passion forte qu'il eût éprouvée dans sa vie. N'ayant jamais été marié, il appelait les créatures de Dieu ses enfants. Sa charité ne se limitait point aux exemplaires curieux qu'il avait ramenés de ses voyages ou réunis à ses frais sous son toit, elle s'étendait à toutes les espèces libres et sauvages qui se trouvaient dans le voisinage du vieux manoir. Sa terre était un lieu d'asile pour tous les animaux. Plus d'un renard proscrit vint y chercher un refuge contre les poursuites des chasseurs. On eût dit que les petits oiseaux de proie s'étaient donné le mot, tant ils abondaient dans les rochers, les ruines et les grands arbres de sa propriété. Les leçons qu'il donnait aux paysans de son hameau consistaient surtout à combattre les préjugés vulgaires sur les ravages que sont censés causer les animaux dits malfaisants. Il s'attachait à leur démontrer, dans un langage simple, mais qui ne manquait point de chaleur ni de poésie, que ces animaux valent mieux que leur réputation. Il faisait la part des dégâts commis par ces maraudeurs de la nature, mais il faisait aussi la part des services rendus, et il concluait toujours en demandant grâce pour tout ce qui vit. Ses conseils étaient goûtés, et, quoique la destruction eût cessé sur un rayon de plusieurs lieues, — quoique les animaux, dont la tête était mise à prix partout ailleurs dans la Grande-Bretagne, eussent droit de cité dans les terres sur lesquelles s'étendait l'influence du naturaliste, on ne voyait nulle part d'aussi belles récoltes, de si joyeux ver-

gers, des troupeaux aussi nombreux et des basses-cours aussi bien peuplées que dans les hameaux qui environnaient la demeure du sage.

Sa maison était petite, comme celle de Socrate; mais elle était remplie d'amis sûrs qu'il s'était donnés et avec lesquels il passait les heures silencieuses de la vie, dans l'étude des mystères inépuisables de la nature. L'ennui était un mal inconnu à cet esprit qui conversait sans cesse avec les hôtes animés ou même inanimés du paysage. La Fontaine, lui-même, aurait été mal venu à lui dire que *les arbres parlent peu.* Il trouvait, au contraire, une pensée, un langage en toute chose. Quoique vieux et à peu près inconnu, il se proclamait lui-même l'homme le plus heureux, le plus indépendant et le plus satisfait de son sort qu'il eût jamais rencontré à la surface du globe terrestre. « On possède, avait-il coutume de dire, tout ce qu'on étudie avec amour : j'aime tout ce que Dieu a fait; donc, je suis immensément riche. »

Les heures qu'il ne passait point à rêver dans son fauteuil, — à herboriser ou à faire des excursions dans le voisinage pour surveiller les ébats des poules d'eau et les gambades des écureuils,— à tirer la queue de son gros singe favori ou à pincer les oreilles de son loup, qui avait le caractère trop bon pour s'en offenser, — il les occupait à écrire des notes, à rédiger les mémoires de sa tortue ou à faire le journal des impressions de son choucas. Réunir ces notes, les déchiffrer, les mettre en ordre, était une affaire d'État, car le bec de ses perroquets et les dents de son castor les avaient grandement endommagées. Le vieillard sentait, d'ailleurs, sa vue baisser de jour en jour : il n'avait plus d'yeux que pour les caractères vivants au moyen desquels la nature a écrit le grand poëme des merveilles de la création. Il me confia le soin de relire et de traduire au besoin ces pages, qui, réunies, se trouvèrent former un cours complet d'histoire naturelle.

Parmi les tablettes du vieux naturaliste, il y avait des recherches toutes personnelles, des souvenirs de ses voyages, des points

de vue à lui sur les mœurs, les instincts et les facultés des animaux ; — il y avait aussi des fragments empruntés à d'autres naturalistes anglais ou copiés dans des ouvrages dont il avait souvent négligé d'indiquer le titre et le nom de l'auteur. J'ai conservé ce mélange et je publie le tout sous le nom du docteur Jonathan Franklin, croyant que l'alliance d'une pensée individuelle avec la pensée et les observations des autres historiens de la nature, donnera une idée plus complète de la science britannique.

Par ses relations commerciales ouvertes dans toutes les mers, par le nombre de ses vaisseaux mouillant sur toutes les côtes et par la hardiesse de ses voyageurs, qui, les premiers, ont entrepris la circumnavigation du globe, la Grande-Bretagne est, peut-être, le pays du monde le mieux placé pour connaître la vie des innombrables animaux qui sont dispersés sur l'échelle des différents climats. Ses jardins zoologiques défient la concurrence de toutes les autres nations de l'Europe et présentent au naturaliste curieux le moyen d'étudier par lui-même les mœurs des espèces les plus rares. J'ai pensé qu'il y aurait avantage pour les deux pays à propager en France quelques-unes des conquêtes de la science anglaise. Le commerce des idées, l'échange des lumières, en un mot les bonnes relations de l'intelligence et de l'étude contribueront, je l'espère, à fonder de plus en plus l'alliance des deux grands peuples qui semblent destinés par la nature à marcher en tête de la civilisation.

Le vieux naturaliste dont j'ai traduit les notes se souciait peu de la publicité. Une seule considération le détermina à me confier son manuscrit : « Puissent, disait-il, ces biographies d'animaux inspirer à la jeunesse quelques-uns des sentiments religieux dont je me sens pénétré, au déclin d'une assez longue vie, en lisant, avec mes faibles yeux, dans les œuvres de la nature. Je ne voudrais retrancher de mon existence que les heures perdues, c'est-à-dire celles que je n'ai point employées à m'étudier moi-même, en étudiant les êtres vivants dont les organes expliquent mes organes,

dont les facultés contiennent le germe de l'intelligence humaine. Posséder la notion, même imparfaite, des animaux variés dont le pied foule la montagne ou la plaine, dont l'aile fend l'océan de l'air, dont les nageoires traversent en tous sens le morne abîme des eaux, c'est connaître de Dieu tout ce qu'il est donné à l'homme d'en pénétrer sous la forme actuelle de son pèlerinage terrestre. L'histoire naturelle n'est pas seulement un divertissement de l'esprit : je la regarde comme le plus sincère hommage que nous puissions rendre au grand architecte de notre planète. L'étude des créatures — plantes et animaux — qui peuplent avec nous la surface de la terre, qui s'assoient au même banquet de la vie, qui ont tant de rapports avec l'homme, dispose notre cœur à la charité universelle. La vue de leurs caractères extérieurs, l'observation de leurs mœurs et de leurs instincts, la conception des grandes lois qui maintiennent l'équilibre entre les trois règnes de la nature et entre les espèces organisées, tout cela élève notre âme vers l'adoration de Celui qui dirige, avec une suprême sagesse, ce monde créé par une suprême puissance. »

C'est dans ces sentiments religieux que le philosophe de la nature s'endormit, il y a deux ans. Il repose, au milieu du paysage qu'il aimait, dans un coin du grand parc dont les voix lui étaient connues, sous un quartier de roche recouvert de mousses et de lichens qu'il avait étudiés pendant sa vie. Calme devant les mystères de la mort comme devant les mystères de la nature, il emporta, jusque dans le linceul, l'espoir de soulever de plus en plus, en changeant d'existence, le voile qui lui laissait entrevoir et qui lui dérobait à la fois les merveilles de l'univers.

Le cours d'histoire naturelle dont je publie la traduction se distingue des autres ouvrages écrits en français sur le même sujet par des caractères que je dois indiquer. Sans négliger les classifications, les descriptions, les divisions, les Anglais y attachent beaucoup moins d'importance qu'à la biographie des animaux. — La biographie des grands hommes se compose d'anec-

dotes recueillies par ceux qui les ont connus; la vie des bêtes ne diffère point, sous ce rapport du moins, de la vie des gens d'esprit. On ne peut donner une idée de leurs mœurs, de leur caractère, de leurs habitudes, que par le récit de ceux qui les ont observés et qui ont été admis dans leur intimité. J'aurais donc cru manquer le but de cet ouvrage en supprimant les nombreux épisodes qui racontent l'histoire des différents individus de la création. Les Anglais se distinguent, en outre, par un sens pratique : ils se sont surtout attachés à faire passer les animaux sauvages sous la main de l'homme. Il est peu d'espèces vivantes — principalement parmi les mammifères — qu'ils n'aient cherché à apprivoiser. Tout le monde connaît le degré de perfection auquel ils ont amené leurs animaux domestiques. Leurs conquêtes dans cet ordre de faits s'appuient nécessairement sur une science exacte, mais aussi — il faut bien le dire — sur un sentiment d'amour-propre, que je suis loin de blâmer.

Nous avons pensé — l'éditeur et moi — que cette *Histoire naturelle* pouvait se passer du secours de la gravure. Le crayon, si habile qu'il soit, ne saurait donner une idée complète des animaux vivants à ceux qui ne les connaissent point. Rien ne dispense de la vue des créatures elles-mêmes. Les établissements, comme le Jardin des Plantes de Paris, comme les jardins zoologiques de la Hollande, de la Belgique et de l'Angleterre, sont ouverts à tout le monde, et c'est là seulement — sur le théâtre de la vie — que l'on peut faire connaissance avec les formes si riches et si délicates qui limitent les genres, les variétés, les espèces.

L'histoire naturelle est un enseignement pour l'esprit, une consolation pour le cœur. Elle inspire à l'homme, dans les situations les plus critiques de la vie, une grande confiance et relève son courage abaissé par l'adversité. Un des voyageurs anglais les plus éprouvés, Mungo Park, se trouvait un jour au milieu d'un des épouvantables déserts de l'Afrique; il était seul, abattu par la fatigue, triste, découragé. Le nombre de ses jours semblait

épuisé avec ses forces. Il ne lui restait plus, croyait-il, qu'à se coucher par terre et à mourir. Dans le moment où il allait se couvrir du désespoir comme d'un manteau, une toute petite fleur de mousse d'une beauté extraordinaire attira son regard. « Quoique toute la plante, dit-il, ne fût pas plus grande qu'un de mes doigts, je ne pus contempler sans admiration la délicate structure de ses racines, de ses feuilles et de ses capsules. L'Être, me dis-je alors, qui a planté, arrosé et amené à l'état parfait, dans cette obscure partie du globe, une chose qui paraît de si mince importance, peut-il regarder avec indifférence la situation et les souffrances des créatures formées à son image? Assurément, non. Ces réflexions ne me permirent point de désespérer : je me levai, et, n'ayant égard ni à la faim ni à la fatigue, je m'avançai bravement, assuré que mes souffrances auraient un terme. Je ne me trompais point... »

Il y a d'autres déserts que les plaines nues et brûlées de l'Afrique : tous les jours, l'âme tombe de découragement, au milieu des tristesses de la solitude, de la prison ou de l'exil ; — tous les jours, des cœurs héroïques souffrent de la misère et de la faim ; — tous les jours, des têtes, alourdies par le fatal sommeil du désespoir, cherchent l'oreiller de la tombe pour s'y reposer à jamais! Dans ces moments d'épreuve et de prostration morale, il suffit quelquefois à l'homme qui a le goût et la connaissance de la nature, d'une petite fleur, d'un chant d'oiseau, de la vue d'un insecte, pour que le cœur s'élève avec ses espérances vers l'auteur de l'univers, et pour que le voyageur harassé reprenne sa course à travers le désert de la vie.

Les plus humbles êtres organisés — les plus bas placés dans la série végétale ou animale — ne sont pas toujours les moins intéressants, ni ceux qui parlent le moins à l'esprit de l'homme. Un reflet de la grandeur de la création tout entière reluit jusque sur les plus petites créatures. Moins un animal vivant me semble capable de penser, à cause de l'infériorité de ses organes,

plus — à la vue des actes de sagesse et de prévoyance qu'il accomplit sous mes yeux — je dois croire que quelqu'un a pensé pour lui.

Le plus haut sentiment auquel l'homme puisse s'élever, dans toutes les conditions sociales, c'est la contemplation de l'univers. Point vivant, jeté sur un point géographique du globe terrestre — lequel n'est lui-même qu'un point dans l'immensité des mondes — le naturaliste embrasse néanmoins, par la pensée, quelques-uns des rapports qui lient entre eux les phénomènes de la vie, certains anneaux de la chaîne des êtres et assez de faits pour joindre au mouvement du mécanisme qui fonctionne sous ses yeux, la voix de l'admiration et de la reconnaissance. Il jouit de ce qu'il sait; il aspire à la découverte de ce qu'il ignore. La connaissance du globe et des animaux qui l'habitent, se développe, d'ailleurs, dans l'humanité avec le progrès des civilisations, avec les éléments de l'industrie et avec les acquisitions successives de l'expérience.

De nos jours, l'accroissement des moyens matériels de locomotion et le nombre des voyages ouvrent à l'histoire naturelle des perspectives infinies.

L'univers, mieux connu et mieux pénétré, n'est pas seulement pour l'homme une source croissante de consolation, de jouissance intellectuelle et de poésie : le bien-être économique, aussi bien que le bien-être moral des sociétés, se trouve intéressé à l'étendue de nos rapports avec la nature. La science moderne se trouve condamnée à ne plus être seulement un luxe de l'esprit, mais encore à rendre au peuple des services. L'histoire des plantes et des animaux ne saurait rester étrangère à l'alimentation publique ni aux autres problèmes de la vie sociale qui assombrissent de nos jours le front des penseurs. L'agriculture et tous les arts utiles ont avec les sciences naturelles des liens qu'il suffit d'indiquer. La conquête des animaux domestiques (sans laquelle les sociétés humaines n'auraient pu naître) contribue déjà — et peut contribuer dans

une mesure encore plus considérable — au soulagement des classes laborieuses (1).

Le règne végétal et animal ne constitue, il est vrai, qu'un élément de la vie du monde; mais c'est un élément caractéristique. De tous les ouvrages de la nature, les plantes et les animaux sont ceux qui expriment le mieux le caractère des différents degrés de longitude ou de latitude, aussi bien que la physionomie historique des anciens âges de la terre. La distribution actuelle des êtres et des choses à la surface de notre planète est soumise à des lois que la botanique et la zoologie doivent étudier. La vie des plantes et des animaux se lie trop étroitement à la nature des contrées où ils habitent, à l'échelle des diverses températures, en un mot, à la constitution géographique des climats, pour que l'histoire de ces êtres organisés ne jette point quelque lumière sur la connaissance du globe terrestre.

Les cinq parties du monde occupées par cinq variétés distinctes de l'espèce humaine, — la race blanche ou caucasique, — la race jaune ou mongolique, — la race rouge ou américaine, — la race noire ou éthiopienne, — la race malaise, — se trouvent également peuplées, depuis les dernières révolutions du globe, par différentes tribus de plantes et d'animaux. Ces races et ces espèces se rapprochent, se nuancent quelquefois sur les limites; mais elles ne se confondent jamais. Il existe donc de véritables divisions zoologiques de la terre, et, si l'on ose ainsi dire, des départements de la vie.

Ainsi envisagée, l'histoire des plantes et des animaux devient, pour le penseur, une histoire des différentes contrées du globe. Chaque animal est un pays. Ses caractères, ses inclinations, ses habitudes, tout nous montre la nature des lieux d'où il vient, tout nous initie en lui à la connaissance des régions lointaines que

(1) Nous avons développé ces idées dans la *Revue des Deux Mondes*, livraison du 15 novembre 1854.

nous n'avons jamais vues, — que nous ne verrons sans doute jamais, — mais qui, grâce à sa présence, ne nous sont plus tout à fait étrangères.

La relation des animaux, de leur vie, de leurs mœurs, de leurs principaux traits organiques avec le génie des différentes parties du monde dont ils sont originaires, a été trop sacrifiée par quelques zoologistes enthousiastes des classifications artificielles. Si, comme nous le croyons, les êtres vivants sont en quelque sorte les puissances animées des climats différents où ils ont reçu le jour et où ils continuent de vivre; — si, sur l'inspection attentive de leur forme et sur l'étude de leur manière d'être, on peut se faire une idée de leur patrie; — si, en un mot, chacun d'eux est une contrée vivante, la zoologie n'est plus seulement l'histoire des faits relatifs à telle ou telle branche d'animaux, c'est encore une représentation de toute la nature et surtout une image animée de notre sphère terrestre.

Quand on passe en revue le règne animal, il ne suffit pas de s'arrêter aux traits extérieurs et intérieurs de chaque espèce, il faut considérer chez elle l'empreinte des causes extérieures et des milieux dans lesquels cette espèce a vécu depuis un temps immémorial, — en un mot, l'influence des forces du globe terrestre sur les caractères de la vie. Les contrées les plus fortement marquées par la main de la nature — les parties du monde dont la configuration physique étonne le plus les voyageurs — sont également celles où les plantes et les animaux présentent une originalité plus forte. L'Australie, par exemple, cette terre étrange, a révélé des êtres vivants auxquels les naturalistes ne s'attendaient point : le kanguroo, l'ornithorhynque, — et le sud de l'Afrique, cet excentrique climat, donne également naissance à des familles de plantes et d'animaux dont les traits vigoureusement tranchés contrastent avec la flore et la faune des régions tempérées du globe.

La nature se personnifie dans ses œuvres, et telle est l'admirable unité de ses lois et de ses rapports, que rien ne change dans

l'économie des saisons, dans les degrés de température, dans les distributions géographiques des terres et des eaux, que tout ne change en même temps dans le règne végétal et animal.

Ce mot *nature* représente à chacun un monde de choses, selon l'ordre de ses études. — L'artiste cherche surtout dans la nature le type du beau. Le poëte y puise la source intarissable de ses inspirations et de ses rêves. L'économiste l'envisage au point de vue de l'utile. Pour le croyant, la nature est un effet dont la cause est Dieu. Pour le penseur, c'est la hiérarchie des forces qui produisent et entretiennent la vie dans l'univers. Pour le naturaliste, c'est l'histoire de tout ce qui est. Mais, sous quelque forme qu'on la contemple, cette sainte Matrone — comme l'appelle un poëte anglais — verse le rayon de la sagesse sur l'esprit des forts, l'amour dans le cœur des enthousiastes, l'apaisement et la sérénité dans l'âme des malheureux.

Les poëtes aiment dans leurs ouvrages à opposer la fragilité des grandeurs humaines, l'instabilité de nos sentiments, la courte durée des ouvrages de l'homme à la majestueuse perpétuité de la nature. Ce contraste, je l'avoue, a un côté vrai; mais il faut pourtant se dire que cette face merveilleuse des choses que nous prenons pour un état stable n'est, après tout, qu'un des âges de la vie du globe terrestre. La nature change. Nous trouvons dans les couches qui forment l'écorce de la terre, le témoignage des innombrables modifications qu'elle a subies depuis que la chaîne des temps a lié entre elles les différentes parties de la création. Ce qui est n'était pas; ce qui était n'est plus. Quand on parle de la continuité de la nature, il faudrait donc renouer par la pensée les âges aux âges, les mondes aux mondes, et envisager, dans cette succession lente mais certaine, l'admirable unité de Celle qui a trouvé le moyen d'être immortelle, en se renouvelant.

L'histoire naturelle donne lieu à d'importantes questions sur les origines du monde, sur les commencements de la vie à la surface de la terre, sur la fixité ou la mutabilité des types qui composent

les espèces végétales et animales. Je n'agiterai, pourtant, aucun de ces grands problèmes que j'ai touchés ailleurs (1). Dans les pages qui suivent, on s'occupe uniquement des animaux, tels qu'ils existent dans l'âge présent de la nature, sans rechercher les racines de leur raison d'être. Le vieux naturaliste anglais dont j'ai réuni et traduit les études, avait bien sa pensée à lui sur ces questions délicates, mais il s'est abstenu de l'écrire.

Ce fragment, retrouvé dans une autre liasse de papiers, dira quel était, d'ailleurs, le caractère des sentiments que lui inspirait la contemplation de l'univers.

« O Nature, passe sur mes yeux obscurcis ta main pleine de lumière ! première-née des choses visibles pour l'homme, fleur de beauté, âme de tout ce qui vit ! toi, déesse aux mille formes que l'amant adore dans les fleurs cueillies par sa bien-aimée, que l'astronome contemple dans les grands corps célestes, que le sage consulte à l'ombre des forêts ! livre, que l'enfant épelle dans l'immensité du paysage et que le philosophe déchiffre dans un grain de sable ! travailleuse éternelle, qui prépares avec tout ce qui existe les éléments de ce qui va naître, qui maries le rayon de soleil à la goutte de rosée, l'esprit à la matière ! ô nature, laisse-moi découvrir en toi les voies mystérieuses de Dieu ! »

ALPHONSE ESQUIROS.

(1) *Histoire de la terre*, 1847.

HISTOIRE

NATURELLE

LES ANIMAUX

Quoiqu'ils présentent entre eux certains traits communs et des analogies d'autant plus profondes qu'on les étudie mieux à la lumière de l'anatomie comparée, les animaux se séparent les uns des autres par des différences. Selon que ces différences sont plus ou moins tranchées, elles divisent le règne animal en classes, en ordres, en familles, en genres, en espèces, en variétés.

Il ne faut pas accorder aux classifications plus de valeur ni plus d'importance que ne méritent de simples limites tracées par l'état actuel de nos connaissances en histoire naturelle. Bonnes, quand elles éclairent et dégagent certains ordres de faits, elles deviennent mauvaises quand elles compliquent les difficultés de l'étude. Elles doivent être le fil qui nous introduit dans l'immensité de la nature et non le labyrinthe qui égare nos pas.

Les animaux se divisent d'abord en deux embranchements : les *vertébrés* et les *invertébrés*.

Les *vertébrés* se distinguent des invertébrés par un squelette *interne*.

Les pièces essentielles de ce squelette sont : — 1° un crâne qui sert de chambre au cerveau ; — 2° une colonne ou épine dorsale dont les pièces ou vertèbres (de *vertere*, tourner) contiennent les cordons de la moelle épinière, et donnent passage aux fils nerveux qui se ramifient sur toutes les régions du corps.

Le volume et la forme du cerveau déterminent — toutes choses égales d'ailleurs — le degré d'intelligence des animaux vertébrés.

Les organes des sens se montrent chez les vertébrés plus parfaits que chez les invertébrés. Le sang circule à travers un double appareil de vaisseaux — les artères et les veines. Ils ont un cœur qui est au système sanguin ce que le cerveau est au système nerveux. Les sexes sont invariablement séparés.

Les naturalistes divisent les animaux vertébrés en cinq classes :

Mammifères.
Oiseaux.
Reptiles.
Amphibies.
Poissons.

Ces différentes classes expriment — du moins, quand les individus ont atteint la forme parfaite — des degrés bien tranchés dans la série des phénomènes qui constituent la vie animale.

Nous commencerons par les mammifères.

Cette classe occupe le sommet de l'échelle. Les sens et les facultés qui appartiennent aux animaux, se rencontrent chez eux au plus haut degré de développement. Le caractère essentiel qui distingue les mammifères (animaux à mamelles) est celui-ci : — ils donnent naissance à des petits vivants, qu'ils allaitent et nourrissent durant un certain temps avec un fluide sécrété par leurs propres organes. Seules, par conséquent, les femelles des mammifères connaissent pleinement les joies de la maternité.

Leur cerveau, plus complet, est en quelque sorte la couronne de la création animale.

Les mammifères se subdivisent eux-mêmes en plusieurs ordres selon les caractères tirés de leurs organes— leur plus ou moins d'intelligence — leur degré plus ou moins grand de ressemblance avec l'homme — la nature de leur alimentation et une foule d'autres circonstances qui influent sur leur manière de vivre.

Ces subdivisions s'appuient, néanmoins, de préférence sur le système dentaire et sur la structure des membres locomoteurs.

Le système dentaire est d'une grande importance. Telle est la forme des dents, tel est le régime diététique de l'animal. La nature de ce régime exerce, à son tour, une influence considérable sur les instincts, les mœurs et les habitudes des différents groupes.

Les membres locomoteurs — pattes ou mains — expriment par la structure une foule de relations avec le monde extérieur. Ce sont, pour ainsi dire, les auxiliaires du cerveau.

Avertissons, toutefois, le jeune naturaliste, qu'il y aurait de la témérité à vouloir baser la classification des mammifères sur quelques organes, encore moins sur un

seul ordre de rapports avec l'univers. Ce n'est qu'en additionnant la somme générale des caractères extérieurs et des facultés, qu'on peut assigner à l'animal une place tant soit peu logique sur l'échelle des êtres vivants.

Les mammifères se subdivisent en :

Quadrumanes.
Carnivores.
Cheiroptères.
Insectivores.
Cétacés.
Pachydermes.
Ruminants.
Rongeurs.
Édentés.
Marsupiaux.

Comme certains quadrumanes forment le passage entre l'homme et les autres mammifères, de même les marsupiaux (1) — pour lesquels certains naturalistes ont jugé à propos d'établir une division spéciale — semblent se rapprocher sous certains rapports des oiseaux et sous certains autres rapports des reptiles. Nous rencontrerons dans toute la série zoologique quelques-uns de ces animaux de transition, — véritables anneaux intermédiaires qui servent à renouer la chaîne des êtres vivants au moment où cette chaine semble sur le point de se briser. Au point de vue de la philosophie et de l'histoire naturelle, l'existence de ces traits d'union est extrêmement intéressante. De telles créatures composites servent à rapprocher, sinon à effacer, les distances qui séparent

(1) Animaux à bourse.

les classes, les ordres, les familles, les genres. Plus que d'autres peut-être, elles proclament l'ordre et l'économie qui règnent dans la nature.

Nous adopterons un système tout contraire à celui qui est suivi dans les autres ouvrages d'histoire naturelle. On commence, d'ordinaire, par des considérations scientifiques sur l'organisme des animaux, et l'on finit par décrire leur manière de vivre. Cet ordre a des inconvénients. Il est difficile de s'intéresser à la structure d'êtres qu'on ne connaît point. Nous décrirons d'abord les mœurs des divers animaux, et ensuite — à la fin de l'ouvrage — nous chercherons à éclairer, par quelques vues générales, l'ordre et la marche de la nature.

L'animal est en lui-même un grand mystère. Considéré par quelques philosophes (école de Descartes) comme un pur automate; — par certains naturalistes (Cuvier), comme un être à l'état de somnambulisme; — par d'autres, comme une créature qui a son intelligence, ses facultés, ses instincts et qui porte en soi le germe même de l'humanité, il a exercé — et exercera longtemps encore les réflexions des penseurs. — Ces questions — comme bien d'autres — gagnent à être traitées à la manière de ce philosophe qui, pour prouver le mouvement, se contenta de marcher devant son adversaire. — Nous ne discuterons point, nous raconterons les faits.

A quelque point de vue, d'ailleurs, qu'on l'envisage, l'animal est pour nous un compagnon à la surface du globe terrestre et quelquefois un ami. Tantôt il nous charme par sa beauté, tantôt il nous étonne par la perfection de ses instincts, et toujours il intéresse l'observateur par l'originalité de ses voies. Un philosophe de mes amis disait avoir plus appris avec les bêtes qu'avec les gens.

La géologie nous enseigne que les animaux ont précédé l'homme à la surface de la terre. Or, comme beaucoup des inventions qui font aujourd'hui la gloire de l'industrie et la richesse des sociétés, existent — au moins en germe — dans les procédés de certains mammifères, on peut dire que la civilisation a ouvert la voie tracée par les obscurs et anciens habitants du monde où nous vivons. Les castors bâtissaient des maisons dans un temps où l'on eût en vain cherché à la surface du globe les premières habitations humaines. La taupe creusait des galeries souterraines bien avant que l'art des mineurs eût pénétré dans la nuit des profondes demeures. L'amour maternel existait avant la femme. La guerre était dans le monde avant qu'il y eût des armées. Quelques animaux faisaient leurs provisions d'hiver avant que l'homme eût songé à construire des greniers d'abondance. Le lion disputait au lion les quartiers du globe sur lesquels s'exerce ses ravages, avant que fussent tracées les limites des États. Certains ruminants s'étaient associés en troupeaux pour repousser les attaques des déprédateurs avant que les membres de l'espèce humaine eussent formé des tribus, des peuplades, des sociétés. Quelques singes s'étaient armés de pierres et de bâtons, avant que le sauvage lui-même appelât les premières frondes, la massue et les flèches au secours de sa faiblesse.

MAMMIFÈRES

QUADRUMANES

LES SINGES

Rien de plus curieux que de rendre une visite à ces animaux réunis dans les cages de nos jardins zoologiques. On n'a qu'à fixer un instant les yeux sur ces hôtes amenés de plusieurs climats pour reconnaître que les figures des singes diffèrent autant les unes des autres que les visages humains. Ici est une large face noire avec de longs cheveux, et qui semble méditer des crimes; plus loin, voilà un individu avec des favoris touffus et d'épais sourcils, — la véritable peinture d'un commerçant affairé; cet autre, avec son long nez et ses yeux perçants, a l'air rusé d'un vieil homme de loi. La con-

templation de toutes ces physionomies, dont on retrouve à chaque instant les types dans la société, nous reporte involontairement à la doctrine de la transmigration des âmes. Les traits des stupides babouins ont quelque chose de brutal, tandis que la tribu des petits singes, leurs voisins, exprime une extrême haine—sentiment qui devient surtout visible sur leur figure, lorsque le gardien tire l'un d'entre eux de sa cage et le promène à travers la salle.

Quand ce gardien paraît, toute la population des quadrumanes se précipite sur le devant de la cage pour obtenir quelques friandises. Les petits singes capucins, vives et élégantes créatures, sont évidemment les favoris, et empochent le plus de noisettes. Le capucin brun semble surtout avoir l'esprit de la gourmandise : armé d'un gros caillou qu'il tient à la main, lorsqu'il trouve que ses dents sont impuissantes à broyer l'obstacle, il tape la noisette au moyen d'une pierre et avec une force tout juste suffisante pour briser l'écorce sans écraser l'amande. Nous avons vu plus d'une fois ces petits docteurs prendre une pincée de tabac, puis frotter leur peau ou celle de leur camarade avec cette poudre fine, sans doute parce qu'ils connaissent l'ancienne méthode de tuer les puces.

C'est surtout dans la loge commune où vivent le macaque, le papion du cap de Bonne-Espérance, le sajou et le sapajou du Brésil, le semnopithèque des îles Philippines (singe rare) et toutes les autres variétés de cette nombreuse famille des quadrumanes, qu'il est curieux d'étudier les rapports de ces animaux entre eux. La réunion des diverses tribus de singes donne lieu à des catégories différentes qui ont, chacune, leurs mœurs, leurs habitudes et leurs relations. J'ai remarqué moi-

même que les individus d'un ordre supérieur ne frayent point volontiers avec les autres individus d'un ordre inférieur. Il se forme de la sorte, parmi ces animaux rassemblés sous le même grillage, une véritable hiérarchie.

La plèbe des quadrumanes inférieurs — les makis, les ouistitis — constitue une classe opprimée dont les membres font cause commune pour s'opposer de leur mieux à la domination et aux envahissements des classes privilégiées. La puissance de cette aristocratie s'appuie sur un ensemble de caractères physiques et moraux. L'intelligence et la force sont surtout parmi les singes, comme parmi les hommes, les instruments de l'autorité matérielle. Quoique plus ou moins protégés par leur alliance, les petits singes ne se maintiennent guère dans la société des grands qu'à force de concessions. Encore, l'attitude humble, soumise et résignée de ces ilotes ne les sauve-t-elle pas toujours des coups, des injures et des mauvais traitements de leurs capricieux maîtres.

L'historien philosophe peut, si je ne me trompe, découvrir dans ce simple fait d'histoire naturelle, la racine d'une institution politique dont on retrouve les traces au sein de toutes les sociétés primitives, l'institution des castes. A l'origine, les distinctions, les ordres, les classes ont été fondées, parmi les hommes, — comme elles le sont encore parmi les animaux, — sur des distinctions de races. L'égalité n'est point dans la nature; elle réside plus haut, elle réside dans la conscience humaine.

Les nègres de l'Afrique accordent généralement au singe un degré considérable d'intelligence. Ils ne leur refusent même pas le don de la parole. Les singes, selon eux, pourraient parler s'ils le voulaient; mais ils s'en

gardent bien, dans la crainte que, s'ils exprimaient leurs pensées dans une langue connue, les hommes blancs ne les fissent travailler.

La vérité est que le singe est, de tous les animaux, celui qui se rapproche le plus de l'homme par la conformation physique et par l'intelligence. Ils paraissent éprouver tous les sentiments qui distinguent le cœur humain, l'attachement, l'orgueil, la rancune. Une dame anglaise, voyageant sur un vaisseau où se trouvaient plusieurs de ces passagers, nous raconte ainsi une des impressions de sa traversée :

« A bord du navire, dit-elle, sur lequel je remontais une des rivières de l'Afrique, se trouvait une créature remuante, agile et taquine, qui rôdait et, pour ainsi dire, voltigeait autour de moi. Si j'appelais quelqu'un pour lui demander un service, l'animal sautait aussitôt sur le pont et exécutait à son tour ce qu'il avait vu faire. Lorsque je me croyais seule, je voyais tout à coup sa tête sortir de quelque coin. Un jour, fatiguée de ses importunités, ou, si vous aimez mieux, de ses politesses, je lui montrais un singe noir qui se trouvait en face de nous et je lui dis : « Rapoynda, voici ton frère ! » — Bonnes paroles, cadeaux, rien ne put ensuite racheter cette offense : je n'obtins jamais mon pardon. »

Le singe serait le premier animal de la création, si l'homme n'existait pas. Encore est-on embarrassé de fixer, aux extrémités de l'échelle, la limite qui sépare certains quadrumanes des races humaines très-abaissées. Quelques naturalistes ont cru trouver cette limite dans certains caractères organiques. Le museau des quadrumanes est plus allongé que le visage du nègre. Les pieds de derrière ont les pouces libres et opposables aux autres doigts, et ces doigts sont longs et flexibles comme ceux

de la main; il en résulte que les singes grimpent aux arbres avec une extrême facilité, tandis qu'ils ne se tiennent et ne marchent debout qu'avec peine. Tout cela est peu de chose en vérité.

Les philosophes, d'un autre côté, ont raisonné à perte de vue sur la différence de l'instinct et de l'intelligence. Cette division est aujourd'hui abandonnée par toutes les écoles qui ont interrogé les faits. Les psychologistes de bonne foi reconnaissent eux-mêmes qu'il y a de l'intelligence chez les bêtes et qu'il y a de l'instinct chez l'homme. Peut-être découvrirait-on plus sûrement la limite entre notre espèce et les espèces animales d'un ordre supérieur, dans une circonstance physiologique. Tous ceux qui ont été à même d'étudier l'histoire des singes sur des individus vivants, ont reconnu que ces animaux, dans leur première enfance, montraient des facultés assez étendues et assez compliquées. Seulement, ces manifestations diminuent avec l'âge, à tel point, que le singe d'une famille supérieure descend, en avançant en âge, au moins d'un degré. Il tombe alors, pour ce qui est de l'ensemble des facultés, dans le rang inférieur des quadrumanes qui le suit immédiatement sur l'échelle de la vie. Cette dégradation de l'intelligence, qui contraste avec le progrès de l'âge, coïncide chez les singes avec la dépression croissante de la partie antérieure du cerveau et avec l'allongement de la face.

Un semblable phénomène se déclare, il est vrai, quelquefois dans l'espèce humaine; mais ce sont des cas exceptionnels et qui amènent toujours pour conséquence l'imbécillité. On voit, de temps en temps, dans les races les plus civilisées, des adolescents qui, après avoir fourni dans leurs premières études des indices de capacité au moins ordinaire, s'arrêtent tout à coup et rétrogradent

vers les caractères de la bestialité. Leur front se déjette en arrière et leur intelligence s'abaisse. Dans les deux cas, comme on voit, les conséquences sont les mêmes : seulement, le renversement de l'encéphale — cause d'un arrêt de développement moral — constitue chez l'homme une infirmité individuelle, tandis que, chez le singe, c'est le cas normal et universel de l'espèce. La limite qui sépare l'homme du singe, cette limite sur laquelle les philosophes et les théologiens ont tant disputé sans s'entendre, ne serait-elle point tout entière dans ce fait naturel? Un mouvement de projection du cerveau en avant, voilà l'homme; un mouvement de projection du cerveau en arrière, voilà l'animal.

Au commencement, les deux conditions sont à peine dessinées; mais, à mesure que le singe avance en âge, son organisation recule, tandis que celle de l'homme se développe. Le temps, qui travaille contre l'un, travaille pour l'autre. Il résulte de là que le trait caractéristique de l'homme, la limite qui le sépare de tous les autres êtres créés, c'est la faculté du progrès.

Un grand philosophe français, M. de Maistre, pose une barrière ingénieuse entre l'homme et le singe. Dans les solitudes de l'ancien et du nouveau monde, les singes s'approchent volontiers des feux qu'entretiennent, pendant la nuit, les caravanes, pour se préserver du froid ou de l'approche des bêtes féroces. Les quadrumanes se chauffent aux brasiers avec plaisir, mais ils n'en allument pas. Faire le feu, ce don qui, selon la Fable, rendit les dieux eux-mêmes jaloux de Prométhée, est un privilége qui n'appartient dans la nature qu'au genre humain seul. On comprend aisément, pour peu qu'on s'y arrête, qu'il en devait être ainsi. De tous les pouvoirs dévolus aux êtres organisés, il n'en est point qui, au même degré

que celui-là, demandât d'être surveillé et dirigé par l'intelligence. Le feu, source des arts utiles, âme du mouvement mécanique, principe et agent de l'industrie, ne serait entre les mains d'un être irréfléchi qu'un vaste et fatal moyen de destruction. La nature n'a pas voulu que le secret de cette grande force servît à d'autres fins qu'aux vues économiques du maître de la création.

Les sauvages les plus abaissés qu'on ait découverts jusqu'ici savent produire le feu; le singe le plus élevé ne le sait pas. Seulement, cet art augmente avec le progrès même des sociétés. Le sauvage engendre cet élément par des moyens lents et grossiers, en frottant des branches sèches les unes contre les autres, tandis que l'enfant des races civilisées le fait avec la promptitude de l'éclair ou de la pensée. Si l'orang-outang était doué de la même faculté, il courrait le risque d'incendier les forêts, ses abris naturels.

L'homme se sépare encore du singe par une autre qualité de sa race, le dévouement. Il faut pourtant distinguer les faits. Dans tous les cas où l'espèce est menacée, l'animal se montre capable des plus grands sacrifices personnels. La femelle du singe affrontera, pour sauver son enfant, les dangers les plus extrêmes, avec un courage au moins égal à celui de la femme la plus dévouée. Seulement, cet oubli de soi-même, ce désintéressement maternel, se dément chez l'animal dans les actes ordinaires de la vie. La même guenon qui est capable de mourir pour assurer le salut de sa progéniture, se montre incapable de s'imposer certaines privations de gourmandise. On la verra, par exemple, fouiller avec la main jusque dans le gosier de son petit, pour en retirer une amande ou toute autre friandise qu'elle croque ensuite elle-même avec un égoïsme révoltant.

La racine de l'humanité est bien dans le dévouement, mais dans le dévouement journalier, incessant, minutieux, si l'on ose ainsi dire. Ce qui fait de la femme une mère par excellence, ce n'est point le sacrifice dans les cas exceptionnels et héroïques—la femelle du singe s'élève aux mêmes actes de désintéressement—c'est le sacrifice dans les petites choses. Or, comme la vie est plutôt composée de faits médiocres que de faits grandioses, l'attachement maternel de la femme a lieu de s'exercer partout et toujours.

Les naturalistes ont divisé les singes connus en plusieurs familles ou tribus, selon les caractères extérieurs, le degré d'intelligence et les mœurs. — Je dis connus, parce que les déserts et les forêts inexplorés contiennent, selon toute vraisemblance, des quadrumanes dont les variétés n'ont point encore été rencontrées par les voyageurs. Les nègres de l'Afrique prétendent qu'un animal extraordinaire existe dans les régions situées au nord de la rivière Gabon. S'il faut en croire les récits des naturels, ces singes, plus grands que tous les autres singes connus, renverseraient un homme par terre d'un seul coup de la main. Ces quadrumanes, dit-on, se montrent très-curieux d'imiter les actions de l'homme. Ils marchent droits, et, ayant remarqué que les naturels de l'Afrique recueillaient l'ivoire, ils ramassent les défenses d'éléphants qu'ils peuvent rencontrer, les chargent sur leurs épaules, et s'en vont ainsi, tout fiers de leur fardeau, jusqu'à ce qu'ils tombent de fatigue. Ils bâtissent des huttes, mais ils n'ont point, assure-t-on, un degré d'intelligence suffisant pour s'en servir à la manière de l'homme. Ils habitent le toit de ces demeures, et c'est là qu'ils défient l'inclémence des vents du sud avec des feuilles et des branches d'arbre. Faut-il voir dans ces

singes l'espèce déjà connue des chimpanzés, ou une autre espèce ignorée, ou même faut-il reléguer le récit des naturels parmi les fables? Nous ne nous prononcerons point à cet égard. Le seul raisonnement indique pourtant que ces régions sauvages de l'ancien monde étant jusqu'ici défendues contre la curiosité de la science par des barrières impénétrables, elles peuvent très-bien nourrir des habitants dont nous n'avons aucune idée.

On partage communément l'espèce des quadrumanes entre les singes de l'ancien continent et les singes du nouveau monde.

Les singes de l'ancien continent sont les orangs-outangs, les gibbons, les guenons, les semnopithèques, les macaques, les magots, les cynocéphales, les mandrills.

LE CHIMPANZÉ (*simia troglodytes*)

Le chimpanzé est, de tous les singes connus, celui qui se rapproche le plus de notre espèce par le volume du cerveau et par l'ensemble de son organisation. Le grand naturaliste Linné a décrit cet être singulier sous le nom d'*homo troglodytes*, et il est difficile de conclure de sa description, s'il a voulu désigner un animal ou un homme.

La construction de la tête, la supériorité intellectuelle qui distingue l'ensemble de ses traits, la longueur de ses bras, mieux proportionnés que chez les autres singes avec la taille du corps, la grandeur et la perfection du pouce, la rondeur des cuisses, la forme plus humaine des pieds et la marche presque verticale qui en est la conséquence, la nature des sons qu'il fait entendre dans certains cas, tout concourt à distinguer le chimpanzé des autres singes et à le placer sur la lisière ondoyante qui sépare l'animalité de l'humanité.

La patrie du chimpanzé semble strictement limitée à l'Afrique intertropicale : il diffère donc, sous le rapport géographique, de l'orang-outang, qui habite seulement l'Asie.

Le chimpanzé habite les forêts de la Guinée et du Congo, où il vit, dit-on, en troupe et se construit des huttes de feuillage. La vie de cet animal, à l'état sauvage, n'est guère connue que par le récit des naturels. Ils racontent que cette espèce de singes atteint une taille de cinq à six pieds, que c'est un formidable adversaire pour l'éléphant, que plusieurs d'entre eux ne se font même pas faute d'attaquer, avec des bâtons et des pierres, le lion ou les autres bêtes qui vivent de proie.

Il est dangereux, ajoutent-ils, pour les individus isolés de voyager à travers les forêts hantées par un tel animal. On cite des exemples de jeunes filles noires, enlevées par un chimpanzé, qui ont passé des années entières dans la compagnie de leur ravisseur, retenues par lui dans la plus stricte captivité, et qui n'ont dû qu'à une évasion habile et heureuse, de pouvoir retourner, un jour, dans la société des hommes.

Quoique leur patrie soit très-distincte, le chimpanzé et l'orang-outang sont tous deux des singes intertropicaux. Ils vivent l'un et l'autre dans la profondeur des puissantes forêts qui s'étendent sur leurs régions respectives. La taille du chimpanzé qui a atteint toute sa croissance, est — quand il se tient droit — d'environ quatre pieds. Comme les autres singes, le chimpanzé (ou homme des bois) est évidemment né pour la vie des forêts. La longueur de ses bras — au moins quand on les compare aux bras de l'homme — montre bien que cet animal est fait pour s'attacher aux branches et pour passer de l'une à l'autre avec la plus grande agilité.

Quoique le chimpanzé soit, sans aucun doute, organisé pour la vie des forêts, il n'est point, néanmoins, si exclusivement adapté à cette existence que les autres singes. Ses membres inférieurs sont plus gros en proportion que ceux de l'orang-outang, et la plante des pieds — ou, pour parler plus correctement, la paume des mains de derrière — s'applique plus fortement au sol. Les bras, quoique longs, ne descendent qu'un peu au-dessous des genoux. Le pouce de la main n'a pas, il est vrai, le même degré de développement que chez l'homme; mais cet organe — la main — a, d'ailleurs, beaucoup du contour et de la forme de la main humaine.

Nous n'ajouterons à ces faits qu'une seule réflexion. Un des priviléges de l'homme — celui peut-être auquel il doit d'avoir abaissé tous les obstacles matériels, consiste dans l'art d'ajouter à sa force propre des forces étrangères et choisies autour de lui dans la nature. C'est au moyen des armes, par exemple, qu'il a établi partout son empire et qu'il s'est débarrassé d'ennemis bien plus puissants que lui par le développement des membres. Entre l'animal abandonné à ses moyens naturels d'attaque ou de défense et l'homme, l'issue de la lutte n'était point douteuse, l'homme pouvant se donner tout ce qui lui manquait. Armé d'une branche d'arbre dont il se sert pour menacer et pour frapper, le chimpanzé forme, sous ce rapport, comme sous beaucoup d'autres, une manière d'être intermédiaire. Sa tactique, si bornée qu'elle soit, annonce un éclair de raison; c'est, en effet, le rudiment de la stratégie humaine, le premier degré vers la conquête et la domination du globe terrestre.

Quelques rares exemplaires de chimpanzé ont été amenés en Europe; c'étaient toujours des jeunes : on peut donc dire que les mœurs de l'animal adulte sont igno-

rées. Ces jeunes manifestaient une docilité, une apparence de mélancolie et une intelligence qu'on ne retrouve point au même degré chez les autres quadrumanes. Le capitaine Payne décrit ainsi les mœurs d'un individu qui avait été obtenu par un vaisseau marchand sur les côtes de la rivière Gambia et qu'il fut chargé de conduire à Londres en 1831 :

« Quand cet animal vint à bord, dit-il, il donna des poignées de main à quelques-uns des matelots; mais il refusa cette marque de confiance, et même avec colère, à quelques autres, sans aucune raison apparente. Bientôt cependant, il devint familier avec tout l'équipage, à l'exception d'un jeune mousse, avec lequel il ne voulut jamais se réconcilier. Lorsque le repas des matelots était apporté sur le pont, il se tenait toujours en observation, faisait le tour de la table, et embrassait chaque convive, en poussant des cris, puis il s'asseyait parmi eux pour partager la nourriture. Il exprimait, quelquefois, sa colère par une sorte d'aboiement qui ressemblait à celui du chien; d'autres fois, il criait comme un enfant chagrin et s'égratignait lui-même avec violence. Lorsqu'on lui donnait un bon morceau, surtout des sucreries, il exprimait sa satisfaction par un son comme *hem!* accentué sur un ton grave. La variété des notes de son langage ne semblait, d'ailleurs, pas très-étendue. Dans ces latitudes chaudes, il se montrait gai et actif; mais la langueur s'empara de lui lorsque nous quittâmes la zone torride. En approchant de nos rivages, il manifesta le désir de s'envelopper dans des couvertures chaudes. Généralement, il marchait sur ses quatre membres, mais il ne plaçait jamais la paume de ses mains de devant sur le sol. Fermant ses poings, il s'appuyait alors sur les jointures des doigts. Il affectait rarement la posture verticale,

quoiqu'il pût courir avec agilité sur ses deux pieds de derrière à une courte distance. Il apprit aisément à manger avec une cuiller et à boire dans un verre. Dans notre société, il montra une grande disposition à imiter les actes de l'homme. L'éclat des métaux et des corps brillants l'attirait. Il n'était point insensible à la coquetterie. Il mettait une sorte d'amour-propre à se couvrir de vêtements humains. On le vit plusieurs fois se promener fièrement sur le pont avec un chapeau à cornes sur la tête. »

De jeunes chimpanzés ont été acquis, dans ces derniers temps, par les divers établissements scientifiques de l'Angleterre et du continent.

Au jardin zoologique d'Anvers vivait, il y a quelques années, un exemplaire qu'on peut voir maintenant empaillé dans le musée de la même société d'histoire naturelle. Ce singe dînait quelquefois à la table du directeur, où il se servait adroitement de sa cuiller et de sa fourchette, et où il buvait, les jours de fête, un verre de vin de Champagne à la santé de son hôte. Pendant l'été, il se promenait dans le jardin avec les enfants de la maison, montait dans un cerisier et cueillait pour eux des cerises qu'il leur jetait. Il partageait gravement les jeux de ce jeune peuple. Plus d'une fois on le vit traîner, dans un petit chariot, les enfants dont il était le camarade, l'ami le plus doux et le plus dévoué.

Le chimpanzé que possédait vers 1837 — si ma mémoire est fidèle — le muséum d'histoire naturelle de Paris, montrait beaucoup de malice et de réflexion. Refusait-on, par exemple, de consentir à ses caprices, il se frappait alors la tête contre un mur ou avec les mains, comme font les enfants gâtés, pour obtenir, de la faiblesse de leurs parents, les friandises ou les joujoux qu'ils con-

voitent. Plusieurs de ses actes étaient empreints d'intelligence et d'observation personnelle. Un jour qu'on l'avait mis en pénitence, pour je ne sais plus quelle faute, il éprouva le sentiment commun à tous les êtres vivants qu'on enferme, c'est-à-dire le désir de recouvrer la liberté. Seulement, il mit dans cette entreprise un esprit de suite et de combinaison dans les moyens dont la plupart des autres animaux se montrent dépourvus. Notre prisonnier fixa tout d'abord ses yeux sur la porte de la chambre dans laquelle on l'avait séquestré; mais cette porte était fermé à la clef, et cette clef était suspendue à un clou. Le singe ne se laissa point décourager par cet obstacle. Se haussant sur la pointe des pieds, il essaya de s'emparer de la clef; mais le singe était trop petit et le clou était trop haut, pour que la main de l'animal pût atteindre au but. Après d'inutiles tentatives, durant lesquelles il montra autant de persévérance que de sagacité, il reconnut que la clef était placée à une distance telle de ses doigts, que l'extrémité du membre et l'objet ne se rencontreraient jamais. En conséquence, le chimpanzé approcha une chaise du mur, monta sur la chaise et décrocha la clef. Cela fait, il descendit. Le singe introduisit adroitement la clef dans le trou de la serrure, et ouvrit.

Un chimpanzé arriva vers 1835 en Angleterre. On l'avait pris — comme il arrive trop souvent — en tuant la mère. Elle le nourrissait et le berçait pour ainsi dire dans ses bras. Cette capture eut lieu à 120 milles de Bassam, dans l'intérieur des terres, sur la côte sud-ouest de l'Afrique. Après s'être assuré du jeune, on l'embarqua pour Bristol. C'est là qu'il fut acheté par la Société zoologique de Londres, qui l'envoya immédiatement dans ses jardins.

Ce singe n'avait rien de la pétulance folâtre qui caractérise les autres singes. Ce qui frappait tout d'abord quand on entrait dans sa chambre, c'était son apparence sénile. Il avait l'air d'un vieux nègre, courbé, rabougri par l'âge. Une barbe de poils courts et blancs répandue sur le museau, et les épais favoris qui garnissaient ses joues, ajoutaient encore à son extérieur vénérable.

L'animal n'avait pourtant que dix-huit à vingt mois ; — sa dentition lui servait pour ainsi dire de certificat pour constater son âge. Sous les traits d'un vieillard, il avait, d'ailleurs, le caractère d'un enfant. Il se plaisait à courir et à s'amuser çà et là. Vif et aimant à jouer, il n'était pourtant point malicieux comme les autres singes. Il tenait à se rendre compte de tout et examinait chaque objet qui se trouvait à sa portée, avec un air si attentif et si réfléchi, que les plus graves spectateurs ne pouvaient se défendre d'en rire.

Dans la cage où on le renfermait quelquefois, il y avait une escarpolette, sur laquelle il aimait fort à se balancer. Il prenait alors toutes sortes d'attitudes. On reconnaissait en lui, dans ce moment-là, un animal fait pour se confier sans crainte aux branches ondoyantes de la forêt.

Quand il était fatigué de ce jeu, il se roulait sur le plancher — ou grimpait aux barreaux de sa cage — ou courait en clopinant çà et là ; souvent, il marchait parfaitement droit comme un homme. Il était curieux de voir la fermeté avec laquelle il saisissait le dos d'une chaise ou une perche avec ses pieds — ou, pour mieux dire, avec ses mains de derrière.

Il était dans les meilleurs termes avec ses gardiens et jouait avec eux comme un enfant — tantôt tournant autour d'eux — tantôt rusant avec eux — tantôt grimpant sur

leurs épaules et leur jetant ses bras autour du cou. En fait, il était traité comme un enfant : on lui lavait régulièrement la figure et les mains, — cérémonie durant laquelle il se comportait avec beaucoup de gravité.

On a dit que le rire était particulier à l'espèce humaine. Je le crois ; mais, pourtant, on observait avec surprise que, quand le chimpanzé jouait avec ses gardiens, sa figure exprimait un sentiment de plaisir et de jovialité; ses yeux petillaient, les angles de sa bouche entr'ouverte se relevaient, ses dents se découvraient, et il faisait entendre en même temps une sorte de gloussement ayant le son d'un rire étouffé.

Il aimait à toucher tout ce qu'il voyait. Les efforts qu'il faisait pour obtenir les objets hors de la portée de sa main témoignaient une grande anxiété; mais, une fois obtenus et examinés, c'étaient des joujoux qu'il négligeait bientôt. Son caractère était doux, et on ne le faisait point sortir aisément de son caractère; mais, quand cela arrivait, il manifestait son mécontentement par un son rauque et guttural; il avançait les lèvres et il regardait fixement, avec une expression de colère, celui qui l'avait offensé. La vivacité des yeux — qui, quoique petits et enfoncés, n'en sont pas moins vifs et pénétrants — marquait encore avec plus de force le sentiment indigné de sa physionomie.

Dans les tours et les jeux auxquels se livrait ce jeune chimpanzé, il n'y avait rien de cette brusquerie ni de cette pétulance qu'on observe dans les actions des autres singes; c'est par sa gentillesse qu'il montrait surtout sa supériorité; c'est par ses bonnes manières, si l'on peut ainsi dire, qu'il se rapprochait de notre espèce.

On le nourrissait de farineux, de fruits, de lait bouilli, etc. Il aimait le thé, mais refusait de boire la

bière et les liqueurs fermentées. Il était amusant, en vérité, de le voir prendre dans la main une tasse de lait ou de thé, déguster gravement le contenu, puis remettre la tasse sur la table d'une manière tout à fait convenable. On le voyait aussi appliquer ses lèvres avancées à l'orifice creusé dans l'écorce d'une noix de coco et en sucer le lait. Il tenait, en même temps, le fruit avec les deux mains. Lorsque le suc était épuisé, il déposait tranquillement l'écorce. Quand on lui donnait un gâteau, il le recevait avec un air de gentillesse et des manières tout à fait différentes des autres singes. Puis il le mangeait d'un air délibéré.

Comme plusieurs de nos animaux domestiques, le chimpanzé avait ses favoris. — Parmi ces derniers étaient la cuisinière et la personne spécialement chargée d'avoir soin de lui. A leur approche, il donnait les signes les moins équivoques de plaisir : il les reconnaissait à leur pas et les guettait avec une visible impatience. Dès qu'il les apercevait, il avançait ses lèvres, faisait entendre un bruit sourd de satisfaction, et, s'il se trouvait alors en liberté, il était aussitôt près de ses amis, grimpait sur eux et commençait une série de badinages.

La cuisinière, il faut le dire, trouvait quelquefois incommode l'attachement du jeune chimpanzé. Il lui était difficile de se dégager des caresses de l'animal. Si l'on n'y mettait bon ordre, il l'accompagnait çà et là, s'attachant à la robe de cette femme comme ferait un enfant. Un jour, il ouvrit la fenêtre de la cuisine; on le vit alors regarder d'un air pensif autour de lui, comme frappé d'un sentiment d'admiration à la vue des choses nouvelles qu'il découvrait pour la première fois. Cette fenêtre donnait sur le jardin. Dans la crainte qu'il ne s'échappât

et qu'on ne rencontrât de la difficulté à le faire rentrer chez lui, on lui ordonna de se retirer de la fenêtre. Il ne comprenait point les mots, je suppose; mais il comprenait le ton de commandement avec lequel ces mots étaient prononcés. Non-seulement il obéit dans cette circonstance, mais encore il referma la fenêtre et descendit vers son gardien.

Une autre fois, on lui montra un gros serpent : à cette vue, le chimpanzé fut rempli de terreur et se retira dans un coin. On referma le couvercle de la corbeille dans laquelle on avait apporté le serpent, et l'on plaça sur cette corbeille une pomme. L'animal désirait le fruit; mais, la prudence ou la crainte l'emportant sur la convoitise, il ne voulut point s'aventurer vers le logis de son ennemi mortel. Tout dans ses actions et dans ses gestes annonçait la consternation. On remporta enfin la corbeille avec le serpent, et la pomme fut posée sur une chaise. Alors, après un examen attentif et soupçonneux, après avoir donné beaucoup de signes de doute et de défiance, la timide créature se décida enfin à prendre le cadeau qu'on lui offrait. Cette expérience avait un but : on voulait se convaincre du degré de crainte que, dans l'état naturel, les serpents inspirent aux singes de la plus grosse espèce.

Ce jeune chimpanzé ne redoutait, d'ailleurs, que les animaux vraiment nuisibles. Dans la même chambre où il demeurait, vivait une chienne maltaise — sans poil. Cette chienne venait de mettre bas. Malgré les grognements et les aboiements de la mère, le chimpanzé s'introduisait dans le chenil, prenait les petits chiens un à un, les examinait gravement et les replaçait sur leur litière avec toute sorte de gentillesses.

Lorsqu'il était fatigué, le chimpanzé se retirait vers son

lit, qui était placé dans un des coins de la cage. Là, il s'enveloppait dans les couvertures, croisait d'ordinaire les bras sur sa poitrine et s'endormait.

Il était vêtu d'une jaquette de laine (dite jaquette de Guernesey) et d'une casquette. C'était le costume sous lequel il était venu en Angleterre. Cet habillement ne faisait qu'accuser encore davantage la ressemblance avec l'homme. Les visiteurs admiraient sa gentillesse et ses airs d'intelligence. Les naturalistes fondaient sur lui les espérances les plus chères pour éclairer l'histoire naturelle du chimpanzé. Conserverait-il, en vieillissant, sa bonne humeur et sa docilité? Ces questions restèrent malheureusement sans réponse; — car, après quelque temps de captivité, le chimpanzé de Regent's park mourut — comme meurent, d'ailleurs, au bout d'un temps très-court, tous les chimpanzés qu'on enlève à leur soleil natal et à la liberté.

L'ORANG-OUTANG (*simia satyrus*).

L'angle facial est moins ouvert chez cet animal que chez le chimpanzé; le poil, d'un roux brun, parsème légèrement la surface du corps; l'abdomen est proéminent; les pieds sont longs avec de gros orteils particulièrement courts, mais qui détachent un ongle parfait.

L'orang-outang habite les îles de Bornéo et de Sumatra et la péninsule de Malacca. Il demeure dans les plus profondes retraites des forêts. Rarement, il se hasarde dans les districts peu boisés et accessibles à l'homme. Aussi, est-il un objet de curiosité, même pour les naturels du pays. Jusqu'à ces dernières années, il régnait une grande obscurité sur l'histoire de ce singe. On l'a longtemps cru distinct du pongo. Il est aujourd'hui reconnu que c'est

bien le même animal — à deux âges différents de la vie. Le pongo est un adulte de l'espèce orang, dont quelques jeunes, seulement, ont été amenés jusqu'ici en Europe.

Pour se faire une idée de l'orang-outang, il ne faut, d'ailleurs, pas le voir dans nos jardins zoologiques, où il se trouve amoindri par le froid et par le mal du pays : il faut se le représenter au milieu des forêts de son climat natal. Libre, alerte, doué d'une force athlétique, sautant d'un arbre à l'autre (et quels arbres gigantesques!), il est là dans son élément et réalise bien le beau idéal d'un animal grimpeur. Bien peu de voyageurs ont pénétré jusqu'ici dans ces forêts antiques comme le monde, au milieu de ces sombres solitudes, où se cache le mystère de cette vie sauvage. Les seuls rapports qu'on ait eus jusqu'ici avec les orangs-outangs adultes ou les pongos ont été des rapports de destruction.

Un navire anglais — *Marie-Anne-Sophie* — avait touché la côte nord de Sumatra pour faire de l'eau : le capitaine Cornfoot rencontra, à terre, un animal d'une taille gigantesque, appartenant à la famille des singes. Cette formidable créature était de toute la tête plus grande que l'homme le plus grand de l'équipage. La forme et l'arrangement de sa barbe ne manquaient pas de beauté. Il y avait, dans sa contenance grave et dans l'air de son visage, une expression humaine.

Dans l'endroit où il se trouvait, et où il fut aussitôt attaqué par les gens du vaisseau, s'élevaient cinq ou six grands arbres qui prolongèrent le combat. Telle était, en effet, son agilité pour sauter d'une branche à l'autre, que les assaillants ne purent le coucher en joue avant d'avoir abattu ces arbres, moins un seul. Même alors, il ne se rendit à ses adversaires qu'après avoir reçu cinq

balles; une de ces cinq balles pénétra, sans doute, dans les poumons; car on le vit aussitôt se balancer la tête en bas, — tandis que ses pieds étaient attachés à une branche, — et vomir une grande quantité de sang. A chaque fois qu'il recevait une blessure, il portait ses mains sur la partie de son corps qui était atteinte, et affligeait ses ennemis eux-mêmes par l'expression tout humaine de son agonie.

A terre, épuisé par ses blessures, il était couché comme mort, et la tête appuyée sur ses bras croisés. C'est à ce moment qu'un officier essaya de lui donner le *coup de grâce* en lui poussant une lance à travers le corps; mais le malheureux sauta alors sur ses pieds, arracha l'arme des mains de son adversaire et la mit en pièces. Ce fut sa dernière blessure et le dernier mouvement de résistance qu'il fit contre la mort. Il vécut, pourtant, encore quelques instants et but, dit-on, une grande quantité d'eau. Il était temps que la lutte se terminât; car les hommes étaient singulièrement émus. Les durs marins, témoins et auteurs de cette scène tragique, se reprochèrent la mort de l'animal comme un véritable assassinat.

Un autre de mes compatriotes, le capitaine Hall, abordait, vers 1828, sur les côtes de Sumatra. A son arrivée à Truman, les naturels du pays lui firent de curieux récits touchant un animal qu'ils appellent orang-mawah, mawi ou mawy. « Ces êtres extraordinaires, disent-ils, habitent les parties les plus épaisses de la forêt située à cinq ou six journées de Truman. » Ils paraissaient, d'ailleurs, fort éloignés de tenter contre les mawahs aucune expédition.

Ces animaux-là, suivant eux, attaquaient les petits détachements d'hommes, et, s'il y avait des femmes

avec eux, ils cherchaient à les enlever. Les naturels répugnaient aussi à détruire les orangs à cause d'une croyance superstitieuse : ils se figurent que ces créatures redoutables sont animées par les âmes de leurs ancêtres et qu'ils exercent une légitime domination sur la grande forêt de Sumatra.

Après quelques jours d'hésitation de la part des indigènes, le capitaine parvint, cependant, à réunir une vingtaine d'hommes, armés de mousquets, de lances et de bambous. Le bruit courait qu'un mawah avait été vu dans la forêt. La petite bande armée marcha dans la direction de l'est à environ trente milles. Là, on trouva, en effet, une femelle d'orang, perchée sur le sommet d'un des plus hauts arbres et tenant un petit dans ses bras.

Le premier coup de feu brisa le grand orteil de la mère, qui poussa un cri horrible. Puis, soulevant à l'instant même son enfant aussi loin que ses grands bras lui permettaient d'atteindre, elle le lâcha vers les dernières branches, qui semblaient trop faibles pour la supporter elle-même. Pendant ce temps, les chasseurs s'approchèrent de l'arbre avec précaution, pour tirer sur elle un second coup. L'animal ne chercha point à fuir, mais observa avec soin leurs mouvements, tout en poussant en même temps des sons particuliers.

A partir de cet instant, la pauvre mère sembla s'oublier elle-même pour ne plus songer qu'au sort de son enfant. Jetant, de moment en moment, un coup d'œil vers l'extrémité de l'arbre, elle exhortait son petit avec la main à s'échapper au plus vite. Elle semblait même lui tracer la route qu'il devait suivre pour gagner, de branche en branche, les parties sombres et inaccessibles de la forêt.

La seconde décharge étendit l'animal à terre. Une balle avait traversé sa poitrine; mais son enfant était sauvé. Même en mourant, elle demeura fidèle à son attachement maternel et jeta un dernier regard vers son petit, qui était, Dieu merci, en lieu de sûreté.

On présume que cette intéressante victime était la femelle d'un orang-outang tué, quelques jours auparavant, par d'autres hommes du brick. Ces massacres d'animaux — qui se rapprochent tant de notre espèce — blessent tous les sentiments d'humanité; mais, au point de vue de la science, on doit remercier les voyageurs qui ont le terrible courage d'exécuter de tels actes de barbarie.

Les dépouilles de cette femelle d'orang-outang appartiennent maintenant à l'une des sociétés zoologiques de Londres. La peau est recouverte d'un poil roux et court; elle a quatorze pieds onze pouces de long sur deux pieds de longueur d'un côté à l'autre des épaules.

L'orang-outang a été quelquefois apprivoisé dans les pays de l'Orient, où la température lui permet de vivre. Le père Coubasson avait élevé un jeune singe de cette famille. L'animal s'attacha tellement au missionnaire, que, quelque part qu'allât celui-ci, l'animal semblait désireux de l'accompagner. Toutes les fois que le père avait quelque service religieux à accomplir, il était toujours obligé d'enfermer l'orang-outang dans une chambre. Un jour, cependant, l'animal s'échappa et suivit son maître dans l'église. Là, il monta silencieusement sur le sommier d'orgue, au dessus du pupitre, et demeura parfaitement tranquille jusqu'à ce que le sermon commençât. Alors il se glissa sur le bord du sommier, et, regardant en face le prédicateur, il se mit à imiter tous ses gestes d'une manière si grotesque, que toute la congrégation fut

saisie d'une irrésistible envie de rire. Le père, surpris et confondu de cette légèreté, réprimanda sévèrement l'auditoire inattentif. La mercuriale manqua son effet : la congrégation continuait de se montrer distraite, et le prédicateur, dans la chaleur de son zèle, redoubla les effets de voix et les gestes. Le singe imita si bien la véhémence de cette action oratoire, que la congrégation ne put se contenir plus longtemps : elle se répandit en un bruyant et continuel éclat de rire. Le père se fâcha pour tout de bon et menaça ses auditeurs de la colère du Ciel. Un ami du prédicateur vint enfin vers lui, et lui désigna du doigt la cause de cette hilarité inconvenante. Le prédicateur, alors, se mit lui-même à rire, et les domestiques de l'église enlevèrent, non sans quelque résistance, le singe qui abusait ainsi de sa faculté d'imitation.

Plus d'un individu appartenant à la famille des orangs-outangs a été apporté, depuis ces dernières années, en Europe. Une des plus curieuses relations sur les mœurs et les habitudes de ce compagnon de voyage, a été écrite, en anglais, par mon ancien ami, le docteur Abel. Les naturels de l'Inde informèrent le docteur qu'un singe avait été amené de l'intérieur du pays. C'était, disaient-ils eux-mêmes, un animal rare et difficile à prendre. La preuve qu'ils considéraient, d'ailleurs, l'arrivée de ce singe comme un objet de grande curiosité, c'est qu'ils se rassemblèrent en foule pour le voir. Orang-outang, en langue malaise, signifie un homme sauvage, un homme des forêts. Je cède bien volontiers la parole au narrateur, témoin oculaire et sagace de faits qui intéressent à plus d'un point de vue l'histoire naturelle.

« L'orang-outang, dit-il, jouissait, depuis son arrivée

à Java, d'une entière et parfaite liberté. Il n'en abusa point et ne fit aucune tentative d'évasion. Un jour ou deux seulement avant son départ pour l'Angleterre, — à bord du vaisseau le *César*, — on jugea à propos de l'enfermer dans une grande cage garnie de barreaux en bambou. Cet emprisonnement le rendit furieux. Aussitôt qu'il se vit en captivité, il prit les barreaux de sa cage avec la main, et, les secouant violemment, il tâchait de les mettre en pièces; mais, trouvant que l'ensemble de ce système de clôture ne cédait point sous ses efforts, il se mit à attaquer chaque barreau séparément. Ayant découvert un des bambous plus faible que les autres, il travailla sans relâche, jusqu'à ce qu'il l'eût brisé et qu'il se fût échappé.

» A bord du vaisseau, on essaya de l'attacher au moyen d'une chaîne fixée à un fort poteau; il se délia aussitôt et se sauva avec la chaîne, qui traînait derrière lui. Jugeant alors que la longueur de ce lien l'incommodait, il le roula en une ou deux brassées et le jeta sur son épaule. Il répéta souvent la même manœuvre, et, quand il trouvait que la chaîne, jetée sur l'épaule, ne se comportait point à son gré, il la prenait dans sa bouche.

» Après quelques tentatives infructueuses pour le maintenir à l'attache, on le laissa rôder librement sur le vaisseau : il devint, sur-le-champ, familier avec les matelots, qu'il surpassait, d'ailleurs, en agilité. Ils lui donnèrent, plus d'une fois, la chasse dans les agrès; mais toutes les entreprises de ce genre ne firent que lui fournir l'occasion de déployer son adresse, en échappant à leurs mains. Les hommes de l'équipage secouaient souvent les cordes sur lesquelles il s'attachait, et cela avec une violence qui me faisait craindre une chute pour l'animal confié à mes soins; mais je ne tardai point à reconnaître

qu'il n'était pas facile de vaincre la puissance de ses muscles.

» Quand nous étions à Java, l'orang-outang demeurait dans un grand arbre — un tamarin — qui s'élevait près de mon habitation. Il se faisait un lit, en entortillant les unes sur les autres les petites branches et en les couvrant de feuilles. Pendant le jour, il se couchait, la tête étendue hors de son nid, et guettait les personnes qui pouvaient passer au pied de l'arbre. Lorsqu'il voyait quelqu'un marchant avec des fruits, il descendait aussitôt pour en obtenir sa part. Toujours il se retirait au soleil couchant, quelquefois même plus tôt, quand il avait bien mangé ; il s'accommodait alors pour la nuit, puis il se levait avec le soleil et allait visiter ses amis, dont il était habitué à recevoir quelque nourriture.

» A bord, il dormait ordinairement à la tête du mât, après s'être enveloppé lui-même dans une voile. En faisant son lit, il prenait le plus grand soin de repousser tout ce qui pouvait contrarier la surface lisse de la couche sur laquelle il prétendait s'étendre. Après avoir satisfait ses goûts sur le chapitre des arrangements domestiques, il se couchait sur le dos, en ramenant sa queue à la surface du corps. Souvent, pour le tourmenter, je le prévenais, en m'emparant de son lit. En pareil cas, il se mettait à tirer la voile de dessous moi ou à me pousser hors de sa couche, et il ne se donnait point de repos qu'il n'eût réussi dans son entreprise. Si le lit était assez large pour deux, il se couchait tranquillement à mon côté. Quand toutes les voiles étaient mises au vent, il rôdait çà et là à la recherche de quelque autre couchette. Il volait alors, soit les vestes des marins et les chemises qui étaient en train de sécher, soit quelque hamac dépouillé de ses couvertures. Passé le cap de Bonne-Espérance, il souffrit

beaucoup de l'abaissement de la température — surtout le matin, de bonne heure. Quand il descendait du mât, tremblant de froid, il courait vers un de ses amis, sautait dans ses bras, et, le serrant étroitement, il tirait de lui quelque chaleur naturelle. Que si l'on essayait alors de l'écarter, il faisait entendre des cris plaintifs et violents.

» A Java, sa nourriture consistait surtout en fruits dont il était très-friand. Il suçait aussi des œufs avec avidité et souvent s'occupait lui-même à les chercher. A bord du vaisseau, son régime diététique n'était point très-défini : il mangeait volontiers toutes les sortes de viande — surtout la viande crue. Il aimait beaucoup le pain, mais il préférait toujours les fruits, quand il pouvait en obtenir.

» Son breuvage ordinaire à Java était de l'eau. A bord, ce breuvage était aussi varié que la nourriture même de l'animal. Il aimait par-dessus tout le café et le thé ; mais il prenait volontiers du vin. Il montra même, un jour, son attachement pour les liqueurs fortes, en volant la bouteille d'eau-de-vie qui appartenait au capitaine. Depuis son arrivée à Londres, il préférait la bière et le lait à toute autre boisson ; mais il buvait, néanmoins, du vin et d'autres liqueurs.

» Dans les moyens qu'il mettait en jeu pour obtenir la nourriture, il nous fournit plus d'une occasion d'apprécier ses talents et sa sagacité. Il se montrait très-impatient de saisir les bons morceaux qu'on tenait hors de sa portée, il témoignait de la colère quand on ne voulait pas les lui donner, et poursuivait quelquefois une personne tout le long du vaisseau pour obtenir une friandise. Je venais rarement sur le pont sans quelques sucreries ou sans des fruits dans ma poche. Jamais, en pareil cas, je ne pouvais échapper à son œil vigilant. Quelquefois, j'essayais de me soustraire à ses poursuites, en montant

à la tête du mât; mais j'étais toujours gagné de vitesse dans ma fuite. Quand il montait avec moi sur les haubans, il assurait sa position, en posant une de ses mains contre mes jambes : pendant ce temps-là, le voleur fouillait mes poches. S'il trouvait impossible de me surprendre à cet égard, il grimpait à une hauteur considérable sur les cordes détendues, et alors sautait tout d'un coup sur moi. Que si, devinant ses intentions, j'essayais de descendre, il se laissait glisser le long d'une corde et me rencontrait au pied des haubans. Quelquefois, je liais une orange au bout d'une corde et je la descendais sur le pont, du haut de la tête du mât. A chaque fois qu'il essayait de la saisir, je l'attirais lestement à moi. Après avoir été plusieurs fois trompé dans ses tentatives, il changeait de système. Paraissant désormais se soucier fort peu de l'orange, il s'écartait à quelque distance et montait avec une indifférence bien jouée dans les agrès. Puis, au moyen d'une gambade soudaine, il saisissait la corde qui tenait le fruit. S'il arrivait qu'il fût déçu, cette fois encore, dans ses desseins, par la rapidité de mon geste, il entrait dans un véritable désespoir, abandonnait la partie et courait dans les agrès, en poussant des cris perçants.

» Cet animal ne pratiqua jamais les grimaces ni les farces communes aux autres singes. Il ne semblait point être, comme eux, enclin à mal faire. Une gravité qui approchait de la mélancolie et qui était mêlée de douceur, tel était le caractère dominant qu'exprimait sa physionomie. Quand il se trouvait pour la première fois avec des étrangers, il se tenait assis pendant des heures entières, avec la main sur la tête, et regardait autour de lui d'un air pensif. Lorsque l'examen et la curiosité dont il était alors l'objet l'incommodaient, il se cachait sous quelque

abri qui se trouvait à sa portée. Sa douceur se manifestait dans le pardon des injures, lesquelles devaient être bien graves avant qu'il songeât à en tirer vengeance. Il se contentait d'éviter ceux qui pouvaient lui nuire. D'un autre côté, il s'attachait fortement aux personnes qui agissaient bien envers lui. Il aimait à s'asseoir à côté d'elles, à se serrer aussi près qu'il pût contre leur poitrine, à prendre leurs mains entre ses lèvres, et à se réfugier près d'elles quand il avait besoin d'une protection.

» Un des matelots était son ami favori. Ce brave marin partageait avec lui ses vivres. Je dois pourtant dire que le singe volait de temps en temps le grog et le biscuit de son bienfaiteur. Il avait appris de lui à manger avec une cuiller. On pouvait voir l'orang-outang plus d'une fois à la porte de la cabine de son protecteur, dégustant son café, nullement embarrassé par la présence de ceux qui l'observaient, et affectant un air grotesquement sérieux qui semblait une charge de la nature humaine.

» Après le matelot, j'étais peut-être son meilleur ami. Il me suivait toujours à la tête du mât, où je montais souvent pour lire à l'écart et loin du bruit du vaisseau. Après s'être assuré que mes poches ne contenaient point de comestibles, il se couchait à côté de moi, et, tirant sur lui un coin de la voile, — dont il se couvrait tout entier — il regardait de temps en temps pour observer mes mouvements.

» A Java, son amusement favori était de se balancer sur les branches — passant d'un arbre à l'autre — et de grimper sur les toits des maisons. A bord, il se suspendait par les bras aux cordes du navire et folâtrait avec les mousses. Il les provoquait à jouer avec lui, — en les frappant avec la main quand ils passaient, et en se sauvant alors, — mais non sans se laisser volontairement

attraper et surprendre; *fugit ad salices sed se cupit antè videri*. Il engageait alors avec eux une joyeuse lutte, dans laquelle il faisait usage de ses mains, de ses pieds, de sa bouche. Si l'on peut tirer de ces combats pour rire quelque conjecture, il est probable que son système d'attaque consiste, dans l'état de nature, à jeter d'abord par terre son adversaire, à le tenir ainsi avec les mains et les pieds, et à le blesser ensuite avec les dents.

» Les petits singes qui étaient alors sur le navire et que nous ramenions de Java, attiraient peu son attention, lorsqu'il était observé par les personnes du vaisseau. Une fois, pourtant, il essaya de jeter par-dessus le bord une cage contenant trois de ces petits quadrumanes. La cause d'un tel attentat était, sans doute, qu'il avait vu ces trois singes recevoir une friandise dont il n'avait pu obtenir sa part. Quoiqu'il eût peu de rapports avec ces espèces inférieures, — lorsqu'il était sous nos yeux, — j'ai quelques raisons de soupçonner qu'il n'était pas aussi indifférent à leur société qu'il voulait en avoir l'air. Il fallait seulement pour cela qu'il fût exempt de notre surveillance. Un jour, sur le mât de misaine, je le vis jouer furtivement avec un jeune singe mâle. Couché sur le dos, couvert en partie par la voile, il regardait de temps en temps, avec une grande gravité, les gambades de la petite créature qui bondissait autour de lui. A la fin, il le prit par la queue et il se mit en devoir de l'envelopper dans sa couverture. Ce système d'assujettissement n'était guère du goût de notre espiègle, qui s'échappa et qui recommença ses gambades. Quoique plusieurs fois repris, il se délivra toujours. Ces relations entre l'orang-outang et le singe ne semblaient d'ailleurs pas des relations d'égal à égal; car l'orang-outang ne consentait jamais à jouer avec cette créature, comme il faisait avec

les mousses du navire. Il agissait ainsi, malgré le désir des petits singes, qui montraient évidemment pour leur compagnon une grande sympathie; — car, toutes les fois qu'ils réussissaient à rompre leur corde, ils prenaient leur essor vers sa résidence. On les vit ainsi, plus d'une fois, s'embusquer dans son voisinage ou ramper furtivement autour de lui — mais sans qu'il répondît à leurs avances.

» Quoique d'une humeur douce et paisible, l'orang-outang était capable d'entrer quelquefois dans de violents accès de colère. Il exprimait alors son irritation en ouvrant la bouche, en montrant les dents, en saisissant et en battant ceux qui étaient à côté de lui. De temps en temps, il semblait poussé au plus extrême désespoir. Dans deux ou trois occasions, il se livra à des actes que — de la part d'un être raisonnable — on aurait pu appeler une menace de suicide. Cela arrivait quand — après s'être livré aux exercices racontés plus haut pour obtenir une orange — il éprouvait dans ses tentatives un mécompte et un désappointement réitérés. Son dépit alors ne connaissait plus de borne : on le voyait bondir, s'élancer furieusement vers un des flancs du vaisseau et disparaître. La première fois que nous fûmes témoins de cet acte de désespoir, nous pensâmes qu'il s'était jeté lui-même dans la mer. Mais, après avoir fait quelques recherches, nous le trouvâmes caché sous les chaînes du navire.

» Je l'ai vu deux fois témoigner les signes de la plus grande frayeur. Ce fut à la vue de huit grandes tortues qu'on avait apportées à bord, lorsque le *César* quitta les îles de l'Ascension. L'orang-outang grimpa, avec toute la vitesse dont il était capable, vers une des parties les plus élevées du navire, — plus haut qu'il n'était jamais

monté jusque-là. De ce point élevé, — comme d'un lieu de refuge, — il regarda les tortues, projeta ses longues lèvres en forme de groin, — poussant en même temps un son qui tenait le milieu entre le coassement d'une grenouille et le grognement d'un cochon. Au bout de quelque temps, il se hasarda à descendre, mais avec grande circonspection, et non sans jeter continuellement un coup d'œil sur les tortues. On ne put jamais le décider à s'approcher d'elles au delà d'un rayon de plusieurs mètres (1). Une autre fois, il monta à la même hauteur et fit entendre les mêmes sons à la vue de quelques hommes se baignant dans la mer.

» Tels furent les faits dont nous rendit témoins un commerce de plusieurs mois avec cet animal. Je les ai décrits tels que je les observai durant notre voyage de Java en Angleterre. Depuis son arrivée dans la Grande-Bretagne, il acquit, à ma connaissance, deux manières d'agir, qu'il ne pratiqua jamais à bord du vaisseau, où son éducation — je dois le dire — avait été fort négligée. Une de ces deux choses fut de marcher droit, ou, du moins, sur ses pieds de derrière, sans s'appuyer sur les mains; la seconde fut de baiser son gardien. Quelques écrivains avancent que l'orang-outang donne de véritables baisers, et ils supposent que c'est un acte naturel de l'animal. Je crois qu'ils se trompent : c'est de sa part un acte appris. Encore ne donne-t-il pas tout à fait, même dans ce cas-là, un baiser à la manière de l'homme, — je veux dire en avançant les lèvres. »

Cette relation d'un observateur anglais nous a paru assez intéressante pour la transcrire tout entière. C'est une biographie de l'orang-outang dans laquelle l'auteur n'a

(1) Depuis son arrivée en Angleterre, il montra le même sentiment de frayeur à la vue d'une tortue vivante.

rien mis de son imagination. On peut, par là, se faire une idée assez complète des mœurs de l'animal, de ses instincts et, j'ose dire, de son intelligence.

Quelques naturalistes de bonne foi sans doute, — mais prévenus peut-être ou induits en erreur par des observations trop légères, — ont mis en doute que l'intelligence de l'orang-outang dépassât beaucoup celle du chien domestique. Ils en ont tiré des conséquences — que je ne veux point discuter ici — contre la doctrine des anatomistes, touchant les relations du physique et du moral (1). Je ferai seulement observer que la société de l'homme — société qui dure pour la race canine depuis une longue suite de siècles — a changé le caractère de l'animal et lui a donné, si l'on ose ainsi dire, une seconde nature. Tel n'est pas le cas de l'orang-outang; nous avons en lui, sous les yeux, un animal sauvage ou presque sauvage, brusquement enlevé à son climat natal, à ses mœurs, à la vie des forêts — son élément naturel; dans cet état de captivité, ses facultés, loin d'acquérir tout leur degré de développement, doivent, au contraire, s'amoindrir. Eh bien, malgré ces circonstances défavorables, l'orang-outang, sans être instruit par l'homme, accomplit des actes dont le chien le plus sagace et le mieux instruit se montre tout à fait incapable.

Nous n'en choisirons qu'un seul exemple.

Si le chien est enchaîné, et que sa chaîne s'embarrasse autour de lui par la rencontre de quelque corps étranger, l'animal tire brutalement à lui et souvent accroît le mal, au lieu de le réparer. — Que si l'obstacle résiste, il s'alarme, il crie et il ne s'avise jamais de

(1) On a dit, par exemple, que la supériorité organique et la masse plus considérable du cerveau dont était doué l'orang-outang ne se trouvaient point en rapport avec les manifestations de l'animal.

rechercher la cause du contre-temps. Il n'en est pas de même pour l'orang-outang : du moment qu'un pareil accident arrive, il cherche à se rendre compte de l'état des choses. Vous ne le verrez pas alors tirer et insister contre la force matérielle par la force aveugle; mais, à l'instant même, il s'arrête comme ferait un homme placé dans les mêmes conditions. Il retourne en arrière pour examiner la raison du fait; si la chaîne est embarrassée par une malle ou par un ballot de marchandise, il la dégage; si elle est entortillée autour d'un pieu, il la détortille. Dans tous les cas, il cherche le pourquoi. — Or, c'est ici précisément qu'est la limite entre l'instinct et l'intelligence : dans la réflexion, dans la recherche des causes, dans la lutte du moral avec la résistance des objets extérieurs.

Pour achever l'histoire naturelle du chimpanzé et de l'orang-outang, il nous faut maintenant comparer entre eux ces deux animaux.

PARALLÈLE ENTRE LE CHIMPANZÉ ET L'ORANG-OUTANG

La comparaison entre les habitudes de l'orang-outang et les mœurs du chimpanzé est extrêmement intéressante. Les éléments de ce contraste étaient, il y a quelques années sous nos yeux, dans un des établissements scientifiques de Londres.

On introduisit l'un dans la loge de l'autre; il était curieux de voir comment ils se conduiraient dans cette occasion. Les deux singes n'avaient vu aucun individu de leur classe, depuis plusieurs mois. Différant, d'ailleurs, l'un de l'autre par leurs caractères extérieurs, par leur sexe et par leur patrie (l'orang-outang était une femelle

originaire de Bornéo, et le chimpanzé était un mâle natif de la Guinée), ils devaient à des circonstances particulières de se rencontrer sous le ciel de la Grande-Bretagne.

Étant placés ensemble, au rez-de-chaussée, dans le même appartement, ils se tinrent à distance l'un de l'autre, dans une évidente contemplation des nouvelles formes qu'ils avisaient alors pour la première fois. Ils se rapprochèrent bientôt, non sans se flairer réciproquement. La femelle avança sa lèvre inférieure de la lèvre du mâle, — mais sans faire entendre aucun bruit caressant. Ce geste ne marquait nulle expression de joie ni d'attachement mutuel ; c'était seulement un acte de reconnaissance entre deux individus de la même famille zoologique se rencontrant sur une terre étrangère.

Je ne pus découvrir plus tard le moindre signe de tendresse ou d'affection entre ces deux singes ; j'observai, au contraire, une inclination très-forte pour vivre à part, — surtout du côté de la femelle. La timidité de cette dernière autorisait le chimpanzé à prendre de ses mains toutes les friandises qu'on pouvait lui donner; ce n'était point, je l'avoue, sans une grande résistance de la part de la pauvre bête ; mais elle cédait évidemment à la crainte de provoquer chez le ravisseur une colère fatale pour elle-même, si elle repoussait l'injure. On essaya de les faire coucher dans la même loge ; — il s'ensuivit une bataille, et on ne jugea pas ensuite convenable de répéter l'expérience.

Les habitudes sociables du chimpanzé se montraient très-supérieures à celle de l'orang-outang. Il en était de même de la connaissance des personnes que les deux singes avaient l'habitude de voir. Quand l'une de ces personnes s'approchait le matin, — ou après une courte

absence, — le chimpanzé faisait entendre un long cri de reconnaissance. Courant à elle, et étendant ses mains, il les jetait autour du cou de la personne en manière d'embrassement. Il n'était pas aisé ensuite — pour celui qui était ainsi attaché — de se soustraire à cette étreinte, ni de quitter la chambre autrement que par surprise.

En mangeant, le chimpanzé se tenait parfaitement droit; il prenait gracieusement les morceaux entre le pouce et l'index et les portait à sa bouche d'une manière tout à fait bien élevée. Il ne se mettait jamais en colère, excepté quand on lui refusait sa part d'une orange qu'il avait aperçue du coin de l'œil, ou même qu'il savait être dans votre poche — connaissance qu'il acquérait, la plupart du temps, par l'odorat. L'orang-outang et le chimpanzé avaient l'habitude de se servir d'un verre en buvant; ni l'un ni l'autre ne jetèrent jamais ce verre par terre; mais ils le rendaient ou le posaient sur la table avec le plus grand soin.

Le chimpanzé avait une attraction particulière pour les couleurs brillantes : il se levait toujours à l'approche d'une femme dont la robe se distinguait par la gaieté des nuances. Il manifestait aussi une grande joie quand il se trouvait placé à une fenêtre. Le passage des chevaux et des voitures lui arrachait même, en pareil cas, un cri de surprise et de satisfaction.

L'instinct du bien-être domestique, si l'on ose ainsi dire, était plus développé chez l'orang-outang que chez le chimpanzé. — Il ne faut pas oublier que l'orang-outang était une femelle. — Elle s'occupait quelquefois, pendant des heures entières, à traîner des couvertures par la chambre, à les étendre, à les changer de position, à effacer les inégalités. Il était curieux d'observer alors son air de

gravité silencieuse et entendue. Cette capacité de fournir et préparer un logement de nuit semblait presque éteinte chez le chimpanzé. On peut croire que son degré supérieur de sociabilité et sa confiance dans l'homme lui inspiraient de l'insouciance à cet égard. Si, en effet, on n'avait point disposé pour lui une couchette, ou même si cette couchette ne lui convenait pas, il sautait sans cérémonie dans le lit de son gardien. Peut-être pourrait-on voir encore dans ce cas-là, entre les deux animaux, une simple différence de sexe. La femelle de l'orang-outang avait en germe les goûts et les facultés d'une femme de ménage.

Les deux singes paraissaient avoir quelque notion du temps. Lorsque l'heure de se rendre à leur résidence de nuit approchait, ils se préparaient d'eux-mêmes au départ. Que si leur veille était prolongée au delà de l'heure accoutumée, il fallait user de contrainte pour les empêcher de prendre le chemin de la porte.

Le chimpanzé avait gagné un rhume qui devait plus tard amener sa mort ; il éprouvait souvent des accès de toux violente, dont le son ressemblait remarquablement au bruit que fait entendre, en pareil cas, le larynx humain. Lorsqu'un de ces accès le prenait, on avait coutume de lui donner quelque sucrerie ou quelque cordial. L'animal nota cette circonstance et il adopta aussitôt la toux comme un moyen d'obtenir les friandises qu'il désirait. Durant cette maladie qui le conduisit au tombeau, son air souffrant, joint à sa douceur et à ses gentilles manières, le rendirent un objet d'intérêt pour tous ceux qui le virent dans cet état.

En somme, les facultés du chimpanzé et de l'orang-outang diffèrent autant que les caractères extérieurs des

deux animaux — et ce parallèle est, comme on l'a vu, tout à l'avantage du chimpanzé (1).

En descendant de ces deux degrés supérieurs de l'échelle vers le groupe inférieur des singes, nous rencontrons les *gibbons*, qui occupent encore un rang distingué dans la série, et par leur organisation—et par leur degré d'intelligence — et par leur ressemblance plus ou moins frappante avec l'homme.

LES GIBBONS (*hylobates*)

Ils diffèrent de l'orang-outang par le caractère grêle de leurs formes. Ce sont des singes sans queue. Ils vivent dans les parties les plus reculées des Indes et de l'archipel Indien — Java, Bornéo, Sumatra, Malacca, Siam. Habitants des forêts, ils déploient la plus grande activité pour monter et courir sur les arbres. Leur méthode est de se suspendre par leurs longs bras à une branche, puis de s'élancer, au moyen d'un énergique mouvement musculaire, vers une autre branche éloignée. Plusieurs d'entre eux vivent en troupes et en familles. Les uns fréquentent les forêts montagneuses, d'autres vivent dans les plaines — mais toujours dans les plaines recouvertes d'un épais feuillage.

La tête du gibbon est petite et d'une forme ovale; aucun de ces singes n'atteint à la taille de l'orang-outang: les plus grandes espèces ont environ trois pieds de hauteur. Ils marchent quelquefois sur le sol, parfaitement droits, à la manière du chimpanzé — se servant de leurs bras comme de balanciers et touchant de temps en temps la terre avec leurs doigts.

(1) Richard Owen a publié, sur l'ostéologie comparée de ces deux animaux, des remarques pleines de sagacité.

Il y a parmi ces singes plusieurs espèces : l'une d'elles est le *gibbon agile*, qui est originaire de Sumatra.

Il vit ordinairement par couple — le mari et la femme. La vélocité de ses mouvements est prodigieuse. A la moindre alarme, il grimpe rapidement au haut d'un arbre ; là, il saisit une branche flexible, s'y balance deux ou trois fois pour *se donner de l'élan*, puis se jette vers une autre branche. Il franchit ainsi, sans effort et sans fatigue, des espaces de quarante pieds.

Il y a quelques années, une femelle de cette espèce de singes fut montrée à Londres. On a noté les sons qu'elle faisait entendre en se livrant à ses exercices d'agilité, et les naturalistes y ont trouvé quelque musique. Cet individu était timide et gentil. Il préférait la société des femmes à celle des hommes. On a cru que cette circonstance tenait à de mauvais traitements qu'il avait éprouvés de la part du sexe fort. Il était intelligent et observateur : ses yeux perçants semblaient être toujours sur le qui-vive, couraient çà et là, sondaient chaque personne et ne perdaient rien de ce qui se passait. Quand une personne avait gagné sa confiance, il consentait — après plusieurs invitations — à descendre de son arbre et à lui donner une poignée de main.

Une autre espèce de gibbon est le *siamang* ou l'*ungka* de Sumatra, — un singe de petite taille.

Ce petit singe marche toujours droit et debout lorsqu'il se trouve sur une surface plane : ses bras élevés en air et ses mains pendantes lui permettent alors de saisir une branche et de grimper sur un arbre à l'heure du danger. Sa posture est, en pareil cas, celle d'un acrobate qui se dispose à exécuter des tours de force devant des spectateurs.

Cuvier a décrit le siamang sous le nom de *onko;* mais

Georges Bennett, ayant eu en sa possession un de ces sujets rares, a été plus à même que le célèbre naturaliste français de faire connaissance avec l'animal vivant. C'est dans une de ses visites à l'île de Singapore, qu'un exemplaire de cette intéressante famille de singes lui fut présenté. Il eut tout le loisir de l'observer et d'étudier les mœurs de son camarade de voyage.

« En entrant un matin dans la cour où le singe était attaché, je fus triste, dit-il, de le voir occupé à repousser son ceinturon de cuir et sa corde : en même temps, il faisait entendre un cri plaintif et aigu. Détaché, il se dirigea vers quelques Malais qui se trouvaient là. Après avoir tourmenté les jambes de plusieurs d'entre eux, il s'approcha d'un Malais qui était couché, sauta sur lui, l'embrassa étroitement, avec une expression de reconnaissance. Je compris que cet homme — dans les bras duquel le singe se retrouvait avec tant de plaisir — était le premier maître de l'animal.

» Ses habitudes, quoique ressemblant, sous quelques rapports, à celles des autres singes, méritaient bien de fixer l'attention d'un observateur. Il semblait désireux de se retirer au coucher du soleil pour prendre le repos que la nature accorde, la nuit, à presque tous les êtres créés. Il dormait couché tout de son long sur un côté ou sur le dos, et appuyait sa tête sur ses mains. Mais, souvent, après le lever du soleil (la paresse serait-elle un pas vers la civilisation?), il aimait à rester quelque temps encore dans son lit, — contrairement aux habitudes des autres animaux, dont le sommeil et la veille sont généralement mesurés, dans l'état sauvage, par la présence de la lumière sur l'horizon. Plus d'une fois, je le vis — quoique éveillé — couché sur son dos, ses longs bras étendus hors du lit, les yeux ouverts, et plongé — on

pouvait du moins le croire — dans de profondes réflexions.

» Les bruits qu'il faisait entendre variaient selon ses émotions : — lorsqu'il était content de revoir ses amis, il jetait un cri particulier dont les notes perçantes me sont encore présentes aux oreilles; irrité, il poussait un sourd aboiement; effrayé ou châtié, il formait des sons bruyants et gutturaux qui peuvent être ainsi fixés par l'écriture humaine : *ra ra ra*. Lorsque je m'approchais de lui pour la première fois dans la matinée, il me saluait avec des notes gazouillantes, et avançait en même temps la tête, comme s'il eût voulu me donner le bonjour. Il avait une gravité de contenance et une douceur de manières qui contrastaient avec les habitudes malicieuses des autres singes. Il connut bien vite le nom d'Ungka qui lui fut donné, et il venait aussitôt vers les personnes qui l'appelaient ainsi, — quand il éprouvait pour elles de l'attachement.

» Il aimait cependant à jouer; mais il préférait la société des enfants à celle des adultes. Ungka était particulièrement attaché à une petite fille (native d'Erromanga et appartenant à un groupe hybride de Papouans) qui était avec nous à bord du vaisseau sur lequel je retournais en Angleterre. Il est probable que le singe considérait cette enfant de race dégradée comme ayant une sorte d'affinité avec son espèce. On les voyait souvent assis ensemble près du cabestan, les longs bras de l'animal jetés au cou de la petite fille, et mangeant l'un et l'autre du biscuit, — comme frère et sœur. Il était vraiment amusant de les voir courir tous les deux autour du cabestan, — le singe poursuivant l'enfant ou étant poursuivi par elle. J'aimais à considérer en silence leurs joyeux ébats : Ungka se roulait sur le pont avec l'enfant, jouait un combat pour rire,

la poussait avec ses pieds (exercice dans lequel le singe déployait une grande puissance musculaire), l'entourait de ses bras et faisait semblant de la mordre. — Ou bien encore il saisissait une corde, la balançait autour de sa camarade, et, quand celle-ci avançait la main pour la saisir, il trompait le geste de l'enfant en jetant la corde d'un autre côté. D'autres fois, il se laissait tomber sur elle du haut des cordages et engageait alors les luttes les plus comiques. Si pourtant l'enfant essayait de jouer avec Ungka, quand celui-ci n'était point d'humeur à partager la fête (ce qui arrivait surtout quand le singe avait essuyé quelque mécompte), il imprimait légèrement ses dents sur le bras de la jeune fille. Il n'entrait, d'ailleurs, dans cet acte aucune méchanceté : la morsure était tout au plus suffisante pour indiquer que ce n'était point le moment de prendre des libertés avec sa personne. C'était un avertissement, rien de plus : — l'enfant devait seulement en conclure ceci : « Ungka ne veut pas jouer main- » tenant. »

» Il y avait à bord du même vaisseau plusieurs petits singes, avec lesquels Ungka se montrait curieux d'entrer en conversation. Il aurait sans doute voulu introduire parmi eux un caractère plus sociable, occuper les longues heures de loisir et charmer la monotonie du voyage ; mais les singes ne répondirent point du tout à ces avances. Ils se montrèrent, au contraire, unis dans une alliance cordiale pour repousser les démarches du *petit homme noir*. — Ils babillaient entre eux et éloignaient la tentative de rapprochement par divers mouvements hostiles, particuliers à leur race. Ainsi repoussé dans ses entreprises pour établir des rapports sociaux, Ungka résolut de les punir de leur insolence. Il saisit une corde, et, la balançant autour des singes, il en attrapa un par la

queue. Puis il le tira à lui; mais l'agilité de l'animal força Ungka de lâcher prise. Il arriva pourtant plus d'une fois qu'en grimpant sur les agrès, il remorqua un singe par l'extrémité caudale. Si, dans ce moment-là, ses deux mains étaient nécessaires pour opérer son ascension, il passait la queue du captif entre ses jambes — en la serrant. Au milieu de ces scènes bouffonnes, Ungka ne perdit jamais la parfaite gravité de son maintien. N'ayant point de queue, il savait très-bien qu'on ne pourrait pas exercer sur lui les mêmes représailles. Cet exercice n'avait cependant rien d'amusant pour les autres singes; —aussi évitaient-ils Ungka avec grand soin; — ou bien encore ils faisaient à son approche une si formidable défense, qu'il fut obligé lui-même de réprimer ses goûts pour la fonction de « grand caudataire. »

» Il avait pourtant une vocation si déterminée pour cet emploi, qu'étant obligé — et pour cause — de renoncer à la queue des singes, il cultiva l'amitié d'un jeune porc qu'on laissait courir sur le pont. Cette amitié n'était point tout à fait désintéressée; car Ungka prenait un plaisir extrême à courir après lui, tenant la queue du porc dans sa main. Il semblait tenir — au moyen d'un tirage prolongé — à changer la ligne recourbée de cet appendice en une ligne droite, mais tous ses efforts, à cet égard, furent inutiles. Le porc, du reste, ne témoignait aucune rancune et se prêtait même d'assez bonne grâce à cette intéressante expérience.

» Lorsque le garçon de service annonçait que le dîner était servi, Ungka ne manquait jamais d'entrer dans la cabine, prenait sa place devant la table et recevait avec reconnaissance les bons morceaux. Si, par hasard, on riait de lui pendant le dîner, il témoignait son indignation d'être pris pour un sujet de plaisanterie. Notre con-

vive faisait alors entendre ce sourd aboiement qui était le bruit particulier de sa colère. En même temps, gonflant d'air ses bajoues, il regardait les rieurs avec un air extrêmement sérieux, jusqu'à ce qu'ils eussent cessé de s'égayer à ses dépens. Il reprenait alors tranquillement son repas.

» Son régime alimentaire était très-varié; il préférait pourtant les végétaux — tels que le riz et les légumes — à la viande. Il buvait du thé, du café et du chocolat, mais jamais de vin ni de liqueurs spiritueuses. Dans la nourriture animale, il préférait la volaille — surtout les poules — à toute autre chair; mais, un lézard ayant été pris à bord, et placé devant lui, il le prit immédiatement dans sa main, puis le mangea avec avidité.

» Lorsqu'il avait le dos tourné, l'absence de queue jointe à sa posture droite, lui donnait l'air d'un petit homme noir et poilu. Les imaginations superstitieuses auraient pu aisément voir, dans un tel objet, un de ces lutins, enfants de la nuit. Les membres de l'animal, à cause de la puissance musculaire et de l'étendue, concourent à faire de ce singe un habitant parfait des forêts. La grande puissance de préhension dont sont doués ses pieds et ses mains, le rendent alors capable de sauter d'un arbre à un autre, avec une agilité prodigieuse. Nous eûmes plus d'une fois sous les yeux un exemple de l'industrie qu'il déployait en jouant à travers les agrès du navire. Jamais danseur de corde n'exécuta des tours si merveilleux.

» Il détestait la solitude. Renfermé, il entrait dans de grands accès de colère; mais, libre, il était parfaitement tranquille. Au coucher du soleil, il s'approchait de ses amis, en faisant entendre des notes particulières, qui indiquaient le désir d'être pris dans les bras. Une fois sa

demande exaucée, il était difficile de le déplacer de cette couche provisoire. Toute tentative pour changer sa position était aussitôt suivie de cris violents, et il se collait encore plus étroitement à la personne dans les bras de laquelle il était placé. Il fallait alors attendre, pour le déposer dans son lit, qu'il tombât de sommeil. J'ai connu plus d'un enfant auquel l'indulgence des mères ou des nourrices avait laissé contracter la même habitude.

» Il ne pouvait supporter la contrainte, et, comme la plupart des hommes, il était toujours de bonne humeur quand il suivait sa propre volonté. Lui refusait-on quelque chose, il se livrait à tous les emportements de la colère — se couchait sur le pont — se roulait sur lui-même — jetait ses bras et ses jambes dans différentes directions — heurtait tous les objets qui pouvaient se trouver à sa portée — se promenait de long en large, avec un air boudeur. Il offrait alors un tableau parfait de ressemblance avec ces enfants gâtés — l'orgueil de leur papa, la joie de leur maman, la terreur des visiteurs et un sujet d'ennui perpétuel pour les domestiques des deux sexes, ainsi que pour les chats, les chiens, etc, qui habitent avec eux la maison.

» Quand le temps devint froid, il perdit sa vivacité et ses manières folâtres. La chaleur revenait-elle un jour ou deux, il semblait revivre, reprenait ses gambades et toute sa remuante gaieté.

» Le 19 mars 18.., nous avions atteint le 45ᵉ degré de latitude nord et le 24ᵉ de longitude ouest. L'animal, quoique étroitement enveloppé dans la flanelle, sembla souffrir extrêmement du froid et fut attaqué de la dyssenterie. Son attachement était si grand, qu'il préférait monter sur le pont, au grand air et sous la fraîche brise, avec les personnes qu'il aimait, plutôt que de demeurer

dans la cabine bien chaude, avec les personnes qui n'avaient pas son affection. Il mourut : — c'est trop souvent le sort de ces malheureux animaux, que l'homme enlève au climat natal et qu'il veut introduire dans des contrées que la nature n'a point faites pour eux. »

Il est toujours curieux d'observer les premières impressions de notre hiver sur l'esprit et sur les organes des singes. Les pauvres créatures en paraissent toutes confondues. Elles semblent alors se demander quelle révolution s'est faite dans les lois de notre planète et si le soleil est tombé malade.

Il suffira de nommer quelques autres espèces de gibbons : — le *gibbon à mains blanches* — le *gibbon argenté* — le *hooloc.*

Le caractère et les mœurs de ce dernier singe — le hooloc — ont été décrits par le docteur Burrough.

« Quelques exemplaires de ces gibbons, dit-il, me furent présentés par le capitaine Alexander Davidson. dans le royaume d'Assam. L'un d'eux avait atteint toute sa grosseur. Dans l'état sauvage, la nourriture de ces singes consiste, pour la plus grande partie, en fruits qui poussent seulement dans le district où ils se trouvent. Ils aiment particulièrement les semences et les fruits d'un arbre sacré de l'Inde qui, sur certaines montagnes, atteint une taille considérable. On les apprivoise aisément ; même quand ils viennent d'être pris, ils ne montrent aucune disposition à mordre, à moins qu'on ne les provoque et ne les mette en colère. Même dans ce cas, ils montrent une certaine répugnance à se défendre, aimant mieux se retirer dans quelque coin obscur que d'attaquer leur ennemi.

» Un des individus que je possédais devint, en moins d'un mois, si apprivoisé, qu'il me prenait la main et se

promenait avec moi. Il venait quand je l'appelais et s'asseyait à table, près de moi, sur une chaise — quand nous prenions le déjeuner. Il se servait un œuf ou l'aile d'un poulet, qu'il prenait dans mon assiette — le tout sans gâter la nappe ni mettre en danger la vaisselle. Il partageait avec moi le café, le chocolat, le lait, le thé, etc. Sa manière ordinaire de prendre les liquides était de tremper ses doigts dans la tasse et de les lécher; mais, lorsqu'il avait plus soif, il soulevait le vase avec les deux mains et buvait à la manière d'un homme qui boit dans une source. Sa principale nourriture était du riz bouilli, du pain et du lait avec du sucre, des bananes, des oranges. Il était friand d'insectes, et cherchait les araignées dans les fentes de ma maison. Si une mouche avait le malheur de voler à sa portée, il l'attrapait adroitement avec une de ses mains — le plus souvent avec la main droite. Comme plusieurs sectes religieuses de ce pays (l'Inde), il paraissait avoir une antipathie pour certaines viandes; il ne mangeait ni vache ni cochon. Je l'ai vu plusieurs fois prendre du poisson frit, qu'il paraissait préférer à toute autre nourriture animale — j'en excepte le poulet.

» Quant à son caractère, il était très-pacifique. Ce singe paraissait toujours heureux quand il trouvait l'occasion de me témoigner son affection et son attachement. Quand je lui rendais visite, le matin, il commençait sur un ton bruyant et perçant un *whoo whoo, whoo whoo*, qui durait souvent de cinq à dix minutes. Il se couchait et me laissait lui peigner la tête, brosser les longs poils de ses bras. Quand je voulais m'en aller, il s'emparait de mon bras ou du pan de mon habit et me ramenait pour que je renouvelasse mes soins et mes caresses. »

Je n'ajouterai qu'un mot à l'histoire naturelle des gibbons. Dans l'état sauvage, ils vivent généralement en troupes conduites par un chef que les Malais croient être invulnérable. Rassemblés au lever — et aussi au coucher du soleil, ils poussent, à l'envi les uns des autres, des cris assourdissants pour ceux qui y sont accoutumés, mais tout à fait terrifiques pour les étrangers. Si nombreuse que soit leur troupe, un compagnon blessé se voit, — dit-on, — abandonné sur-le-champ (1) — à moins pourtant que ce ne soit un jeune. L'affection maternelle prédomine alors sur tous leurs autres sentiments. La mère de l'enfant qui est frappé mettra à l'instant même sa vie en danger pour faire une attaque sur l'ennemi — quel qu'il soit.

Cet attachement des gibbons envers leurs petits se montre encore dans une autre circonstance — celle-ci plaisante : je veux parler du soin qu'ils prennent de les laver, de les frotter et de les sécher—le tout en dépit des cris et de la résistance des jeunes singes.

LES SEMNOPITHÈQUES

Chez cette famille de singes, le pouce n'est que rudimentaire, les mains sont toujours longues et étroites, les pieds allongés. Ils n'ont point de bajoues, mais un sac s'étend, chez eux, dans tout le gosier et communique avec le larynx par le moyen d'une large ouverture. Jeunes, ils se montrent aimables; mais, adultes, ils deviennent sournois, moroses et vindicatifs. Leurs longues canines les rendent, en vérité, formidables. Dans leur contrée natale, ils s'associent en troupes. Quelques espèces de

(1) Ce détail de mœurs est absolument contraire à ce qu'on observe, en pareil cas, chez les autres singes.

semnopithèques, dans certaines parties de l'Inde, sont regardées comme sacrées — par exemple l'*entellus*. On les respecte et les supporte en dépit de leurs déprédations. Ces singes sont tous originaires de l'Inde, des îles indiennes et de la presqu'île de Malay.

Il existe plusieurs espèces de semnopithèques, parmi lesquelles quelques-unes atteignent des dimensions considérables. Je citerai le cahau ou singe à trompe (la guenon à long nez de Buffon), — l'*entellus* ou *hoonuman* — le *singe à crête noire* — le *budeng* — le *douc* ou *singe de la Cochinchine*.

Dans le Dhuboy, quand un homme veut se venger de son voisin, il attend vers l'époque périodique des pluies. Un peu avant cette époque, il guette l'occasion de s'introduire dans la maison dé son ennemi, au moment où les tuiles viennent d'être ajustées pour faire face aux intempéries de la saison. Une fois entré, il répand sur le toit une certaine quantité de riz ou d'autre graine. Les singes ne tardent point à découvrir cette provision : non-seulement ils la dévorent, mais ils retirent les tuiles les unes après les autres pour chercher ce qui a pu tomber dans les crevasses. Dans ces conjonctures critiques, la pluie commence : on ne peut alors trouver un ouvrier pour replacer les tuiles; la maison est inondée, l'ameublement ruiné, et les greniers, généralement formés en terre molle, sont trempés par les torrents d'eau qui tombent — tombent toujours.

LES COLOBES

Les singes de ce genre sont limités exclusivement à l'Afrique : sous tous les rapports, ils ressemblent aux semnopithèques; mais le pouce, qui, chez ces derniers,

est petit, manque tout à fait chez les colobes ou se trouve réduit à un simple tubercule sans ongle.

Il y a parmi eux plusieurs espèces; mais, comme elles sont peu connues—du moins quant à l'histoire de leurs mœurs — je me hâte de passer au genre suivant.

LES CERCOPITHÈQUES OU GUENONS

Ces singes ont d'amples bajoues et une longue queue. Le museau est médiocrement proéminent, la tête ronde. Les dents molaires sont couronnées de tubercules aigus — et les extrémités antérieures pourvues de pouces parfaitement développés. Ils vivent en Afrique.

Les cercopithèques forment — comme d'ailleurs les autres singes — une race de silvains : ils n'abandonnent jamais les forêts, où ils vivent en société sous le gouvernement des vieux mâles. Chaque tribu ou famille a son district particulier, dans lequel on ne souffre point qu'entrent les individus des autres tribus ou familles. Toute la communauté se réunit, au besoin, pour repousser toute agression de cette nature, soit sur leur territoire, soit sur les droits de chacun. Cette notion des limites, ce respect de la propriété sont des sentiments si fort implantés dans le caractère de ces singes, qu'ils les transportent avec eux jusqu'au sein de nos ménageries. Rien n'est plus amusant que de les voir s'unir pour défendre un de leurs frères contre la tyrannie d'un oppresseur plus fort qu'eux. Chacun individu regarde comme personnelle l'injure faite à un membre de sa petite confédération.

Ces singes sont éminemment sociables, ne quittent jamais l'abri de leurs forêts et prennent généralement leurs quartiers dans le voisinage d'un cours d'eau. Ra-

rement ils approchent des habitations de l'homme. C'est, sans aucun doute, cet esprit d'union et de défense mutuelle qui les porte à se rassembler autour des voyageurs. Ils claquent des dents, font des grimaces et cherchent, par tous les moyens qui sont en leur pouvoir, à prévenir l'invasion du petit territoire qu'ils regardent comme leur propriété légitime.

Leur intelligence est-elle réellement capable de concevoir cette idée du droit? Toutes leurs actions le démontrent.

Ils se nourrissent indistinctement de fruits sauvages, de semences, de bourgeons, d'insectes, d'œufs d'oiseaux, etc.; mais ils se montrent, en somme, moins carnivores dans leurs appétits que les babouins.

On a cru longtemps que la distribution géographique du genre *cercopithecus* était circonscrite à l'Afrique; cela est vrai, si l'on en excepte toutefois quelques espèces qui sont originaires de l'Asie.

Les principales espèces sont la *mone* de Buffon (*cercopithecus mona*), le *singe vert*, si abondant dans nos ménageries et si alerte, le *singe Diana*, le *petit singe à nez blanc*, le *singe collerette* et *à paupières blanches*.

Adanson, dans ses *Voyages*, nous donne quelques détails sur la vie des *singes verts* à l'état sauvage.

« Le vaisseau, dit-il, étant obligé de rester un matin en vue des dunes, au sud de Donay, autrement appelé Coq, je m'en allai sur le rivage avec mon fusil. L'endroit était très-boisé et plein de singes gris; mais je ne pouvais les apercevoir. Ils brisaient les branches des arbres qui tombaient sur moi : autrement, ils étaient si silencieux et si agiles dans leurs tours, qu'il eût été difficile de reconnaître leur présence. Je m'arrêtai et tuai deux ou trois d'entre eux avant que les autres parussent très-

effrayés. Lorsqu'ils virent pourtant qu'ils étaient attaqués par un ennemi sérieux, ils se mirent en devoir de chercher un refuge, les uns en se cachant derrière les plus grosses branches, d'autres en descendant à terre, d'autres enfin — et ce fut le plus grand nombre — en s'élançant d'un arbre à un autre arbre. Rien n'était plus amusant que de les voir sauter, plusieurs à la fois, sur la même branche qui ployait sous eux. Le dernier tombait à terre, tandis que le reste poursuivait son ascension et que les autres restaient suspendus en l'air. Je continuai de tirer sur eux et n'en tuai pas moins de vingt-trois en une heure. Pas un seul pourtant ne cria, quoiqu'ils se fussent réunis en compagnie, qu'ils fronçassent leurs sourcils, qu'ils fissent claquer leurs dents et qu'ils parussent avoir l'intention de m'attaquer. »

Une autre relation, encore plus intéressante, est celle de mistress Blowdich, qui a longtemps séjourné en Afrique. Elle se trouvait à bord d'un vaisseau qui faisait voile vers l'Angleterre, et sur lequel était, en même temps qu'elle, une guenon de l'espèce *Diana*.

« Parmi mes compagnons de voyage, dit-elle, était un naturel des côtes dorées, appartenant à la famille des rolwais (*simia Diana*). Il avait été acheté par le cuisinier du navire et était considéré comme sa propriété exclusive. La demeure de Jacques était auprès de la cuisine ; mais, comme son éducation faisait chaque jour des progrès, on lui accordait graduellement plus de liberté. Il obtint ainsi peu à peu la jouissance de tout le vaisseau, à l'exception de la cabine. Je m'étais embarquée avec une aversion toute féminine pour les singes : c'était chez moi une véritable antipathie. Quoique j'eusse ri plus d'une fois des tours de Jacques, j'avais grand soin de ne point me trouver sur son chemin. Une circonstance me

fit pourtant faire avec lui une connaissance plus étroite que je ne désirais, et me guérit entièrement de mon dégoût.

» Notre latitude était de trois degrés sud, et nous avancions seulement au moyen d'ouragans accidentels, dont les intervalles étaient remplis par des calmes plats et par un soleil accablant. Au milieu de ce repos et de ce silence tropical, le gouvernail était souvent abandonné pendant la journée; — tous les hommes de l'équipage descendaient au fond du vaisseau. Dans une de ces occasions, j'étais assise seule sur le pont, et je lisais attentivement un livre qui m'intéressait, lorsque, tout à coup, je sentis quelque chose de vivant tomber sur mes épaules, une queue s'entortiller autour de mon cou, et j'entendis un cri perçant retentir à mes oreilles. Ma conviction immédiate fut que c'était Jacques : cela me rassurait médiocrement; mais il n'y avait pas là de secours à espérer. Je n'osais point crier ni obéir à mon premier mouvement, qui avait été de le repousser avec violence. Je devins donc civile par nécessité.

» De ce moment, Jacques et moi, nous conclûmes une alliance. Jacques desserra peu à peu son étreinte, me regarda visage contre visage, examina mes mains et mes bagues avec la plus minutieuse attention, puis trouva le biscuit qui était à côté de moi sur le banc. Lorsque je l'eus pris assez en affection pour profiter de son amitié, il devint pour moi une source d'amusements. Comme tous les autres singes du vaisseau, il aimait à pousser la casquette des marins pendant qu'ils dormaient, et à la jeter dans la mer, — à renverser les cages des perroquets pour boire l'eau qui coulait alors sur le pont, — à prendre les herbes sèches hors des gobelets d'étain dans lesquels les hommes faisaient leur thé, — à

dérober adroitement les morceaux de biscuit qui étaient en train de rôtir entre les barreaux du gril, — à voler les outils des charpentiers, — en un mot, à tourmenter toute chose et tout être vivant, sans se soucier beaucoup des bourrades qu'il pouvait recevoir.

» Jacques était surtout un écuyer de première force. Chaque fois qu'on lâchait les porcs et qu'on leur faisait faire un tour de promenade sur le pont, il s'établissait derrière un tonneau, et, de là, il sautait sur le dos d'un de ses coursiers au moment où il passait. Naturellement, la rapidité de la course s'en trouvait accrue et les ongles que le cavalier enfonçait dans sa monture, pour se tenir en équilibre, arrachait à celle-ci des cris perçants. Cependant Jacques n'était jamais démonté, et il avait pris un tel goût pour cet exercice équestre, qu'on était obligé de le renfermer, toutes les fois qu'on mettait les porcs en liberté (1).

» L'emprisonnement était la plus forte correction qu'on pût lui infliger, et toutes les fois qu'on le menaçait de le punir ainsi — ou autrement — il accourait se mettre sous ma protection. La nuit, quand on était sur le point de l'envoyer coucher dans une cage à poulets vide, il se cachait volontiers sous mon châle, et ne souffrait pas qu'un autre que moi le mît au lit. Il était particulièrement jaloux des autres singes qui étaient à bord, et qui étaient tous plus petits que lui. Il en expédia deux d'une manière assez perfide. — Le premier de ces crimes fut accompli en ma présence. Il commença par présenter sa main à un des petits singes, poussant un léger cri qui fut évidemment considéré comme une invitation.

(1) On a déjà vu ce même détail de mœurs chez le siamang ; mais il est curieux de comparer le caractère des différents singes dans ce qu'ils ont de commun et dans ce qu'ils ont de particulier.

La faible et trop crédule créature s'approcha de lui humblement; mais Jacques la saisit par le cou, sauta vers un des côtés du vaisseau et précipita le malheureux dans la mer. Nous jetâmes immédiatement une corde; mais le singe était trop effrayé pour s'y attacher, et, d'un autre côté, nous filions trop vite sous le vent pour lui offrir d'autres moyens de salut.

» Comme de juste, Jacques fut fouetté et gourmandé : il en parut même très-contrit. Mais, au bout de trois jours, le traître dépêcha, par la même voie, une autre victime dans l'éternelle nuit.

» Sa rancune envers les individus de sa propre race se manifesta une autre fois d'une manière plaisante. Les marins se trouvaient en train de peindre une raie blanche sur les flancs du vaisseau; étant alors appelés pour le dîner, ils laissèrent la couleur et les brosses sur le pont. Sans être vue de Jacques, je me tenais derrière une porte d'où j'aperçus toute la scène. Il appela un petit singe noir, qui, comme les autres, accourut en rampant vers son supérieur. Jacques le saisit par la nuque avec une de ses mains, prit de l'autre main la brosse, chargée de couleur, et le peignit en blanc depuis la tête jusqu'aux pieds. Le pilote qui tenait le gouvernail, et moi, nous partîmes d'un éclat de rire. Jacques, alors, lâcha sa victime et se sauva en montant dans les agrès du vaisseau. La pauvre petite bête se mit à se lécher; mais j'appelai le garçon de service, qui le lava si bien avec de la térébenthine, que l'injure fut enfin effacée. Durant cette cérémonie, Jacques nous regardait avec son museau noir, — à travers les cordages du grand mât, — et paraissait jouir de notre embarras. Pendant trois jours, il persista à mener cette vie aérienne. Aucun des mousses ni des hommes de l'équipage ne put l'attraper, tant il

sautait avec rapidité d'une corde à une autre corde. Cependant, sollicité par la faim, il se jeta de quelque hauteur inaccessible sur mes genoux, comme s'il voulait chercher près de moi un refuge. Quoique je fusse jalouse de justifier la confiance de mon favori, je ne pus le sauver d'une punition.

» Le seul moyen que j'eusse de réprimer ses malices était de le montrer à une panthère qui était à bord; cela excitait singulièrement sa frayeur. J'avais alors l'habitude de le tenir pendu par la queue : aussitôt qu'il voyait la panthère, il se roidissait, fermait les yeux et faisait le mort.

» Après avoir passé quatre mois ensemble, je quittai Jacques à la hauteur des îles Scilly. J'appris que j'avais été vivement regrettée. Il courait le matin çà et là d'un air inquiet et me cherchait partout. Il n'était pas encore consolé de mon départ, lorsque mes domestiques quittèrent le navire à Gravesend. »

LES MACAQUES (*macacus*)

Les caractères qui séparent le genre macaque du genre cercopithèque sont assez difficiles à définir. Les macaques ont pourtant le corps plus gros, la tête proportionnellement plus considérable, les membres moins musculeux et la queue plus courte que les guenons. Leur museau est lourd; leur front s'aplatit derrière une forte arcade sourcilière; les callosités sont volumineuses et le plus souvent entourées d'un espace de peau nue. Les macaques sont tous originaires de l'Asie. Comme les guenons, — qu'ils représentent dans cette autre partie du monde, — ils occupent les forêts, où ils vivent en troupe. Ils s'y font remarquer par leur impudence et leur activité. En-

hardis par la tolérance de l'homme, ils deviennent, dans certains endroits, très-audacieux, pillent les jardins et les greniers. Leur rapacité se trouve secondée en pareil cas par l'adresse et la ruse.

On distingue plusieurs espèces de macaques : la *toque* ou *macaque radié*, décrit par Buffon, sous le nom de *bonnet chinois*, — le *bhunder* ou *rhesus*, — le *wanderoo* ou *babouin à queue de lion*.

La *toque* est, parmi les macaques, un des habitants les plus communs de nos ménageries. Quelques-uns de ces singes sont élevés dans les temples hindous. Ils s'y montrent, dit-on, excessivement jaloux des autres espèces de singes ou d'animaux, et chassent ces intrus de leur asile sacré, non sans une hostilité extrême.

Il n'y a pas de singe plus amusant à voir, dans nos ménageries, que la toque : ce qui me divertit surtout, c'est l'imperturbable gravité qui accompagne toutes ses actions. Jeune, il se montre assez gentil et familier : on peut alors l'instruire dans tous les arts d'agrément que le génie des singes est capable d'acquérir. Il est drôle de voir ces animaux — quand deux ou trois d'entre eux sont réunis dans la même chambre — se cajoler et se soigner réciproquement, — se peigner, — visiter mutuellement la fourrure les uns des autres, — y chercher, avec une assiduité risible, les puces et les autres vermines, — les détruire à la manière des Esquimaux, des Hottentots et des Australiens, — je veux dire en les mangeant.

Le penchant de la toque pour exercer les fonctions de nourrice ne se limite point à son espèce. Lorsqu'une ménagerie ne possède qu'un seul de ces animaux, on lui donne volontiers pour compagnon un petit chien. Rien ne saurait surpasser dans le monde la caricature d'humanité que présente alors ce singe. Avec toutes sortes de

tendresse et de gravité, il soigne, caresse et élève, à sa manière, l'infortuné petit chien, au risque de l'ennuyer. Cela dure quelquefois plusieurs heures de suite, au grand déplaisir du nourrisson, objet de toute cette sollicitude. Il lui faut pourtant subir, bon gré mal gré, ces embrassements amoureux et prolongés. Toute tentative de résistance à la tendresse, tant soit peu volontaire et tyrannique, du singe est, en effet, suivie d'une prompte et quelquefois sévère punition.

Voici un exemple de cette impérieuse bienveillance. Une toque, appartenant à une caravane d'exhibiteurs forains, avait un chat de grande taille, pour lui tenir compagnie dans sa captivité. Le chat, commençant à se sentir alourdi et indolent, — comme il arrive aux chats dans la société de leurs meilleurs amis, — s'était retiré au fond de la cage et se mettait en disposition de faire un léger somme. Le singe, cependant, ne se sentait aucune envie de dormir, et n'était point d'humeur à laisser dormir un autre dans sa compagnie. Il prit donc une paille et s'amusa à taquiner le nez du chat. Le souffre-douleur endura quelque temps cet exercice avec un stoïcisme exemplaire : à la fin, pourtant, il perdit patience et donna au singe un coup de griffe avec sa patte,— qui, je vous l'assure, n'était point de velours. C'en était plus que ne pouvait supporter la dignité offensée du singe : il saisit le malheureux coupable par la queue ; — puis, volant avec la promptitude de l'éclair vers le haut de la cage, il suspendit le chat entre ciel et terre, — comme le tombeau de Mahomet.—Non content de cette correction, il lui infligea une série de coups de poing et le pinça, sans doute pour lui apprendre à se mieux conduire à l'avenir.

J'ai assisté — non sans un vif intérêt — à l'accouche-

ment d'une toque. A peine l'enfant était-il né, qu'on introduisit dans la chambre, chère à Lucine, d'autres femelles de la même espèce de singes. Ce fut une scène touchante. Les femelles prirent les unes après les autres le nouveau-né, l'embrassèrent, se le passèrent à la ronde, en le couvrant de caresses, et s'approchèrent doucement de la mère, comme pour la féliciter de son heureuse délivrance. J'aurais voulu qu'il y eût eu là des femmes, car rien n'était plus moral ni plus édifiant que cet hommage rendu par des animaux à la maternité, à l'enfance, aux sentiments sacrés de la famille.

Le *bhunder* ou *rhesus* abonde sur les rives du Gange. Les Hindous le révèrent. On le trouve par bandes, non-seulement dans les bois, mais aussi dans les villes et les villages, où il habite le toit des maisons. En captivité, il se montre fin et sagace, quoique trop souvent obstiné, sauvage et irascible.

Il serait trop long de suivre les mœurs des diverses variétés de macaques, ainsi que des autres singes. Pour se faire, d'ailleurs, une idée de la vie de ces créatures, il ne faut pas se borner à les étudier dans les cages de nos ménageries, où les singes se trouvent isolés, séparés de leur milieu naturel; il faut se les représenter au milieu des forêts vierges de l'Asie ou de l'Afrique.

Là, ils sont chez eux ; là, ils défient l'homme. A l'ombre des arbres, vieux comme la forêt — laquelle est vieille comme le monde — ils repoussent, en se coalisant, les pas du voyageur assez téméraire pour s'avancer dans leur domaine. Quoique les Indiens — mais surtout les nègres — détestent ces animaux, à cause des dégâts qu'ils commettent dans les champs de maïs ou dans les plantations de cannes à sucre, ils ont beaucoup de peine à les atteindre. Le moyen, en effet, de grimper sur ces grands

arbres, où les serpents s'entrelacent, se nouent et pendent aux branches comme des lianes vivantes? Le moyen, d'ailleurs, de lutter de vitesse et d'agilité avec nos intrépides sauteurs, dont les pieds et les mains semblent conformés pour la vie de suspension? Quelques peuplades sauvages sont pourtant attirées dans la chasse aux singes par deux motifs : elles détestent le caractère de ces êtres nuisibles et elles aiment beaucoup leur chair.

Quoique les singes se nourrissent presque exclusivement de fruits, de racines et de bourgeons d'arbres, quelques-uns d'entre eux, habitants des forêts qui s'étendent le long des côtes, descendent vers le rivage pour manger des huîtres ou des crabes. Leur manière de les atteindre est assez singulière. Comme les huîtres des régions tropicales sont généralement plus grandes que les nôtres, lorsque les singes vont sur le rivage de la mer, ils ramassent une pierre et la jettent entre les écailles ouvertes du mollusque. Cet obstacle empêche les deux valves de se refermer, et le singe alors mange l'huître à son aise. Les sagaces animaux (ce n'est pas l'huître que je veux dire) ont aussi une recette pour pêcher le crabe. Ils plongent leur queue dans l'eau et la tiennent au bord du trou dans lequel ce crustacé cherche un refuge. Lorsque le crabe s'attache à la queue, le singe la retire brusquement et jette la proie sur le rivage. Cette habitude de tendre des piéges aux autres animaux rend les singes très-difficiles à prendre eux-mêmes. On m'a assuré que les stratagèmes les plus savants et les amorces les plus engageantes échouaient auprès des singes qui habitent les îles occidentales de l'Inde. Habitués aux ruses de l'homme, qu'ils pratiquent envers les autres animaux, ils opposent une défiance naturelle aux artifices que la sagesse humaine invente contre eux.

LES CYNOCÉPHALES (*cynocephalus*)

A mesure que nous descendons l'échelle dont le chimpanzé occupe le sommet, nous voyons, de groupe en groupe, le type humain se dégrader et s'effacer. Les massifs babouins, qui composent le genre cynocéphale, nous présentent un type curieux. On trouve chez eux les caractères des macaques portés à l'excès de développement. — Et cet excès les rapproche déjà de la forme des carnivores.

Puisque nous avons parlé de l'homme et des animaux, il nous faut dire en quoi consiste surtout — au point de vue de l'ostéologie — la différence qui les sépare. Chez l'homme, le développement de la face se sacrifie au développement du crâne. Chez les animaux, au contraire, le développement du crâne se trouve sacrifié au développement de la face ou du museau qui s'allonge.

Les babouins sont des singes d'une grande taille et d'une force prodigieuse. Quoiqu'ils ne prennent jamais volontairement la posture droite, ce sont des animaux qui vivent en grande partie à terre. Ils habitent les rochers et les districts montagneux, plutôt que les forêts. La tête est lourde ; — circonstance qui provient, non du développement crânien, mais du développement de la face, laquelle ressemble à celle d'un mâtin. Le museau est tronqué et les narines occupent l'extrémité du museau.

Ils montent aux arbres, mais on les rencontre le plus souvent au bord des précipices, où ils vivent en sécurité. Leur caractère est morose et hardi; leur grande force physique les rend, d'ailleurs, redoutables. On ne peut les apprivoiser que durant l'enfance. Ils se

rassemblent en troupes et font des excursions audacieuses.

Leur nourriture consiste en racines, en baies, en graines; mais ils y ajoutent des œufs, des scorpions, des insectes. Quelques naturalistes et quelques voyageurs se sont demandé si ces animaux, à l'état sauvage, n'étaient pas autant carnivores qu'herbivores. A l'état domestique, ils aiment la viande cuite et dévorent même la viande crue avec avidité. Ce n'est qu'à dix-sept ou dix-huit ans qu'ils atteignent l'époque de la maturité.

Tous les babouins sont originaires de l'Afrique. L'un d'eux se rencontre dans les districts montagneux de l'Arabie, aussi bien que de l'Abyssinie. Il était connu des Égyptiens, et il jouait un rôle dans leur mythologie. Il représentait, dans les figures symboliques, Thoth ou Mercure.

Les espèces bien connues de babouins sont le *chacma* ou *singe noir* de Levaillant, — le *mandrill* ou *choras* de Buffon, — le *drill*.

Le chacma habite, au cap de Bonne-Espérance, les régions de rochers; il est très-abondant dans certains districts et fort redouté des colons à cause des déprédations qu'il commet dans les enclos cultivés. Les voyageurs ont souvent rencontré des troupes de ces babouins qui, du haut des rochers sauvages, les regardaient passer.

Un vieux chacma est un terrible champion, et quelques fermiers, dans l'intérieur des terres, aventureraient plutôt leurs chiens de chasse contre un lion ou contre une panthère, que contre un de ces singes. Il n'y a pourtant point d'animal pour lequel la race canine témoigne plus d'aversion que pour cette espèce de cynocéphales. Burchell raconte qu'un jour une petite troupe de ces singes fut attaquée par sa meute de chiens; ils oppo-

sèrent une vaillante résistance et tuèrent l'un des agresseurs. On assure que le léopard lui-même, l'hyène ou le chien sauvage sont souvent obligés de fuir devant une troupe de ces babouins. — Le léopard en détruit pourtant un grand nombre.

Le dévouement des femelles pour leurs petits est extrême, et elles bravent toutes sortes de dangers pour les défendre.

Le *mandrill* fait souvent — associé en troupe — des incursions dans les villages et dans les champs cultivés, qu'il pille avec impunité. Captif, ce babouin se montre féroce et malveillant. L'un d'eux, que possédait M. Wombwell, tua un singe, un petit chien de chasse et un oiseau qui avaient eu le malheur de tomber sous sa main. Un splendide spécimen appartenait, il y a quelque trentaine d'années, à la ménagerie de M. Cress. L'animal fumait et buvait du porter.

Un exemplaire de ce babouin vécut, il y a quelques années, à la Tour de Londres. L'animal attirait l'attention par sa ressemblance avec l'homme, non-seulement dans sa forme et dans ses caractères extérieurs, mais aussi dans ses mœurs, ses habitudes et ses manières. Un pot d'étain à la main, il se présentait aux assistants en imitant le geste d'un quêteur : puis, à chaque fois qu'on le lui remplissait de porter, il avalait la brune liqueur avec une sensualité tout humaine. Ses attentions pour un chien qui faisait de fréquentes visites à sa cage, méritent d'être signalées. L'amitié du singe avait tous les caractères d'un patronage plein de dignité. D'un autre côté, le chien ne semblait mettre aucune différence entre les caresses du quadrumane et celles de cet autre animal à la peau blanche et aux doigts courts, qu'on appelle l'homme. Cependant, notre charmant viveur

succomba, un beau jour, à une attaque d'hydropisie, effet de ses copieuses libations. Il est mort, hélas ! laissant le souvenir de sa trop courte destinée, — et aussi un avertissement aux ivrognes qui lui survivent.

Au cap de Bonne-Espérance, et dans l'état sauvage, les babouins sont des animaux très-nuisibles. Il règne parmi eux une sorte de discipline. Cet ordre, qui préside à toutes leurs entreprises, étonne de la part de singes qui, sous d'autres rapports, sont relativement stupides. Lorsqu'ils ont résolu de dépouiller un verger, — car ils sont très-gourmands de fruits mûrs, — ils ne se hasardent pas seuls, mais ils vont par bandes et avec un plan préconçu. Dans ce cas, quelques singes entrent dans le verger, tandis qu'un seul d'entre eux se place en sentinelle pour monter la garde. Le reste de la bande se tient en dehors de l'enclos et forme une ligne qui s'étend depuis les limites du verger jusqu'au lieu du rendez-vous, qui est ordinairement une montagne rocailleuse. Toutes choses étant ainsi disposées, les maraudeurs qui sont dans l'intérieur du verger jettent à ceux qui sont en dehors, ou bien, si le mur ou la haie sont élevés, à ceux qui sont assis sur le faîte de l'enclos, — les fruits, aussi vite qu'ils peuvent les cueillir. Ceux-ci passent le butin à leurs compagnons qui sont au pied du mur ou qui les suivent immédiatement. Le fruit circule ainsi de mains en mains tout le long de la ligne, jusqu'à ce qu'il soit déposé dans leur quartier général. Ils attrapent chaque grappe ou chaque orange avec autant d'adresse que le plus habile écolier en met à saisir la balle. Cette affaire est conduite avec une grande célérité, et tous observent le plus profond silence. Pendant tout le temps, la sentinelle continue de veiller, extrêmement inquiète et attentive : si elle voit quelqu'un, elle

pousse sur-le-champ un grand cri, et à ce signal toute la bande de décamper. Cependant, ils ne sont pas gens, même dans ce cas-là, à quitter la place les mains vides. Sont-ils en train, par exemple, de piller une couche de melons, ils se sauvent avec chacun un melon à la bouche, un autre à la main et un troisième sous le bras. Si la poursuite est vive, ils lâchent d'abord ce qu'ils ont sous le bras, ensuite ce qu'ils tiennent à la main, et enfin, si l'attaque continue, ils laissent tomber ce qu'ils emportaient dans leur bouche. Les naturels du Cap prennent souvent les petits de ces animaux, qu'ils nourrissent avec du lait de chèvre et de brebis. Ils les accoutument ensuite à garder leurs maisons. Les babouins remplissent cette charge avec une grande ponctualité.

SINGES DU NOUVEAU MONDE (*cebidæ*)

Tous les singes dont nous venons de raconter l'histoire appartiennent à l'ancien continent. Les singes américains se distinguent des singes du vieux monde par les caractères suivants : — chez eux, le pouce des mains supérieures n'est jamais opposable; les callosités et les bajoues manquent. — Les narines sont latérales et séparées l'une de l'autre par un espace vide. — La queue n'est jamais absente ni rudimentaire; elle est souvent prenante.

Les singes américains, ou *cebidæ*, sont exclusivement limités aux régions les plus chaudes du nouveau monde. Dans le sud de l'Amérique, les naturels les tuent pour manger leur chair. Ils sont très-avides de ce gibier, qui révolte les Européens.

On a établi parmi eux des genres plus ou moins

caractérisés : l'*ateles* — la *marimonda* — la *coaita* — le *miriki* — le *mycetes* — l'*araguato* — le *cebus* — le *sajou cornu* — le *sajou à poitrine jaune* — le *sajou brun* — la *pithecia* — le *cacajao* — le *couxio* — l'*iorké* ou *saki à tête blanche* — le *saïmiri* ou *singe écureuil* — la *nocthora* — le *douroucouli* — le *kapale* — le *marmouset commun* (*ouistiti* de Buffon) — la *marikina* ou *tamarin soyeux*.

Cuvier les classait ainsi :

1° Les hurleurs, remarquables par leur longue queue prenante, et qui, étant tout à fait dépourvue de poil en dessous, ressemble à la paume de la main, et a une grande sensibilité de toucher.

2° Les sapajous, qui ont aussi une queue prenante, mais qui sont entièrement couverts de poil.

3° Les singes écureuils, qui ont une longue queue fourrée, mais non prenante, le corps grêle et les ongles pointus.

4° Les marmousets, dont les ongles ressemblent à des griffes.

5° Les singes nocturnes, qui ont la queue comparativement courte, la tête énormément grosse et une barbe épaisse.

Il serait superflu et fastidieux de s'attacher à chacun de ces genres : nous retrouverions, d'ailleurs, dans la vie de ces singes, beaucoup de traits communs avec les mœurs des singes de l'ancien monde. Il suffira de dire un mot de l'*ouistiti commun*, qu'on rencontre souvent dans nos ménageries.

La voix de ce petit animal est particulièrement aigre et désagréable : elle consiste en une succession de sons âpres et perçants, qu'on a sans doute cherché à imiter dans le nom qui leur a été donné, *ouistiti*. Les notes de ce

cri sont si éclatantes, qu'elles se font entendre de l'extrémité à l'autre d'un vaisseau.

J'ai ramené d'un de mes voyages un ouistiti qui était une créature élégante, vive et bien apprivoisée. Aussi longtemps que nous eûmes des fruits à bord, il ne voulut point d'autre nourriture; mais, lorsque les fruits commencèrent à manquer, nous découvrîmes une excellente ressource à leur substituer. Un jour, nous le surprîmes, par hasard, en train de dévorer un grand *cri-cri* qu'il avait pris, en courant sur le pont du navire. Depuis ce jour jusqu'à la fin du voyage, c'est-à-dire durant l'espace de quatre ou cinq semaines, il vécut exclusivement de ces insectes, qu'il semblait savourer avec une délicatesse extrême et préférer à tout autre mets. Un tel goût contribua, d'ailleurs, à délivrer le vaisseau de ces hôtes incommodes. Nous ajoutions à cela, par manière de supplément, du lait, du sucre, des raisins et des croûtes de pain.

Lorsque nous commençâmes à gagner des latitudes plus septentrionales, et surtout quand nous approchâmes de l'Angleterre, le changement de température affecta très-sensiblement notre singe. Il se tint constamment dans son gîte, se roulant dans un morceau de flanelle, excepté quand il pouvait humer, sur le pont, un rayon de soleil.

Linné dit que cet animal est un grand ennemi du chat. J'observai précisément tout le contraire sur l'individu que je possédais; il dormait et mangeait avec mon chat, et les deux animaux vivaient ensemble dans les meilleurs termes. Taquiné ou irrité, ce singe prend une physionomie très-amusante. Il ne lui manque alors que la parole pour représenter fidèlement une peinture de la colère.

Les derniers marmousets forment un anneau intermé-

diaire qui lie les singes aux *makis*; car tous les êtres organisés s'enchaînent les uns aux autres par des rapports harmonieux, dont l'ensemble constitue la grande unité de la vie animale sur le globe.

LES MAKIS (*lemurides*)

Les makis diffèrent des singes de l'ancien et du nouveau monde par des caractères positifs. Leur structure les range encore parmi les quadrumanes ; ils se rapprochent même, sous un certain rapport, des singes de l'ancien continent : je veux dire qu'ils ont des pouces opposables aux quatre mains. — Mais le contour de leur corps, leur forme grêle et allongée, leur tête pointue et ressemblant quelque peu au museau du renard, leurs yeux gros et ayant un caractère d'animal nocturne, tout les sépare des singes proprement dits.

Il est intéressant de comparer le crâne d'un maki à celui d'un singe : les personnes les plus étrangères à l'anatomie seront tout de suite frappées du caractère de dégradation que subit le type animal en passant d'une famille à l'autre.

Les makis sont originaires de Madagascar. Ils habitent sur les arbres. Leurs mouvements sont légers, élégants et précis. Leur voix est un grognement intérieur, mais elle éclate quelquefois en un rugissement abrupt et sauvage, qui produit un effet sinistre. Le nom de ces animaux (*lemur*, de *lemures*, en latin, spectres) leur fut donné d'abord par Linné, à cause de leurs habitudes nocturnes et de leurs mouvements silencieux.

Les naturalistes ont cru reconnaître dans le genre *lemur* un grand nombre de variétés : le *vari* de Buffon, un grand et bel animal, dont la fourrure est d'une texture

admirable, fine et soyeuse, la queue longue et épaisse — le *maki à front blanc* — le *maki à bourre* de Sonnerat — l'*indris à queue courte* — le *maki à diadème* — le *grêle loris*.

Viennent ensuite les *tarsiers*, qui se distinguent par la rondeur de la tête et la brièveté du museau, la grosseur énorme des yeux, la longueur extraordinaire et la gracilité des membres postérieurs. Ce sont des animaux tout à fait nocturnes, qui se nourrissent d'oiseaux, d'œufs, d'insectes, etc. Une des espèces est originaire des Moluques, l'autre de l'île de Banca.

On a encore établi deux autres genres particuliers : le genre *chiromys*, pour y classer un animal singulier, l'*aye-aye* — et le genre *galéopithèque* ou *lemur volant*. Les naturalistes ne sont, d'ailleurs, pas d'accord entre eux sur la place ni même sur la nature du galéopithèque ; les uns en font un maki, les autres une chauve-souris, les autres un carnassier. Quoi qu'il en soit, cette singulière créature est pourvue d'une membrane latérale qui lui sert de parachute, sinon d'aile.

Je choisirai parmi les makis un des mieux connus, pour donner une idée de leurs mœurs.

Un animal appartenant à cette tribu de quadrumanes — le loriou, singe paresseux, *lemur tardigradus* — vivait, il y a quelques années, à Édimbourg, où j'ai été à même de l'étudier. Ses habitudes et ses manières étaient assez intéressantes.

Sa nourriture consistait en fruits et en petits animaux, tels qu'oiseaux, souris, etc. Le plantain est le fruit dont il se montrait le plus amoureux, et c'était le seul qu'il mangeât quand il vint à l'établissement zoologique. Il croquait les os aussi bien que la chair des êtres qui avaient eu vie, et, quoique les oiseaux et les souris fus-

sent peut-être sa nourriture favorite, il mangeait aussi d'autre viande avec avidité, — surtout lorsqu'elle était bien fraîche. Bouillie ou rôtie, il n'y voulait point toucher. Lorsqu'il avait faim et qu'on lui présentait des aliments, il les saisissait avec les deux mains, puis, laissant aller sa main droite, il tenait la nourriture dans sa main gauche tout le temps qu'il mangeait. Il était aussi très-friand d'oranges; mais, lorsque l'écorce était dure, il semblait très-embarrassé de savoir comment extraire le jus. Je l'ai vu, dans une de ces occasions, couché de toute sa longueur sur le dos, au fond de sa cage, et tenant fermement l'orange entre ses deux mains, exprimer le jus du fruit dans sa bouche.

Le maki s'assoit le plus souvent sur sa partie postérieure; — aussi le poil de l'animal est-il plus ou moins usé dans cet endroit-là; — celui que j'ai connu se plaçait volontiers près des barreaux de sa cage, qu'il empoignait fermement avec ses mains de derrière : il se roulait alors en l'air comme une boule, la tête dans sa poitrine, les cuisses collées sur son ventre, et les bras ramenés au-dessus de sa tête. Dans cette position, il restait sans remuer une journée entière. En venant par le vaisseau, il avait beaucoup souffert du froid et avait été saisi de crampes. Arrivé à Édimbourg, on le plaça dans une boîte qui était remplie de duvet très-doux. Il trouva ce nouveau gîte si agréable, que, par les temps froids, il ne le quittait point, à moins d'y être forcé, et qu'il dormait là, chaudement pelotonné, — véritable peinture de la mollesse.

Sans être précisément un animal très-sensible, le maki se montre capable d'attachement et d'antipathie. Quand il était en Chine, il avait pour compagnon un petit chien chinois; les deux amis dormaient dans la

même cage, et, à part quelques disputes occasionnelles, ils vivaient très-bien ensemble. Cependant, quand le chien devint grand, on les sépara. Une chatte, le seul animal de la maison, avait fait près de lui de fréquentes ouvertures, et, quand on permettait au maki de sortir de sa cage, il était suivi çà et là dans la chambre par Sa Majesté féline, qui désirait évidemment en faire son camarade de jeu. Mais toutes les familiarités de la chatte furent repoussées de la part du maki. Un jour même que la chatte le touchait imprudemment avec sa patte, il la mordit si sévèrement, qu'elle apprit, malgré ses velléités folâtres, à se tenir à une distance respectueuse. La même chatte redevint plus tard familière. Quoique n'osant plus s'approcher de lui, elle le suivait partout où il allait, et cela au grand mécontentement du maki. Elle fit tant par ses avances, qu'elle finit par se rendre un objet d'exécration. Le maki poussait des cris à l'approche de la chatte et était tenté de sauter sur elle. Il semblait néanmoins un animal sociable. Un large plateau javanais attirait surtout son attention. Voyant son image réfléchie par la surface de laque, comme par une glace, il se promenait autour du plateau, et cherchait à saisir son image avec la main. Après maints efforts infructueux, il imita le geste des enfants en regardant derrière l'objet, dans l'attente de trouver là l'être vivant qui avait paru un instant à ses yeux. Il montrait devant un miroir le même étonnement et la même curiosité.

Les makis terminent la série des quadrumanes, ou animaux à quatre mains.

A la suite des quadrumanes, viennent, sur l'échelle de l'organisation animale, les carnivores, ou animaux qui se nourrissent de chair ; cette circonstance se trouve indiquée par la forme de leurs dents. Quatre

grosses et longues canines écartées, entre lesquelles se placent six incisives à chaque mâchoire, composent leur moyen mécanique de nutrition. Ce système dentaire répand, sur toute la vie de ces animaux, un système de mœurs particulières. Quelques naturalistes placent, il est vrai, à la suite des derniers quadrumanes, les *cheiroptères*, ou chauves-souris, — puis les *insectivores*, tels que la taupe. Je ne nie point que ces classifications ne s'appuient sur des caractères logiques; mais mon but étant moins d'assigner à chaque être sa place sur l'échelle de la création que de faire connaître ses habitudes, je me conformerai à l'opinion commune, qui regarde les carnivores comme les continuateurs naturels de la série.

Avec la main — auxiliaire du cerveau, instrument de la volonté — disparaît, chez les carnivores, un des caractères qui rapprochent le plus de l'homme les singes, les ouistitis et les makis. De l'action, nous allons descendre aux appétits. Les pieds — ou pattes — joueront encore, il est vrai, un rôle important dans cette autre classe d'animaux, mais un rôle subordonné à la forme du système dentaire. La main devient griffe, en même temps que les canines s'allongent et que les incisives s'aiguisent.

CARNASSIERS

L'OURS

L'ours n'accuse qu'un très-faible développement du système naturel qui fait les animaux carnassiers. Malgré son extrême force, la forme de ses dents — et surtout les couronnes de ses molaires — indique chez lui une inclination presque exclusivement limitée à la nourriture végétale. En effet, quoique l'ours soit omnivore, la plupart de ces animaux ne mangent de la chair que quand ils y sont poussés par la nécessité. Leurs pattes, bien que formidablement armées, ne sont point pourvues d'ongles rétractiles, comme celles des vrais carnivores; elles sont plutôt conformées pour fouiller la terre et pour grimper aux arbres, que pour déchirer les proies mortes ou vivantes : un des caractères qui distinguent cette famille d'animaux, c'est l'habitude où ils sont de se retirer pendant l'hiver dans des antres qu'ils creusent eux-mêmes ou dans des cabanes qu'ils se construisent. Là, ils passent la froide saison dans un état de somnolence — et sans prendre de nourriture.

Par l'ensemble de ses traits et de ses habitudes, l'ours forme la transition entre les quadrumanes et les carnassiers. — Comme les carnassiers, il marche généralesur ses quatre pattes, mais il marche sur la plante entière du pied, ce qui lui a fait donner le nom de plan-

tigrade — et ce qui lui permet de se dresser aisément sur ses pieds de derrière comme font les quadrumanes. Quand il prend son repas, il ne porte pas les aliments à sa bouche, ainsi que le pratiquent les singes; sa bouche ne va pas non plus chercher la nourriture à terre, comme cela se passe chez les autres carnassiers; sa manière de manger tient le milieu entre les deux systèmes. Il soulève à moitié la nourriture entre ses pattes de devant et abaisse à moitié le museau pour la rencontrer.

Son cerveau ne manque pas non plus d'un certain développement. L'animal est capable d'instruction. Il n'est personne qui n'ait vu des ours dressés par la main des bateleurs. Les pauvres bêtes apprennent à danser d'une manière plus ou moins grotesque sur leurs pieds de derrière, à la voix de leur gardien et au son d'un instrument. On doit même dire qu'en général la danse vaut mieux que la musique. Ce n'est, d'ailleurs, pas dans cette éducation forcée, violente et dont le bâton fait les principaux frais, que l'ours développe le mieux ses talents naturels. Il faut plutôt le voir en demi-liberté, dans les fosses creusées exprès pour lui et où il est l'objet des agaceries du public. On obtient de lui qu'il se lève sur les pieds de derrière, qu'il se tourne, qu'il salue, qu'il croise les bras, qu'il imite quelques-uns de nos gestes avec la main, qu'il monte à l'arbre, et le tout pour un malheureux morceau de gâteau!

L'*ours brun* existait autrefois en Angleterre; il a aujourd'hui disparu non-seulement de la Grande-Bretagne, mais de la plupart des contrées de l'Europe où il était autrefois fort commun. Il lui faut, pour se réfugier, des forêts épaisses, des montagnes inhabitées, des précipices. C'est au milieu des parties les plus sombres d'un bois qu'il choisit son repaire. Rencontre-t-il une caverne

creusée par le temps, il s'y établit et y vit seul. Il est certain qu'il habite quelquefois dans le voisinage du bétail sans lui faire aucun mal : il se nourrit alors de racines, de feuilles, de branches de tremble et d'autres arbres. Il commet aussi quelquefois de grands ravages dans les champs de blé et d'avoine. Assis sur ses cuisses de derrière, il cueille à chaque fois avec ses bras étendus une énorme gerbe dont il dévore les épis. Il est surtout très-gourmand de baies mûres. L'été, l'ours est toujours maigre; mais, en automne, lorsque les buissons se couronnent de fruits sauvages, il devient généralement gras.

La chasse aux ours est un des exercices les plus renommés en Norvége. Cette chasse se pratique de différentes manières et en différentes saisons; mais c'est surtout l'hiver, lorsque la neige recouvre la terre, que les Norvégiens aiment à découvrir son antre, — à le suivre après l'avoir fait déloger — à camper des journées entières sur sa trace, et, au bout d'une semaine passée dans ces graves préparatifs,—à lui lancer une balle dans la tête.

L'ours noir de l'Amérique septentrionale vit ordinairement de fruits; mais il se rend aussi à la côte pour y pêcher quand le poisson est abondant. Il habite quelquefois un trou creusé dans un vieil arbre. « Durant le mois de janvier, raconte un voyageur, j'observai par hasard que le tronc d'un large pin était égratigné par les griffes d'un ours, marquées de bas en haut et de haut en bas. Un plus ample examen des lieux me convainquit qu'il y avait une ouverture considérable dans la partie supérieure du pin, et autour de laquelle les plus petites branches étaient brisées. De ces traces et d'autres circonstances accessoires, je conclus qu'un ours était caché dans l'arbre. Retourné chez mes hôtes, je racontai ma

découverte. Il fut convenu que toute la famille viendrait le lendemain matin m'aider à abattre l'arbre, dont la circonférence était au moins de trois brasses. Les femmes s'étaient d'abord opposées à l'entreprise, sous prétexte que nos haches, étant seulement d'une livre et demie, n'étaient point assez fortes ni assez lourdes pour une si rude besogne. Cependant l'espoir de trouver un grand ours et d'obtenir sa graisse—une bonne quantité d'huile pour allumer nos lampes—prévalut sur toutes les autres considérations. En conséquence, à la pointe du jour, nous entourâmes l'arbre : hommes et femmes travaillèrent comme des castors jusqu'au coucher du soleil. Le travail de ce jour nous avait amenés à environ la moitié de l'épaisseur du tronc. Le matin suivant, nous renouvelâmes l'attaque et nous la continuâmes jusqu'à environ deux heures de l'après-midi. Lorsque l'arbre tomba à terre, au bruit de la chute succéda, durant quelques minutes, le plus parfait silence et la plus inquiétante tranquillité. Un instant, je craignis que toutes nos espérances ne fussent déçues. Mais, comme j'avançais vers le trou, sortit, à la grande satisfaction de tous les assistants, un ours d'une taille extraordinaire. Je fis feu : il tomba. L'ours étant mort, tous les acteurs de cette scène s'approchèrent de lui, mais surtout ma vieille mère (comme j'avais coutume d'appeler une des femmes de la race indigène). Elle prit la tête de l'ours dans ses mains, la caressa et la baisa plusieurs fois, lui demandant un millier de pardons pour la liberté grande qu'on avait prise, en lui enlevant la vie. Tous les naturels appelaient en même temps cet ours, qui était une femelle,—leur *parente*, leur *grand'mère*, — et ils lui demandaient de ne point leur imputer à faute une mort qui était, après tout, l'ouvrage d'un Anglais. »



L'ours du Bengale se distingue par le noir de sa fourrure et par une collerette de poils blancs qui lui orne la poitrine. Les pieds de derrière sont plus courts et les pattes plus grosses que celles de notre espèce européenne; sa démarche est gauche et maladroite. Il est remarquable pour son adresse à grimper sur les arbres. Lorsque je demeurais à Dacca, j'allais de temps en temps dans une maison de campagne, située à cinq milles de la ville. J'avais vu plus d'une fois des ours sur la cime des magnoliers sauvages, et je ne les considérais pas comme très-dangereux. Un jour que je retournais avec un ami de la chasse aux sangliers, nous entendîmes un lamentable cri sortir du bois par lequel nous devions passer. Ayant nos lances toutes prêtes et nos fusils bien chargés, nous descendîmes, ne doutant point qu'un léopard n'eût attaqué quelque pauvre bûcheron. Nous trouvâmes une femme à laquelle l'excès de la frayeur avait enlevé l'usage de la parole et dont les sens étaient évanouis. Elle retrouva seulement assez de forces pour prononcer ce mot *bauloo*, qui signifie un ours. Elle nous conduisit à cinq ou six mètres de distance, dans un endroit où nous trouvâmes son mari étendu par terre et horriblement mutilé. Ce qui est le plus extraordinaire, c'est que, dans l'état où il se trouvait, il eut encore assez de présence d'esprit pour nous raconter qu'il avait été attaqué par plusieurs ours (la femme disait sept), l'un desquels l'avait embrassé tandis que les autres lui enfonçaient leurs griffes autour de la tête, et lui mordaient les bras et les jambes. Nous portâmes le pauvre diable dans sa maison, où, au bout de quelques heures, la mort le délivra d'un état auquel toute la science humaine ne pouvait apporter aucun soulagement.

Un Anglais de ma connaissance, qui se rendait à Med-

napore, vit, un jour, son palanquin abandonné ou plutôt renversé, sans aucune cérémonie, par les porteurs, qui se sauvèrent dans différentes directions. Mettant la tête à l'air pour reconnaître la cause d'un si fâcheux contretemps, il aperçut alors un grand ours qui flairait le véhicule. L'ours ne vit pas plus tôt le voyageur, qu'il chercha à entrer dans la place, et, comme le palanquin était d'une vieille forme, avec un berceau en bambou, l'animal ne rencontra point d'obstacles sérieux. L'Anglais jugea à propos de quitter la situation et de faire les honneurs du palanquin à son visiteur; mais l'ours ne s'y arrêta point et suivit le voyageur avec des intentions qui n'avaient rien de très-rassurant — à en juger par ses aboiements et par le cliquetis de ses dents. Après quelques manœuvres de part et d'autre, l'action commença. Les porteurs du palanquin s'étaient réunis sur un point élevé d'où ils dominaient le champ de bataille; mais — soit prudence, soit curiosité — ils ne prirent aucune part à la lutte. Ils semblaient seulement désireux de connaître le résultat de cet engagement entre un Anglais et un ours du Bengale. Selon que les chances du combat tournaient à l'avantage de l'un ou de l'autre des deux combattants, les porteurs indiens exprimaient leur approbation. Ils applaudissaient ainsi, tour à tour, celui des deux champions qui, par sa conduite, semblait mériter leurs applaudissements. Quand le gentleman avait la supériorité sur l'animal, ils l'encourageaient par ces cris : *Sawbash saheb!* (Bien, maître, bien !) — Quand, au contraire, l'ours reprenait le dessus, ils lui payaient un juste tribut de congratulations : *Sawbash bauloo!* (Bien fait, seigneur ours !) Une interjection qui exprime le plus haut degré de l'admiration indienne : *waw! waw!* était répétée, tour à tour, avec emphase, sans distinction de l'homme ni de

l'animal — selon que l'un des deux méritait en toute justice d'être admiré.

Heureusement, l'Anglais, après avoir reçu plusieurs blessures, réussit à étrangler l'ours.

De tous les ours, l'ours *labié* ou *paresseux* est celui qui présente l'aspect le plus rude et le plus informe. L'ensemble de son corps et de ses pattes est caché, enfoui sous une robe de poils longs, durs et noirs. De cette fourrure sort, comme d'une broussaille, un museau étroit, allongé. Quatre pieds, gauchement tournés en dedans, montrent pourtant que cette singulière créature appartient à l'ordre des quadrupèdes. Dans sa patrie, cet ours se distingue de tous les autres ours tropicaux, par l'épaisseur de sa couverture. L'ours *labié* est originaire de l'Hindoustan. Il est commun au Bengale, sur les montagnes du Silhet. Pris jeune, il devient extrêmement privé. Un de ces animaux vécut, il y a deux ans, dans ma possession. Il était élevé avec les enfants de ma sœur. Lorsqu'on l'admettait à table, ce qui arrivait fréquemment, il donnait une preuve de son bon goût en refusant de manger aucun fruit, à moins que ce ne fût des ananas, ou de boire du vin, à moins que ce ne fût du vin de Champagne. Je ne l'ai jamais vu qu'une seule fois de mauvaise humeur, et c'était dans une occasion où ce vin de prédilection n'avait pu être servi à notre ours épicurien. Il était d'un caractère naturellement gai et affectueux. Jamais il ne fut nécessaire de l'enchaîner ni de le châtier. Ordinairement, un chat, un chien, un petit oiseau bleu des montagnes de l'Inde, un lori, dînaient avec cet ours et mangeaient ensemble, chez moi, au même plat. De tous ces convives, le favori, le compagnon de l'ours, était le chien. Ses morsures, ses agaceries étaient toujours rendues avec la meilleure humeur et l'enjoue-

ment le plus folâtre. En grandissant, l'ours devint un puissant animal : dans ses courses à travers mon jardin, il montait à de grands arbres qu'il pouvait à peine embrasser.

L'ours labié se nourrit purement et uniquement de végétaux. Il se montre surtout friand des sommités du cocotier. Dans une de mes excursions à travers un des districts de Sumatra, je trouvai des villages abandonnés dont les cocotiers avaient été entièrement dépouillés et détruits par les ours.

Il est à remarquer que, dans les régions tropicales, où la flore indigène se présente sous les formes les plus luxuriantes et avec une profusion sauvage, l'ours se nourrit exclusivement de matière végétale. On doit également observer que ces espèces frugivores sont les plus petites du genre, tandis que les ours qui habitent les déserts de la Sibérie, les montagnes Rocheuses du nord de l'Amérique ou les bancs de glace des mers arctiques, atteignent cette taille supérieure et cette force qui les rend capables d'accomplir les actes de destruction nécessaires à leur existence.

L'ours blanc (*ursus maritimus*) est, parmi les quadrupèdes, le souverain des régions arctiques. On le trouve seulement sur les bords de l'océan Glacial. S'il descend jamais de ces contrées inhospitalières, c'est par accident; au printemps, quand la glace se détache des côtes, cet ours est quelquefois emporté sur les glaçons : on l'a vu arriver ainsi jusque sur des terres relativement assez avancées vers le sud.

L'organisation de cet animal se rapporte merveilleusement aux conditions du dur climat qu'il habite. Recouvert d'une fourrure longue et épaisse, blanc comme les neiges éternelles avec lesquelles il se confond à distance,

l'ours des mers arctiques personnifie bien le génie de ces désolantes contrées. Le sens de la vue est faible chez cet animal, le sens de l'ouïe est également obtus : dans ce monde incolore, où tout est silence, il n'a guère l'occasion d'exercer ses oreilles ni ses yeux; mais le sens dominant de son organisation, celui qui le met à même de découvrir sa proie à de grandes distances, c'est l'odorat. Quand il a faim, il monte sur une colline : là, levant la tête, flairant la brise, il reconnaît la présence d'une baleine morte et échouée au loin, sur quelque île de glace. Un morceau de chair de baleine, cuit devant le feu, l'attire d'une distance de plusieurs milles, et c'est même un des piéges dont on se sert pour engager une lutte avec lui. Les phoques paraissent être sa nourriture la plus habituelle. Il fait, en nageant, plus d'une lieue à l'heure et il entreprend ainsi, sur l'eau, de longs voyages. Il est également chez lui sur la glace comme sur la terre. Les navigateurs ont quelquefois rencontré les ours blancs en si grande quantité, près des côtes du Groenland, qu'ils ont comparé l'effet de ces animaux sur la glace, à la vue d'un troupeau de moutons dans une prairie.

La taille de l'ours blanc est généralement de quatre à six pieds en hauteur et de sept ou huit pieds en longueur. Il y en a de plus grands. Doué d'une prodigieuse force qui réside surtout dans ses mâchoires, l'animal a plus d'une fois brisé en deux une lame de fer. Dans l'eau, on peut le prendre sans grand danger; mais sur la glace, il a de tels moyens de défense, qu'une semblable entreprise est toujours hasardeuse. Attaqué, il se retourne et fonce sur ses ennemis. Frappé à distance d'un coup de feu, il se retire — s'il en a encore la force — vers un refuge, et là, comme instruit des vertus astringentes du

froid, il applique, dit-on, de la neige avec ses pattes sur ses blessures.

Quoique les ours blancs se mangent entre eux — du moins s'il faut en croire le récit des navigateurs — ils sont remarquablement attachés à leurs petits. Le cannibalisme n'étouffe pas plus chez les animaux que chez l'homme certains sentiments de la nature. Les parents portent l'ourson sur leur dos en nageant, à la manière des cygnes, qui soutiennent ainsi leur progéniture. La femelle de l'ours a généralement deux petits à la fois : elle les défend et veille sur eux avec tant de zèle, qu'elle sacrifie souvent sa propre conservation à son affection maternelle. Un de mes compatriotes, qui avait fait plusieurs voyages au Spitzberg, eut sous les yeux un exemple de cet attachement extraordinaire. Une mère, ayant deux petits sous sa protection, était poursuivie à travers un champ de glace par une troupe de chasseurs. D'abord elle sembla inviter ses deux petits à hâter le pas, en courant devant eux ; elle se tournait de çà de là, et semblait indiquer par tous ses mouvements l'anxiété la plus extrême. Cependant les chasseurs la gagnaient de vitesse ; elle porta alors ses petits, les poussa ou les souleva alternativement devant elle, jusqu'à ce qu'elle eût opéré leur retraite. Les faibles êtres se plaçaient eux-mêmes en travers du chemin pour recevoir l'impulsion de leur mère ; et, jetés par elle quelques mètres en avant, ils couraient jusqu'à ce qu'elle les atteignît. Rejoints par la mère, les petits se disposaient alors convenablement l'un après l'autre, pour une répétition de la même manœuvre.

L'ours blanc n'a jamais été apprivoisé, du moins dans nos ménageries, où il vit peu et où il semble regretter continuellement ses glaces. L'expérience réussirait peut-être mieux dans les contrées arctiques. En 1812, une mère ours,

avait été tuée près du vaisseau que dirigeait le capitaine Scoresby — un de nos grands navigateurs. Cette mère avait deux petits qui furent pris vivants. Ces deux animaux, quoique évidemment très-malheureux de leur captivité, se réconcilièrent peu à peu avec les maîtres du navire. Ils devinrent même l'un et l'autre assez privés pour qu'on leur permît quelquefois de se promener sur le tillac. Le vaisseau se trouvant, quelques jours plus tard, amarré à un banc de glace, un des deux jeunes ours qui avait été pris, fut jeté par-dessus bord, une corde nouée autour du cou et maintenue par les gens du navire. Il se mit aussitôt à nager vers la glace, s'établit sur le sol glissant et essaya de ressaisir sa liberté. Voici de quelle manière il s'y prit : — Sur le bord du banc de glace, il y avait une crevasse très-longue, mais peu large et assez peu profonde. L'ours retourna bientôt en cet endroit. En traversant le fossé, il aperçut la corde qui le suivait dans tous ses mouvements comme l'ombre même de la servitude. Se plaçant alors sur ses pattes de derrière, il porta les deux pattes de devant à sa tête et essaya de repousser l'odieuse chaîne de la tyrannie. Trouvant que ses efforts étaient inutiles, il revint sur le banc de glace, et, courant à toute vitesse dans la direction opposée au vaisseau, il imprima à la corde une vigoureuse secousse. La corde tint bon. Revenant aussitôt sur ses pas, il répéta la même manœuvre, mais sans plus de succès. Enfin, après avoir recommencé plusieurs fois, et avoir marqué l'insuccès de chaque tentative par un grondement significatif, il se rendit lui-même à sa dure destinée. On le vit alors se coucher sur la glace dans un sombre et morne silence.

L'ours blanc est un redoutable chasseur, et il est rare que l'animal auquel il s'attaque lui échappe. Un phoque

reposait au milieu d'un vaste champ de glace, avec un trou ouvert devant lui. Un ours blanc le guettait : usant d'artifice, le cruel ennemi se fraya un chemin sous la glace et déboucha par le trou que le phoque avait en vue pour opérer sa retraite. Le phoque néanmoins observa l'approche du monstre et se jeta à l'eau en plongeant; mais l'ours aussitôt s'engloutit de même et reparut au bout d'une minute avec le phoque dans sa gueule.

Les Hollandais qui découvrirent le Spitzberg en 1596 eurent plus d'un démêlé avec ces terribles animaux. Le vaisseau ayant jeté l'ancre dans une île située près du détroit de Waigatz, deux hommes de l'équipage descendirent à terre : ils se promenaient sur le rivage, lorsque l'un des deux se sentit brusquement saisi par derrière; croyant que c'était une espièglerie de la part d'un des autres matelots, il dit d'un ton joyeux : « Qui est là? » Son camarade regarda et s'écria « Un ours! un ours! » Alors, courant vers le vaisseau, il donna l'alarme. Les marins s'élancèrent sur le lieu de l'attaque, armés de piques et de mousquets. A leur approche, l'animal quitta froidement le corps déchiré de sa victime et se jeta sur l'un des assaillants. Aussitôt toute la bande, frappée de terreur, lâcha pied et s'enfuit vers le vaisseau. Arrivés là, les hommes se regardèrent les uns les autres, en rougissant de leur conduite pusillanime. Trois d'entre eux résolurent sur-le-champ de venger le sort de leur compagnon et de procurer à leurs restes les honneurs de la sépulture. Ils avancent et font feu; mais ils avaient tiré d'une si grande distance, que toutes les balles manquèrent. L'un des marins se porte alors courageusement en avant, et, couchant l'ours en joue, loge une balle dans la tête de l'animal. L'ours cependant se jette au milieu des ennemis, tenant encore à sa gueule le cadavre de leur compagnon,

qu'il était en train de dévorer. Il fut tué à coups de sabre et de baïonnette.

Les annales de la navigation arctique sont remplies du récit de semblables luttes périlleuses et trop souvent fatales.

En 1788, le capitaine Cook étant près de la côte du Spitzberg, débarqua, accompagné du chirurgien du vaisseau. Ils traversaient le rivage, quand le capitaine fut, à l'improviste, attaqué par un ours blanc qui le saisit entre ses pattes. Dans cette terrible conjoncture, la moindre hésitation aurait été fatale au grand navigateur. Heureusement, il cria au chirurgien de faire feu. Celui-ci déchargea son arme à l'instant même et logea une balle dans la tête de l'ours. Sans ce prompt et énergique secours, le capitaine aurait été certainement mis en pièces.

Quelques pauvres pêcheurs de baleine, seuls et désarmés, ont quelquefois échappé à la dent de l'ours blanc, en détournant son attention. L'un d'eux, poursuivi sur un champ de glace par un de ces animaux, se trouvait à une distance trop considérable des autres marins de l'équipage pour en attendre du secours. Sa perte était donc infaillible s'il n'eût trouvé en lui-même une ruse de guerre pour déconcerter son formidable ennemi. Il jeta successivement sur la route, en fuyant, tous les objets de sa toilette, — son chapeau, sa veste, sa cravate, etc. A chaque fois, l'ours s'arrêtait, examinant, l'une après l'autre, chaque pièce de vêtement, puis continuait sa poursuite. Mais, au moyen de ce subterfuge, l'homme gagna du temps et prit l'avance sur l'animal. — Il put ainsi échapper au danger qui le menaçait et regagner le vaisseau.

On est pourtant libre de croire que certains voyageurs

ont exagéré l'appétit carnassier de l'ours blanc. S'il se montre avide de nourriture animale, c'est parce les hautes latitudes qu'il habite ne lui fournissent point d'autres moyens de subsistance. Au Spitzberg et dans les nombreuses îles du Groenland, il ne croît guère que de fauves lichens et de tristes mousses qui tapissent misérablement la nudité du roc. Même dans ces conditions, l'ours polaire vit plutôt de poisson que de viande. On l'a vu passer à travers des troupeaux sans les attaquer. L'un d'eux, amené dans la ménagerie du Jardin des Plantes, à Paris, fut nourri exclusivement de pain. Tous les ours blancs transportés des régions arctiques dans nos climats tempérés souffrent étrangement de la chaleur. Pour les rafraîchir, on leur jette pendant l'été plusieurs seaux d'eau sur le corps. L'animal semble recevoir ces affusions froides avec un plaisir extrême. Ce n'est, d'ailleurs, qu'un remède impuissant et en général le beau temps les tue. Le changement de climat amène en outre, dans les habitudes physiologiques de l'ours blanc, une modification bien remarquable. Dans sa patrie, lorsque l'hiver arrive, que le soleil va disparaître tout à fait de l'horizon, l'animal sent que le temps de dormir approche pour lui. Il choisit alors le trou d'un rocher, une caverne creusée dans la neige ou un antre ouvert dans un banc de glace. Là, il dort jusqu'à ce que le soleil, — de retour sur l'horizon, — l'éveille en le frappant de ses rayons vivifiants. Durant ce long temps de sommeil,—la nuit arctique dure quatre ou cinq mois — des masses considérables de neige s'accumulent sur l'animal engourdi et le préservent de l'excès du froid, qui, sans cela, le détruirait vraisemblablement. Lorsque les ours blancs sortent de leur retraite, après un si long jeûne, ils ont extrêmement faim et il est dangereux de se trouver alors sur leur pas-

sage. Ces phénomènes intéressants n'ont pu être observés chez les individus transportés dans nos climats, relativement doux. Ils ne s'endorment point de ce sommeil léthargique, dans lequel les plonge les rigueurs de l'hiver polaire. La seule influence que la froide saison exerce sur eux est de diminuer le besoin d'aliments (1).

Dans nos ménageries, l'ours blanc perd d'ailleurs beaucoup de ses avantages. Pour juger la grandeur, la puissance et le courage de ce terrible animal, il faut le voir au milieu de ses neiges, de ses glaces, de ses mers tempêtueuses, de ses rochers nus : là, il est sauvagement beau; car la beauté des êtres organisés est dans leur harmonie avec le milieu qui les entoure.

D'autres animaux de plus petite taille, mais qui conservent avec l'ours quelques traits de ressemblance — les *ratons*, les *pandas* — les *watis*, joignent dans la série zoologique les plantigrades aux digitigrades, — ou animaux qui marchent sur leurs doigts — et à la tête desquels nous placerons le genre *canis*.

LE LOUP (*canis lupus*)

Un des traits qui caractérisent la physionomie du loup et qui le distinguent de celle du chien — avec lequel il offre, d'ailleurs, tant de traits de ressemblance — c'est la position des yeux. Chez le loup, l'œil est placé obliquement et dans la direction du nez; tandis que, chez le chien domestique, l'œil s'ouvre plus à angles

(1) Quelques voyageurs ont mis en doute, il est vrai, l'engourdissement hivernal des ours polaires. Selon eux, le mâle errerait tout l'hiver à la recherche de sa proie; et les femelles, qui sont d'ordinaire grosses durant cette saison, s'enfermeraient seules pendant presque tout le temps dans leurs tanières.

droits, comme chez l'homme. Cette différence organique a même été une objection adressée aux naturalistes qui, en vertu des lois de l'analogie, font dériver le chien du loup. L'un d'entre eux a répondu à cela que l'habitude constante de regarder son maître en face, pour obéir aux moindres signes — habitude continuée durant plusieurs générations successives — avait redressé et aligné chez le chien domestique l'organe visuel. Quelques-uns de nos lecteurs souriront peut-être de cette explication; — mais nous reprendrons les faits relatifs à l'origine du chien domestique, lorsque nous traiterons spécialement de cet animal.

C'est à tort que certains préjugés vulgaires ont fait du loup un type invariable de brutalité, de violence et de misanthropie. En réalité, il n'y a point d'animal, du moins parmi les grands carnivores, qui ne puisse être apprivoisé par de bons traitements, et qui ne devienne capable d'un certain degré d'affection pour ceux qui prennent soin de le nourrir. Mais cette disposition sociable varie d'intensité selon les différentes espèces et même selon les individus. Le loup est un des animaux soi-disant féroces, chez lequel l'attachement peut être porté à l'extrême. Il y a plus d'un exemple du degré de développement auquel ont atteint, dans certains cas, ses sentiments affectueux. Cette passion de la reconnaissance a quelquefois dominé toutes les autres inclinations de sa nature.

Un loup avait été élevé comme un jeune chien; il devint parfaitement familier avec toutes les personnes qu'il était dans l'habitude de voir. Il suivait partout son maître, paraissait souffrir beaucoup de son absence, obéissait à sa voix, montrait invariablement la plus entière soumission et par le fait ne différait en rien du plus

doux des animaux domestiques. Son maître, étant obligé de voyager, fit cadeau de ce loup à la ménagerie du Jardin des Plantes à Paris. Là, renfermé dans son compartiment, l'animal demeura plusieurs semaines sans montrer la moindre gaieté et presque sans prendre aucune nourriture. Il se remit pourtant par degrés et s'attacha à ses nouveaux gardiens. Le loup semblait avoir oublié ses anciennes affections, lorsque son maître revint, après une absence de dix-huit mois. A la première parole qu'il prononça, l'animal, qui n'avait pu le voir dans la foule, le reconnut sur-le-champ, et témoigna aussitôt sa joie par ses mouvements et ses cris. Mis en liberté, il accabla de caresses son ancien ami,—absolument comme l'eût pu faire un chien très-attaché, après une séparation de quelques jours. Malheureusement, le maître fut obligé de le quitter une seconde fois, et cette seconde absence fut encore pour le pauvre loup la cause de la plus profonde tristesse. Mais le temps allégea ses regrets. Trois ans s'écoulèrent, et le loup vivait en très-bons termes avec un jeune chien, qui lui avait été donné pour compagnon. Après un espace de temps bien suffisant pour que le chien le plus dévoué oubliât son maître — si ce n'est pourtant le chien d'Ulysse—le maître du loup retourna de nouveau. Cette fois, c'était le soir; tout était fermé, et les yeux de l'animal ne pouvaient lui rendre aucun service; mais la voix de son bien-aimé maître n'était point effacée de sa mémoire. Du moment où il l'entendit, il le reconnut; il lui répondit par des cris qui indiquaient le plus impatient désir de se précipiter à sa rencontre. Lorsque l'obstacle qui les séparait fut levé, l'animal posa ses deux pattes de devant sur les épaules de son ami, lui lécha toutes les parties du visage, et menaça avec les dents — quand ils voulaient approcher — ses vrais gardiens,

auxquels, un instant auparavant, il témoignait encore la plus tendre affection. A un accès de joie si violent succéda, comme on peut s'y attendre, la plus cruelle consternation pour le pauvre animal. La séparation fut jugée encore une fois nécessaire par son égoïste maître, et, depuis ce moment, le loup devint triste et inébranlable dans sa douleur. Il refusa toute subsistance ; son poil se hérissa, comme celui de tous les animaux quand ils sont malades, et, au bout de huit jours, il n'était plus reconnaissable. Il y avait toute raison de craindre qu'il ne mourût. Sa santé pourtant se rétablit; il reprit ses brillantes couleurs, ses gardiens purent de nouveau s'approcher de lui; mais il ne voulait souffrir les caresses d'aucune autre personne et ne répondait aux étrangers que par des menaces.

Il y a quelques années, un autre loup avait été envoyé, par un gentilhomme chasseur, à l'un des établissements scientifiques du continent. Les cours de la ménagerie étaient déjà encombrés par un grand nombre de loups, que l'on adressait continuellement, de certains districts forestiers, à titre d'animaux rares et curieux. En conséquence, le nouveau venu — qui était de trop — fut mal accueilli à son arrivée. On décida qu'au premier signe de colère ou de mauvaise humeur que donnerait l'animal, on l'abattrait sur-le-champ. Je ne sais, en vérité, si le loup eut connaissance de l'arrêt prononcé contre lui, — mais ce que je sais, c'est qu'il se conduisit de manière à en suspendre l'exécution. Il se montra d'une douceur désespérante, tellement, qu'avec la meilleure volonté du monde, on ne put jamais trouver le moindre prétexte honnête pour s'en débarrasser. Lorsque je le vis, il y avait sept ans que la fatale sentence avait été prononcée contre lui — et il vivait encore.

Le bon cœur du loup le dispose certainement à devenir un animal domestique. Un Anglais — M. Graff — avait élevé deux loups, l'un mâle et l'autre femelle. La louve devint tellement privée, qu'elle jouait avec son maître, lui léchait les mains, et montait souvent avec lui dans le même traîneau, pendant l'hiver. « Un jour, dit-il, que j'étais absent, elle rompit sa chaîne et se sauva. Au bout de trois jours, lorsque je revins chez moi, je montai sur une colline et je criai : « Où est ma Tussa? » — C'était le nom de la louve. — A ma voix, elle revint à la maison et me caressa, comme l'eût fait le chien le plus attaché. »

Ma propre expérience m'a démontré que, dans une demi-captivité, le loup devient un animal doux et traitable. J'ai, depuis trois ans, un loup qui connaît parfaitement son nom : *Keeper*, qui m'accompagne, la nuit, dans les bois, et qui, lorsque je rentre dans ma chambre à coucher, regarde comme une faveur de dormir couché en travers de ma porte.

Dans l'état sauvage, entouré par de nombreux ennemis, vivant sans cesse dans la crainte et la défiance, le loup se montre, il est vrai, sombre et brutal. Dans le brouillard gris du matin — vers le crépuscule du soir — durant les nuits d'été, ou dans les plus sombres jours de l'hiver, il marche à la recherche de la nourriture que, dans les contrées cultivées, il ne trouve point en abondance. Cette dure vie de proie, à laquelle l'a condamné le *fiat* de la toute-puissante Nature, a, sans doute, donné lieu à l'opinion générale qui représente le loup comme un animal farouche, triste et méchant.

Il est un point sur lequel l'histoire naturelle devra s'expliquer un jour. Les traditions de tous les peuples anciens consacrent le fait de louves ayant servi de nourrices à des enfants. On connaît l'histoire de Romulus et

de Rémus. Les historiens modernes on fait de cette narration un mythe, et les savants l'ont, depuis longtemps, reléguée parmi les fables. J'ai cependant sous les yeux, en ce moment même, un mémoire intéressant qui contient des observations recueillies, sur ce sujet, dans le nord de l'Inde. Ces observations ont été faites par un officier anglais, plus à même que tout autre — par sa situation et par ses lumières personnelles — d'obtenir des renseignements sur les parties les plus sauvages et les plus ignorées du pays. Le loup est regardé dans l'Inde, ainsi qu'il l'était anciennement dans le nord de l'Europe, comme un animal sacré. Presque tous les Hindous craignent de le détruire, ou même de le maltraiter. Un village, sur les terres duquel une goutte de sang de loup a été répandue, se croit lui-même condamné à la destruction. Une conséquence naturelle de ce préjugé religieux, c'est que, dans tous les districts moins fréquentés par les Européens, ces animaux sont très-nombreux et exercent de grands ravages. Ils enlèvent même constamment un bon nombre d'enfants.

Une classe seule de la population — celle qui mène une vie errante et qui, plus abaissée, bivaque dans les jungles, essaye de les tuer ou de les prendre. Encore, ces malheureux Indiens, quoiqu'ils ne soient point retenus par une frayeur superstitieuse et qu'ils se montrent très-familiarisés avec les gîtes du loup, essayent rarement de s'emparer de l'animal. Probablement, ils cherchent à découvrir la demeure de ces bêtes féroces, à cause du profit qu'ils y trouvent. Ce profit consiste en des objets d'or ou d'argent, tels que bracelets et colliers ayant appartenu aux enfants que les loups ont emportés dans leurs repaires et dont les restes gisent à l'entrée de la tanière. Il paraît, d'ailleurs, que, dans toutes les parties de

l'Inde, nombre d'enfants sont journellement tués par les Indiens, qu'excite au crime l'amour de ces dangereux ornements.

Le loup se montre quelquefois plus humain que l'homme. Dans le voisinage de Sultanpoor, et parmi les ravins qui entrecoupent les bords de la rivière Goumti, cet animal abonde, et c'est dans ce district que nous rencontrons le premier exemple d'une *louve nourrice.*

Un cavalier, passant le long du bord de la rivière, près de Chandom, vit une grande louve sortir de sa tanière : elle était suivie par trois louveteaux et par un petit enfant. L'enfant marchait à quatre pattes et semblait vivre dans les meilleurs termes avec ses farouches compagnons. De son côté, la mère le protégeait avec autant de soin que s'il eût été vraiment un de ses petits. Ils descendirent tous vers la rivière et burent, sans faire attention au cavalier; mais, au moment où ils regagnaient leur gîte, l'homme chercha à leur couper la retraite. Mais le terrain était inégal, et le cheval ne put les atteindre. Toute la famille — y compris l'enfant adoptif — rentra dans l'antre. Le cavalier rassembla alors quelques jeunes gens de Chandom et se remit en selle. Les chasseurs poursuivirent la mère, les petits et l'enfant — qui courait aussi vite que les louveteaux. — De toute cette famille, ils ne prirent, d'ailleurs, que l'enfant et laissèrent le reste s'échapper. Cet enfant paraissait avoir neuf ou dix ans : il montrait les habitudes et les manières d'un animal sauvage. Sur le chemin de Chandom, il chercha, de toutes ses forces, à se jeter dans les trous ou les tanières devant lesquels il passait. La vue d'une personne adulte l'alarmait et il cherchait alors à s'esquiver ; ayant été mis en présence d'un autre enfant, il courut

vers lui, avec un féroce grognement — comme un chien — et essaya de le mordre. Il ne voulait pas manger de viande cuite, mais il saisissait avidement la chair crue, la posait à terre, sous ses mains, et la dévorait avec un plaisir évident. Il grognait avec colère si quelqu'un s'approchait de lui, pendant qu'il était en train de manger, mais il ne faisait aucune objection à ce qu'un chien vînt et partageât sa nourriture.

Le cavalier le laissa entre les mains du rajah de Husonpoor — qui avait vu l'enfant au moment même où l'on venait de le prendre. Peu de temps après, cet être singulier fut envoyé, par les ordres du rajah, au capitaine Nichalett, à Sultanpoor; car, quoique les parents de l'enfant l'eussent, dit-on, reconnu — alors qu'on venait de le retrouver — ils ne voulurent point se charger de lui et l'abandonnèrent, trouvant qu'il tenait plus du loup que d'une créature humaine.

Il vécut chez le capitaine Nichalett pendant trois années. On ne put jamais le décider à garder sur lui aucun vêtement, même pendant les temps froids. Un jour, il mit en pièces une couverture de coton piquée, dont il mangea chaque jour une partie avec son pain. Lorsque la nourriture était placée à quelque distance de lui, il y courait à quatre pattes, comme un loup. Il ne marchait debout que dans de rares occasions. Il fuyait toujours les êtres humains et ne demeurait jamais volontiers près d'eux. Au contraire, il paraissait aimer la société des chiens, des chacals et de presque tous les autres animaux. Il les laissait aussitôt manger avec lui. On ne le vit jamais rire, ni même sourire, et on ne l'entendit jamais parler — si ce n'est quelques minutes avant sa mort. Portant alors ses mains à sa tête, il dit: « J'ai mal! » puis il demanda de l'eau qu'il but à longs traits — et il mourut. Il est pos-

sible que, si cet enfant eût vécu, il se fût instruit graduellement et eût montré plus d'intelligence.

Je citerai un second exemple d'une louve, ayant, dit-on, servi de nourrice à un enfant. Le fait eut encore lieu dans le voisinage de la rivière Goumti. Au mois de mars 1843, un cultivateur qui vivait à Chupra — à environ vingt milles de Sultanpoor — était en train de faire la moisson de ses blés. Il avait pris avec lui sa femme et son fils, âgé de trois ans. Cet enfant était récemment guéri d'une brûlure au genou gauche. Pendant que le père était à moissonner, un loup se jeta sur l'enfant, l'enleva et se sauva avec lui, à travers les ravins. Les habitants du village coururent, avec les parents, au secours de la victime; mais ils ne purent retrouver la trace du loup ni de l'enfant. Environ six années après cet enlèvement, deux spahis de Singramon, à environ dix milles de Chupra, gardaient des cochons sur le bord du jungle — qui s'étend jusqu'au ruisseau de Rhabae — quand ils virent trois louveteaux et un enfant sortir du jungle et descendre vers le cours d'eau pour y boire. Tous les quatre se précipitèrent alors vers l'embouchure d'un antre qui s'ouvrait au milieu des ravins. Les spahis poursuivirent les fuyards, mais les petits étaient déjà rentrés dans leur tanière et l'enfant était à mi-corps plongé dans le trou — lorsque l'un des hommes le saisit par un des pieds de derrière, et le ramena. Il était très en colère, battait les hommes, et, saisissant entre ses dents le canon d'un de leurs fusils, il le secoua furieusement. Les spahis, cependant, s'assurèrent de lui, le ramenèrent chez eux et le gardèrent durant vingt jours. Pendant tout ce temps, l'enfant sauvage ne voulut rien manger que de la viande crue : on le nourrit, en conséquence, avec des lièvres et des oiseaux. Trouvant alors qu'il était difficile de l'en-

tretenir de matière animale, en quantité suffisante, ils le transportèrent au bazar dans le village de Koeleepoon, où l'enfant devait être nourri aux frais de la charité publique, jusqu'à ce qu'il pût être reconnu et réclamé par ses parents. Un jour de marché, un homme du village de Chupra le vit dans le bazar; de retour chez lui, il décrivit cette singulière créature à tous ses voisins. Le cultivateur, père de l'enfant perdu, était mort; mais sa veuve, d'après la description minutieuse qui lui fut faite, apprit que l'enfant retrouvé avait la marque d'une brûlure sur le genou gauche. Croyant alors fermement que c'était son fils, elle se rendit au bazar; là, outre la marque de la brûlure et outre la trace d'une morsure que la dent d'un animal avait imprimée sur les reins de l'enfant, la mère reconnut, sur la cuisse, un signe avec lequel il était né. Elle le reprit et le ramena à son village, où il demeura tranquille; mais, comme dans le cas précédent, l'intelligence semblait avoir tout à fait disparu. La surface de ses genoux et de ses coudes était durcie par l'habitude qu'il avait contractée de marcher à quatre pattes avec les loups. Il rôdait dans le village pendant le jour; mais il s'esquivait dans le jungle à la tombée de la nuit. Il ne sut jamais parler, ni articuler distinctement aucun son. En buvant, il plongeait sa face dans l'eau, mais il ne lapait pas comme un loup. Il préféra toujours la viande crue à toute autre nourriture; quand un jeune bœuf venait à mourir, et que la peau était enlevée, il attaquait le corps de l'animal et le mangeait en compagnie des chiens du village.

Je pourrais citer beaucoup d'autres histoires du même genre, empruntées à des documents que j'ai le droit de regarder comme sérieux; mais je ne m'arrêterai plus qu'à un fait. Il y a environ sept ans qu'un cavalier, au

service du rajah Hurdut, passant devant un petit ruisseau, vit là deux petits louveteaux et un enfant qui étaient en train de boire. Il s'efforça de prendre l'enfant, qui semblait avoir environ dix ans; mais celui-ci était si sauvage et si farouche, qu'il mit en pièces les vêtements du cavalier et qu'il le mordit lui-même profondément en plusieurs endroits. Le rajah le garda d'abord à l'attache et le nourrit avec de la viande crue; mais il lui permit ensuite d'errer librement autour du bazar de Bondee. L'ancien nourrisson de la louve se sauvait, un jour, avec un quartier de viande dérobé à la boutique d'un des bouchers, quand un gardien du bazar lui lâcha une flèche qui pénétra dans la cuisse. Un garçon, nommé Janoo, qui se trouvait alors à Bondee, et qui était domestique d'un marchand du pays de Cachemire, prit compassion du pauvre blessé, réussit à extraire la flèche et prépara pour l'enfant un lit sous un grand magnolier, où il demeurait lui-même. Là, il le lia à un pieu. Jusqu'à cette époque, l'enfant ne voulait manger que de la viande crue, mais Janoo lui apprit graduellement à manger du riz et du maïs.

Six semaines environ après que le blessé avait été attaché sous l'arbre, et grâce aux soins de son médecin improvisé, qui lui frottait la cuisse malade avec de l'huile, il se trouva à même de se lever et de se tenir debout : jusque-là, il avait marché à quatre pattes. — Au bout d'environ quatre mois, il commença à entendre les signes et à obéir, comme un sourd-muet, aux ordres qu'on lui donnait. De cette manière-là, il apprit à préparer le hookah, à mettre des charbons ardents sur le tabac et à présenter la pipe allumée, soit à Janoo, soit à une autre personne qu'on lui désignait. On ne l'entendit pourtant jamais prononcer plus d'un ou deux sons articulés. Ce

son, ou plutôt ce mot, était « Aboodeea, » — le nom de la petite fille d'un mime ou acteur de Cachemire, qui l'avait traité avec douceur.

L'odeur qui s'exhalait de son corps était vraiment offensante pour le nez le moins délicat. En conséquence, Janoo frotta le petit sauvage avec de l'eau dans laquelle il avait fait infuser des graines de moutarde. Cette lotion fut pratiquée durant quelques mois, pendant lesquels l'être mystérieux fut nourri de riz et de froment; mais l'odeur ne le quitta point. Une nuit, Janoo vit trois loups se glisser furtivement autour de l'enfant, qui était couché au pied du magnolier : après l'avoir flairé, ils le touchèrent, et l'enfant s'éveilla. Au lieu de s'effrayer, il mit ses mains sur leurs têtes, puis enfant et loups commencèrent à jouer ensemble. Les loups cabriolaient autour de l'enfant, l'enfant leur jetait des feuilles et de la paille. Janoo essaya d'éloigner ces animaux, mais ses efforts furent inutiles : devenant alors de plus en plus alarmé, il appela la sentinelle qui était sur les remparts et lui dit que les loups allaient dévorer l'enfant. Celle-ci répondit : « Va-t'en et laisse là l'enfant; car, autrement, ils te mangeront toi-même avec lui. » Quand Janoo, cependant, vit que les loups jouaient avec l'enfant, il sentit ses craintes se calmer et se contenta d'observer attentivement la scène. Enfin, il réussit à chasser ces animaux; mais, la nuit suivante, les trois loups revinrent, — et, quelques nuits après, il en vint quatre. Janoo pensa que les trois loups qui étaient apparus la première fois, étaient les petits avec lesquels l'enfant avait été nourri par la louve. « Ils l'auraient mangé, se disait-il, s'ils ne l'eussent reconnu, à l'odeur, pour un de leurs frères. Les loups revinrent encore plusieurs fois, — et, à chaque visite, ils léchaient la figure

de l'enfant avec leur langue, tandis que l'enfant leur jetait ses bras autour du cou.

Le maître de Janoo lui écrivit de venir le retrouver à Lucknow. Le serviteur demanda qu'il lui fût permis d'emmener avec lui le petit sauvage : après quelques difficultés, le maître y consentit; Janoo mit à l'enfant un ballot de vêtements sur la tête et le conduisit le long du chemin par une ficelle attachée au bras. A chaque fois que se présentait un jungle à traverser, le nourrisson de la louve jetait à terre son paquet et faisait des efforts désespérés pour s'échapper. Si on le battait, il élevait alors les mains en signe de supplication, ramassait de mauvaise grâce son fardeau et se remettait en route. La vue du jungle suivant reproduisait sur lui la même émotion et l'excitait extraordinairement. Peu de temps après son arrivée à Lucknow, Janoo fut envoyé par son maître — pour un jour ou deux — à quelque distance; quand il revint, l'enfant avait disparu. On ne put jamais le retrouver.

Environ deux mois après le jour où l'enfant s'était échappé, une femme, de la caste des tisserands, vint à Lucknow avec une lettre du rajah de Bondee, déclarant que son fils, âgé de quatre ans, avait été enlevé — il y avait de cela cinq ou six années — par une louve; sur la description qui lui avait été faite de l'enfant emmené de Bondee par Janoo, elle avait conjecturé que ce devait être le même. Elle fit, en effet, du fils qu'elle avait perdu un portrait qui se rapportait exactement à celui de l'enfant qui avait été retrouvé à l'entrée d'une tanière. Elle demeura longtemps à Lucknow; mais toutes ses recherches et celles de Janoo furent infructueuses : on ne découvrit aucune trace du fugitif. Enfin, elle s'en retourna de Lucknow à Bondee — seule.

On dressa un procès-verbal de la chose : ce procès-verbal fut signé par Ganaollah, le maître de Janoo, et par Janoo lui-même, qui déclarèrent l'un et l'autre que tous les faits susmentionnées étaient de la plus exacte vérité. L'enfant devait avoir passé six ou sept ans avec la louve, et, durant ce temps-là, l'animal avait sans doute mis bas plusieurs portées de louveteaux.

Un écrivain anglais, fixé depuis longtemps aux Indes, fait, en outre, mention d'un homme bizarre — lequel avait été, disait-on, trouvé dans son enfance, auprès de la hutte d'un vieil ermite qui était mort là. On supposait, que l'ermite l'avait retiré d'avec les loups, et on l'appelait encore, à cause de cela, l'homme sauvage des bois. « Un jour, ajoute l'historien, je le fis venir et je conversai avec lui. Ses traits indiquaient qu'il était de la tribu de Pharoo — dont les hommes vivent dans cette forêt. Je lui demandai s'il avait quelque souvenir d'avoir jamais été avec les loups. Il me répondit que la louve qui l'avait nourri était morte longtemps avant le vieil ermite. Je ne suis pourtant pas du tout sûr que cet homme eût jamais vécu dans une tanière. Une autre fois, un garçon, d'environ douze ans, vint dans la ville de Hasanpoor; il était très-sombre, et avait, sur tout le corps, un poil court qui tomba graduellement à mesure qu'il mangeait une nourriture plus humaine. Celui-là avait été évidemment élevé par une louve. Il ne parla jamais, mais il entendait très-bien les signes. On ne sait point ce qu'il est devenu. »

Ces récits ne décident certainement pas la question; mais ils sont, du moins, de ceux qui intéressent les naturalistes. Ils se rapportent, d'ailleurs, si intimement aux mœurs et à la vie du loup, que nous avons cru convenable de nous y arrêter. De tels faits ne prouvent et ne prouve-

ront jamais rien quant à l'histoire de Romulus et de Rémus, que — science à part — on a sans doute raison de reléguer parmi les mythes ; mais il est extrêmement curieux de savoir à quel point s'élève, dans certains cas, l'humanité de la louve. Est-elle capable de confondre dans son attachement maternel quelques-uns des êtres faibles et inoffensifs qu'elle dérobe à notre race? C'est là une question que les récits des voyageurs eux seuls peuvent éclaircir, mais il est à craindre qu'ils ne sacrifient un peu au sentiment du merveilleux.

Le loup s'étend sur une grande partie du globe terrestre : on le trouve depuis l'Égypte jusqu'en Laponie, et il paraît être passé en Amérique. Vers le nord, son pelage devient blanc en hiver. Le capitaine Franklin, durant ses pénibles excursions sur les côtes des mers polaires, fut plus d'une fois obligé de disputer aux loups sa chétive nourriture et celle de ses compagnons de voyage. Un jour qu'ils avaient pris un renne, les marins enterrèrent une partie du corps de l'animal, à titre de provision; mais les loups vinrent déterrer cette réserve jusque sous les pieds des gens — pendant que ceux-ci étaient en train de dormir — et ils dévorèrent le tout. Une autre fois que les mêmes voyageurs avaient encore tué un renne, ils virent, sous la lumière éclatante d'une aurore boréale, huit loups, qui rôdaient autour d'eux et qui semblaient attendre leur part de la proie. Les hurlements opiniâtres de ces féroces animaux, et les craquements de la glace qui les entourait, les auraient empêchés, cette fois, de dormir, quand même ils en auraient eu le courage. Cependant, les loups furent, de temps en temps, des pourvoyeurs utiles pour les marins qui erraient dans ces inclémentes régions. Quand ils découvraient un groupe de loups ou une volée de corbeaux, nos pauvres voya-

geurs en concluaient qu'il y avait là quelque cadavre à dépecer. Plus d'une fois, en effet, ils réussirent à obtenir ainsi leur part d'une chasse à laquelle ils n'avaient point contribué. Ils mangeaient avec plaisir la proie des loups, surtout si celle-ci était nouvellement tuée. Même dans de tels pays, où les loups sont rendus plus dangereux par la faim et, en quelque sorte, par la férocité des éléments, ces animaux craignent l'homme.

Les loups — comme tous les animaux, d'ailleurs, que la nature a condamnés à vivre de proie — sont obligés de recourir plus souvent encore à la ruse qu'à la force. J'emprunte le récit suivant au capitaine Franklin lui-même : « Il avait tombé tant de neige, dit-il, vers la nuit, que les traces que nous espérions suivre, pour retrouver notre route, étaient entièrement recouvertes. Notre marche, ce jour-là, fut très-fatigante. Nous passâmes devant les restes de deux rennes rouges, couchés à la base de rochers escarpés et perpendiculaires, du sommet desquels ils avaient sans doute été forcés par des loups. Ces voraces animaux — qui sont inférieurs au renne en agilité — ont recours, dit-on, à un expédient, dans les endroits où les immenses plaines sont bornées par des rochers et des précipices. Tandis que les rennes paissent tranquillement, les loups se rassemblent en grand nombre; puis, formant un croissant, ils rampent lentement vers le troupeau sauvage, et de manière à ne point tout d'abord donner l'alarme; mais, lorsqu'ils s'aperçoivent qu'ils ont convenablement cerné les trop peu soupçonneux habitants de la prairie, et qu'ils sont en mesure de leur couper toute retraite, alors ils foncent brusquement, en poussant des cris affreux; grâce à cette manœuvre, les rennes se trouvent contraints par les loups de fuir, par la seule voie ouverte, c'est-à-dire à travers les préci-

pices. Les loups paraissent, d'ailleurs, savoir que, lorsqu'un troupeau de rennes est frappé de terreur et lancé à toute vitesse, il est facile de le conduire sur les rochers ; ceux qui sont en arrière poussant alors ceux qui sont en avant. Les pieds agiles et sûrs de ces animaux ne peuvent, en pareil cas, les préserver d'une chute au milieu des abîmes béants qui s'ouvrent pour eux de tous côtés. Les loups choisissent ce moment pour descendre à loisir dans les précipices, et ils se nourrissent pendant plusieurs jours sur le cadavre de ces pauvres ruminants, morts en tombant de rocher en rocher. »

Les loups changent de figure et de vêtement selon la nature des lieux qu'ils habitent. Un de mes concitoyens, M. Macnab, nous apprend que, seulement dans la baie d'Hudson, il y a trois variétés de loups, qui diffèrent par la taille et par la couleur de leur fourrure. Les animaux de la première variété sont, en général, gris — quelques-uns noirs — et d'autres blancs. Les plus grands d'entre eux vivent toujours dans les régions boisées ; on les voit rarement se réunir en troupe ; ils ne sont jamais plus de sept ensemble.

Des loups d'une plus petite taille se rencontrent dans les plaines et les prairies immenses où se tiennent les buffles. Ils sont nombreux : on les voit quelquefois par douzaines, chassant et mangeant ces grands animaux. Les loups de la troisième variété sont d'un beau blanc, comme le renard arctique ; leur fourrure est longue, épaisse et a de la valeur. On ne les rencontre que dans les régions stériles et désertes où demeurent les Esquimaux.

Ceux qui, comme moi, s'intéressent au sort de toutes les créatures vivantes, se demanderont avec une sorte de tristesse de quoi ces pauvres loups peuvent se nourrir,

dans de si lugubres contrées — surtout durant la saison d'hiver. Ils entrent quelquefois dans la hutte des Esquimaux et enlèvent le chien, qu'ils dévorent lestement. Les naturels leur dressent des piéges et les prennent entre des glaçons comme dans une souricière. Ces animaux ont la vie très-dure : après une mort apparente, ils ressuscitent quelquefois tout à coup et occasionnent de nouveaux ravages.

Il n'y a plus guère aujourd'hui que les régions sauvages, où les loups se rencontrent encore en grande quantité. Cet animal a disparu de l'Angleterre et des Pays-Bas. — Il était autrefois commun en Irlande. Nous lisons le fait suivant dans une histoire publiée par un Irlandais. — Dans les régions montagneuses du comté de Tyrone, les habitants souffraient autrefois beaucoup du voisinage des loups. Ils payaient, en conséquence, sur la caisse publique, pour chaque tête de ces animaux, une somme au moins égale à celle qu'on donnerait aujourd'hui pour prendre un célèbre voleur de grand chemin. Alors vivait, à quelque distance de là, un aventurier qui, seul et livré à ses propres forces, faisait profession de détruire ces ravageurs. Il choisissait son temps pour les attaquer : c'était la nuit. — Minuit était même l'heure la plus favorable, étant celle où les loups avaient coutume de quitter leur gîte et d'aller à la recherche du butin. Profitant ainsi du repos dans lequel la campagne, les maisons et les gens étaient plongés, ces animaux s'avançaient à pas de loup (cette fois, du moins, l'expression est juste); puis ils tombaient sur leur proie désarmée et le carnage commençait.

Dans ce même comté de Tyrone, il y avait un grand espace de terrain enclos par un mur de pierre, ayant seulement une ouverture aux deux extrémités, et dans

lequel les fermiers des environs enfermaient leurs troupeaux. Si sûr que parût ce parc — solidement muré — les loups y entrèrent et ils firent un affreux carnage des animaux qu'on y gardait. Les propriétaires, ayant alors entendu parler du fameux chasseur de loups, qui était connu sous le nom de Rory Carragh, l'envoyèrent chercher, et lui offrirent la récompense ordinaire, — y ajoutant mêmeun supplément — s'il entreprenait de détruire les deux derniers loups qui avaient commis une telle dévastation. Carragh prit avec lui deux chiens-loups et un jeune garçon : — puis, à minuit, il se rendit vers le parc en question où les moutons étaient réunis.

« Maintenant, dit Carragh à l'enfant, comme, habituellement, les loups attaquent à la fois les deux extrémités d'un parc, il faut que je te laisse avec un chien pour garder ce côté-ci, tandis que, moi, je garderai l'autre côté avec l'autre chien. Le loup fait des siennes avec la circonspection et la légèreté d'un chat; tu ne l'entendras point venir, mais le chien l'entendra et le renversera certainement par terre. Si tu n'es pas alerte dans ce moment-là, et si tu ne profites pas de l'instant où l'animal sera culbuté pour river son cou au sol avec cette lance, il se relèvera et vous tuera tous deux, — toi et le chien. C'est dit.

— Je ferai ce que je pourrai, » reprit l'enfant en recevant la lance des mains du chasseur de loups.

L'enfant aussitôt ouvrit la porte du parc, et se plaça dans l'intérieur, près de l'entrée. Son fidèle compagnon (le chien) était tapi à côté de lui et semblait parfaitement comprendre la dangereuse entreprise dans laquelle ils étaient l'un et l'autre engagés. La nuit était noire et froide, et le pauvre enfant, engourdi par la fraîcheur de l'air, commençait à tomber dans une sorte de sommeil,

— lorsque, tout à coup, le chien, avec un rugissement, sauta et étendit son mortel ennemi à terre. L'enfant, à la voix du chien, s'était levé : il plongea sa lance, comme on le lui avait recommandé, dans le cou du loup. — Presque au même moment, Carragh parut avec la tête de l'autre loup dans sa main. Ainsi finirent, sans gloire et sans bruit, les deux derniers représentants d'une famille de carnivores, autrefois célèbre par ses ravages dans l'histoire du comté de Tyrone.

On n'a pas de documents précis sur la date de l'extinction du loup dans le reste de l'Irlande; mais nous savons qu'il y existait encore en 1710. Aujourd'hui, il est détruit dans toute l'étendue de l'île. Le même sort attend ailleurs cet animal. A mesure que l'agriculture s'étend dans les pays habités, le loup diminue et se retire vers quelque forêt où il se maintient difficilement. Dans un siècle, peut-être, il aura disparu de la plus grande partie de l'Europe. Un intérêt particulier s'attache donc à l'histoire naturelle de cet animal comme à celle de toutes les races sauvages qui s'éteignent et que la civilisation balaye devant elle jusqu'aux extrémités de la terre.

Heureusement, le loup ne périra point tout entier : il revivra en quelque sorte dans le chien, qui, sous plus d'un rapport, est un loup domestique.

LE RENARD (*canis vulpes*)

Quoique généralement plus grêle que le loup, le renard se rattache à la même famille, — aussi bien par l'ensemble de ses traits que par l'histoire de ses mœurs. Il se distingue néanmoins des autres *canes* par la forme allongée de la pupille de l'œil, par une queue touffue et

par un museau pointu. Le fond de son caractère est la prudence, la circonspection, la ruse.

De même que, dans le genre humain, la vie domestique, le foyer, le chez-soi, — et, comme nous disons, nous autres Anglais, le *home*, — constituent un des points de repère de la civilisation, — ainsi, la prise de possession d'un terrier ou d'une caverne suppose chez les animaux un degré relativement supérieur d'intelligence. La forme et la situation du domicile, l'art avec lequel l'animal l'approprie à ses besoins, l'industrie avec laquelle il en masque l'entrée et fortifie le tout contre les attaques des ennemis, indiquent le rang qu'il occupe sur l'échelle des êtres organisés. Choisir sa résidence n'est point, pour le renard, une petite affaire. Lorsqu'il a résolu de s'établir dans un quartier, il visite toutes les parties du voisinage, sonde la profondeur de chaque excavation, examine soigneusement tous les endroits qui peuvent lui offrir un lieu de refuge à l'heure du danger. Dès qu'il a trouvé une habitation convenable, qui réponde à ses besoins et à ses goûts (le renard choisit généralement son gîte au bord d'un bois), il recommence à battre la campagne, à reconnaître chaque poste aux alentours, à s'assurer des ressources placées dans son voisinage et de la nature des dangers qui le menacent. Constamment sur ses gardes, n'abandonnant rien au hasard de ce qu'il peut lui enlever par calcul ou par prudence, il se couche enfin dans son terrier pour goûter tranquillement les plaisirs du repos. Un sommeil entouré de précautions est, en effet, le seul dont sa timidité naturelle lui permette de jouir. Son caractère, extrêmement soupçonneux, fait pour lui de tout objet nouveau une source de défiance et d'inquiétude. Cette ombrageuse timidité disparaît néanmoins

chez la femelle, et cela complétement quand elle a des petits à nourrir et à défendre. L'instinct maternel qui, chez toutes les espèces vivantes, — sans en excepter même l'espèce humaine, — est peut-être le plus énergique des sentiments, efface, en pareil cas, le caractère le plus distinctif de l'animal. La femelle du renard veille constamment sur ses petits, pourvoit à tous leurs besoins avec une assiduité infatigable, et montre alors une audace qui est tout à fait étrangère à ses habitudes. Poussée par cette disposition maternelle qui trace dans ses organes des instincts tout nouveaux, elle ne craint point alors de se mesurer avec les plus formidables adversaires.

Une femelle de renard, qui avait un petit, avait été débusquée de son terrier, dans le comté d'Essex, par les chiens d'un gentleman et poursuivie à outrance. On pouvait croire que, dans un pareil cas, — lorsque sa propre vie courait un danger si éminent, — l'animal n'aurait ni le temps ni le cœur de pourvoir au sort de sa progéniture. Mais le désintéressement, le sacrifice instantané et complet de soi-même est le premier trait de l'affection maternelle chez tous les êtres organisés. Bravant toute espèce de dangers, la pauvre mère prit son petit entre ses dents et courut ainsi pendant plusieurs milles. C'était le seul moyen qu'elle eût de l'empêcher d'être déchiré par les chiens. A la fin, elle traversa — toujours courant et fuyant — la cour d'une ferme. A ce moment, elle fut assaillie par un fort mâtin et forcée de lâcher son petit, qui fut recueilli par le fermier. Les chasseurs avouèrent, d'ailleurs, qu'elle avait fait tout ce qu'il était possible de faire pour le sauver.

Le renard se loge volontiers dans le voisinage de quelque basse-cour. Là, il écoute à distance le chant du

coq et le caquetage des poules, — il les flaire de loin avec toute la finesse naturelle de son odorat. Puis il visite les lieux, interroge froidement les difficultés ou les opportunités, examine d'un œil exercé les moindres fêlures de la muraille. Le terrain une fois reconnu, il cache ses approches, rampe mystérieusement le long des sentiers perdus, attaque et revient rarement sans sa proie. Si, à la faveur des ténèbres, et à l'aide de mines souterraines, de sapes, de travaux occultes et persévérants, il réussit à s'introduire dans la place, il commence par égorger sans remords toute la volaille. A cette scène de carnage succède un instant de repos et de réflexion. Emportant alors une à une chaque pièce du butin, il la cache à une distance convenable, puis il revient et se charge encore d'un nouveau fardeau qu'il va cacher également, mais non à la même place. Il n'est pas vrai que le renard égorge pour le plaisir d'égorger; seulement, son extrême prévoyance, unie à ses instincts de destruction, le porte à mettre en réserve, pour le lendemain et les jours suivants, des provisions de bouche. C'est pour garnir convenablement son garde-manger, si l'on ose ainsi dire, qu'il revient plusieurs fois de suite sur le théâtre du massacre, emportant à chaque fois les cadavres de ses victimes, jusqu'à ce que l'approche du jour et le bruit des domestiques l'avertissent de se retirer.

Les fabulistes ont généralement fait du renard un personnage rusé. — Ce caractère est bien un peu dans la nature de l'animal. Obligé de pourvoir à ses besoins par la rapine et par la destruction, dans des circonstances difficiles, au milieu d'obstacles, il développe mille moyens de surprise. Certains faits montrent que maître Renard, tout fripon qu'il est, n'a du moins pas volé sa réputation de finesse. De toutes les scènes domestiques dans les-

quelles ce trompeur a joué un rôle, il n'en est d'ailleurs point d'aussi dignes de sa renommée que celles où, prenant l'homme lui-même pour dupe, il contrefait le mort et évite ainsi de mourir.

Un homme du nord de l'Angleterre se rendait de bonne heure au travail. Il traversait un terrain couvert de bruyères, lorsqu'il aperçut un renard étendu de toute sa longueur à côté d'un des buissons. L'homme prit le renard par la queue, le balança et le déposa ensuite à terre. L'animal ne donna pas le moindre signe de vie. L'homme, ne doutant point que maître Renard n'eût subi la destinée commune, souleva de nouveau l'animal par la queue, et le jeta sur une de ses épaules; puis, sur l'autre, il plaça son hoyau en manière de contre-poids. Ainsi lesté, il hâta le pas et alla travailler sur la grande route : c'était son métier. Chemin faisant, il songeait à l'étrangeté de sa capture. Le brave ouvrier n'était d'ailleurs point fâché, je vous jure, d'ajouter une casquette en peau de renard à ses avantages personnels, et la queue de l'animal aux plumes de paon et aux autres trophées qui ornaient déjà le miroir incliné contre le mur de son cottage. Cependant l'équilibre entre la charge de ses deux épaules n'était point parfait, et le hoyau commença à chatouiller l'animal, d'une manière peu gracieuse. Le renard avait admirablement contrefait le mort, se laissant porter la tête en bas, sans mot dire et sans bouger. Mais tout mort qu'il était — ou du moins tout mort qu'il voulait paraître, il n'éprouvait aucun goût pour le système de dissection que la pointe du hoyau exerçait de moment en moment sur ses côtes. — A la fin, il mordit l'ouvrier à cet endroit du corps humain qu'on suppose être le plus sensible et le mieux fait pour recevoir les corrections. L'homme sentit bien quelque chose; mais, ne connaissant pas au

juste la cause du mal, il jeta à terre le renard et le hoyau, puis il se mit en devoir de faire face à l'ennemi quel qu'il pût être. Il perdit ses peines à chercher le coupable. Seulement, lorsqu'il se retourna, il vit le mort debout à une distance d'au moins cinq mètres, et qui se mettait en devoir de gagner un buisson avec toute la vitesse imaginable. L'homme, honteux et confus, comme le corbeau de la fable, jura de ne rien dire; mais des amis avaient été témoins de son désappointement, et l'aventure fit du bruit dans le pays.

Je raconterai une autre anecdote qui est à ma connaissance personnelle. — Le presbytère de Kilmorac, dans le comté d'Inverness, est situé au milieu d'un paysage des plus romantiques. Il s'élève au bord sourcilleux d'un de ces précipices qui forment une gorge, par laquelle, dans le cours des âges, la rivière Beauly a creusé un canal profond à travers une étendue considérable de rochers, laissant ainsi à sec un ancien lac qui a dû occuper autrefois le beau vallon connu sous le nom du *Rêve de Kilmorac*. Le renflement au nord de cette vallée ou de ce ravin (car c'est quelque chose d'intermédiaire) est richement boisé, et une partie du terrain s'incline en une couche naturelle de fraisiers. Dans ce lieu sauvage pullulent tous les habitants de l'air ou de la terre que l'on trouve dans tous les endroits chauds et couverts des Highlands. Des aigles habitent quelques-uns des rocs qui s'élèvent çà et là comme de vieilles tours, et il ne manque point de faucons. La montagne voisine est peuplée de coqs de bruyère, de lièvres et de toute sorte de gibier. Je vous laisse à deviner si un pareil séjour n'est point la retraite favorite des renards. Quoique les chats sauvages passent pour les tenir en échec, les renards gîtent sur la limite du bois et infestent toute la contrée d'alentour. Le

pasteur de Kilmorac était un homme de goût, qui aimait la société et qui recevait généreusement. Un de ses premiers soins, en conséquence, avait été de réunir tout ce que la montagne ou la plaine, dans l'étendue de sa cure, pouvait fournir de bon, pour traiter ses nombreux visiteurs. Une basse-cour bien garnie est, en pareil cas, une ressource indispensable. Seulement, les renards étaient si nombreux et leurs repaires étaient si voisins de la maison du docteur, que l'établissement d'une basse-cour semblait — dans de telles conditions — une véritable chimère.

Cependant l'insoluble problème fut résolu : le révérend docteur eut la gloire de construire un poulailler, absolument à l'épreuve du renard. Pendant plusieurs années, cette citadelle imprenable défia toutes les ruses du matois. Grâce à une telle défense, les poulets et les œufs du docteur abondèrent. Ils étaient connus au loin pour leur excellence et pour la bonne grâce avec laquelle le maître de la maison les offrait à ses hôtes. Je passai une nuit dans cette demeure romantique et hospitalière. Le lendemain matin, du saumon frais, pêché dans la rivière Beauly et découpé en délicieuses tranches, formait, sur la table, un des éléments du déjeuner ; il ne manquait plus que des œufs nouvellement pondus. Chrétienne — la pourvoyeuse de la table — prit la clef et sortit, une corbeille à la main, pour aller chercher ce supplément. Mais, quand elle ouvrit la porte du poulailler, quelle horrible scène de carnage s'offrit à ses yeux ! chaque perche, chaque nid, était rougi avec du sang. Des poules mortes gisaient par douzaine sur le carreau, et, au milieu d'elles, était un grand renard étendu de toute sa longueur. La domestique ne douta point un instant de la mort de l'animal. Elle attribua même une pareille fin à la glou-

tonnerie du renard, qui s'était tellement gorgé de volaille, qu'à la fin il avait crevé. Il y avait trois raisons majeures pour provoquer la colère et le mépris de Chrétienne : le renard avait montré que la place n'était point imprenable, il avait fait un horrible massacre de poules et de poulets, et enfin le vil animal avait poussé la gourmandise jusqu'à en mourir. Elle prononça donc l'oraison funèbre de maître Renard dans quelques phrases gaëliques fort expressives. Ensuite, sans autre cérémonie, elle songea à lui donner une dernière demeure. Le prenant par la queue, et le balançant avec toute sa force, elle le jeta sur un tas de fumier : « Va! dit-elle, c'est encore trop bon pour toi; tu ne mérites pas même la sépulture d'un chien. » Le renard tomba sur le tas de fumier, se releva lestement, puis il courut — et court sans doute encore. Ainsi lancé, il gagna la limite du bois, laissant Chrétienne dans une extrême consternation. Quant au pasteur, il lui manquait à présent deux choses : — ses poulets d'abord, puis la gloire de son inexpugnable basse-cour.

Un stratagème, qui suppose tant de sagacité, tant de réflexion, tant de puissance sur soi-même répond, si je ne me trompe, victorieusement aux théories de Descartes, sur l'automatie des bêtes. Quelques naturalistes, sans nier positivement les faits, ont voulu mettre en doute les intentions de l'animal qui agit ainsi; mais j'ai peu de goût pour cette histoire naturelle critique — laquelle dispute aux créatures le peu de lumières que le Créateur leur a données.

On distingue plusieurs variétés de renards; le *renard ordinaire*, le *renard du Brésil*, le *corsac* ou le *petit renard jaune*, le *renard tricolore d'Amérique*, le *renard argenté* ou *renard noir*, le *renard bleu* ou *isatis*, le *renard du Cap*, etc.

Le renard des régions arctiques est blanc. Une centaine de ces animaux furent pris par le capitaine Parry. Quelques-uns d'entre eux s'apprivoisèrent suffisamment; les autres, par un destin plus dur, furent servis sur la table du navire. Leur chair, qui ne ressemble pas mal à celle du chevreau, apporta une diversion agréable à l'usage des viandes salées.

Le renard n'est point incapable d'éducation. Un médecin anglais, établi dans un des comtés du Nord, le docteur M..., avait un renard qui avait complétement renoncé à la vie des forêts. L'animal était parfaitement apprivoisé, connaissait la voix de son maître et lui obéissait comme un chien.

La puissance de l'homme sur les autres êtres organisés est si grande, qu'elle met la paix entre des ennemis naturels. Le docteur avait habitué son renard à dîner toujours en société d'un chien et d'une poule. Les trois animaux mangeaient dans la même assiette, et jamais la moindre contestation ne s'éleva entre eux. Le renard jouissait d'une parfaite liberté dans la maison : il en profitait pour s'échapper de temps en temps; mais il revenait toujours au domicile, après une absence plus ou moins longue. Le seul malheur était que, dans ces excursions, le renard, rendu à ses goûts primitifs, faisait une guère souvent désastreuse aux basses-cours du voisinage.

Le docteur payait les dégâts commis par son pensionnaire. Mais, un jour, le renard s'introduisit chez un gentilhomme bourru qui, ignorant ou feignant d'ignorer la qualité de l'animal — attestée, pourtant, par son collier de cuivre — le tua d'un coup de feu.

LE CHACAL (*canis aureus*)

Le chacal, qui tient à la fois du renard et du loup, est une des espèces de mammifères qui s'étendent sur une plus grande surface à travers les régions chaudes de l'ancien monde. On le trouve en Afrique, depuis la Barbarie jusqu'au cap de Bonne-Espérance; on le rencontre en Syrie, en Perse et dans toute l'Asie du Sud. Un froid intense semble la seule barrière qui s'oppose à sa diffusion sur le globe; — autrement, climats secs ou humides, contrées boisées ou exposées au soleil, plaines arides ou semées de broussailles, tout convient également à sa constitution. Il n'est pas moins commun sur les frontières du Sahara que sur les confins du Sénégal, les montagnes de l'Abyssinie ou les bords du golfe Persique. Cette espèce zoologique semble avoir reçu de la nature la faculté de se modifier et de se conformer aux circonstances les plus diverses, — et cela dans une proportion que les autres animaux n'atteignent pas. Une telle disposition à l'ubiquité appuie — disons-le tout de suite — l'opinion des naturalistes qui font descendre le chien du chacal. Il fallait, en effet, pour donner naissance au chien domestique, un animal qui fût doué, comme l'homme, d'une disposition à s'étendre, à vivre et à se reproduire sous tous les climats.

Les chacals se nourrissent avidement de la dépouille des animaux, ou, pour dire les choses par leur nom, de charognes. Ils semblent partager ainsi avec les hyènes et les vautours le privilége de nettoyer les contrées sujettes à la peste. Dans ces régions, où la vie se reproduit avec un si grand luxe et une si sauvage abondance, les restes des corps organisés sont un fardeau pour la

terre qui les supporte,—une menace pour l'atmosphère, qu'ils chargent de miasmes empoisonnés.

Dans cet ordre de choses, les animaux qui vivent de proies mortes et à l'état de décomposition, remplissent une charge qui se rapporte à l'économie générale de la nature. Si nous examinons l'appétit en lui-même, il nous dégoûte; mais il n'en est pas de même si nous regardons à la fonction. Ce qu'il y a de vil, d'abject même, dans les goûts et les appétits de l'animal s'élève alors à la dignité d'un service public. Les hyènes, les chacals et les vautours sont — si l'on ose ainsi dire — chargés par leurs instincts d'une magistrature naturelle qui concourt à maintenir des conditions sanitaires dans les contrées chaudes du globe.

Tous les voyageurs qui ont été dans les contrés où se rencontre le chacal, s'accordent à représenter sous des couleurs plus ou moins sombres les ravages causés par cet animal vorace,—surtout ses lugubres cris, qui, reproduits, la nuit, par tous les chacals du voisinage comme par autant d'échos vivants, composent à la fois le plus discordant, le plus lugubre et le plus étrange des concerts. Ceux qui ne sont point accoutumés de longue date à de telles clameurs nocturnes ne peuvent goûter, dans le voisinage de ces animaux, un seul instant de sommeil. Une nuit — quand j'étais en Afrique — les chacals vinrent à une petite distance de notre caravane et répétèrent à de courts intervalles un cri éclatant, plaintif, auquel nos chiens répondirent chaque fois par un âpre aboiement. La voix de nos chiens n'avait pourtant pas cet accent de colère que nous avions observé dans les cas où un plus formidable animal s'approchait d'eux. Les Hottentots disent que le chacal est un fou, parce qu'il ne rôde jamais la nuit, sans trahir ses mauvaises intentions par des hurlements sauvages. Peut-être, cependant, le chacal est-il

moins fou que ne le pensent les Hottentots : je suis porté à croire pour mon compte que les cris terrifiants entrent dans le système d'attaque de l'animal. Quoi qu'il en soit, après nous avoir amusés de cette manière — durant une heure ou deux — les chacals s'en allèrent, sans faire aucune tentative plus décidée—et sans être poursuivis par les chiens, qui se contentèrent de rendre hurlement pour hurlement.

Les chacals sont naturellement sociables ; ils vivent en troupes, chassent de concert et habitent des terriers qu'ils creusent eux-mêmes. Cette inclination à se rechercher les uns les autres — à s'assembler — est généralement, chez les animaux sauvages, le germe de l'état domestique. Cette société naturelle, formée entre les membres d'une même espèce, est, en effet, le rudiment du pacte social que l'homme introduit plus tard dans ses rapports entre lui et les animaux. Par ses mœurs solidaires, le chacal était préparé à devenir le citoyen d'une autre association — dans laquelle ce serait l'homme qui ferait la loi.

Comme tous les animaux carnassiers, le chacal est plus d'une fois poussé par la faim à détruire les êtres vivants ; dans ce cas, il peut, dit-on, devenir dangereux pour l'homme lui-même. Je n'ai pourtant jamais vu d'exemple de ce courage homicide : s'il s'approche des habitations, c'est plutôt pour voler que pour attaquer les habitants. Dans les solitudes de l'Afrique, il nous a été plus utile que nuisible. Plus d'une fois nous nous sommes nourris des restes de sa chasse. Surpris par notre arrivée sur le théâtre de ses prouesses, il abandonnait les dépouilles presque entières d'animaux dont nous faisions notre repas après lui. Ces découvertes de débris de nourriture ont sans doute donné lieu à l'opinion erronée qui veut

que le chacal soit, dans le désert, le pourvoyeur du lion. Selon cette croyance, il existerait entre le chacal et le lion une véritable société qui reposerait sur le partage de la proie saisie par le chacal. La vérité est que le cri du chacal — cri effrayant, répété par cent autres voix semblables, à travers les bois et les plaines arides, — serait capable de réveiller les morts. Au milieu de ces drames de nuit qui se jouent dans les solitudes de l'Afrique, l'effet d'une telle musique est d'exciter le lion à entrer en scène. Les sons et les notes sépulcrales, qui frappent ses oreilles, lui apprennent que quelque pauvre bête vagabonde est poursuivie par le chacal, et le lion se met alors de la partie pour voler le voleur.

Le chacal s'apprivoise aisément; mais il conserve de l'état sauvage une extrême timidité, qu'il manifeste en se cachant toutes les fois qu'il entend le moindre son inaccoutumé — ou à la vue d'une personne qu'il ne connaît pas. Sa crainte a même, dans ce cas-là, un caractère qui diffère du même sentiment chez les autres animaux. Chez la plupart des êtres organisés, la peur résulte du sentiment de conservation excitée par l'apparence de quelque danger. Il survit le plus souvent à la preuve que ce danger n'existait pas en réalité. Le chacal, au contraire — comme le chien qui craint d'être châtié par son maître — fuit quand on l'approche; mais, du moment où vous l'atteignez, vous pouvez le toucher de toutes les manières, sans qu'il cherche à vous résister ou à vous nuire. Cette contradiction apparente semble le résultat: 1° de son instinct naturel, qui le porte à se défier de tout étranger; 2° de la connaissance bien vite acquise que le péril était imaginaire. Cette faculté d'apprendre et de se rendre compte est peut-être la meilleure disposition à l'état d'apprivoisement parfait.

Aussitôt, d'ailleurs, que le chacal connaît les personnes qui l'approchent, il ne fuit plus ; il vient, au contraire, de lui-même et s'abandonne à leurs caresses. Cette aptitude à l'apprivoisement, cette disposition sociable, remarquées chez plusieurs chacals, tend à confirmer l'idée de certains naturalistes, qui pensent que cette espèce animale est la souche de notre chien domestique.

On a opposé aux faits sur lesquels s'appuie cette opinion l'odeur du chacal, qui est, en effet, très-forte, très-déplaisante et tout à fait différente de l'odeur du chien. Mais il est aujourd'hui prouvé que cette odeur, propre à l'animal sauvage, s'efface dès la seconde ou la troisième génération, chez l'animal apprivoisé. L'objection disparaît dès lors avec le fait lui-même, et toutes les probabilités restent en faveur de la doctrine qui voit dans le chacal l'ancêtre de notre chien domestique. Quand, au milieu des déserts de l'Afrique, j'entendais ces deux espèces d'animaux aboyer l'une contre l'autre; je comblais, par la pensée, l'abîme de faits qui les séparent. Il était curieux de voir aux prises ces individus de la même race, qui ne se reconnaissent plus. Le chacal—ce chien de la nature — reculait en hurlant devant le chien créé par la main de l'homme, comme les tribus de sauvages s'enfoncent en rugissant dans le désert, à la vue de l'Européen qui s'avance.

LE CHIEN (*canis*)

L'origine du chien domestique est obscure comme l'origine même des sociétés, dont il est un des plus indispensables auxiliaires. La plupart des naturalistes croient, nous l'avons dit, que la civilisation a tiré le chien du chacal : quelques autres le regardent comme un animal

composite, conquis tour à tour sur le chacal, sur le loup, sur le renard, peut-être même sur l'hyène. Dans les deux suppositions, appuyées d'ailleurs l'une et l'autre sur un édifice de faits, le chien, quoique existant en germe dans la nature, aurait été inventé par l'homme.

Sans nous arrêter à ces conjectures scientifiques, nous allons raconter l'histoire du chien, en le prenant au plus bas de l'échelle, c'est-à-dire à l'état sauvage, et en le suivant, de degré en degré, vers le type le plus complet qu'il présente chez les peuples civilisés.

I. — Chiens sauvages

Les deux variétés de chiens les plus éloignées de l'état domestique sont le *dhole* de l'Inde et le *dingo* de l'Australie.

Le *dhole* vit à l'état sauvage sur la frontière ouest du Bengale, dans d'immenses jungles, dont l'aspect sombre et lugubre correspond au caractère de ces animaux. Ils rôdent nuit et jour. La finesse de leur odorat, la rapidité de leur course, leur sauvage bravoure les rendent un objet de terreur pour les plus formidables habitants du désert, dont ils font un affreux carnage. L'élan, la panthère, le buffle, l'éléphant et le tigre royal eux-mêmes tombent sous leurs attaques. Individuellement, le dhole serait incapable de se mesurer avec de si dangereux ennemis; mais ces chiens sauvages se réunissent par bandes de dix à soixante, selon l'importance de la proie, et se précipitent alors, avec la force de l'avalanche, sur leur victime. L'animal, poursuivi par eux, abat sans doute beaucoup de ses agresseurs; il a beau cependant faire preuve de courage et d'héroïque résistance, il succombe presque toujours sous le nombre. Chaque dhole

tué ou blessé est, en effet, remplacé à l'instant même par d'autres chasseurs de sa race qui se précipitent — la langue tirée, les oreilles droites et en glapissant — dans la mêlée. On estime que c'est entre eux et le tigre un combat à mort. Il est même vraisemblable que, si l'une des deux espèces se trouve jamais détruite dans ces solitudes, ce ne sera point celle du dhole. Ces derniers balayent, en effet, le désert, non par leur force personnelle, mais par la force de l'association. Le seul animal qui paraisse avoir résisté jusqu'ici à la violence de leurs assauts, est le terrible rhinocéros. Encore se rencontre-t-il en petit nombre sur la rive sud du Gange, occupée par les chiens sauvages.

Les rares voyageurs qui ont pénétré dans ces jungles de l'Inde, ont plus d'une fois confondu le dhole avec le chacal. Il est, en effet, difficile de retrouver, à première vue, les traits du chien proprement dit dans cet animal farouche, à l'œil ardent, au poil brun et roide, à la queue longue et maigre. Quoiqu'il évite la société de l'homme, la vue d'un individu de notre race ne lui inspire ni appréhension ni colère. Il s'arrête et le regarde avec une sorte de curiosité, peut-être même comme une ancienne connaissance. Les dholes n'attaquent point l'homme; mais, attaqués par lui, ils se défendent avec une fureur et un courage implacables.

Disons maintenant un mot du *dingo*.

Le *dingo*, appelé par les naturels de l'Australie *warragal*, a la figure du loup, le museau pointu, la queue fourrée, le poil fauve. Il n'aboie pas. J'en ai pourtant vu un, dans une ménagerie de la Grande-Bretagne, qui, enchaîné près d'un chien domestique, avait acquis de ce dernier une sorte de hurlement. On peut, jusqu'à un certain point, apprivoiser le *dingo*; mais il ne faut point

lui accorder trop de confiance. S'il réussit, par hasard, à s'échapper de sa prison, il oublie en un instant les leçons de plusieurs années : le massacre et la rapine reparaissent alors avec son caractère naturel. Dans sa contrée natale, il est considéré comme un fléau et on l'extermine, sans pitié, chaque fois qu'il s'approche des établissements européens. C'est, du reste, un obstiné lutteur. On cite des combats dans lesquels le dingo a tenu tête à quatre ou cinq forts mâtins, et les a mis en déroute. Comme le loup, il chasse en silence. D'une vie dure, il est également dur à mourir.

Un de ces animaux avait été tellement battu, en Australie, qu'on l'avait laissé pour mort sur la place. L'homme, qui croyait lui avoir brisé les os, passa son chemin; mais quelle fut sa surprise, quand, retournant par hasard la tête derrière lui, il vit le dingo se lever, se secouer et s'enfoncer dans un buisson ! — Un autre dingo, regardé également comme mort, avait été apporté dans une hutte pour être écorché. On commença l'opération par une entaille sur la face : à ce moment, l'animal ne donna d'autre signe de vie qu'un léger tremblement des lèvres, qui fut considéré comme l'effet d'une irritation musculaire. Après avoir coupé seulement quelques lignes du tégument, l'écorcheur sortit de la hutte pour aiguiser son couteau. En rentrant, il trouva la pauvre bête debout, avec un lambeau de peau qui pendait hideusement sur un côté de la face.

Dans la Nouvelle-Zélande, on rencontre un autre chien sauvage, que les naturels appellent *kararahe*. Une tradition veut que cet animal ait été laissé dans le pays — il y a plusieurs siècles — par certaines divinités qui visitaient ces rivages. Le kararahe ressemble au dingo; mais il paraît avoir été autrefois domestique.

A la liste de ces chiens, qui ne semblent guère avoir été modifiés par la main de l'homme — ou dont l'éducation a été effacée depuis des siècles — il faut ajouter le chien sauvage de la Chine, le *deeb* ou *dib* de l'Égypte, l'*aguari* ou le chien de l'Amérique du Sud.

Le chien sauvage de la Chine vit de proie et chasse par bande, comme le dingo. J'ai connu l'un de ces animaux qui avait été apporté de sa patrie en Angleterre. Quand je dis connu, c'est qu'en effet nous eûmes ensemble quelques rapports dont j'ai mes raisons pour me souvenir. Il se laissa caresser, il accepta même du pain que je lui offris : jusque-là, tout allait bien ; mais, au moment où je tournais le dos, le traître sauta sur moi et me saisit la jambe. Heureusement, l'étoffe de mon pantalon souffrit seule de cette attaque sournoise.

Le *deeb* habite principalement la Nubie et l'Abyssinie. Cet animal, regardé par quelques naturalistes comme la souche de notre chien domestique, est certainement d'une origine ancienne : on a retrouvé dans les hypogées de la vieille Égypte des têtes de chiens qui appartiennent sans aucun doute à cette variété.

L'*aguari* forme une espèce d'anneau entre le chien sauvage et la série des chiens domestiques. Lorsque l'Amérique fut découverte par les Européens, les Indiens du nouveau monde — aussi bien ceux du Nord que ceux du Midi — étaient en possession d'un chien à demi apprivoisé. La race des peaux-rouges a malheureusement disparu en grande partie, et leurs chiens se sont effacés dans la même proportion. Dans les déserts du continent américain, où les indigènes ont pourtant conservé encore leurs habitudes et leur existence indépendante, la race de leurs chiens s'est perpétuée avec eux. Ces animaux ressemblent au chien sauvage de l'Inde. Leur couleur est

grise avec une teinte brune sur le dos. Dans les forêts de l'Amérique du Sud, qui abondent en *pecaris* et en autres mammifères, ces chiens existent à l'état sauvage. Le jour, ils demeurent dans des terriers qu'ils creusent, et, la nuit, ils vont chercher leur nourriture. Ils sont silencieux et voleurs. Cette propension à s'approprier le bien d'autrui est si forte chez eux, qu'ils dérobent même les objets qui ne peuvent leur être d'aucun usage. On les chasse à cause de leur peau, qui est estimée. Les vieux ne sont point susceptibles d'attachement : pris jeunes, ils s'apprivoisent volontiers; mais ils ne deviennent jamais ni très-intelligents ni fort traitables.

Il resterait maintenant une question intéressante à résoudre. — Ces différents chiens sauvages sont-ils les types de l'animal primitif, *canis primævus?* Ou bien faut-il les considérer comme d'anciennes races de chiens domestiques, aujourd'hui dégradées et retournées à l'état de nature? Nous ne répondrons encore à ces deux hypothèses que par des faits.

Il est prouvé qu'il y a des cas où le chien rétrograde par choix vers la vie sauvage : il reprend alors les caractères des espèces farouches dont certains naturalistes prétendent, et avec toute vraisemblance, que l'*ami de l'homme* est sorti. Un de mes concitoyens avait une levrette d'une très-belle race, dont il obtint cinq petits; mais, avant que ceux-ci fussent élevés, la mère s'échappa dans les bois d'où elle ne revint jamais. Des cinq lévriers — qui formaient la progéniture, — trois devinrent d'excellents chasseurs; les deux autres se montrèrent rebelles à toute éducation, et, après s'être affranchis, comme leur mère, de l'état de servitude, ils finirent par être tués à cause de leur goût pour la maraude.

En 1784, un vaisseau qui faisait la contrebande laissa un chien près de Bromer, sur les côtes du Northumberland. Se trouvant abandonné, l'animal retourna au caractère et aux habitudes de l'enfance de sa race. Ce chien, redevenu loup, se prit à attaquer les moutons. Il commit tant de méfaits, qu'il devint bientôt un objet d'alarme pour les bergers — et cela sur un rayon de plus de vingt milles. Quand il rencontrait un mouton, il enfonçait ses dents dans le côté droit, et, après avoir mangé la graisse autour des reins, il le laissait. Plusieurs brebis à demi dévorées — mais qui vivaient encore — furent trouvées par le berger; grâce aux soins qu'on leur donna, non-seulement les pauvres bêtes recouvrèrent la santé, mais elles eurent même des agneaux. Le système alimentaire qu'avait adopté notre délicat carnivore exigeait une destruction effrayante : la graisse d'un mouton pouvait à peine satisfaire sa faim pour un jour. On employa divers moyens pour se débarrasser d'un ennemi ou plutôt d'un ogre si difficile à contenter. Les paysans mirent à sa poursuite des dogues, des lévriers de grande taille; mais, lorsque les chiens venaient à lui, il se couchait sur le dos comme pour demander grâce, et les chiens alors — reconnaissant après tout un ancien frère dans cet animal dégradé — se faisaient un scrupule de l'entreprendre. Un jour qu'il avait été ainsi pourchassé à une distance de plus de trente milles, il retourna le soir même sur le théâtre de ses rapines et tua un mouton. Ce terrible brigand avait établi son quartier général sur une montagne d'où il dominait quatre routes. Il fut tué en 1785.

Ces types dégénérés remontent difficilement vers l'état domestique. Il en est de cela comme des races humaines abâtardies, chez lesquelles il est plus difficile de ressus-

citer le sentiment de la civilisation que d'inspirer ce même sentiment aux races âpres et sauvages. On ramène plus aisément le chacal et le loup à l'état de nature, qu'on ne reproduit sur le dhole ou le dingo les traits d'un développement effacé. Il y a pourtant quelques exemples du contraire. Un de mes amis, établi depuis plusieurs années aux Indes, s'était procuré une femelle de dhole, dont il eut trois petits : deux résistèrent à toute influence morale; le troisième, au contraire, devint passablement doux, obéissant et, si l'on peut ainsi dire, *redomestique*.

De tous ces faits particuliers, il résulte un fait général: — le chien, dès qu'il cesse d'être soumis à l'action de l'homme, se rapproche par degré des caractères du chacal, du loup ou même du renard. Cette seule circonstance suffit pour établir entre ces animaux une identité d'origine.

II. *Chiens barbares.*

Le premier état des sociétés humaines a été la guerre — guerre avec les autres nations, guerre avec la nature. La Bible nous a conservé les principaux traits d'une telle origine dans la sombre figure de Nemrod, chasseur de bêtes et chasseurs d'hommes. Le jóur où la société naissante eut décidé le chacal ou le loup modifié à devenir son allié dans cette guerre, elle opéra une diversion puissante en sa faveur parmi les animaux. De ce jour, la question fut, comme on dit, décidée en principe. Le chien — ami de l'homme, ennemi des ennemis de l'homme — allait changer les conditions de la lutte. La civilisation, en divisant les forces de la nature vivante, avait trouvé le secret de régner.

Le premier instinct que l'homme ait utilisé dans la race canine, c'est l'instinct destructeur. Il se servit de l'humeur belliqueuse et des goûts carnassiers du chien, soit pour se débarrasser d'ennemis dangereux qui l'entouraient, soit pour se procurer des moyens d'existence.

Les auteurs grecs et latins font mention d'anciennes races de chiens, races à demi sauvages et terribles, qui étaient surtout faites pour le combat, — *pugnaces*. De ce nombre était la race des chiens d'Hircanie, qui, à cause de leur extrême férocité, passaient pour avoir été croisés par un tigre; — les locriens, qu'on employait surtout à chasser le sanglier; — les chiens de Pannonie, dont on se servait indifféremment pour la chasse ou pour la guerre; — les molosses de l'Épire, formés à la chasse, aux combats et aux jeux sanglants de l'amphithéâtre. Ces animaux féroces se distinguaient par une qualité qu'on retrouve encore aujourd'hui chez les bouledogues et quelques autres chiens de combat—un inviolable attachement à leur maitre. Il est vrai que cet attachement était réciproque, car on cite d'anciens habitants de l'Épire qui ont versé des larmes sur le sort de leurs fidèles alliés tués à la guerre.

Un des chiens les plus intéressants, au point de vue de l'histoire de la civilisation, c'est le chien *paria* de l'Inde. Aussi ancien, selon toute vraisemblance, que la plus ancienne société connue, il constitue un curieux monument des premières conquêtes de l'homme sur la nature. Quelques naturalistes croient retrouver dans ce pauvre *paria*, le *keleb* de l'antiquité, mais dégradé par la maladie, par la faim, par la bâtardise et par la privation absolue de soins. Il ne quitte point la partie de la ville où il est né. Chacun d'eux a son district particulier qu'il nettoie et qu'il ne franchit jamais. — L'un d'eux avait

été jeté dans la cage d'un tigre pour servir de nourriture au royal carnivore. A chaque fois que le tigre affamé s'approchait du chien pour le manger, le chien s'élançait et saisissait par le nez son monstrueux ennemi. Une telle conduite inspira du respect au tigre, qui non-seulement renonça à détruire sa proie, mais qui, concevant même pour le chien un attachement fort et durable, consentit à partager avec lui sa nourriture. Les deux animaux devinrent frères : le chien, quoique ayant obtenu la liberté d'entrer dans la cage et d'en sortir comme il voulait, considéra la demeure du tigre comme la sienne propre, et y revenait chaque jour avec confiance. Le tigre mourut, et le chien pleura longtemps la perte du compagnon qui avait failli le manger.

La trace des luttes que les sociétés naissantes ont eues à soutenir contre les animaux dangereux — primitifs habitants de la contrée — se trouve inscrite dans diverses races de chiens qui existent encore à la surface du globe : — Témoin le lévrier de l'Inde et de la Perse, qu'on emploie à chasser le chacal. Il arrive assez souvent que les chacals, réunis en troupe, se retournent contre leurs assaillants, et, dans ce cas, si les chiens ne sont pas bien dressés, ils courent risque d'être mis en pièces. — Témoin encore un autre lévrier, nommé par quelques voyageurs *thous anthus* — dont on rencontre la figure sur les anciens monuments de l'Égypte, dont la race semble avoir passé actuellement dans la main des Arabes, et qui était également destiné à détruire les animaux ennemis de l'homme. — Témoin enfin le *chasseur de tigres* qui appartient à l'Amérique du Sud et qui est improprement nommé (car il n'y a pas de tigre au nouveau monde); ce chien n'en aide pas moins les naturels dans la chasse au jaguar, qui est un animal également dangereux et puissant.

Les Russes ont un lévrier d'une taille prodigieuse et d'une grande force, qui reflète bien les traits de la civilisation moscovite. Son courage ne répond point à sa grandeur. Deux de ces chiens poursuivent quelquefois un loup pendant plusieurs kilomètres, sans qu'aucun des deux ose l'attaquer. Il est vrai que le loup du pays est un rude compagnon et que peu de chiens — même des meilleurs — tiendraient à faire connaissance avec ses dents. Le *lévrier russe* est le même que le chien tatar — le même qu'on retrouve encore aux confins de la Circassie. On le croit dérivé des anciens chiens d'Épire et d'Albanie; — la même tige peut-être d'où est sorti le chien-loup d'Irlande.

Ce dernier animal — le chien-loup d'Irlande — est presque auojurd'hui passé à l'état de légende. Il a figuré, d'âge en âge, dans les traditions et les chants ossianiques, avec un autre chien géant, chasseur de daims, célébré par les historiens et les poëtes. Lorsque les nobles races canines de la Grèce et de l'Inde furent arrivées au terme de leur splendeur, les chiens d'Irlande n'étaient point encore connus; mais ils obtinrent bientôt de la célébrité. Leur époque de gloire s'étend depuis la décadence de l'empire romain jusqu'à la fin du moyen âge. Les débris de poésies celtiques qui ont échappé au temps font mention de cette race de chiens, comparée, pour la violence de la course, au torrent qui se précipite du haut d'une montagne. L'imagination aime à suivre, dans les noires forêts de l'Irlande, ces chasses fantastiques au pourchas des loups, des daims, des cerfs immenses et branchus :

Bois vivants qui couraient à travers les grands bois.

Cependant, la race antique des cerfs et des daims diminuait de siècle en siècle, avec la forêt elle-même. Le loup, auquel les chiens avaient fait une guerre implacable, commençait à disparaître. La race des rudes gentilshommes, qui se livraient avec le plus de transport à ces chasses — images de la guerre — se modifiait de jour en jour. Le chien étant — si l'on ose ainsi dire — une créature conditionnelle, suspendue à la main de l'homme, l'espèce de ces lévriers ou des chiens-loups se perdit avec les cerfs et les loups, qui s'effaçaient avec l'âge héroïque ou militaire qui était accompli. Ne répondant plus à un besoin incessant — celui de la destruction — ils furent négligés et s'éteignirent. On cite le dernier propriétaire du dernier chien qui avait conservé en Irlande la pureté de la race.

L'histoire du chien est partout liée à celle de l'homme. On retrouve dans la race canine des Highlands, par exemple, un reflet de la vie chevaleresque. Ce hardi lévrier était employé, dans les montagnes de l'Écosse, à chasser le loup, le daim, le cerf, la biche, dont ces montagnes abondaient autrefois. Aujourd'hui, le loup n'est plus, le daim n'existe guère que dans des parcs réservés, et le fameux lévrier — leur ennemi — est passé avec eux à l'état de souvenir. Le dernier exemplaire du chien national fut offert à sir Walter Scott, comme un gage de respect et d'estime, par un des derniers barons écossais. Ce magnifique chien gardait, à lui seul, le château et la propriété d'Abbotsford, qui était le séjour du célèbre romancier. L'extrême exercice auquel se livrait ce noble animal, entraîné par son ardeur naturelle, précipita ses destinées. Moïda (c'était son nom) repose aujourd'hui à la porte d'Abbotsford, qu'il a longtemps protégée. J'ai vu son tombeau. Une pierre tumulaire, sur laquelle la

main d'un artiste a creusé une tête de chien, consacre le lieu de sa sépulture. On y lit cette inscription :

Moïda, tu marmoreâ dormis sub imagine Moidæ
Ad januam domini. Sit tibi terra levis!

Non content de dresser le chien à la chasse des animaux dangereux ou nuisibles, l'homme l'a autrefois dressé à la chasse de l'homme. Les Espagnols avaient formé une race canine qu'ils employaient à poursuivre les Mores, et dont ils se servirent plus tard dans le sud de l'Amérique. L'exemple leur avait d'ailleurs été donné par Christophe Colomb lui-même! Pourquoi faut-il qu'aux plus beaux noms de l'histoire se rattachent de pareils souvenirs? Lorsque Colomb voulut soumettre les inoffensifs naturels de l'île d'Haïti ou de Saint-Domingue, il enrôla dans son corps d'armée un bataillon de trente limiers. Les chrétiens d'Europe lancèrent ainsi, plus d'une fois, ces mêmes chiens sur les peaux-rouges et sur les esclaves noirs qui avaient cherché un refuge dans les montagnes. En 1795, une centaine de limiers furent envoyés de la Havane à la Jamaïque, pour être employés à la guerre contre les nègres marrons. Le général Walpole voulut passer une revue de ces chiens et de leurs chasseurs, qui étaient presque tous Espagnols. Accompagné du colonel Skinner, il s'était rendu à un endroit appelé les *Sept Rivières*, et où devait avoir lieu la parade. A son arrivée, les Espagnols, au nombre de plus de quarante, parurent au haut d'une colline, rangés en ligne. — « Feu! » — A cet ordre, les chasseurs déchargent leurs fusils. Les chiens qui étaient alignés devant eux, en front de bataille, démuselés mais maintenus par des cordes, se précipitent en avant, avec une extrême furie. On voulait

montrer au général la manière dont ces chiens se conduiraient dans une véritable attaque, où ils auraient essuyé le feu des nègres marrons. La décharge n'avait pas plus tôt eu lieu, que les limiers foncent au milieu des cris des Espagnols, qu'ils entraînent avec une force irrésistible. Quelques-uns de ces chiens, enivrés par la chaleur de l'action, s'élancent — quoique retenus par des cordes — sur les fusils des chasseurs, les arrachent et les mettent en pièces. Leur impétuosité était si grande, qu'on ne les empêcha qu'avec beaucoup de peine de sauter au cou du général. Celui-ci trouva bon de regagner en toute hâte sa chaise de poste, et encore fallut-il recourir à tous les moyens de violence et de compression, pour que ces chiens sanguinaires ne se jetassent point sur les chevaux.

Nous pouvons nous faire une idée des atrocités commises dans cette chasse aux hommes par des faits qui malheureusement n'appartiennent point à des temps très-anciens. Quelques années avant que l'île de Saint-Domingue fût arrachée à la domination française, l'histoire du chien se rattachait encore, dans ces belles contrées, aux pages les plus sanglantes de l'histoire du genre humain. Dans la dernière guerre entreprise contre les nègres marrons ou révoltés — comme on les appelait — les blancs employaient régulièrement des limiers pour commencer la charge. Quelques maîtres poussèrent même la barbarie jusqu'à jeter leurs esclaves à ces chiens, qui les dévoraient tout vivants. L'éducation des limiers chasseurs d'hommes exigeait qu'on les confinât dans un chenil grillé comme une cage. Jeunes, on les nourrissait du sang des autres animaux, mais en petite quantité. Quand ils commençaient à grandir, on leur montrait de temps en temps, au-dessus de la cage, la figure d'un

nègre, tressée en bambou. Le mannequin était bourré à l'intérieur de sang et d'entrailles. Les chiens s'irritaient contre les barrières qui les retenaient en captivité, et, à mesure que s'accroissait leur impatience, on rapprochait de plus en plus, des barreaux de leur prison, l'effigie du nègre. Cependant leur nourriture subissait de jour en jour une réduction. Enfin, on leur jetait le mannequin, et, tandis qu'ils le dévoraient avec une voracité extrême, — cherchant à tirer les intestins — leurs maîtres les encourageaient avec des caresses. De cette manière, leur animosité à la vue des noirs se développait en proportion de leur attachement pour les blancs. Quand on jugeait cette éducation complète, on les envoyait à la chasse.

Le malheureux nègre n'avait aucun moyen d'échapper. A terre, il était poursuivi et déchiré en pièces; s'il cherchait un refuge sur un arbre, il était trahi par les aboiements des féroces limiers et tombait aux mains de ses maîtres, plus féroces encore. Ce n'est pas tout. Assez négligemment gardés dans le voisinage du cap Français, ces chiens, plus d'une fois, se détachèrent. Des enfants noirs rencontrés par eux sur la grande route furent attaqués et mangés en un clin d'œil. Souvent encore ils se jetèrent dans les bois circonvoisins, surprirent une inoffensive famille de laboureurs noirs en train de prendre leur chétif repas, arrachèrent le nouveau-né du sein de sa mère ou même dévorèrent l'homme, la femme, les enfants. Ces limiers retournaient ensuite au chenil, les mâchoires hideusement barbouillées par le sang de ces pauvres nègres, regardés comme innocents par les colons eux-mêmes, qu'ils nourrissaient de leur travail.

S'il est un spectacle affreux dans l'histoire, c'est celui de l'homme se servant ainsi de l'intelligence — cette flamme divine — pour dépraver les animaux eux-mêmes

et pour inspirer à la nature vivante ses criminelles passions contre sa propre espèce. La race de ces limiers chasseurs d'hommes s'éteindra, il faut l'espérer, avec l'esclavage, qui est un reste de la barbarie, et avec la guerre, qui — surtout vis-à-vis des races faibles et inférieures — est une iniquité sociale.

Un autre produit de la civilisation embryonnaire mérite bien de figurer dans la série des races canines imparfaitement réclamées à l'état de nature, je veux parler du *chien des Esquimaux*. Pour se rendre compte des services que rendent à l'homme ces utiles et à demi sauvages auxiliaires, il faut se reporter à la condition des Esquimaux eux-mêmes. Séparés du monde civilisé par des déserts de neige, par un boulevard de glace, par un hiver qui occupe les trois quarts de l'année, ces malheureux habitants des régions polaires avaient besoin de trouver un allié dans la nature vivante. Ils se servent du chien pour chasser le phoque, l'ours et le renne. Ce n'est pas tout encore; cet utile quadrupède fait l'office de cheval. On l'attelle à de lourds traîneaux qu'il tire et emporte sur la glace. L'infatigable patience de ces animaux de trait a été admirée par tous les voyageurs. Ainsi accouplées sous le joug, les pauvres bêtes font quelquefois quarante ou soixante milles en un seul jour. Encore leur traitement n'est-il pas des plus doux. Les coups et une chétive nourriture, telle est la récompense de leurs services. Attachés au traîneau dans lequel se tient le chasseur, ils harcèlent le renne avec une extrême énergie, jusque sous l'inévitable flèche qui lui est destinée. Un de mes compatriotes, le capitaine Lyon, qui avait eu plusieurs fois l'occasion d'étudier les mœurs de ces vigoureux coursiers, nous raconte ainsi ses impressions de voyage :

« Nos deux traîneaux étaient tirés par onze chiens de

grande taille et d'une majestueuse attitude. Un vieux, d'une sagacité particulière, était placé à la tête de chaque attelage : il était chargé de conduire les autres à travers les endroits les plus sûrs et les plus secs. Ces animaux ont, en effet, une telle crainte de l'eau, qu'ils endurent une sévère correction avant de se décider à nager. Le chien placé en tête du service obéit à la voix du conducteur ou cocher, qui ne frappe point, mais qui appelle de temps en temps le guide par son nom. Si les chiens ralentissent le pas, la vue d'un phoque ou d'un oiseau suffit pour les animer. Quand aucun de ces animaux ne paraît sur la glace, ces seuls cris : « Un phoque! un phoque! — un ours ! — un oiseau ! » excitent les jambes et les hurlements de tout l'attelage. C'était vraiment un beau spectacle de voir les deux traîneaux glissant à toute vitesse, — hommes et animaux confondus dans un seul cri. Nos véhicules volaient à travers les trous de la glace et les éclaboussures de l'eau avec la rapidité de deux diligences rivales... Le conducteur se tient sur le devant du traîneau, hors duquel il saute toutes les fois que son ministère est indispensable pour débarrasser la route des obstacles qui peuvent se rencontrer. La voix et un long fouet suppléent à l'office des rênes. Grâce à cet avertissement, les chiens tournent à droite ou à gauche aussi adroitement que des chevaux, quoiqu'ils soient toujours lancés à fond de train. Je ne me souviens pas d'avoir vu un de ces animaux recevoir ainsi les étrivières sans qu'il se vengeât aussitôt de la correction sur les oreilles de ses voisins. Les cris des hommes ne sont guère plus mélodieux que ceux des chiens. Leurs regards et leurs gestes — lorsqu'ils sont animés — ont quelque chose de sauvage et leur donnent l'air de démons chassant devant eux une troupe de loups. »

Le chien des Esquimaux n'aboie pas; il pousse seulement un long hurlement, mélancolique et rauque. Il ressemble au loup par la forme. Ses oreilles sont droites et pointues. Les jeunes sont soumis aux harnais dès qu'ils peuvent marcher; ils acquièrent ainsi bien vite l'habitude de tirer, à raison des efforts qu'ils font pour recouvrer leur liberté ou pour chercher leur mère. Lorsqu'ils ont deux ou trois mois, on les attache au traîneau avec des chiens adultes. Huit ou dix jeunes sont quelquefois mis de la sorte sous la charge de quelque vieil animal bien dressé. Là, grâce à de fréquentes admonitions et trop souvent à de cruels coups de fouet, ils acquièrent bientôt une éducation complète.

A la même famille se rattachent, avec des nuances : — le *chien de Sibérie*, dont les oreilles arrondies ressemblent à celles de l'ours; — le *chien du Kamtschatka*, qui, après un temps de liberté, retourne vers l'homme à l'époque où le réclame le service des traîneaux. Maltraité généralement par des maîtres inhumains, il a la conscience des châtiments injustes qu'on lui inflige; animé alors par un sentiment de vengeance, il renverse quelquefois à dessein le traîneau sur la glace; — le *chien d'Islande*, qui a, dit-on, été apporté aux Islandais par les Norvégiens; — le *chien du Groenland*, qui est ordinairement gris ou blanc, couleur de ces neigeuses contrées; — le *chien de Laponie :* il ressemble à un loup, excepté par la queue, qui est fourrée et recourbée comme celle de la race poméranienne. Le portrait d'un de ces animaux a été esquissé par le voyageur anglais Clarke :

« Nous avions, dit-il, un doux et estimable compagnon, un chien qui appartenait à l'un des bateliers. Ce chien nageait derrière le bateau. Si son maître agitait seulement la main, il traversait toute la largeur du lac autant

de fois qu'on voulait, tenant la moitié du corps et toute la tête ainsi que la queue hors de l'eau. Partout où il touchait terre, il battait les grandes herbes du rivage, le long du lac, à la recherche de quelques oiseaux. Puis il revenait à nous, rapportant à sa gueule des canards sauvages qu'il déposait dans le bateau. A peine avait-il remis la proie aux mains de son maître, qu'il s'éloignait de nouveau et retournait à la chasse. »

Partout le chien s'est assorti aux usages de l'homme et à la guerre entreprise par celui-ci contre les animaux. Nous en avons un exemple dans le chien qu'on emploie en Australie à la chasse du kanguroo. Cette chasse entraîne les plus grands dangers pour les courageux animaux qui s'y livrent. Souvent le kanguroo déchire un chien depuis la gueule jusqu'au ventre, avec un seul coup de ses griffes de devant. La race du chien kanguroo ressemble un peu à celle des *chasseurs de tigre* que nous avons rencontrés dans l'Amérique du Sud.

Les peuples situés dans le voisinage des eaux ont, pour ainsi dire, donné naissance à une sorte de basset — chasseur de loutres. Comme cette chasse, autrefois célèbre, a maintenant perdu beaucoup de son importance, les vrais *chiens-loutres* s'en vont. Ils sont généralement remplacés par le terrier écossais.

La plupart des animaux dangereux ou nuisibles — comme l'ours, le loup, la loutre — ont aujourd'hui à peu près disparu des contrées européennes : il n'en est pas de même du renard. Aussi la race des *chiens-renards*, nouvellement créée (elle n'existait pas il y a deux siècles), fleurit-elle aujourd'hui en Angleterre. Ces chiens, élevés par meute et en vue des seuls besoins de la chasse, peuvent être regardés comme des animaux parvenus seulement à un état partiel de domestication.

Les vrais chiens chasseurs sont pour ainsi dire les soldats de la race canine; ils battent par escadrons la plaine, la montagne ou la forêt, habitent à part dans leurs chenils ou leurs baraques et ne s'inquiètent point du tout des devoirs de la vie civile.

Dans la guerre d'extermination déclarée aux animaux sauvages, l'homme s'est proposé deux buts : assurer sa sécurité sur le globe et se procurer des moyens de subsistance. La chasse aux animaux inoffensifs, mais convoités pour leur chair, est aussi ancienne, selon toute vraisemblance, que l'apparition de notre race sur la terre. Ce qui est moins ancien, — quoique fort reculé sans doute, — c'est l'intervention du chien dans cette guerre économique dont la pauvre bête partage, à un bien faible degré, les bénéfices.

Parmi les races canines qui, selon les temps et les lieux, ont servi à l'homme de pourvoyeurs, il est curieux de retrouver un des monuments primitifs de l'art. J'appelle ainsi le chien dont les Indiens du nord de l'Amérique se servaient — et se servent même encore — pour chasser le lièvre, le renne et quelque autre gibier. Ce curieux animal a été découvert en quelque sorte par le docteur Richardson sur les bords du Mackensie. Il a le museau étroit, les oreilles pointues et droites, la queue épaisse et fourrée. Un individu de cette race que possédait le docteur Richardson, et qui était habitué à suivre le traîneau de son maître, fut tué et mangé par un des guides indiens. Interpellé sur sa conduite, l'Indien répondit qu'il avait pris cet animal pour un renard. La ressemblance est, en effet, considérable. Le docteur Richardson croit que cette variété de chien était autrefois très-répandue dans le nord de l'Amérique; mais, étant uniquement appropriée à la chasse à courre, elle

s'est perdue — ou du moins mêlée depuis l'introduction de la poudre à canon. A présent, cet animal ne se rencontre plus que sur les bords du Mackensie et près du lac du Grand-Ours; il est la propriété de quelques pauvres tribus indiennes. Un couple de ces chiens curieux fut rapporté par les voyageurs sir John Franklin et le docteur Richardson en Angleterre. C'étaient les premiers qu'on eut jamais vus en Europe.

Dans leur contrée natale, ils n'aboient pas : les deux individus amenés dans la Grande-Bretagne et donnés à la Société zoologique, conservèrent ce silence barbare; mais un jeune, étant né à Londres, apprit à imiter le langage des autres chiens. La possession de cet animal est extrêmement précieuse aux Indiens, qui subsistent presque entièrement des produits de la chasse. Ses pieds, larges, alertes et recouverts d'une épaisse fourrure, lui permettent de courir aisément sur la neige sans enfoncer, pourvu que la moindre croûte soit formée par le froid à la surface des plaines blanches. Il surprend alors le renne, le harcèle et le tient en échec jusqu'à ce qu'arrivent les chasseurs.

La race canine soumise à une éducation croissante, ouvrage et créature de l'homme, si l'on ose ainsi dire, a dû parcourir les mêmes phases de développement que l'homme lui-même. Nous avons étudié la vie du chien dans les sociétés primitives. Nous l'avons vu refléter les différentes formes de l'état chasseur — les mœurs des âges héroïques et militaires — en un mot les conditions de la barbarie. Il est temps de passer à une autre série de faits exprimée par une autre série de modifications animales. Arrivons à cet état de société qui mérite le titre de civilisation.

III. Chiens domestiques

Le *chien de berger* — reflet de la dure vie pastorale — forme la transition entre le chien barbare et le chien domestique proprement dit. Il ne faut pourtant pas croire, avec certains naturalistes, que cette variété, si généralement répandue à la surface du globe, constitue un type unique. Il y a autant de chiens de berger qu'il y a de pays : ils diffèrent entre eux comme les dunes de la Hollande diffèrent de la chaîne des Pyrénées, des Abruzzes ou de l'Himalaya; mais partout cet animal est remarquable par son obéissance, son attachement et sa frugalité. Sous des formes rudes et grossières, qui rappellent encore son origine (le chien de berger ressemble généralement au loup, au chacal ou au renard), il porte un brave cœur. L'année dernière, me promenant seul dans les montagnes de l'Écosse et ayant sous les yeux d'immenses troupeaux confiés à la garde d'un seul berger, je me suis demandé plus d'une fois ce que ferait l'homme sans le chien. Comment rassemblerait-il les diverses sections de son peuple — je parle du bétail — au milieu de ces précipices et de ces sommets inaccessibles sur lesquels les moutons aiment à paître? On peut dire que, sans le chien de berger, l'Écosse n'existerait pas ou ne serait que solitude.

Au contraire, avec l'assistance du chien, la charge de berger est relativement douce. Cet animal brave toutes les températures, supporte la faim et la fatigue et se contente d'une chétive nourriture. Le plus laborieux de sa race, il en est le moins vorace.

Un de mes compatriotes, le berger Hogg, avait un de ces chiens auquel il était difficile de refuser le titre

d'animal raisonnable — titre que l'homme s'est attribué à lui seul un peu légèrement. Une nuit, une troupe d'agneaux qui était confiée à la garde du berger, s'effaroucha et prit la fuite dans trois directions à travers les montagnes. Tous les efforts employés pour les retenir avaient été inutiles — « Sirrah! dit mélancoliquement le berger en regardant son chien : ils sont partis! » Il faisait une nuit trop épaisse pour que le chien et le maître se vissent même à la plus courte distance; mais le chien comprit la voix ou plutôt la parole de son maître et courut après les fugitifs. La nuit se passa dans d'anxieuses et inutiles recherches : Hogg et ses camarades — les autres chiens — battirent toutes les montagnes voisines, mais en vain. On n'eut aucune nouvelle du chien ni des agneaux. Le berger retournait alors vers son maître avec la triste conviction que sa place était perdue.

« Sur le chemin cependant, raconte-t-il lui-même, nous découvrîmes, au fond d'un ravin, un groupe d'agneaux : à leur tête se tenait le brave Sirrah, regardant autour de lui pour obtenir quelque secours, mais encore fidèle à sa charge. »

Le chien de berger est parvenu en Angleterre à un degré de perfection remarquable. Il n'a pas de queue — non que la nature lui en ait refusé une; mais l'homme la lui arrache quand l'animal est encore jeune, en extrayant avec les dents l'os qui forme la racine de cet appendice. Traité de cette manière, il fait plus de travail avec moins de fatigue. Ce que ces chiens, délivrés du fardeau de leur queue par une pratique cruelle, endurent de peine et ce qu'ils rendent de services est vraiment prodigieux. Leur sagacité est également très-grande — au moins pour tout ce qui se rapporte à leur ministère. Ils divisent et gouvernent le troupeau avec un ordre admirable. Ils con-

naissent chaque mouton confié à leurs soins, et même, lorsque l'ensemble du troupeau se trouve démembré par des ventes, ils ramènent, avec une certitude imperturbable, tout individu qui a quitté sa section pour en suivre une autre. Le chien de berger accomplit la plupart de ces fonctions, au moyen de simples manœuvres ou même de l'aboiement seul. Quand il est pourtant nécessaire de toucher les moutons avec la gueule, il les saisit seulement par la laine, sans mordre la peau et sans arracher la partie de la toison qu'il tient entre ses dents.

S'il est un tableau touchant dans la vie champêtre, c'est celui du berger qui voyage avec son chien et son troupeau. A peine si le chien prend quelque repos en se couchant aux pieds de son maître — quand le maître s'arrête. Lorsque l'homme veut s'absenter, il n'a qu'à intimer ses ordres au chien : celui-ci maintiendra à lui seul le troupeau. Les champs qui bordent la route peuvent être tranquilles, ils seront préservés contre la morsure des moutons gourmands — et cela sans autre défense que l'infatigable activité du chien, qui, tout fier de remplacer son maître, va, revient, tourne, retourne et monte ainsi la garde pendant des heures entières.

Le chien de berger est aussi ancien que l'état pastoral. M. Bartram a rencontré, dans la Floride, un chien qui ne diffère des loups de la contrée que par la faculté qu'il a d'aboyer. L'un de ces animaux avait été dressé par son maître (un indigène) à garder une troupe de chevaux, sans la surveillance de l'homme. Il existe, à Cuba, une autre variété de chiens féroces et traîtres. Ces chiens, malgré leur naturel violent, sont employés dans les Indes occidentales à conduire les troupeaux qui traversent les rivières. Je n'ai point à me louer de leur courtoisie, car, l'un d'eux me mordit un jour de manière à m'ôter, pendant

deux mois, l'usage du bras; mais l'impartialité veut que je rende justice à leur caractère utile. Lorsque des navires arrivent dans les colonies, avec une cargaison de bêtes vivantes, on les hisse hors du vaisseau — au moyen d'une bandoulière passée autour de la base des cornes. Les chiens alors les assistent et les aident à gagner le rivage. Il arrive que le bœuf ainsi suspendu par la tête se détache et tombe dans la rivière : deux chiens saisissent alors l'animal par les oreilles — chacun de son côté — et le forcent à nager dans la direction de la terre abordable. Dès que le bœuf touche le sol, ces chiens, quoique méchants, lâchent aussitôt prise.

Le chien de garde marque le passage de la vie pastorale à l'état agricole. On l'occupe surtout à défendre les étables, les greniers, les instruments de travail — en un mot la propriété, contre les entreprises des voleurs. Plusieurs variétés de la race canine ont été employées à cet usage. Une des plus belles est le *mâtin du Thibet.* Ce noble animal habite les plateaux de l'Himalaya. Ses maîtres constituent une sigulière race,— rudement cuivrée,—qui respire l'air des montagnes, un air fort mais court. Ces hommes labourent la terre et gardent leurs troupeaux. A certaines saisons, ils descendent des hauteurs pour se livrer au commerce. Souvent ils pénètrent jusqu'à Calcutta, apportant du borax, du musc et des parfums. Pendant ce temps-là, les femmes restent chez elles avec les chiens. Les établissements sont, en effet, sous la protection de ces gardiens, qui témoignent une aversion extrême pour les Européens. Toute face blanche les irrite et provoque leur défiance.

Le capitaine Turner était entré un jour dans un village du Thibet. « Je rôdais seul, dit-il, le long des maisons; voyant que tout était calme et tranquille, je

m'avançai dans une des ces clôtures de pierres qui servent de parc pour le bétail. Au moment où je franchissais le seuil de la porte, s'élança un terrible chien, assez grand — si son courage eût repondu à sa taille — pour mettre en fuite un lion. Il me tint en échec avec un furieux aboiement. J'étais un peu effrayé; mais je me souvins du caractère de la race. Ayant eu un de ces animaux en ma possession, je savais que, s'ils étaient dangereux, c'était surtout quand ils avaient la conscience de la crainte qu'ils inspiraient. Je fis donc bonne contenance. Quelques personnes sortirent de la maison et mon ennemi fut bientôt réduit au silence. Mais, si j'avais essayé de me sauver, il se serait probablement jeté sur moi et m'aurait déchiré en morceaux, avant que l'on pût venir à mon secours. »

Marco Polo, qui, le premier, a fait connaître le mâtin du Thibet, nous représente ces animaux « gros comme des ânes. » Quelques voyageurs ont ensuite démenti cette assertion, qui se trouve aujourd'hui pleinement confirmée par le récit d'autres voyageurs plus modernes. Le mâtin du Thibet dégénère, d'ailleurs, rapidement à mesure qu'il descend de ses âpres montagnes et qu'il s'avance vers des climats plus doux.

D'autres variétés de chiens, selon les temps et les lieux, remplissent ce même office de surveillant : — le *mâtin anglais*, aujourd'hui rare; — le *mâtin d'Espagne*, dont la tête est prodigieusement grosse, et dont la grande force n'a d'égal que le courage : on l'emploie aux combats de taureaux; — le *bouledogue*, célèbre pour l'opiniâtreté avec laquelle il se fixe sur l'objet mordu. Ces terribles chiens ne sont point dépourvus de quelques bonnes qualités, telles, par exemple, que l'attachement envers leur propriétaire. M. Jesse raconte l'his-

toire d'un bouledogue accoutumé depuis plusieurs années à accompagner son maître qui voyageait. Un nouveau favori ayant pris, dans la voiture, la place de l'ancien,— celui-ci refusa de manger, tomba en langueur et mourut.

En 1803, une société s'était fondée en Angleterre pour supprimer le vol. Elle se procura et éleva un limier chargé de découvrir les malfaiteurs. Afin de montrer l'utilité de cette nouvelle application du chien, un voleur fut lâché, à peu près vers dix heures du matin, d'une place où il y avait un grand concours de monde. Une heure après, le chien fut mis à la poursuite du fugitif. A la suite d'une chasse qui dura une heure et demie, le limier trouva l'homme caché, à plusieurs milles de là, dans un arbre. — Je ne sache point que cette expérience ait été continuée. Il y a pourtant, dans la Grande-Bretagne, des hommes graves qui pensent que le chien pourrait être avantageusement utilisé pour la police des villes et des campagnes. Il remplacerait, ou tout au moins aiderait les recherches de la justice, toutes les fois qu'il s'agit de découvrir les auteurs d'un crime. On a objecté qu'il serait dangereux de lui confier de telles fonctions à cause de la violence de son caractère; mais le limier anglais ne mord jamais celui qu'il poursuit. Il le chasse seulement vers un repaire, et alors, par de sonores aboiements, il indique le lieu où la personne est cachée.

Ce qui rendait surtout ces chiens propres à un tel service public, c'est l'étendue et la sûreté de leur flair. On cite de cette faculté commune à toute la race canine— mais avec des degrés très-différents—plus d'un exemple qui semble tenir du merveilleux. Un lord, grand amateur de chiens, avait instruit un jeune limier. Voulant montrer à quel état de développement le nez de l'animal était parvenu, il envoya un de ses domestiques dans une

ville située à quatre milles du château,—puis, de là, à une autre ville éloignée encore de plus de trois milles et où se tenait un marché. Le chien, sans voir l'homme qu'il devait traquer, le suivit à la piste au moyen de l'odorat seul. Malgré la multitude de gens qui se rendaient, ce jour-là, au marché—et malgré le grand nombre de voyageurs qui croisaient cette même route dans toutes les directions — le chien n'hésita point. Il se rendit tout droit à la première ville, — puis de celle-ci à la seconde où se tenait le marché, et dont il traversa les rues sans faire attention à la foule qui les encombrait? Le chien ne se donna point de répit qu'il n'eût découvert la maison où était l'homme qu'il cherchait : il le trouva dans une chambre au second étage.

Voici un autre exemple de l'odorat infaillible du limier anglais : — un domestique, destitué de sa charge par un gentleman du Nord, se glissa dans les écuries de son maître, pendant la nuit, et coupa par vengeance les oreilles et la queue d'un cheval de chasse favori. Les chiens donnèrent l'alarme pendant une heure, et un limier, introduit dans les écuries, prit aussitôt la piste. Après avoir suivi les traces de l'homme pendant plus de vingt milles, il s'arrêta à la porte d'une certaine maison, d'où il fut impossible de l'éloigner. Ayant réussi à se glisser dans la maison, il monta tout en haut, et, poussant avec fureur la porte du grenier, il trouva l'objet de ses recherches. Le domestique était au lit; le chien le saisit aussitôt, et il l'eût mis en pièces, si, heureusement, le maître, qui n'avait point perdu de vue les poursuites de l'animal, ne fût accouru au secours du malfaiteur.—Nous laissons à penser si un tel auxiliaire ne pourrait point être utilisé en vue de la sûreté publique. On comprend alors le sens nouveau et profond qu'aurait cette phrase,

imprimée dans les journaux à la suite d'un attentat quelconque : « La justice informe. »

Le chien semble préparé par la nature à la police des villes. A Londres, par exemple (où les fonctions de la sûreté publique n'ont, d'ailleurs, pas le caractère odieux qu'elles revêtent dans certains pays du continent), le chien est l'ami du *policeman*. Il y a quelques années, un policeman avait été tué à Kingstown dans des circonstances mystérieuses. La justice informait. Un petit chien actif et fureteur, appartenant à la race de l'épagneul, rôdait chaque jour autour de la chambre de la victime, entrait, sortait et semblait prendre à l'enquête des magistrats un intérêt tout personnel. On admira la conduite de l'animal, et un des juges d'instruction demanda à l'un des officiers de la sûreté publique : « A qui appartient ce chien? — Oh! répondit l'officier, ne le connaissez-vous point? J'aurais cru que tout le monde connaissait Peeler, le chien de la police. » Le juge s'informa alors de l'histoire de l'épagneul. Voici cette histoire en peu de mots :

Il y a quelques années, le pauvre petit Peeler avait tenté l'appétit d'un énorme chien du mont Saint-Bernard ou d'un terre-neuve, — le géant, je pourrais dire l'ogre de sa race. Le malheureux épagneul courait grand risque d'être dévoré et de servir de déjeuner à Sa Majesté canine, le Gargantua des neiges — lorsqu'un policeman intervint. D'un coup de son bâton, il abaissa le fort et releva le faible. Depuis ce temps-là, Peeler a conçu une reconnaissance sans limites pour les hommes de police. Où ils vont, il va, — ou, pour mieux dire, il suit. Il monte la garde avec eux, et charme par sa présence l'ennui des longues factions, — ou bien encore, il aide ses amis à arrêter les perturbateurs du repos

public. Peeler s'est constitué lui-même inspecteur de police en chef; il va d'une station à une autre, et, quand il a visité un district de la ville, il continue sa ronde dans les quartiers voisins. On le voit souvent entrer au chemin de fer de Kingstown, monter dans un waggon de première classe et se rendre à Black-Rock. Là, il visite la station de police, continue son tour d'inspection jusqu'à Booterstown, attend le passage du convoi et se rend ailleurs pour observer les habitants. S'étant assuré par ses propres yeux que tout est en ordre (*all is right*), il retourne par un train du soir à Kingstown. De même que Peeler a ses attachements, il a ses antipathies. Il existe surtout un homme pour lequel il éprouve une répugnance extrême; un jour qu'il le rencontra dans un waggon, il descendit et attendit le train suivant, préférant souffrir un retard d'une demi-heure plutôt que de subir une pareille compagnie. Sa partialité pour les hommes de police est extraordinaire. Toutes les fois qu'il rencontre un homme en habit de constable, il exprime sa joie en dansant et en marchant à côté de lui, — non sans se frotter contre les jambes du fonctionnaire public. Il devine même quelques-uns de ses amis et les aborde jusque sous l'habit bourgeois; mais il faut pour cela que ce soient de vieilles connaissances. Ainsi recherchés par l'animal dévoué, les gardiens de la ville de Londres ne le traitent point avec moins de courtoisie. Partout où va Peeler, il reçoit d'eux une croûte de pain, une petite tape d'amitié sur la tête, une caresse sur le dos. Peeler aime les policemen durant leur vie, il ne les oublie point après leur mort. On le vit dernièrement assister au convoi de Daly, le policeman qui fut tué à Kingstown. — Le mélodrame, l'histoire, la légende ont déjà immortalisé quelques chiens célèbres : le chien de Montargis,

le chien du soldat, le chien de l'aveugle, le chien du mont Saint-Bernard. — Les Anglais doivent maintenant revendiquer un autre type non moins intéressant de l'intelligence et de la fidélité canines : Peeler, le chien du policeman ! — Peeler dont le cœur est aussi grand que sa taille est petite — et qui, après avoir reçu un service d'un seul agent de l'ordre public, a étendu à tous les hommes du même état et du même uniforme le sentiment de la reconnaissance (1).

Employer les chiens à certains services publics n'est point une idée absurde ni chimérique. Le problème a déjà été résolu, au moins en partie, par le chien de Terre-Neuve. Naturellement porté à être utile, doué d'ailleurs d'une force athlétique, ce généreux animal rend dans son pays natal autant de services à l'industrie qu'en rendent les poneys et les bidets dans nos sociétés européennes. Ses fonctions sont très-étendues. Il garde et défend la maison. Je me souviens d'un noble chien de cette race qui appartenait au professeur Dunbar, d'Édimbourg. Il accompagnait — je parle du chien — les élèves, à titre de protecteur, et vraiment il accomplissait en conscience tous les devoirs d'une telle charge. Les jours de promenade, il empêchait tout le monde — homme ou bête — d'approcher du jeune peuple confié à ses soins. Quand, au retour, il voulait faire ouvrir la grille de la maison, il se suspendait lui-même, avec ses pattes ou avec sa gueule, au cordon de la clochette. — Enfin, le chien de Terre-Neuve a été employé à surveiller le bord des rivières. On lui apprend à tirer de l'eau les hommes et les enfants qui se noient. Dans plusieurs

(1) Quoique j'aie cru devoir conserver la forme du présent de l'indicatif, on chercherait vainement aujourd'hui Peeler dans les rues de Londres : il est mort.

grandes villes, ce fonctionnaire public est déjà nourri et logé aux frais de l'État, dans de jolies niches, sous les arches des ponts. Le nombre des personnes sauvées par lui de la mort est, dit-on, considérable.

Il faut que je paye moi-même ma dette de reconnaissance à ce chien protecteur de l'homme. J'étais aussi (il y a longtemps de cela) professeur dans une pension d'Édimbourg et je conduisais mes élèves sur le bord d'une rivière profonde, quand l'un d'eux, — grand espiègle, — emporté par son humeur indocile, courut sur des trains de bois et tomba dans l'eau. Il était perdu, si l'*Ours blanc* (White-Bear) n'eût été là. J'appelais ainsi un grand chien de Terre-Neuve, presque entièrement blanc, que j'avais élevé et qui m'accompagnait toujours dans mes promenades. Le chien me regarda, vit ma pâleur, et, lisant dans mes yeux l'émotion qui me glaçait le sang, sauta d'un bond dans l'eau, d'où il ramena sur le rivage l'enfant évanoui. Il semblait heureux et paraissait comprendre la terrible responsabilité dont il m'avait déchargé.

Une invention toute britannique est l'application du chien à la pratique des voyages. Un voyageur anglais s'est servi de ces utiles auxiliaires pour traverser les déserts de l'Afrique. « Notre troupe, dit-il, consistait en vingt-cinq chiens de différentes sortes et de différentes tailles. Cette variété, quoique fortuite, — car j'étais obligé de prendre tout ce qu'on me donnait, — nous rendit les plus grands services dans le cours de l'expédition. J'observai que ceux-ci donnaient l'alarme d'une manière et ceux-là d'une autre. Les uns étaient plus disposés à monter la garde contre les hommes, et les autres contre les animaux sauvages. Il y en avait qui découvraient un ennemi par la finesse de leur oreille, et

d'autres par la délicatesse de leur odorat. La vitesse de plusieurs nous fut utile pour atteindre le gibier. J'en connais qui nous vinrent en aide seulement par leur vigilance et leurs aboiements; j'en pourrais citer aussi dont le courage tenait en échec les bêtes féroces. Nous ne pouvions entretenir, il est vrai, une si grande meute de chiens sans ajouter encore à nos embarras de voyage. Il était surtout difficile de les fournir d'eau; mais nos peines furent récompensées par d'incalculables avantages. Souvent ils contribuèrent à notre sûreté et toujours à notre bien-être. Grâce à eux, nous pouvions reposer avec confiance, sachant qu'un danger ne pouvait approcher de nous, — sans que nous en fussions avertis par eux. Les mots ne peuvent exprimer la valeur et la fidélité de ces animaux. Un voyage dans des contrées qui abondent en bêtes sauvages de toute espèce, nous fournit de continuelles occasions d'apprécier leur caractère. Quel contraste entre les mœurs des bêtes de proie, qui fuient à l'approche de l'homme, et ces braves compagnons de notre race, trop souvent maltraités! — Plus d'une fois, quand nous avions voyagé à travers ces plaines où les fauves habitants du désert avaient disparu — en nous voyant, — je tournais mes yeux vers mes chiens pour admirer leur attachement; oh! comme je leur savais gré, au fond de mon cœur, de préférer notre société à la liberté des autres quadrupèdes! — Souvent, au milieu de la nuit, au moment où mes gens étaient tous endormis autour du feu, je contemplais avec un sentiment de reconnaissance les zélés animaux couchés à côté d'eux, et je me trouvais porté à les estimer à cause de leur estime pour le genre humain. Combien de fois, au milieu de ces déserts de l'Afrique, où nous errions, ne rencontrant autour de nous que des ennemis

— opprimés par la nature, — exténués par les tourments et par les privations de toute sorte, — embarrassé moi-même des soins du commandement vis-à-vis de mes semblables difficiles à conduire, — combien de fois, dis-je, ai-je tourné mes yeux vers mes seuls amis ! Oh ! que l'homme est inférieur à ces nobles animaux, quand il se montre animé par des vues égoïstes ! »

La civilisation étant un fait successif, le chien s'est prêté, selon les temps, les climats et les diverses sociétés, à tout ce que l'homme exigeait de lui. Compagnon de nos travaux, de nos migrations et de nos déplacements sur le globe, il paraît jouir comme nous du privilége de l'ubiquité. Dans les pays froids, il s'adapte aux rigueurs du climat en se couvrant d'une fourrure épaisse et laineuse. Dans les pays chauds, au contraire, il se dépouille entièrement de poil. Tous les peuples — selon leur degré de développement — ont cherché en lui un auxiliaire ; quelques-uns même, comme les Chinois, élèvent le chien pour le manger. Ils destinent à cet usage une petite espèce canine, ordinairement jaune ou noire, qui ne diffère presque pas de la variété poméranienne. Dans plusieurs villes de la Chine, on rencontre des bouchers de chiens. La chair de cet animal jouit d'une grande estime, surtout quand elle est grillée. On assure que les maîtres d'hôtel, pour attirer des convives à leur table d'hôte, se servent de cette annonce engageante : « Ici l'on mange du chien *rôti.* » Cette immolation régulière du chien, employé sans scrupule comme animal de boucherie, décèle d'ailleurs une race sensuelle, économe et avide, qui fait viande de tout. — Quelle distance entre la condition du chien dans ces sociétés corrompues ou abâtardies et celle du chien dans nos contrées ! Hôte du foyer domestique, partageant les travaux, les fêtes, faisant les

commissions, contribuant à préparer quelques-uns des aliments, battant le beurre, gardant les enfants, le caniche, par exemple, est, si l'on ose ainsi dire, un membre de plus dans la famille, — surtout dans la famille du pauvre!

Un de mes camarades — j'étais alors étudiant en médecine — avait un superbe caniche blanc, d'une rare intelligence. L'animal accompagnait tous les jours son maître aux leçons du professeur. Là, son maintien était parfait. Il écoutait en silence et avec une attention grave, comme s'il eût voulu saisir quelque vague reflet de la pensée humaine. Assis sur le banc, les yeux dirigés sur le professeur—qui, je dois le dire, n'avait pas la vue très-bonne — entouré de livres, notre quadrupède semblait comprendre chaque mot du cours. Un matin, le temps était pluvieux et la salle — qui d'ailleurs n'était jamais très-pleine—se fût trouvée cette fois tout à fait vide, sans la présence de l'étudiant auquel appartenait le caniche. Par extraordinaire, il avait laissé son chien à la maison. « Messieurs, dit alors, en commençant sa leçon, le professeur myope : je suis triste de voir que l'étudiant en paletot blanc, dont je n'ai cessé d'admirer le zèle, s'est, contrairement à ses habitudes, absenté aujourd'hui. »

Il est intéressant d'étudier le chien dans ses rapports avec l'homme; mais il n'est pas moins curieux de le suivre dans ses rapports avec ses semblables. Un gentleman, habitant le comté de Fife, avait un très-beau terre-neuve, d'un caractère doux et sociable. Dans le voisinage, sur deux autres points et à une distance d'environ un mille les uns des autres, demeuraient deux autres puissants chiens, mais d'un caractère moins traitable que le terre-neuve. L'un d'eux était un grand et fort mâtin, qui

servait en qualité de chien de garde chez son fermier; l'autre était un solide bouledogue, qui surveillait le moulin de la paroisse. Comme chacun de ces chiens, dans la résidence de son maître, était le seigneur des autres animaux, ils avaient contracté tous les trois une bonne dose d'orgueil aristocratique et d'humeur guerroyante. Ces trois puissances ne se rencontraient guère sans maintenir leur dignité respective par un défi suivi d'une bataille.— Le terre-neuve — outre la garde de la maison qui lui était confiée — se prêtait volontiers à différents services domestiques: tous les matins, on l'envoyait à la boutique du boulanger, dans le village situé à un mille de là. Parti avec une serviette qui contenait l'argent noué dans un coin, il revenait avec la valeur de la monnaie, représentée en pain.

Dans ce même village, il y avait une population de chiens inutiles— et, en outre, fort méchants. D'ordinaire, milord Terre-Neuve traitait cette ignoble race avec la morgue aristocratique que les gros chiens témoignent généralement pour les petits. Lorsque le terre-neuve revenait de la boutique du boulanger, il trouvait régulièrement son dîner servi, et vaquait tranquillement, pendant le reste de la journée, aux soins du ménage. — Un jour, cependant, le chien retourna avec sa robe salie et les oreilles écorchées. Sa Seigneurie avait été en butte à une attaque combinée des autres chiens,—pendant que, tout entière aux fonctions de sa charge, elle n'avait pas les moyens de se défendre.

Au lieu d'attendre son dîner comme de coutume, le terre-neuve déposa ce jour-là lestement la serviette et le pain, puis il s'esquiva. On le vit alors se diriger en droite ligne vers la maison du fermier — ou plutôt vers la loge du chien du fermier. Les gens de la ferme remar-

quèrent cette visite inaccoutumée. Ils interprétèrent d'abord cette démarche comme un congrès de paix entre deux puissances belligérantes. Après un pourparler diplomatique, dont il serait difficile de reproduire les termes,— les deux fiers rivaux prirent ensemble la route du moulin. Arrivés là, nos ambassadeurs engagèrent — au bout d'une courte entrevue — le chien du moulin comme un allié dans leur mystérieuse coalition. La route directe du village dans lequel le chien de terre-neuve avait été indignement outragé passait immédiatement devant la maison de son maître; mais, à côté, était un chemin de traverse, solitaire et tortueux, qui serpentait derrière le moulin. Ce fut celui-là qu'on choisit. Les trois chiens gagnèrent par là le village, et le parcoururent en grande colère, punissant çà et là toute la vile canaille — toute celle du moins qui tomba sous leurs dents. Après avoir pris leur revanche, et s'être lavés dans un fossé, les trois rivaux retournèrent — chacun dans la maison de son maître. Lorsque, plus tard, deux d'entre eux se trouvaient, par hasard, en face l'un de l'autre, les vaillants chiens déployaient, guerrier contre guerrier, la même ardeur martiale qu'ils avaient montrée dans les précédentes rencontres.

Il y a des exemples d'autres chiens entre lesquels un service momentané fut, au contraire, le lien d'un raccommodement,— on pourrait même dire d'une amitié durable. Le fait suivant s'est passé à Donaghadee, au moment où l'on construisait le port pour le déchargement des bagages. — Les deux héros de cette nouvelle aventure étaient encore un terre-neuve et un mâtin. Quoique l'un et l'autre fussent d'un bon caractère,— pris séparément, — ils étaient dans l'habitude de se battre, lorsqu'ils se rencontraient. C'étaient, du reste, deux vigoureux lutteurs.

Un jour qu'ils avaient soutenu l'un contre l'autre une bataille violente et prolongée, sur la jetée de Donaghadee, ils tombèrent tous les deux à la mer. La jetée était longue et escarpée : ils n'avaient donc d'autre moyen de salut que de nager. Seulement, la distance qu'ils devaient parcourir à la nage était considérable. Jeter de l'eau à des chiens qui se battent, est un moyen infaillible de mettre fin à leurs hostilités : on peut donc s'attendre à ce que le même effet fut produit sur les deux combattants tombés dans la mer. Chacun d'eux faisait de son mieux pour regagner le rivage. Le terre-neuve, étant un excellent nageur, se tira lestement d'affaire : il aborda tout mouillé sur la côte, où il fit quelques pas en se secouant. Puis, au même instant — témoin des efforts de son récent antagoniste, qui, n'étant point nageur, s'épuisait à lutter contre l'eau et était sur le point de s'engloutir, — le terre-neuve fut pris d'un généreux sentiment. Il se précipite de nouveau à la mer, prend le mâtin par le collier, et, lui tenant la tête hors de l'eau, le ramène sain et sauf sur le bord. Cette heureuse délivrance fut suivie d'une scène de reconnaissance vraiment touchante entre les deux animaux. Désormais ils ne se battirent plus ; on les voyait toujours ensemble; enfin, le terre-neuve ayant été écrasé par un waggon chargé de pierres, l'autre chien se lamenta et fut longtemps inconsolable.

Une autre anecdote — et celle-ci est à ma connaissance personnelle — donnera une idée du degré d'intelligence auquel l'éducation peut élever les facultés du chien. J'avais l'habitude de me baigner tous les matins à l'extrémité du rivage de New-Haven, — à un mille de distance à peu près de l'endroit où je demeurais. Dans ce temps-là, j'étudiais en médecine, et, durant les mois d'été, je suivais les cours de botanique du docteur

Graham. Ces cours se faisaient à Inverleith-Row, dans le jardin botanique — sur mon chemin, en allant de la mer chez moi. J'emmenais tous les jours avec moi Lincoln, un grand chien danois qui défiait aisément à la lutte deux ou trois terre-neuve. A mon retour de la mer, j'avais coutume de lui donner son congé à la porte du jardin, et d'entrer seul au cours. Un jour, en sortant de prendre mon bain, je me souvins — à peu près à mi-chemin d'Inverleith-Row — que j'avais oublié ma serviette : elle était restée au bord de la mer dans le hangar approprié pour les besoins des baigneurs. Plutôt pour rire que sérieusement, je me tournai alors vers le chien et lui dis : « Lincoln, j'ai oublié ma serviette : va me la chercher ! » A ma grande surprise, l'intelligente créature, après avoir regardé d'abord mes mains vides et ensuite la serviette d'un camarade, retourna en toute vitesse vers New-Haven. Lorsque je quittai le jardin, à la fin de la leçon, je trouvai le fidèle et intelligent animal, qui m'attendait avec la serviette dans la gueule.

Le naturaliste ne doit point se borner à l'étude des caractères extérieurs : il doit pénétrer le mystère de la vie animale. Aucun être organisé ne se prête mieux que le chien à cette intéressante histoire des faits. Nulle autre créature sur la terre ne présente, en effet, au même degré cette réunion curieuse de facultés natives et de facultés cultivées par la main de l'homme. Tel est le motif pour lequel je m'arrête plus longtemps à la vie du chien qu'à celle de tout autre animal : mieux que tout autre, il peut nous fournir les éléments pour résoudre le problème de l'instinct et de la raison — deux facultés qui se confondent sur l'extrême limite, quoique toujours séparées par une nuance délicate. On peut se demander si la connaissance, — ou, comme disent les phrénologistes, si

l'organe du temps — existe chez le chien domestique. Quelques exemples semblent indiquer que cette puissance morale ne lui manque point. J'en ai eu moi-même une preuve sous les yeux. — Un beau chien de Terre-Neuve appartenait à un aubergiste du Dorsetshire. Chaque matin, — au coup de huit heures, — il prenait dans sa gueule une corbeille contenant quelques sous, puis il allait à la boutique du boulanger, qui remplaçait la monnaie par un certain nombre de petits pains. Ainsi chargé, Neptune (c'était le nom du chien) retournait à la cuisine et déposait les provisions en lieu de sûreté. Jusqu'ici, Neptune ne faisait guère que ce que font—nous l'avons vu déjà — beaucoup d'autres commissionnaires de sa race; mais, voici qui est plus remarquable. Il ne prenait jamais la corbeille et n'essayait même point de s'en approcher le dimanche matin. Pour comprendre l'étendue de cette observation, il faut savoir avec quelle rigueur toute protestante s'observe, en Angleterre, le jour du Seigneur. Le dimanche, toutes les boutiques sont fermées : le four lui même chôme. Quelques naturalistes ont voulu expliquer autrement que par la notion du temps la conduite de cet animal si bon *sabatérien*. Ils ont dit, par exemple, que la vue des vêtements de fête,— surtout la vue des femmes, mieux mises le dimanche que les autres jours de la semaine, — indiquait à l'intelligent quadrupède le jour du repos. Je ne déciderai point; mais, dans les deux cas, on conviendra que l'animal était obligé de se livrer à un acte de réflexion pour agir ainsi.

Le même doute existe relativement à l'organe ou à la faculté du calcul. Le fait suivant a été observé, dans un village de l'Écosse où je passais mes vacances de professeur. Un chien de ferme était particulièrement chargé

de la surveillance des poules, qu'il défendait avec une ardeur extrême contre les renards, les fouines et les autres ennemis. Chaque soir, notre gardien fourrait sa tête dans le trou du poulailler, et comptait en quelque sorte ses pupilles pour s'assurer qu'aucune d'elles ne manquait au rendez-vous. Un jour, le fermier vendit trois de ses poules à un marchand qui passait dans le village. Le chien — étant, pendant ce temps-là, de commission — n'avait point assisté au traité conclu entre les deux hommes. Le soir, il passe sa tête comme à l'ordinaire par la lucarne et s'aperçoit, à son grand désappointement, que la bande des gallinacés confiée à ses soins est diminuée. Il part alors comme un trait, parcourt le village, rencontre, à un mille de là, le marchand, qui s'éloignait avec sa marchandise, — le renverse, — saisit sur la charrette la cage où étaient les trois poules, les délivre et les ramène triomphalement au gîte. Le fermier, stupéfait et contrit de voir revenir ses poules, jura, mais un peu tard, qu'il ne conclurait plus de tel marché sans en prévenir son chien.

Je me défie, en général, des expériences qu'on montre pour de l'argent et des *chiens savants* en particulier. — L'un de mes amis — naturaliste distingué et homme de bonne foi — engagea néanmoins, il y a quelque temps, une partie de dominos avec un chien instruit par un amateur. Ce dernier, jouissant d'une fortune indépendante ne faisait pas commerce de son art. Les deux partenaires — mon ami et le chien — s'assirent l'un en face de l'autre à la même table. Six dominos rélevés sur les coins furent placés devant le chien et six autres devant la personne. Le chien, ayant un *double*, le prit dans sa gueule et le posa au milieu de la table. Les deux joueurs épuisèrent successivement et alternativement leurs six dominos —

l'un et l'autre plaçant les pièces dans l'ordre indiqué par les règles du jeu. Six autres dominos furent alors tirés au sort par les deux adversaires ; ils continuèrent la partie, et le plus raisonnable des deux — c'est l'homme que je veux dire — plaça avec intention un nombre qui ne s'accordait pas avec le nombre posé sur la table. Le chien, supris, fit un mouvement d'impatience et finit par aboyer. Voyant qu'on ne tenait pas compte de son observation, il chassa avec son museau le nombre faux, en prit un convenable dans son jeu et le mit à la place de l'autre. La personne joua alors correctement; le chien continua sur le même pied et gagna la partie. Je ferai remarquer de nouveau que le professeur du chien (on me passera l'expression) cherchait dans de tels exercices un plaisir et non une industrie. On ne peut donc guère soupçonner la fraude de la part d'un homme désintéressé — et d'ailleurs parfaitement honorable.

La conscience a longtemps passé aux yeux des philosophes pour un don particulier à l'humanité. Je n'entends point les contredire, ni destituer notre race d'un privilége qui l'honore. Il faut pourtant que je dise ce que j'ai vu. Un chien de prix, élevé à la campagne, mais amené à Londres par son maître, avait été soumis, pendant l'été de 1851, à une servitude pour laquelle les individus de la gent canine témoignent en général — surtout dans les commencements — une extrême répugnance. Je veux parler de la muselière. Le chien parcourait seul une des rues de Londres. De temps en temps, il s'arrêtait, et, avec ses pattes de devant cherchait à se débarrasser de l'instrument odieux qui lui tenait la gueule captive. Je l'observais avec cette attention et ce sentiment de réelle sympathie que m'inspirent toutes les créatures vivantes. Les efforts de l'animal furent d'abord impuissants; mais, la patience

vient à bout de tout, et, à force de frotter sa tête contre le rebord du trottoir, le chien réussit à se délivrer. La muselière tomba, et le chien passa outre. Puis je le vis tout à coup s'arrêter, comme si un scrupule eût traversé l'âme de l'animal. — Les animaux ont donc une âme? direz-vous! Pourquoi pas (1)? — Le chien revint sur ses pas, et, pris de remords, ramassa lui-même la muselière, qu'il reporta tristement, mais fidèlement, à son maître. On répondra peut-être que le pauvre diable craignait les coups : c'est possible, mais le maître de l'animal, avec lequel je fis connaissance ce jour-là même, était un homme doux qui traitait Hector en enfant gâté. Je suis donc autorisé à croire que les rudiments de la conscience — sinon la conscience elle-même — existent chez le chien.

Quelques maîtres, admirant l'intelligence de leur chien, disent quelquefois : « Il ne lui manque que la parole. » La parole elle-même ne manque pas toujours. Leibnitz nous raconte avoir rencontré, en Saxe, un chien qui prononçait distinctement vingt mots. Cette faculté est rare; mais, si l'on rencontre peu de chiens parlants, il ne manque point de chiens qui entendent et comprennent le langage humain. Le docteur Gall possédait un chien qui avait l'*organe de la mémoire des mots.* « J'ai fait à ce sujet, raconte le célèbre physiologiste, les observations les plus suivies. J'ai parlé souvent avec intention d'objets qui pouvaient intéresser mon chien, en évitant de le nommer lui-même et sans laisser échapper aucun geste qui pût éveiller son attention. Il n'en témoigna pas moins du plaisir ou du chagrin, suivant l'occasion ; il manifestait ensuite par sa conduite qu'il avait très-bien

(1) Plusieurs théologiens ont conclu eux-mêmes à l'existence d'une âme chez les brutes, seulement d'une âme inférieure et mortelle.

compris quand la conversation le concernait. » Lorsque Gall quitta l'Allemagne et vint s'établir à Paris, il emmena avec lui son chien. Dans les commencements, le pauvre animal parut étonné et malheureux de ne plus rien comprendre à la conversation. Peu à peu cependant il apprit le français et devint également fort dans les deux langues. « Je m'en suis assuré, affirmait Gall, en disant devant lui des périodes en français et en allemand. »

La sagacité du chien a été plus d'une fois détournée des intentions de la nature et exploitée pour de mauvais desseins. De quoi l'homme n'abuse-t-il pas! La ville de Londres ne manque pas d'épagneuls qui, grâce aux leçons de leurs maîtres, cultivent avec beaucoup trop d'art le *vol au mouchoir*, le *vol à la bourse*, le *vol à la montre* et toutes sortes d'autres branches du métier. Le chien se rend quelquefois complice de ruses plus innocentes. L'anecdote suivante m'a été racontée par un gentleman dont la véracité ne saurait être mise en doute. Étant un jour à Paris, il passait sur un des ponts de la Seine, lorsque ses bottes—qui étaient, d'ailleurs, parfaitement cirées — se trouvèrent injurieusement salies par un caniche; l'animal avait frotté ses pattes sur les pieds de l'Anglais. Celui-ci s'avança, en conséquence, vers un homme qui stationnait sur le pont avec une boîte, et fit réparer l'outrage qu'avait subi sa chaussure. La même aventure se renouvela le lendemain et les jours suivants. Pour le coup, la curiosité de l'Anglais fut excitée, et, cette fois, il observa attentivement le chien. Il le vit alors se diriger vers la Seine, tremper ses pattes dans la boue que la rivière dépose sur ses bords, puis remonter sur le pont et attendre là une personne bien propre, bien chaussée, bien cirée — sur les souliers de laquelle il pût s'essuyer. Découvrant alors que le décrotteur était le propriétaire du

chien, le gentleman l'interrogea finement. Après quelques moments d'hésitation, l'homme avoua qu'il avait dressé son chien à cet exercice, afin de se procurer des pratiques. « Ah! monsieur, ajouta-t-il, le commerce va si mal!... » Le gentleman, frappé de la sagacité du chien, l'acheta un bon prix et l'emmena à Londres. Le nouveau maître, après avoir tenu l'animal quelque temps à l'attache, le laissa courir. Le chien demeura librement avec lui un jour ou deux, puis s'échappa. Deux semaines après, on le trouva avec son premier maître, se livrant à son ancien métier sur un des ponts de Paris.

Nous pourrions citer beaucoup d'autres anecdotes qui mettraient en relief les différentes facultés du chien, par exemple, celle d'un terrier qui, se trouvant sur un bateau avec un batelier qui dormait, éveilla son maître, juste au moment où le bateau allait heurter contre l'arche d'un pont. Nous ne nous arrêterons pas non plus à décrire les différentes races de chiens. Ces races, qui répondent à différentes fonctions utiles, sont très-nombreuses, et les sociétés humaines en créent chaque jour de nouvelles. L'histoire naturelle du chien est surtout intéressante au point de vue philosophique, car elle nous montre la puissance de l'homme qui, non content de penser pour lui-même, donne encore de l'intelligence et de la réflexion aux animaux qui vivent dans son commerce.

L'HYÈNE

Cet animal a les pieds de derrière plus courts que ceux de devant, une langue rude, une figure ignoble et refrognée. Il habite dans des cavernes. Plus vorace que féroce, il se montre avide de cadavres, qu'il va chercher

jusque dans les tombeaux. Sa vie nocturne, ses mœurs hideuses, son habitude de déterrer les morts, l'ont rendu un objet d'aversion pour le genre humain. Telle qu'elle est, l'hyène a pourtant sa place marquée dans l'économie de la nature. Préposée à l'édilité générale dans les contrées chaudes, où la décomposition des matières animales pourrait produire les plus funestes conséquences, elle remplit, dans le désert et à la porte des villes barbares, la charge que certains fonctionnaires publics exercent dans les villes civilisées. Pourvue d'une force de mâchoire extraordinaire et de dents puissantes, elle termine quelquefois le repas des vautours en faisant disparaître les restes des restes.

Dans le sud de l'Afrique, après une bataille, on ne se donne point la peine d'enterrer les morts : les oiseaux et les bêtes de proie se chargent de cette besogne. Les os eux-mêmes trouvent un sépulcre dans l'estomac vorace de l'hyène.

La force de ces carnassiers et les moyens dont ils disposent pour enlever les corps des grands animaux, sont vraiment extraordinaires. Le colonel Denham nous racontait, un jour, que les hyènes répandues autour de Koula, par légions, étaient devenues si rapaces, qu'un très-grand village — où il s'arrêtait quelquefois pour boire un verre de petit-lait, dans ses excursions et ses chasses — avait été attaqué la veille, pendant la nuit. Les animaux avaient battu la ville comme une tempête, et, malgré les défenses élevées par les habitants, malgré des barricades de branches piquantes, ayant six pieds de hauteur, deux ânes (les hyènes sont surtout avides de la chair de cet animal) avaient été enlevés.

« J'entendis constamment ces animaux, ajoutait le colonel, hurler pendant la nuit contre les murs de la ville que

j'habitais, et si, par hasard, on laissait une des portes entr'ouverte, les hyènes entraient et emportaient les pauvres bêtes qu'elles pouvaient rencontrer dans les rues. Il était surtout nécessaire de protéger les tombeaux contre les attaques de ces déterreurs de cadavres. »

On distingue deux grandes variétés dans ce genre d'animaux : l'*hyène rayée* et l'*hyène tachetée.*

L'hyène rayée se nourrit particulièrement de charognes. En l'absence de toute matière animale, elle mange même les racines des plantes et les jeunes pousses des palmiers. Enfin, pressée par la faim, elle se hasarde autour des villes. Pennant assure que, dans la saison où les habitants dorment en plein air, l'hyène vole quelquefois des enfants à côté de leurs parents.

Les fermiers regardent comme une affaire d'importance la destruction de ce carnassier au caractère rapace; mais les piéges les plus ingénieux échouent le plus souvent devant la ruse et la surprenante habileté de l'hyène. Durant ses courses nocturnes, elle examine minutieusement chaque objet, et, si elle a quelque raison de croire qu'un *danger est caché là-dessous,* elle tourne le dos et continue son chemin dans une autre direction.

L'*hyène tachetée* fait quelquefois toute sorte d'horribles grimaces. Ces effets tragiques de physionomie sont plus ou moins de nature à mettre en fuite les animaux qu'elle attaque. Son plan de campagne est ainsi fondé sur un système d'intimidation. Elle profite du moment où l'animal effrayé tourne le dos, pour fondre sur lui et le saisir. Les hyènes sont dans l'habitude de rendre des visites nocturnes aux villes du sud de l'Afrique. Les Européens les regardent même comme des animaux utiles, car les hyènes enlèvent ce que les autres carnassiers refusent de manger; ce qui, sans elles, changerait l'air respi-

rable, source pure de la vie, en un milieu chargé de miasmes putrides et mortels. A mesure pourtant, que de meilleurs règlements président, dans les villes policées, à la salubrité des habitants, l'office des hyènes devient moins nécessaire, et le nombre de ces animaux diminue, en proportion des développements de l'hygiène publique.

Dans les régions habitées seulement par les Cafres, les hyènes sont très-nombreuses et leur audace est extrême. Elles approchent des villages pendant la nuit et essayent, par force ou par stratagème, de franchir les barricades de branchages au moyen desquelles les rues sont défendues. Si elles réussissent à entrer, de nuit, dans une maison — ce qui arrive quelquefois — elles enlèvent volontiers les provisions de bouche. Les cicatrices que les naturels portent sur différentes parties du corps, témoignent, d'ailleurs, assez, aux yeux des voyageurs, quel ennemi sérieux ils ont dans cet animal.

Sous le nom d'*hyène chasseresse* (*hyæna venatica*), Burchell décrit les mœurs d'une espèce d'hyène qui attaque particulièrement les troupeaux. Quoique généralement nocturne, elle poursuit fréquemment sa proie pendant le jour. Agile à la course, elle défie les animaux les plus légers. Ses armes sont, tantôt la force ouverte, tantôt la surprise. Elle profite du sommeil du bétail pour l'assaillir par derrière; l'hiatus et la force de ses mâchoires lui permettent ainsi d'enlever aisément la queue des bœufs. « Je n'ai jamais entendu dire en Afrique, ajoute-t-il, que cette hyène ait attaqué les grands bestiaux autrement que par cette voie détournée; mais la perte de la queue est un cruel inconvénient pour les vaches et les bœufs, dans un pays où la chaleur du climat les expose aux morsures continuelles des mouches. »

La terreur superstitieuse qui s'attache à la violation des sépultures a, sans doute, contribué plus que tout le reste à rendre l'hyène un objet d'horreur et de dégoût. La plupart des voyageurs ont méconnu les services qu'elle rend comme commissaire de la voirie, dans les régions du globe où cette intéressante fonction civile n'existe pas encore. L'hyène a été, en outre, calomniée par les naturalistes. Quelques-uns d'entre eux n'ont pas craint d'avancer que cet animal était « incorrigiblement cruel et vindicatif; » qu'il était « incapable d'apprivoisement » et qu'on n'avait jamais vu « sa férocité naturelle s'adoucir par la main de l'homme. » Toutes ces accusations sont injustes : elles manquent même de toute espèce de fondement. Il n'y a peut-être pas, au contraire, d'animal qui se soumette, avec plus de facilité que l'hyène, à l'empire de l'homme. On n'a pas d'idée du degré d'attachement et d'obéissance que manifeste l'*hyène rayée*, — surtout quand on lui accorde un certain degré de liberté. Si les individus qu'on promène de foire en foire dans des cages étroites sont quelquefois moroses et dangereux, il faut en accuser l'irritation que produit sur eux une dure captivité.

Plus que tout autre animal, l'hyène se montre sensible aux bons ou aux mauvais traitements. Impatiente et furieuse quand elle est retenue sous une contrainte dégradante, elle se montre, au contraire, d'une douceur et d'une docilité inaltérables, quand on lui témoigne quelque confiance. Il y a un certain nombre d'années, vivait, dans la ménagerie de la Tour de Londres, une *hyène rayée* qui était parfaitement apprivoisée. On pouvait entrer impunément dans sa loge dont elle faisait elle-même les honneurs, en venant caresser les jambes des visiteurs qu'elle connaissait. Cette espèce est nombreuse

dans certaines provinces situées sous l'équateur, et elle s'y montre capable du même degré de domestication que le chien.

L'*hyène tachetée* — quoique célèbre, comme nous l'avons vu, à l'état sauvage par son caractère rapace et féroce — se rencontre en Afrique, dans la maison de quelques colons, où elle est préférée au chien lui-même, à cause de son attachement, de sa sagacité et de ses précieuses qualités pour la chasse. L'évêque Héber a connu, dans l'Inde, un gentleman anglais, M. Troill, qui était suivi, depuis plusieurs années, par une hyène tachetée comme par le plus fidèle et le plus diligent des amis. Cette rencontre arrache même au bon évêque l'exclamation que voici : « Et l'on dira que cet animal est incapable de s'apprivoiser ! »

Je me souviens moi-même d'avoir vu, il y a quelques années, à *Exeter-Exchange*, une hyène si parfaitement privée, qu'on lui permettait de se promener librement dans une salle où le public était admis. Elle fut — quelque temps après — vendue à une personne qui l'emmenait promener dans la campagne, et qui la conduisait au moyen d'une simple ficelle passée autour du cou. A ces années de tolérable dépendance succédèrent brusquement des temps de dure captivité. L'animal devint la propriété d'un exhibiteur forain, qui le tint constamment en cage. A partir de ce moment, la férocité de l'hyène devint inquiétante; elle ne souffrait plus qu'un étranger approchât d'elle, et, après avoir graduellement perdu ses bonnes qualités, elle mourut.

C'est un exemple entre mille de l'influence qu'exercent, sur le caractère des bêtes, les mauvais traitements imposés par l'ignorance ou la tyrannie. Les lumières de l'histoire naturelle, en répandant la connaissance des mœurs

et des habitudes propres à chaque espèce, aura, sans doute, pour heureux effet de modifier le système inflexible que l'homme inflige sans raison comme sans profit à certains êtres nullement dangereux — ou dangereux seulement parce qu'ils sont maltraités.

Si, au lieu d'obéir à certains préjugés vulgaires — aussi aveugles qu'injustes — les écrivains qui ont représenté l'hyène comme intraitable avaient consulté seulement les analogies naturelles, ils se seraient bien gardés de lancer contre elle cet anathème irréfléchi. Le régime alimentaire préféré par cet animal — celui auquel le dispose, d'ailleurs, l'ensemble de son organisation — bien loin de déposer, aux yeux du naturaliste, en faveur du préjugé commun qui déclare l'hyène incapable d'éducation, est précisément un motif de croire tout le contraire. Tous les mammifères qui se nourrissent de bêtes mortes et déjà décomposées — joignant à l'intelligence des autres carnassiers l'absence plus ou moins complète de l'instinct destructeur — se trouvent mieux disposés que la plupart des animaux à entrer dans notre société. Leur régime douteux les rend, d'ailleurs, faciles sur le chapitre de l'alimentation. Ils acceptent nos restes, vivent des débris de nos boucheries et continuent en quelque sorte, dans l'état domestique, le rôle qu'ils avaient commencé à jouer dans l'état de nature — celui de désinfecteurs de nos cités.

LE LION (*felis leo*)

Beaucoup de personnes ignorent que le lion est un chat : les naturalistes n'hésitent pourtant point à le ranger dans cette intéressante famille des *feles*, qui a pour caractères généraux des ongles rétractiles, des dents

tranchantes et un ensemble de formes disposées pour l'attaque.

Buffon a tracé du lion un portrait magnifique, qui a passé, grâce à la traduction, dans toutes les langues de l'Europe. Je viens parler en termes plus simples du prétendu roi de la nature. Le lion est, après tout, dans l'état de nature, un animal malheureux. Son appétit est un fardeau pour lui-même, si c'est un objet d'épouvante pour les autres êtres vivants. Embusqué dans le voisinage d'une fontaine, il attend quelquefois des heures, des journées entières, qu'une innocente créature tombe sous sa griffe. Condamné par les exigences de son estomac à une chasse perpétuelle, obligé de se procurer par le travail une nourriture souvent insuffisante, il subit la dure loi qu'il dicte aux autres. La nature n'a point voulu que les grands animaux — qui vivent aux dépens des êtres plus faibles — fussent exempts des misères qu'ils imposent; elle a voulu, au contraire, qu'ils souffrissent des maux qu'ils font souffrir aux autres.

Les nécessités économiques de son régime alimentaire condamnent le lion à vivre seul. Il se choisit un quartier de destruction, dont il fixe lui-même les limites et sur lequel il règne. Si quelque autre lion entreprend sur son domaine, il proteste, et, dans le cas où ses réclamations ne sont point écoutées, il s'ensuit une bataille qui décide du droit de propriété entre les deux rivaux. Le mâle et la femelle se montrent très-attachés à leurs petits; mais si impérieuse est la loi du besoin, que ces petits sont non-seulement chassés de l'antre, mais repoussés sur un autre territoire, dès qu'ils sont eux-mêmes en état de pourvoir par leurs propres forces à leur subsistance. En un mot, tous les sentiments — même celui de l'amour — sont soumis chez ces carnassiers aux conditions d'existence

que leur dicte le système dentaire. Le champ dans lequel ils puisent leur nourriture étant naturellement peu peuplé, ils ne conquièrent le droit de vivre que par une lutte incessante et par le sacrifice de presque toutes les jouissances de la famille — de tous les rapports sociaux. Tyrans de la nature, ils sont eux-mêmes tyrannisés par leurs appétits.

On a observé que le lion se montrait d'autant plus féroce, qu'il habitait des endroits plus solitaires, plus éloignés de la présence de l'homme, plus affreusement sauvages. Le génie de la destruction semble alors s'inspirer chez lui de la tristesse du désert, de la désolation des sables incultes, du noir silence des forêts, de l'horrible sécheresse des rochers, en un mot, des violences de toute la nature. Cet animal est, en effet, la personnification des climats brûlants et dévastés. Il a disparu des régions tempérées où le souvenir de son existence est passé, depuis déjà longtemps, à l'état de légende poétique. Tout, d'ailleurs, en lui est terrible : son rugissement a été plusieurs fois confondu par les voyageurs, et par les naturels de l'Afrique eux-mêmes, avec le bruit d'un tremblement de terre. Quand il paraît durant la nuit, et qu'il fait entendre sa grande voix, toute la nature se tait. Si détruire, c'est régner, le lion a des droits irrécusables à être appelé le *roi des animaux*, car sa supériorité comme chef du carnage est reconnue par presque tous les habitants de la forêt.

Comme tous les rois, le lion a eu des flatteurs : il est temps qu'il trouve des juges. Ce que les naturalistes ont décrit de la magnanimité, de la clémence et de la grandeur d'âme du lion se réduit, après tout, à ceci : le lion, comme tous les puissants carnassiers, ne mange point les autres animaux quand il n'a point faim. Nous n'en-

tendons pas nier pour cela les bonnes qualités du lion : nous parlerons ailleurs de son attachement et de sa reconnaissance ; mais nous voulons dire que, dans l'état sauvage, excité par sa propre fureur, par l'inquiétude de mourir de faim, par l'image sinistre des lieux qu'il habite, par les luttes incessantes qu'il engage avec des ennemis divers et des proies de toute taille ; morne, irrité, soucieux, rôdant çà et là, cherchant quelqu'un ou quelque chose à dévorer, — le lion n'a pas beaucoup d'occasions d'exercer les sentiments nobles qui sont, je veux bien le croire, dans son caractère, et dont il donne quelquefois des preuves dans l'état de captivité.

La chasse au lion tient une grande place dans les mœurs et dans la vie de l'Afrique méridionale. Un de mes concitoyens trace en ces termes le tableau de ces expéditions dangereuses :

« Un lion, qui avait déjà enlevé précédemment quelques moutons de notre troupeau, vint pendant la nuit et tua le cheval que j'avais l'habitude de monter. L'événement se passa à environ cent mètres de la porte de ma cabine. Sachant que le lion, quand il ne peut enlever sa proie, a coutume de la cacher dans le voisinage, et qu'il rôde alors autour de l'endroit, cherchant un gibier nouveau — je résolus de le détruire ou de le déloger sans délai. J'envoyai, en conséquence, un messager dans les localités voisines, pour inviter tous ceux qui voudraient nous assister dans cette entreprise, à se rendre sans retard au lieu du rendez-vous. En une heure, tous les hommes, à l'exception de deux poltrons que les femmes retinrent à la maison, apparurent montés et armés. Nous fûmes aussi renforcés d'une douzaine de *bâtards* ou mulâtres hottentots qui résidaient alors sur notre territoire — à titre de tenanciers ou de pâtres : race active

et entreprenante, quoique peu solide. Nos amis les Tarkas, dont plusieurs sont d'excellents chasseurs de lion, étaient à une trop grande distance pour nous prêter main forte. Les plus voisins résidaient à au moins vingt milles de notre habitation. A raison de notre inexpérience, nous fûmes obligés de laisser les Hottentots conduire la chasse. Le premier point était de traquer le lion dans sa retraite. Quelques Hottentots à pied se chargèrent de cela. A partir de l'endroit où le cheval avait été tué, ils suivirent la trace de ses pas à travers le gazon, le sable et les buissons, avec une dextérité surprenante. Où un œil inexpérimenté n'aurait discerné ni impressions, ni marques d'aucune sorte, ils découvraient aisément les vestiges de l'animal. A la fin, nous lè traquâmes dans un grand *bosch* — un hallier qui s'étendait à un mille de distance.

» Le second point était de déloger le lion de sa retraite. Le système pratiqué en pareil cas est assez compliqué; mais les *bâtards*, après nous avoir raconté les lois de cette chasse, furent les premiers à s'en écarter dans les circonstances où nous nous trouvions. Jugeant que nos chiens ne faisaient qu'une médiocre impression sur l'ennemi, ils se divisèrent eux-mêmes en deux ou trois bandes, et il se mirent à chevaucher autour du jungle, faisant feu sur le point autour duquel aboyaient les chiens; mais leurs décharges n'eurent aucun effet. Au bout de quelques heures ainsi passées à battre le fourré, le sang écossais de quelques-uns de mes compagnons commençait à bouillir d'impatience : trois d'entre eux annoncèrent leur détermination de marcher en avant et de défier le lion dans son repaire, pourvu que trois des *bâtards*, qui étaient d'excellents tireurs, voulussent les soutenir et nourrir leur feu, si l'ennemi venait à accepter

la bataille. Ils partirent et s'avancèrent à quinze ou vingt pas de la demeure du lion. Il était couché parmi les racines d'un grand buisson toujours vert. Les hommes — en approchant — virent distinctement les yeux de l'animal diriger sur eux comme des éclairs qui partaient de dessous le feuillage. Recommandant alors aux *bâtards* de tenir ferme et de viser juste, si eux manquaient leur coup, les Écossais tirèrent ensemble et frappèrent — non le lion, comme on le reconnut plus tard — mais un grand bloc de sable rouge, contre lequel l'animal était alors couché. Si quelque plomb l'atteignit ou plutôt l'effleura, je n'en sais rien; mais, sans autre préliminaire qu'un hurlement furieux, il sortit — comme un trait — du buisson. Les pusillanimes *bâtards*, au lieu de faire alors une décharge sur lui, tournèrent bride et s'enfuirent pêle-mêle, laissant les Écossais à la merci du lion. Ceux-ci, dont les fusils étaient vides, se jetèrent les uns sur les autres dans leur précipitation pour échapper à la griffe de leur rampant ennemi. En un clin d'œil il était sur eux, et, avec un coup de patte, il en étendit un à terre. La scène était vraiment terrifiante. Le lion tenait la patte sur son ennemi renversé, et il regardait autour de lui la bande de ses assaillants, avec la confiance et l'orgueil de sa force, avec un front noble et imposant. C'était le plus magnifique spectacle que j'eusse jamais vu. Le danger que couraient nos malheureux compagnons rendait néanmoins l'action trop pénible dans ce moment-là pour que nous pussions jouir de la grandeur et du pittoresque de la scène. Nous nous attendions à voir à chaque instant un ou plusieurs d'entre eux mis en pièces; quoique le reste de la bande se tînt dans un rayon d'une cinquantaine de pas, avec les fusils armés et couchés en joue, nous n'osâmes point tirer. L'un de nos cama-

rades était, comme nous l'avons dit, étendu sous la patte du lion. Les autres s'agitaient en désordre autour de nous et interceptaient notre point de mire. Tout cela se passait bien plus rapidement que je ne puis le décrire. Heureusement, le lion, après nous avoir regardés fixement durant quelques secondes, parut vouloir être quitte de nous en bons termes. Calme, et avec une longanimité dont il fut, d'ailleurs, bien mal récompensé, il se détourna ; puis — balayant les chiens qui grouillaient ainsi que des rats derrière ses talons — il bondit sur le hallier voisin. Vous auriez dit un chat sautant sur un marchepied. Là, enjambant des buissons et des fourrés de douze à quinze pieds de haut, aussi aisément que s'ils eussent été des touffes d'herbe, il abandonna le jungle et se retira vers les montagnes.

» Après avoir porté secours à notre camarade mis hors de combat (heureusement, il n'avait reçu qu'une légère égratignure sur le dos et quelques sévères contusions sur les côtes), nous recommençâmes la chasse avec les Hottentots et les chiens, tous criant à l'envi. En peu de temps, nous nous retrouvâmes en face de l'ennemi; il se tenait sur la défensive, au pied d'un vieux tronc de mimosa, à côté d'un torrent montagneux que nous avions surnommé *l'eau de Douglas*. Les chiens aboyaient à l'entour, mais ils n'osaient point approcher du lion, qui commençait à rugir avec fureur. Sa queue brandie annonçait que l'animal méditait quelque mauvais coup. Les Hottentots décrivirent une courbe entre le lion et la montagne, passèrent le torrent et prirent position au sommet d'un précipice qui dominait l'endroit où se tenait notre adversaire. Les autres d'entre nous s'établirent de l'autre côté du vallon et placèrent ainsi le pauvre diable de lion entre deux feux. Nous le tirail-

lâmes à distance, jusqu'à ce qu'il fût incapable de sauter sur nous, — percé qu'il était par plusieurs balles. C'était un grand lion jaune, de cinq à six ans. »

Le lion est quelquefois attaqué avec plus de succès et de courage par les chiens qui accompagnent une caravane. J'emprunte le récit suivant à un autre voyageur anglais, M. Burchell, qui a visité le sud de l'Afrique. « Nous nous trouvions, dit-il, sur le bord d'une rivière; nos chiens semblaient trouver du plaisir à rôder çà et là, et à examiner chaque buisson. Tout à coup, ils rencontrèrent parmi les fourrés un objet qui les arrêta et qui leur fit pousser un aboiement énergique. Nous explorâmes cet endroit avec précaution; car, au son particulier de cet aboiement, nous soupçonnâmes que ce devait être — et l'événement prouva que nous ne nous étions pas trompés — des lions. Les chiens chassèrent de cette embuscade un énorme lion à la crinière noire et une lionne. La femelle s'échappa le long de la rivière, sous le couvert des buissons. Mais le lion se porta en avant et s'arrêta pour nous regarder. A ce moment, nous comprîmes que notre situation n'était point exempte de danger. L'animal semblait se préparer à fondre sur nous, et nous étions sur le rivage, séparés de notre formidable ennemi par une distance seulement de quelques mètres. Plusieurs d'entre nous étaient à pied et sans armes. J'étais moi-même à pied; il ne fallait donc pas songer à la retraite. Je me tenais en garde, un pistolet à la main, et le doigt sur la détente. Ceux qui avaient des fusils se préparèrent de même à faire feu. Cependant les chiens s'élancèrent bravement entre nous et le lion. Ils l'entourèrent et le tinrent en échec par leurs aboiements âpres et résolus. Le courage de ces fidèles animaux était vraiment admirable. Ils se hasardèrent jusqu'à portée du monstre, puis

s'arrêtèrent, poussant à sa face les plus violentes clameurs, sans la moindre apparence de crainte. Le lion, avec la conscience de sa force, demeurait immobile au milieu de leurs bruyantes attaques, et tenait toujours sa tête tournée vers nous. Dans ce moment, les chiens, voyant les yeux de l'ennemi ainsi occupés, s'étaient avancés jusque près de ses pieds, et semblaient sur le point de le saisir; mais les pauvres bêtes payèrent chèrement leur imprudence. Sans rien déranger de sa ferme et majestueuse attitude, le lion souleva seulement une de ses pattes, et au même instant je vis deux de nos chiens étendus morts sur la place. En les tuant, il avait fait si peu d'efforts, qu'il était presque impossible de voir par quels moyens il les avait abattus. L'intervention des chiens nous avait fait gagner du temps, et je vous laisse à penser si nous l'avions employé de notre mieux. Nous fîmes feu sur le lion : une des balles entra dans son côté, et le sang commença aussitôt à couler. L'animal gardait néanmoins la même position menaçante et dédaigneuse. Nous ne doutâmes point qu'il ne fût déterminé à s'élancer sur nous. Tous les fusils furent à l'instant même rechargés; mais il s'éloigna tranquillement. J'avais pourtant espéré — durant quelques minutes — faire bientôt connaissance sans danger avec ses griffes. Notre caravane jugea que c'était un lion de la plus grande taille : comparé avec nos chiens, il m'avait semblé à moi-même aussi grand qu'un bœuf, quoique moins massif. »

Le lion rôde pendant la nuit, mais surtout durant les nuits tempêtueuses, entrecoupées d'éclairs et de torrents de pluie, qui sont communes en Afrique. « Ces nuits, dit M. Burchell, je l'ai reconnu par une expérience chèrement acquise, favorisent les entreprises du lion rôdant et semblent lui inspirer un esprit d'audace qu'il montre

rarement dans les autres temps. Prenant avantage du désordre et de la confusion dans laquelle les autres animaux sont plongés par le conflit des éléments—lequel ne fait aucune impression sur lui — il semble s'avancer sur eux avec moins de précaution qu'à l'ordinaire. Nous étions couchés dans nos chariots de voyage, lorsque les chiens commencèrent à aboyer et à hurler. Les bœufs que nous conduisions avec nous—pour les besoins de la caravane — firent alors de violents efforts pour briser leur longe. Nous les entendîmes, en même temps, exprimer cette nature particulière de malaise qui, pour des oreilles exercées, annoncent qu'un lion n'est pas loin. Il y a probablement dans l'odeur de cet animal quelque chose qui diffère de l'odeur des autres bêtes, et qui porte à une grande distance — surtout quand elle se trouve dans la direction du vent — la nouvelle de l'approche du lion. C'est comme un avertissement donné aux créatures plus faibles et qui les engage à prendre la fuite. Ordinairement, un feu allumé suffit pour tenir le lion à distance; mais le nôtre se trouvait éteint, cette nuit-là, par la pluie. Heureusement, quelques coups de fusil déchargés au hasard eurent pour effet, non-seulement de le maintenir au loin, mais aussi de calmer l'inquiétude de notre bétail. Les Hottentots prétendent que les bœufs ont assez d'intelligence pour savoir que les décharges d'armes à feu, en pareille circonstance, sont faites dans l'intention d'écarter leur terrible ennemi. Nous pûmes néanmoins reconnaître, à l'aboiement particulier de nos chiens, que le lion continuait de rôder autour de nous, et cela jusqu'à minuit. La crainte que cet animal éprouve pour la rencontre de l'homme fut le seul obstacle qui l'empêcha de s'approcher de sa proie et de l'enlever. Jugeant que le bétail était trop fortement protégé par

notre présence, il se décida enfin à se retirer, et nous n'eûmes plus de ses nouvelles. »

Dans les plaines méridionales de l'Afrique, où d'innombrables troupeaux de ruminants sauvages broutent en liberté— comme les bœufs dans nos prairies— le lion trouve une abondante nourriture. Il est doué d'une force assez grande pour enlever aisément un cheval, une génisse ou un buffle. Son système d'attaque consiste généralement à se tenir en embuscade; puis il approche lentement et silencieusement jusqu'à ce qu'il se trouve à portée de la proie qu'il se destine; alors il s'élance brusquement sur elle. La force avec laquelle il fond, en pareil cas, sur l'animal est telle, en général, qu'il prive sa victime de la vie—on le croit du moins—avant même de l'attaquer avec les dents. La nature, tout en instituant la mort violente dans l'étendue de son empire, n'a pas voulu que les animaux condamnés à nourrir les grands carnassiers souffrissent les horreurs d'un supplice prolongé.

On dit, en Afrique, que le lion préfère la chair du Hottentot à celle de toute autre créature. Le fait semble même assez établi pour inspirer à ces malheureux une crainte bien naturelle. « Deux Hottentots, raconte toujours le même voyageur, étaient partis en avant avec leurs chariots; mais il ne se passa pas longtemps sans que nous les vissions revenir en grande hâte. Ils retournaient pour requérir main forte. Les pauvres diables avaient, en effet, rencontré, en travers de leur chemin, un grand lion couché, qui les avait regardés fixement avec ses prunelles fauves. Ils avaient bien eu l'intention de le faire lever; mais ils n'avaient point osé décharger leurs armes, dans la crainte qu'à travers la lumière douteuse — on était au point du jour — ils ne manquassent le

but et que le lion ne leur retournât la politesse en s'élançant sur eux. Quoique l'animal ne les eût pas obligés à se déranger de leur route, il les avait salués par un rugissement auquel ils s'étaient empressés de répondre en faisant halte. Ils étaient effrayés. Nous vînmes à leur secours, et le bruit de nos chariots roulant sur la route fit lever enfin l'impassible obstacle. »

Tel est le lion dans l'état sauvage ; il serait intéressant d'avoir quelques autres détails sur les différents âges de sa vie et sur son caractère dans l'état de captivité.

Plusieurs naissances de lion ont été obtenues dans nos ménageries depuis quelques années. J'en ai eu deux ou trois exemples sous les yeux, en Angleterre. Les jeunes sont toujours gais et inoffensifs; mais, à mesure qu'ils approchent de l'âge adulte, se manifestent les mœurs générales de leur race. Il faut alors s'en défier comme des lions qui sont nés au milieu des forêts, et ne jouer avec eux qu'en prenant certaines précautions. Quelques naturalistes en ont conclu que les lions n'étaient point faits pour devenir des animaux domestiques. Cette conclusion est au moins prématurée. Les quelques expériences faites sur le caractère plus ou moins éducable du lion sont trop récentes, trop décousues et trop incomplètes pour qu'on en puisse tirer aucune conséquence.

Quand le mâle est jeune, il n'a nulle trace de crinière ni de houppe au bout de la queue. Ces caractères apparaissent vers la troisième année. Beaucoup de lionceaux meurent à l'époque de la dentition : — faire des dents de lion ! — *tantæ molis erat...*

La facilité avec laquelle de jeunes lions s'apprivoisent, mais la tendance qu'ils manifestent plus tard à reprendre, au moins dans certaines occasions, le caractère

naturel de la race, a été remarquée par plus d'un voyageur. « Un des officiers, raconte M. Burchell, m'avait prié de me rendre à sa hutte pour y voir un lion apprivoisé. Cet objet de curiosité, loin d'interrompre mes réflexions, ajoutait, au contraire, aux sentiments que j'éprouvais, en me souvenant que j'étais dans le pays où ces formidables bêtes de proie errent en liberté. Ces circonstances, — la vue des plaines immenses, patrie de l'animal, — tout prêtait un intérêt particulier à ce que j'allais voir. Comme ce lion était âgé seulement de neuf mois, sa conquête pouvait encore être considérée comme un fait problématique. Il était permis de croire qu'il reprendrait son naturel féroce quand il aurait atteint la plénitude de ses forces et toute sa taille. En effet, le lion de la ménagerie du Cap, qui est maintenant si farouche, était dans sa première jeunesse doux et traitable, — au point que le gouverneur Janssens le laissait errer librement dans la maison. Mais, avant d'avoir acquis tout son développement, il donna plusieurs indications de son dangereux naturel. La prudence commanda dès lors qu'on le mît en lieu de sûreté. — Quant au lion de l'officier, il permet à tout le monde de jouer avec lui et ne paraît point du tout être d'un caractère vicieux. Il avait été pris avec une jeune lionne, âgée seulement comme lui de quelques jours. La mère avait été tuée d'un coup de feu dans une des parties éloignées de la colonie. »

Est-il vrai, d'ailleurs, que (comme l'ont avancé légèrement certains naturalistes) le caractère de férocité qu'on prête au lion reparaisse toujours avec l'âge adulte chez les jeunes lionceaux qu'on élève convenablement dans nos ménageries? Je ne répondrai à cette question que par un fait relatif à un lion du Bengale.

C'était au commencement de 1823. Le général Watson, alors au service de l'Angleterre, dans le Bengale, chevauchait, un matin, armé d'une carabine à deux coups, lorsqu'il fut surpris tout à coup par un lion. L'animal bondit sur lui; — il était à une distance de quelques mètres seulement. Le général fit feu et le lion tomba mort presque à ses pieds. Il ne s'était pas plus tôt débarrassé de ce formidable ennemi, qu'un second, également terrible, fit son apparition dans la personne de la lionne. Le général tira de nouveau et blessa si dangereusement la courageuse bête, qu'elle se retira dans les profondeurs du hallier. Son intervention immédiate — après la mort du lion, dont elle suivait en quelque sorte les traces avec une ardeur conjugale — fit conjecturer que leur tanière ne devait pas être loin. Le général résolut de pousser l'aventure jusqu'au bout, et suivit la lionne jusqu'à son antre, où il compléta l'œuvre de destruction en déchargeant un des canons de sa carabine, qu'il avait rechargée exprès pour cela. — Dans l'antre, on trouva une belle couple de lionceaux qu'on supposa n'avoir pas plus de trois jours. Le général emporta les petits avec lui, et, grâce à l'assistance d'une chèvre, qui remplissait auprès de la portée royale les fonctions de mère nourrice, il réussit à élever les deux lionceaux. Quand ils eurent atteint l'âge et la force convenables, il les envoya comme cadeau au roi d'Angleterre. Le roi les fit placer dans la ménagerie de la Tour de Londres.

La société de l'homme, à laquelle ces jeunes lions (l'un mâle et l'autre femelle) avaient été soumis depuis leur plus tendre enfance, les avait rendus l'un et l'autre particulièrement apprivoisés et dociles. Douze mois après leur arrivée à la Tour, on les laissait errer dans la cour ouverte, parmi les visiteurs, qui les caressaient et qui

jouaient impunément avec eux. Le duc de Sussex, en particulier, prenait un grand plaisir à voir ce lion et cette lionne bondissant autour de lui en parfaite liberté et avec toute la grâce naturelle à ces animaux. Je dois faire observer qu'ils n'avaient point encore atteint toute leur croissance; mais, soit sagesse, soit défiance exagérée, on jugea néanmoins à propos de les placer dans un état de contrainte plus prononcée. Cette précaution n'avait pourtant été motivée de la part du lion et de la lionne par aucun acte répréhensible. On voulait se mettre en garde contre le mal qu'ils pourraient commettre; c'était moins un acte de répression qu'une mesure de prudence; car, pour ce qui est des symptômes de révolte, ils n'en avaient jamais manifesté. Eh bien, malgré cet outrage, malgré l'affront et les ennuis de l'emprisonnement, le mâle continua de se montrer parfaitement docile; il permit à ses gardiens et à ceux qui fréquentaient habituellement la ménagerie de le traiter avec la plus grande familiarité.

La lionne, étant devenue mère, manifesta, au contraire, un changement complet dans son caractère et dans sa conduite. Pour comprendre les causes de cette modification, il faut savoir à quel degré d'excitabilité ces animaux-là portent le sentiment maternel. L'ardeur incomparable avec laquelle ils aiment leurs petits, leur rend alors odieuses toute contrainte et toute indiscrétion de la part de l'homme. Quoi qu'il en soit, la lionne dont je parle, à partir du jour où elle donna naissance à ses petits, ne souffrit plus chez ses gardiens eux-mêmes la moindre familiarité. Elle donna souvent carrière à toute la violence de ses passions. Occupée uniquement de pourvoir à la sécurité de sa progéniture, elle s'imaginait que toute personne ou tout objet qui s'approchait de sa

loge, avait l'intention de lui voler son trésor. Sur ce trésor-là, elle veillait, la pauvre mère! avec une anxiété qui lui ôtait jusqu'au sommeil. Il était vraiment intéressant de l'observer : la tendresse maternelle dans toute sa beauté, mais dans toute son effrayante véhémence, se peignait sur sa large face où dominaient après tout les traits d'une férocité sauvage. Ces deux sentiments, l'amour et la défiance, accentués chacun avec une force et une vigueur qu'on ne retrouve plus au même degré dans aucune autre créature, formaient un contraste sublime.

Cette recrudescence d'irritation, à la suite du fait de la maternité, n'a, d'ailleurs, rien qui accuse, chez la lionne adulte et apprivoisée, un retour vers la férocité naturelle. Un tel sentiment est commun — avec des degrés et des nuances — à tous les animaux. J'ai eu une poule très-douce et particulièrement apprivoisée, qui, du moment où elle commença à couver, changea complétement de caractère. Elle ne me connaissait plus, m'écartait de son nid à grands coups de bec et chassait mes mains de sa couvée, comme si c'eussent été les mains d'un ravisseur.

La ménagerie de la Tour de Londres possédait, en même temps que ces deux lions du Bengale, un autre lion du Cap, créature vraiment remarquable par sa beauté et par sa douceur. Voyez quelle est la puissance des préjugés : beaucoup de femmes qui gardent les vaches et les taureaux dans les fermes de l'Angleterre, trembleraient à l'idée de se trouver face à face avec un lion fût-ce même avec un lion, élevé et adouci par l'influence de l'homme. Il est pourtant avéré que, dans l'état sauvage, les grands ruminants sont des animaux tout aussi dangereux que les plus dangereux carnassiers. Si

plus tard, l'éducation efface leurs instincts vicieux, elle n'y réussit qu'en partie et toujours en les mutilant. Encore ces animaux, apprivoisés depuis des milliers d'années, passés entièrement sous la main de l'homme et qui figurent, dans toutes les sociétés connues, au nombre des espèces domestiques, n'abdiquent-ils guère qu'en apparence leur brutalité native. Il suffit d'un moment pour que leur nature sournoise reparaisse et pour qu'ils se montrent capables d'un acte de violence.

En général, le préjugé commun — qui fait du lion une créature exceptionnellement dangereuse et nuisible — s'appuie sur la grande force de l'animal; mais c'est encore là une base ruineuse. La force n'est point un obstacle, il s'en faut de beaucoup, à l'adoucissement des espèces sauvages. On peut même dire, en fait général, que les grands carnassiers se montrent plus faciles à apprivoiser que les petits. Si les premiers sont armés d'une force plus grande et qui constitue un danger pour l'homme, ils sont, d'un autre côté, doués d'un degré d'intelligence supérieur aux autres animaux. Or, la nature n'a pas voulu que les meilleurs parmi les êtres organisés fussent les plus faibles; elle a voulu que ce fussent les plus capables de réflexion et de sentiment; elle a prétendu, en un mot, que chez les animaux, ainsi que chez l'homme, le développement de la bienveillance fût en proportion du développement du cerveau. Les plus intelligents sont les meilleurs; la bonté est un reflet de la force.

La plupart des grands carnivores démentent, dans nos ménageries, la réputation de férocité qu'on leur a faite. Si même quelques-uns d'entre eux commettent, dans un accès de colère, quelques actes qui confirment ensuite

l'opinion ordinaire qu'on se fait de leurs mœurs, il faut en accuser, du moins en partie, la dure captivité à laquelle ils sont soumis. Le régime cellulaire n'est pas précisément de nature à développer chez les animaux, non plus que chez l'homme, les sentiments de douceur. Le lion, malgré sa grande taille et ses puissants moyens de destruction, n'est point un animal intraitable; on cite de lui dans l'histoire une foule de traits de courage et d'humanité qui l'honorent. Les anciens le croyaient capable de reconnaître et de récompenser un service.

Beaucoup d'animaux carnassiers sont enfermés non parce qu'ils sont méchants, mais deviennent méchants parce qu'ils sont enfermés.

Jusque dans l'état de captivité, le lion a souvent donné des marques non équivoques d'attachement et de reconnaissance. Le major Smith m'a raconté le fait suivant : Un gardien de bêtes féroces, à New-York, s'était pourvu pour l'hiver d'une casquette en fourrure. La nouveauté de ce costume, qui cachait et dénaturait le visage de l'homme, intrigua le lion. Curieux de connaître ce qu'il y avait sous cette coiffure, il enleva brusquement avec sa patte la casquette, au moment où celui qui la portait, passait devant sa loge. Reconnaissant alors son gardien dans la personne dont il avait ainsi découvert la tête, il rendit immédiatement la casquette. Le même lion, entendant, un jour, du bruit sous sa cage, passa sa patte à travers les barreaux et hissa une personne qui était en train de nettoyer dans cet endroit-là, — à peu près comme un chat ramènerait une souris au bout de sa griffe; — mais l'animal, voyant que c'était son gardien, remit aussitôt l'homme à terre. Le lion, voulant, en outre, réparer la hardiesse et l'inconvenance de sa conduite, se coucha

lui-même sur le dos, dans une attitude de soumission complète.

Nous avons tous vu, en Angleterre, le gardien d'une lionne monter et se tenir debout sur la tête de l'animal, — la tirer autour de sa cage par la queue, — ouvrir ses énormes mâchoires et fourrer bravement sa tête entre les dents du carnassier.

Il est à désirer que l'éducation du lion devienne un fait accompli, et cela à plus d'un point de vue. Les lions s'en vont. Les écrits des anciens historiens nous apprennent que les lions étaient autrefois des habitants de l'Europe; ils ont depuis longtemps disparu de cette partie de la terre. On ne les retrouve plus en Égypte, dans la Palestine ni dans la Syrie, où ils se rencontraient autrefois en assez grand nombre. En Asie, — à l'exception de quelques contrées, comprises entre l'Inde et la Perse, et aussi quelques districts de l'Arabie, — ils sont devenus comparativement rares. Le sol classique de la Grèce, et toute l'étendue de l'Asie Mineure étaient autrefois exposés à leurs ravages : ils ont été délogés et extirpés de ces beaux pays par la civilisation. Le désert même a vu le nombre des lions sauvages diminuer d'époque en époque. Marc-Antoine parut autrefois dans les rues de Rome, sur un chariot traîné par ces nobles animaux; il était accompagné de sa maîtresse Cytheris, — actrice du théâtre. Pompée produisit six cents lions dans le grand cirque, et César, le dictateur, quatre cents. Les directeurs de nos ménageries savent combien il est aujourd'hui difficile de se procurer ces rares et précieux captifs. Le moyen que le lion ne se perde pas, c'est de le convertir progressivement en animal domestique. Le lion perdu, ce serait la couronne de la nature animale tombée dans les sables mouvants du désert. Le vœu de l'économiste est que le

désert s'efface ; mais le désir du naturaliste est que rien ne périsse de tout ce qui est sorti de la main de Dieu.

LE TIGRE (*felis tigris*)

Quoique les poëtes et certains zoologistes aient entrepris d'élever le lion aux dépens du tigre, faisant du premier animal le symbole de la souveraineté, du courage, de la force majestueuse, et du second, au contraire, le type de la férocité, de la poltronnerie et de la trahison, il est difficile de trouver, au physique comme au moral, une bien grande différence entre ces deux animaux. Semblables sont leurs appétits, semblables leurs moyens de se procurer la proie, semblables les circonstances au milieu desquelles ils se développent. Une analogie de mœurs doit nécessairement résulter de cette analogie dans la manière de vivre. Les naturalistes consciencieux et sagaces, qui ont étudié de près les deux animaux à l'état de captivité, déclarent, en toute bonne foi, qu'ils n'ont pu découvrir aucun contraste entre le caractère du lion et celui du tigre. L'un et l'autre se montraient également capables d'attachement et de reconnaissance, quoique souvent terribles — l'un et l'autre — dans leurs colères.

Allié au lion, par la taille, par la puissance de ses armes, par ses formes extérieures et par sa structure interne, par ses caractères zoologiques, par ses habitudes de bête de proie, par ses inclinations sanguinaires, le tigre se distingue du moins par la couleur de sa robe. Sur un champ jaune, qui varie plus ou moins de nuance, selon les individus, il est élégamment zébré par une série de bandes transversales, du plus beau noir. Ces rayures, qui occupent les deux côtés de la tête, du cou et du dos,

se continuent jusque sur la queue, en forme d'anneaux. Le dessous de son corps est blanc.

Sa distribution géographique est limitée à l'Asie seulement. Les tigres les plus grands, les plus cruels, se rencontrent dans l'Inde et dans les îles de l'Archipel indien. Ils sont le fléau de la contrée. Embusqués derrière les broussailles, au bord des rivières, ils dépeuplent quelquefois des places entières. Quelques-uns montrent, dit-on, une préférence néfaste pour la chair humaine. L'Hindoustan peut être considéré comme leur quartier général. C'est là que règne cet animal destructeur; là, il n'est arrêté par rien, pas même par le respect du lion, auquel il dispute fièrement l'autorité; le lion est, d'ailleurs, relativement rare dans cette péninsule.

Disons, en passant, que les combats de lions et de tigres, qui tiennent une si grande place dans les ouvrages des poëtes et des écrivains classiques : « Tels le lion et le tigre se disputent..., etc., etc., » sont extrêmement rares dans la nature. Le lion ne peut point attaquer le tigre en Afrique, où ce dernier ne se trouve pas; et le tigre, à son tour, ne saurait rencontrer le lion, qui est absent de la plus grande partie de l'Asie. Il n'y a guère que la limite de l'Hindoustan, sur laquelle ces deux puissants rivaux ont pu se trouver l'un et l'autre en présence. Sans ce coin de terre, qui sert de trait d'union aux deux tyrans de la nature animale—et l'on ignore, d'ailleurs, dans quelles circonstances ni à quel point ils s'attaquent — les combats de lions et de tigres seraient aussi chimériques que les combats de dragons et de coquecigrues.

Semblable en cela au lion et au groupe tout entier des *feles*, auquel il appartient, le tigre repose indolemment dans son antre, jusqu'à ce que les sollicitations de son

appétit l'engagent à sortir et à se procurer de la nourriture. Il choisit alors une embuscade favorable, dans laquelle il puisse se coucher sans être vu. Généralement, il se place dans les taillis d'une forêt, mais quelquefois aussi sur les branches d'un arbre, auquel il grimpe avec toute l'agilité d'un chat. Ainsi couvert, protégé par le silence et le mystère, il attend, avec une patience vigilante, l'approche de sa proie. Si elle paraît, il fond sur elle d'un bond irrésistible. Ce bond du tigre est aussi merveilleux en étendue qu'il est terrible dans les effets. La distance que l'animal parcourt ainsi en sautant est à peine croyable. L'homme n'est plus alors qu'une vaine poupée dans sa griffe. Le buffle indien lui-même n'est pas seulement terrassé, mais enlevé entre les énormes mâchoires de la bête féroce, qui rapporte, toute pleine d'une joie sombre, ce trophée dans son antre.

Le rapport suivant a été fait par un officier qui occupait, il y a quelques années, aux Indes, un poste important; on peut donc regarder son récit comme authentique:

« Je rentrais dans ma tente, dit-il, pour prendre du repos, lorsqu'un coup de fusil retentit à mes oreilles. Je me levai aussitôt et je demandai à la sentinelle d'où venait le bruit : à l'instant même, un affreux tigre, emportant un de nos braves compagnons dans ses mâchoires, passa avec des bonds monstrueux à quelques mètres de l'endroit où j'étais. Ma sentinelle fit aussitôt feu sur lui; mais l'agitation d'esprit l'empêcha d'assurer son arme. La balle, selon toute apparence, avait frappé l'animal, à en juger du moins par l'énorme bond qu'il fit immédiatement; mais cela n'eut d'autre effet que de précipiter sa course. Nous pûmes néanmoins le suivre à la trace du sang qui coulait des flancs du ravisseur ou de sa malheureuse proie. Nous étions entrés dans le jungle

et nous ne désespérions pas encore de sauver notre camarade ; mais jugez de notre horreur, lorsque nous entendîmes une sorte de grognement affreux ou de rugissement, qui, répercuté par les montagnes d'écho en écho, rendit un son encore plus terrible. Jugez aussi de la joie qui suivit bientôt notre impression de frayeur, lorsque nous entendîmes la voix de notre compagnon perdu nous appeler. Quelques instants après, nous le vîmes accourir vers nous, des profondeurs du jungle, avec le visage le plus joyeux que j'aie jamais vu à un homme vivant. »

Le récit du pauvre diable échappé à la dent du tigre, récit écrit par lui-même, va maintenant compléter la narration des faits.

« Je venais, dit-il à son officier, de rapporter quelques vivres pour mon compagnon de lit, lorsque j'entendis une sorte de frôlement dans les broussailles, à environ six ou sept mètres derrière moi, et, avant que j'eusse eu le temps de me retourner pour m'informer de la cause du bruit, je fus saisi et renversé avec une telle force, que je restai privé de l'usage de mes sens, jusqu'à ce que j'arrivasse devant votre tente. Alors le bruit d'un coup de mousquet, joint à une sorte de tiraillement dans ma cuisse, me rappela à moi-même et me donna le sentiment du grand danger que je courais. Néanmoins, je ne désespérai pas. J'étais en train de ruminer quelque plan pour me sauver, et, quoique enlevé rapidement, je devinai que la balle de votre sentinelle, au lieu de frapper le tigre, m'avait atteint. Je sentis, d'ailleurs, que je perdais mon sang. Je me souvins, dans cette terrible conjoncture, que ma baïonnette était dans mon ceinturon et je réfléchis que, s'il était possible de l'en tirer, je pourrais peut-être échapper à l'horrible mort qui m'attendait. Non

sans difficulté, je portai mon bras derrière moi, je trouvai l'arme et j'essayai de la tirer du fourreau; mais ma position était si mauvaise, que je ne pus y réussir. Décrire les frayeurs qui s'emparèrent alors de mon esprit serait impossible : je crus que tout était fini. Enfin, grâce au ciel! rassemblant mes dernières forces, je dégageai l'arme et la plongeai, à l'instant même, dans l'épaule du monstre. Il fit un bond de côté et ses yeux étincelèrent horriblement. Il me lâcha, mais, à l'instant même, il me ressaisit au-dessus de la hanche; ce qui d'abord faillit m'ôter la respiration. Ce changement de position m'offrait une belle opportunité de tuer le tigre et de racheter ma vie. Je le poignardai derrière l'épaule, à plusieurs reprises, et aussi profondément que la baïonnette pouvait entrer; il chancela et tomba. Je me croyais maintenant sauvé; je me levais, quand il se releva aussi, et essaya de me saisir; mais il retomba et roula à mes pieds. J'avais, cette fois, l'avantage sur un ennemi à terre et j'en profitai. Je replongeai ma baïonnette dans son flanc : — à en juger par son agonie, je lui avais percé le cœur. Alors je tombai sur mes genoux et je remerciai le Tout-Puissant; mais mon cœur était si plein, que les termes me manquaient pour exprimer ma reconnaissance à celui qui venait de me délivrer d'une si effroyable mort. »

Le dénoûment n'est pas toujours aussi heureux; beaucoup de malheureux enlevés par les tigres de l'Inde ne sont plus revenus, ou ne sont revenus à la vie que pour la perdre, au milieu d'horribles souffrances.

« Nous abordâmes, dit le narrateur d'une de ces sombres tragédies, à l'île de Saugar, pour faire feu sur des antilopes, dont nous avions vu une nombreuse troupe, mêlée à des tigres. Nous continuâmes notre chasse jus-

qu'à trois heures, lorsque, nous étant assis au bord d'un jungle pour nous rafraîchir, nous entendîmes un rugissement pareil à la voix du tonnerre. Un immense tigre saisit alors un de nos amis et se replongea dans le jungle, l'enlevant à travers les épais fourrés et les arbres. Toutes les barrières s'ouvraient, pour ainsi dire, devant cette monstrueuse force et lui livraient un passage. Une tigresse l'accompagnait dans sa course. Tous les sentiments d'horreur, de regret et de crainte nous assaillirent à la fois. Je fis feu sur le tigre; il sembla agité; mon compagnon tira de son côté, et, quelques minutes après, notre malheureux ami vint à nous baigné dans son sang. Tous les secours de la médecine furent inutiles; il expira dans les vingt-quatre heures qui suivirent son enlèvement. Il avait reçu de telles blessures infligées par les dents et les griffes de l'animal, qu'il fut impossible de le rappeler à la vie. L'audace du tigre tenait vraiment du prodige; car un grand feu, alimenté par dix ou douze arbres, brûlait au moment où l'accident eut lieu, et plus de dix des naturels veillaient à côté de nous. L'imagination humaine ne peut se faire une idée de cette scène d'horreur. Nous avions à peine éloigné notre bateau de ce rivage maudit, que la tigresse apparut, presque folle de colère, et demeura sur le sable aussi longtemps que nous continuâmes d'être en vue de la côte. »

Jusqu'ici, nous avons vu le tigre se tenir en embuscade et saisir sa proie par surprise dans l'épaisseur des broussailles qui parsèment les jungles. Lorsque ce système d'attaques couvertes ne réussit pas, mais seulement alors, il se décide, poussé par les mauvais conseils de la faim, qui sont la règle de toutes ses actions, à rôder, sous le voile de la nuit, autour des habitations de l'homme.

Il suffit quelquefois d'une circonstance imprévue pour suspendre ou éloigner les attaques du tigre. Pennant raconte une aventure qu'il dit tenir d'une bonne source. Au commencement de ce siècle, des *gentlemen* et des *ladies* étaient en train de se livrer à une partie de plaisir dans les campagnes du Bengale, à l'ombre des arbres, sur les bords d'une rivière. Tout à coup, ils aperçurent un tigre qui se préparait à sauter sur eux ; une des dames, avec une présence d'esprit surprenante, saisit son ombrelle, l'ouvrant et la fermant avec la main à la face de l'animal, qui, ne comprenant point ce mécanisme et ne sachant, sans doute, pas à quel obstacle il avait affaire, se retira. Cette histoire, malgré l'autorité de Pennant, pourrait bien être une fable; dans tous les cas, on n'en saurait rien conclure contre le courage de l'animal. Beaucoup de carnassiers qui bravent avec une intrépidité rare un danger réel et connu, battent en retraite devant une résistance chimérique, mais qu'ils ne sont point accoutumés à rencontrer. L'auteur de l'historiette s'empresse, d'ailleurs, d'ajouter qu'une autre société d'hommes et de femmes, se livrant aux plaisirs innocents d'une partie de campagne, n'eut point le même bonheur. Un tigre bondit sur les promeneurs pendant qu'ils étaient en train de dîner, saisit un des Anglais et l'enleva si bien, qu'on n'entendit plus jamais parler de lui.

Un tigre emporte un homme aussi aisément qu'un chat emporte un rat. « J'ai été témoin d'un fait, dit le capitaine Williamson, qui m'a donné une idée complète des procédés du tigre et de sa force. Je voyageais en poste dans mon palanquin, à travers le district de Ramghur, qui est montagneux et peu cultivé. Pour la plus grande partie, resté à l'état de nature, il abonde en jungles. Un homme qui portait deux corbeilles de linge et

de rafraîchissements, et qui précédait le palanquin d'environ cinq cents mètres, mit son fardeau à terre, et s'assit sur un côté de la route pour se reposer un peu. A environ deux mètres derrière lui était un petit buisson, autour duquel croissait un peu d'herbe. On ne voyait aucun autre arbuste, à un demi-mille au moins, de ce côté de la route. A peine le pauvre diable s'était-il assis, qu'un tigre s'élança de l'intérieur du buisson. Après lui avoir donné avec sa patte le coup fatal, l'animal saisit l'homme par les épaules, et l'enleva avec la plus grande facilité; puis, marchant toujours d'un bon pas, il l'emporta dans un endroit fourré et couvert... »

L'homme a dû nécessairement chercher tous les moyens de détruire un ennemi aussi redoutable que le tigre. Parmi ces moyens, il en est un qui étonne, mais que nous croyons devoir rapporter ici d'après le témoignage du capitaine Williamson. « La trace d'un tigre étant découverte, dit-il, les paysans ramassent une quantité de feuilles de *prauss*, qui ressemblent à celles du sycomore, et qui sont communes dans beaucoup de jungles situés au nord de l'Inde. Ces feuilles sont enduites d'une espèce de glu, qu'on obtient en écrasant les baies d'un arbre indigène qui n'est pas rare. Ces feuilles, ainsi engluées, sont alors semées près de l'endroit où le tigre se retire pendant les chaleurs, au milieu du jour. S'il arrive que l'animal mette le pied sur une de ces feuilles à surface visqueuse, son sort peut-être considéré comme décidé. Il commence par secouer sa patte pour enlever l'inconvénient; mais, ne réussissant point de cette manière-là, il frotte sa patte embarrassée contre sa face. Ses yeux, ses oreilles, son nez s'engluent alors, et cet enduit lui cause une sensation si désagréable, qu'il se roule sur d'autres feuilles également poissées, jusqu'à ce qu'enfin il se

trouve complétement enveloppé, aveuglé et privé de l'usage de ses sens. Dans cet état, il peut être comparé à un homme qui a été frotté de poix et couvert de plumes. Le malaise produit par cette étrange et singulière situation, se traduit, de la part du tigre, en hurlements affreux. Ces cris donnent l'éveil aux paysans et les avertissent de descendre. Ils ne trouvent point alors grande difficulté à détruire l'objet de leur aversion. » On peut douter qu'un tel stratagème réussisse dans tous les cas et que ce terrible ennemi — le tigre! — se laisse toujours prendre comme un pinson à un gluau.

La chasse aux tigres tient, dans la vie des seigneurs asiatiques, la même place qu'occupe dans la vie des seigneurs africains la chasse aux lions. Un Anglais qui avait assisté à la mort d'une trentaine de tigres, nous donne la description d'une de ces vaillantes parties de plaisir; j'abrége son récit : il vous suffira de savoir que la cavalcade du nabab en question (car il y a un nabab dans cette affaire) était magnifique. « Ce fut dans les montagnes, raconte-t-il, que nous découvrîmes le premier tigre. Nous commencâmes à l'attaquer vers midi. Il était dans une vallée étroite, que le nabab fit entourer par plus de deux cents éléphants. Nous l'entendions rugir horriblement dans une épaisse broussaille, située au milieu de la vallée. Étant accoutumé à cette chasse, je poussai mon éléphant dans la direction du tigre. La bête féroce me chargea immédiatement. L'éléphant, qui était un timide animal, tourna les talons et me priva de l'occasion de faire feu. Je revins à la charge suivi par deux ou trois éléphants; le tigre fit un bond et atteignit presque le dos d'un des éléphants sur lequel trois ou quatre hommes étaient montés. L'éléphant se secoua lui-même alors si fortement, qu'il jeta en bas les pauvres

hommes et les renversa dans la broussaille. Je les crus perdus; mais je ne fus pas peu agréablement surpris de les voir s'esquiver sains et saufs. Le nabab se tenait, pendant tout ce temps-là, sur une éminence près du hallier : calme, il regardait la scène et me fit signe de pousser le tigre de son côté. Je fis une troisième tentative pour l'abattre, et, cette fois, avec un peu plus de succès. A mon approche, il s'élança vers moi, non sans un rugissement formidable, et en frappant ses flancs avec sa queue. Heureusement, je le tirai et l'atteignis. Se sentant touché, il se retira dans la broussaille ; mais dix ou douze éléphants, poussés alors dans le hallier, alarmèrent le tigre et le forcèrent de courir vers le nabab. Il fut chaudement reçu, je vous assure. Le nabab, assisté de ses *omras* — ou seigneurs — étendit le tigre à ses pieds. Une longue acclamation — *whu! whu!* — proclama la victoire et salua le vainqueur. »

L'évêque Héber, dans son journal, nous raconte également une chasse au tigre à laquelle il avait assisté.

« Le rajah nous parla d'un tigre qui habitait dans notre voisinage et qui avait fait plusieurs mauvais coups. Il l'aurait déjà attaqué, ajoutait-il, s'il n'avait pensé que ce serait un sujet de divertissement pour M. Boulderson et pour moi. Je lui répondis que je n'étais point chasseur; mais les yeux de M. Boulderson étincelèrent au seul nom de *tigre*, et il exprima le plus grand désir de battre les quartiers de l'animal dans l'après-midi. En ce cas, je ne voulus point le priver de sa chasse, et, comme il n'aurait pas voulu me laisser seul, je l'accompagnai sans autre intention que d'être un simple et pur spectateur. M. Boulderson m'avertit de charger mes pistolets pour me mettre du moins sur un pied de défense, et me prêta un bon fusil à deux coups. Nous montâmes sur

nos éléphants. Le rajah, en dépit de sa fièvre, parut à son tour, disant qu'il ne voulait pas rester en arrière. Un grand nombre de gens à pied et à cheval accoururent de notre camp et des villages voisins. Tout ce peuple semblait prendre à cette chasse le même intérêt et le même plaisir que l'on témoigne en Angleterre pour une partie de course. Le rajah était monté sur une petite femelle d'éléphant, tout au plus grosse comme un bœuf de Durham, et presque aussi poilue qu'un caniche.

» M. Boulderson avait aussi un formidable appareil de mousquets et d'instruments de combat. Nous marchâmes environ deux milles à travers une plaine couverte de grandes herbes. Des cailles et d'autres oiseaux sauvages se levaient çà et là en grand nombre, et de belles antilopes bondissaient en fuyant dans toutes les directions. Enfin, nous arrivâmes à un terrain plus profond et plus marécageux, qui devait nous conduire à l'endroit désigné. Or, tandis que M. Boulderson délibérait s'il traverserait cet endroit humide ou s'il le borderait, quelques gens du pays arrivèrent, disant que le tigre avait été traqué là durant la matinée. Nous nous y lançâmes, en conséquence, formant une ligne comme si nous battions le terrain pour la chasse au lièvre. Seulement, l'herbe était si haute, qu'elle s'élevait jusqu'à la selle de mon éléphant — qui était pourtant un grand animal — et qu'elle cachait entièrement le rajah. Nous ne marchâmes pas longtemps avant qu'une bête s'élançât tout à coup devant moi, — plus grande qu'un cerf, — brune, avec des cornes écartées, mais non palmées : c'était un *morh*, une espèce d'élan. A quelques pas plus loin, s'éleva une autre bête semblable : c'était la femelle. La vue de ces curieux animaux m'avait déjà bien récompensé de la peine que j'avais prise en venant à la chasse

au tigre; mais l'animation de tout ce qui m'entourait, l'anxiété avec laquelle mes compagnons examinaient chaque mouvement de l'herbe qui ondulait dans le jungle comme par flots, les cris des hommes, le bruit des chevaux derrière nous, tout cela remplissait l'air d'un esprit d'entreprise et d'un intérêt saisissant, à la contagion duquel il était impossible d'échapper.

» Enfin, tous les éléphants dressèrent leurs trompes en l'air, commencèrent à mugir et à frapper violemment la terre de leurs pieds de devant. Le petit animal du rajah tourna court, et, malgré tout ce que son maître put faire et dire, il prit son poste à l'arrière-garde. Les trois autres s'avancèrent lentement, mais résolûment, avec leurs trompes levées, leurs oreilles déployées et leurs sagaces petits yeux fixés en avant. « Nous sommes près » de *lui*, » dit M. Boulderson ; « faites feu sur l'endroit où » vous verrez les longues herbes s'agiter. » A ce moment même, mon éléphant frappa violemment du pied. « Là ! » là ! » cria le rajah ; « j'ai vu sa tête. » Un court rugissement, ou plutôt un hurlement sec, suivit ces paroles. Je vis aussitôt devant la tête de mon éléphant se mouvoir quelque chose qui se glissait dans l'herbe. Je tirai comme je pus, et, un moment après, voyant encore se dessiner d'une manière plus distincte le mouvement de l'animal, je déchargeai le second coup. Un autre hurlement retentit; le mouvement s'effaça tout à fait et se perdit dans les profondeurs du jungle. M. Boulderson me dit : « Je ne serais point étonné que vous l'eussiez » touché cette dernière fois; à tout prix, il faut *le* faire » partir de cet endroit couvert, et alors j'aurai soin de » *lui*. » Le tigre échappa sous le manteau de végétation qui recouvrait le jungle. A mon retour, je demandai à M. Boulderson si toutes les chasses au tigre ressem-

blaient à celle-ci. « Dans un jungle, » dit-il, « c'est tou- » jours à peu près la même chose : le plan du tigre est de » rester caché sous le voile des herbes, jusqu'à ce qu'il se » trouve acculé dans une situation où il soit obligé de » rompre l'incognito : c'est ici que commence la partie » sérieuse de la chasse ; blessé, l'animal cherche à se » revancher, attaque bravement ses ennemis et meurt » toujours en combattant. Lorsqu'un tigre saute sur un » éléphant, l'éléphant est généralement capable, en se » secouant, de se débarrasser du tigre, et alors malheur à » celui-ci ! L'éléphant s'agenouille sur l'animal féroce et » l'écrase, ou bien il lui donne un coup de pied qui lui rompt » à moitié les côtes et qui l'envoie à plus de vingt pas. »

Se perdre dans l'ensemble de la nature extérieure et se servir de cette harmonie comme d'un masque, est un instinct particulier à tous les animaux de proie, mais surtout au tigre. Une grande partie du sol de l'Inde est d'une couleur roussâtre, et l'herbe, durant les chaleurs de l'été, étant privée de la séve qui donne la verdure, devient d'une teinte brune, très-semblable à la robe du tigre. Ces circonstances sont très-favorables à l'animal qui cherche à s'embusquer. C'est ainsi qu'un tigre se lève souvent du sein des plaines découvertes, où il n'y a point suffisamment d'herbes ni de broussailles pour abriter son guet-apens. La couleur de l'animal, qui se confond si parfaitement avec les objets extérieurs, lui suffit alors pour se dissimuler.

Si dangereux que soit le tigre affamé, il ne mérite vraiment pas la haine que certains poëtes trop peu naturalistes, et que certains naturalistes beaucoup trop poëtes, lui ont vouée. Le chœur de malédictions qui s'attache au tigre — tandis qu'on célèbre, en manière de contraste, le courage, la grandeur, la clémence et la

générosité du lion, — est tout au moins ridicule. Le tigre a réellement le droit de réclamer : d'abord, parce que le lion a été élevé trop haut et à ses dépens ; ensuite, parce qu'il a été placé lui-même beaucoup trop bas. Il n'est pas vrai que, seul dans la nature, il déploie une cruauté inutile. Soumis à une fatalité inéluctable et inscrite dans ses organes, dominé par un appétit violent, qui est la loi de toutes ses actions, et auquel ses sentiments, ses facultés sont nécessairement enchaînés, il détruit pour vivre : rien de plus, rien de moins. Cet animal porte, d'ailleurs, le châtiment de la terrible mission qu'il remplit dans la nature. Il est plutôt à plaindre qu'à condamner. La sombre mobilité de sa face, sa démarche inquiète, ses lamentables cris, les plis de sa robe agitée comme le sable du désert, tout, dans ses mouvements et dans ses habitudes, indique une existence pénible. Il vit de carnage, parce que c'est la consigne qui lui a été donnée par la nature ; mais la proie est rare, difficile à atteindre, quelquefois vivement défendue, et — au milieu des horreurs de la tyrannie qu'il exerce sur les autres animaux en les frappant de mort violente, — le tigre mène souvent une vie plus tourmentée que celle des pauvres victimes destinées à tomber sous sa dent.

Même dans l'état sauvage, le tigre a quelques bonnes qualités : il aime ses petits. La tigresse fait une excellente mère. Bravant tous les dangers pour défendre la sécurité de sa progéniture, elle attaque furieusement, à cause de ses petits, l'homme et les animaux. Le capitaine Williamson rapporte que, durant son séjour aux Indes, on lui présenta deux très-jeunes tigres. Les gens du district en avaient trouvé quatre de la même portée, — en l'absence de la tigresse. Les deux apportés au capitaine furent placés dans une étable, où ils firent entendre des

cris éclatants pendant plusieurs nuits. La mère qu'on avait ainsi dépouillée de ses petits, arriva enfin, — répondant à leurs cris par de terribles rugissements. On fut obligé de mettre les jeunes tigres en liberté, dans la crainte que la tigresse, rendue furieuse, ne s'introduisît par voie d'effraction dans les étables. Le matin suivant, on chercha les petits, mais on ne les trouva plus : la mère les avait emportés.

Dans l'état primitif, le tigre est bien un des plus terribles fléaux vivants, aux ravages duquel les animaux et l'homme lui-même se trouvent exposés; mais ceux qui ont représenté le tigre comme incapable de s'apprivoiser, n'ont aucun fondement pour appuyer leur assertion. Le tigre est apprivoisable et susceptible d'attachement, même jusqu'à la passion. J'ai vu, nous avons tous vu plusieurs exemples de la bonne intelligence qui règne quelquefois entre cet animal et les autres animaux, sans en excepter l'homme. Les tigres apprivoisés des prêtres mendiants de l'Inde et des fakirs de l'Hindoustan sont bien connus.

Lorsqu'on s'est occupé de bonne heure de former le caractère du tigre, cet animal se montre aussi moralement flexible, aussi capable d'amélioration que tous les autres animaux de sa classe. Comme le chat, auquel il ressemble si étroitement par toutes ses actions, il courbe son dos large et puissant sous la main qui le caresse; il lèche sa fourrure et se lisse lui-même avec sa patte, il *file* d'une manière douce et expressive, lorsqu'il est de bonne humeur.

Une tigresse d'une grande beauté avait été envoyée de Calcutta en Angleterre. Durant le passage, on la laissa errer sans restriction sur le vaisseau. Elle devint parfaitement familière avec les matelots. Jamais elle ne mani-

festa le moindre symptôme de férocité. A son arrivée dans la Tamise, la vue des étrangers produisit chez elle de l'irritation et changea son caractère. On la logea dans la ménagerie de la Tour de Londres, où elle devint morose et sauvage. Son ancien gardien vint un jour pour la voir; mais l'humeur de l'animal était si altérée, que M. Cops — qui gardait alors les bêtes féroces de Sa Majesté le roi d'Angleterre — n'accorda qu'à grand'peine à l'étranger le droit d'entrer dans la loge de la tigresse. Cependant, à peine la tigresse eut-elle reconnu son ancien ami, qu'elle s'approcha de lui en rampant, le lécha, le caressa et manifesta tous les signes de la joie la plus extravagante. Lorsque l'homme la quitta, après une tendre et assez longue entrevue, la tigresse cria, se plaignit et pleura tout le reste du jour. Au bout de quelque temps, elle se réconcilia néanmoins avec sa nouvelle résidence et son nouveau gardien.

Vers la même époque, vivait dans la même ménagerie un tigre qui était un modèle de bonne conduite. La douceur de son caractère pouvait être attribuée — du moins en partie — à l'habitude qu'il avait contractée, depuis l'âge le plus tendre, de ne prendre que de la nourriture cuite. Jusqu'au moment où il entra dans la ménagerie de la Tour, il n'avait jamais mangé de viande crue. Dès son arrivée, on le mit au régime des autres carnivores. Ce changement de nourriture parut lui convenir et flatter ses goûts, mais n'exerça aucune influence fâcheuse sur son tempérament. Les repas de chair crue ne lui firent, d'ailleurs, point perdre son appétit pour la soupe, qu'il mangeait toujours avec une grande avidité. Si, plus tard, l'homme s'occupe de domestiquer les grands *feles*, — tels que le tigre et le lion — ce qui ajouterait beaucoup à ses jouissances, à ses forces propres et à ses

moyens d'action économique sur la nature, — il devra probablement commencer cette éducation par une réforme alimentaire. Il faudrait, avant tout, modifier la nourriture de ces animaux, chez lesquels la vue de la viande crue et l'odeur du sang réveillent les penchants innés de destruction.

LA PANTHÈRE (*felis pardus*)

La panthère est répandue dans toute l'Afrique et dans les parties chaudes de l'Asie, ainsi que dans l'archipel des Indes. Elle se distingue du tigre par sa robe tachetée. On a dit que ce que le paon était parmi les oiseaux, — c'est-à-dire le symbole de la beauté, de la richesse, de l'harmonie des couleurs, — la panthère l'était parmi les quadrupèdes. En effet, rien de plus élégant que ses formes, rien de plus souple ou de plus onduleux que ses mouvements, rien de plus gracieux, de plus terrible, de plus chatoyant que ses caresses qui donnent la mort. On dirait l'artiste de la férocité.

Les animaux les plus carnassiers ne sont pas pour cela les moins capables d'affection, de reconnaissance et de bons rapports avec l'homme. Un voyageur anglais eut durant plusieurs mois en sa possession une panthère apprivoisée. « Cet animal, dit-il, avait été pris tout jeune avec son frère dans une forêt où ils avaient sans doute été abandonnés l'un et l'autre par leur mère. Ils furent présentés au roi des Achantis, dans le palais duquel ils vécurent quelques semaines. Le héros de mon histoire, étant plus grand et plus fort que son compagnon, étouffa celui-ci dans un accès de brutale gaieté. Ce début n'avait rien de rassurant ; mais il ne faut pas juger le caractère d'une personne sur une seule action de sa jeunesse. La

panthère fut alors envoyée à un de mes compatriotes, M. Hutchison. Ce gentleman, trouvant que l'animal était très-docile, se donna la peine de l'apprivoiser, et y réussit dans une certaine mesure.

» M. Hutchison conduisait dans la campagne la panthère avec une chaîne, la détachant de temps en temps, aux heures des repas : elle s'asseyait alors à côté de son maître et recevait sa part de nourriture avec une gentillesse relative. Une fois ou deux, elle vola une poule, mais elle la céda aisément à son maître, qui reconnut la soumission de l'animal en lui donnant quelque autre chose à dévorer.

» La panthère avait environ un an, quand M. Hutchison nous quitta pour retourner au Cap. Il me fit cadeau de sa favorite, que je logeai dans la citadelle où je demeurais moi-même en qualité de chirurgien militaire.

» Le jour de son arrivée, on plaça la panthère dans une petite cour qui conduisait aux appartements du gouverneur. Après le dîner, elle fut introduite — tenue au cou par une faible corde — dans la salle à manger, où elle reçut nos salutations avec quelque rudesse, mais avec une bonne humeur parfaite. Au moindre encouragement, elle posait ses pattes sur nos épaules et frottait sa tête contre les nôtres. Ses dents et ses griffes ayant été limées, il n'y avait, d'ailleurs, pas de danger qu'elle déchirât nos habits. On la garda pendant une semaine ou deux dans une cour, où elle ne donna aucun signe de férocité, — si ce n'est un jour où un domestique fit semblant de lui retirer la nourriture. Prenant alors l'offenseur par la jambe, elle lui enleva un morceau de chair; mais, cela fait, elle sembla ne plus avoir contre lui de rancune. Un matin, elle rompit sa corde. L'alarme ayant été donnée, on ferma les portes de la forteresse et la

chasse commença. Après avoir fait faire aux chasseurs deux ou trois fois le tour des remparts et avoir renversé quelques enfants en s'élançant contre eux, elle se laissa prendre. On la reconduisit tranquillement à son quartier, sous une des batteries de la forteresse.

» La peur violente qu'inspirait cet animal se calma par degrés. L'ordre ayant été donné aux sentinelles de bien garder les portes, on laissa à la panthère la liberté d'aller ou de venir où il lui plairait dans l'intérieur de la citadelle. Un garçon fut seulement chargé de l'empêcher d'entrer dans les appartements des officiers; mais ce surveillant passait généralement les heures de sa faction à dormir, et Saï (c'était le nom de la panthère), pendant ce temps-là, rôdait tout à son aise. Un jour, trouvant son gardien assis sur le pas de la porte, droit sur son séant, mais profondément endormi, elle leva sa patte, lui donna sur un des côtés de la tête un coup qui le renversa par terre, puis elle se tint devant lui en remuant la queue, comme pour se réjouir de la leçon qu'elle lui avait donnée. Saï devint très-attachée au gouverneur et le suivait partout comme un chien. Son poste favori était à la fenêtre d'une des chambres du château, d'où l'on découvrait toute la ville. Là, assise sur ses pattes de derrière, — et le menton entre ses pattes de devant appuyées contre le rebord de la fenêtre, — elle s'amusait à regarder ce qui se passait. Les enfants du gouverneur se tenaient avec elle à la croisée; un jour, trouvant la présence de l'animal embarrassante pour eux, — il les empêchait d'approcher leurs chaises de la fenêtre — ils réunirent leurs efforts pour la déloger en la tirant par la queue.

» Un matin, le gouverneur était en train d'apaiser une dispute dans la salle de justice; il se trouvait alors telle-

ment entouré par le peuple noir des indigènes, que Saï — qui le cherchait — passa sans le voir. La favorite continua ses perquisitions : elle visita d'un air désolé les différentes parties de la forteresse. Quand l'audience fut terminée, le gouverneur retourna dans ses appartements et s'assit lui-même devant sa table pour écrire. Soudain, il entend un pas lourd qui monte les escaliers, et, levant les yeux vers la porte ouverte, il aperçoit Saï. Cette fois, il se crut perdu ! D'un bond, Saï saute de la porte sur son cou : au lieu, toutefois, de le dévorer, elle frotte sa joue contre les épaules du gouverneur, remue la queue, et cherche tous les moyens d'exprimer sa joie.

» Quelquefois cependant la panthère fut pour les autres habitants du château un sujet d'alarme. Une pauvre femme, appelée dans la langue du pays la *pra-pra* (la balayeuse), nettoyait un jour la grande salle avec un court balai, et, dans une attitude qui s'approchait fort du *more ferarum*. Saï, qui était cachée sous un des sofas, profita du moment où la femme se tenait ainsi à quatre pattes pour lui sauter sur le dos et pour s'y établir en triomphe. La malheureuse poussa un cri si violent, que l'alarme fut donnée aux autres domestiques ; mais, voyant la panthère (ils le crurent du moins) en train d'avaler la femme, ils décampèrent les uns après les autres avec toute l'agilité dont ils étaient capables. Il n'y avait donc plus de secours à espérer, et la *pra-pra* se voyait déjà dans le ventre de l'animal, quand le gouverneur, qui avait entendu du bruit, survint. La panthère sauta à bas de sa monture et témoigna par ses manières affables qu'elle avait seulement voulu jouer ; mais la pauvre femme avait eu si grand'peur, qu'elle tomba malade des suites de l'aventure.

» Les étrangers étaient naturellement peu rassurés

quand ils voyaient une si puissante bête en parfaite liberté. C'était souvent une scène risible. Plusieurs d'entre eux n'aimaient point à avouer leur frayeur et cependant ils étaient incapables de réprimer la panique visible sur leur figure, en présence de Saï.

» Cet intéressant animal faisait deux bons repas par jour, mais on ne lui donnait jamais d'animaux vivants. L'expression de toute sa personne était animée et annonçait un bon caractère. Saï était surtout gentille pour les enfants. Elle se couchait sur la natte à côté d'eux, lorsqu'ils dormaient, et les caressait sans leur faire de mal.

» Devant quitter la colonie, je résolus d'emmener Saï avec moi. Elle fut, en conséquence, chargée à bord du vaisseau dans une grande cage de bois, garnie sur le devant de barreaux de fer. Je souffrais pour elle de cette dure captivité; mais c'était une précaution nécessaire vis-à-vis des autres passagers, qui ne goûtaient point, comme moi, le plaisir de communiquer avec toute la nature. Cette prison ne parut même point aux hommes du vaisseau une protection suffisante contre la prétendue férocité de l'animal. Ils étaient, en effet, si effrayés en transportant Saï du rivage sur le vaisseau, que, dans leur trouble, ils laissèrent tomber la cage et le prisonnier dans la mer. Pour un instant, je crus ma pauvre panthère perdue; mais quelques marins sautèrent dans la chaloupe qui appartenait au navire, et retirèrent Saï de l'eau. La malheureuse bête semblait complétement abattue par le bain qu'elle venait de subir; mais, comme personne n'osait ouvrir sa cage pour l'essuyer, elle se roula elle-même et se pelotonna dans un coin, ne se relevant point avant quelques jours — et seulement lorsqu'elle eut reconnu ma voix. — Dès que je lui parlai, elle dressa la

tête, la porta d'un côté et de l'autre, à la manière d'une personne qui écoute; puis, lorsque je me montrai, elle sauta sur ses pattes et parut folle de joie. Elle se roulait çà et là, elle ouvrait ses énormes mâchoires, elle criait et semblait vouloir mettre sa cage en pièces. Quand la violence de son émotion fut apaisée, elle se contenta d'avancer ses pattes et son nez à travers les barreaux de la cage, pour recevoir mes caresses.

» La plus grande délicatesse dont je pusse entretenir ma favorite, était l'eau de lavande. Deux fois par semaine, je lui faisais une tasse de gros papier roide dans laquelle je versais quelques gouttes de la précieuse liqueur; puis je la lui donnais. Saï la prenait avidement et se roulait sur elle-même, jusqu'à ce que l'odeur fût évaporée. Je me servis de la sensualité de ma panthère pour lui apprendre à donner la patte sans montrer ses ongles. Toutes les fois qu'elle avait manqué à nos conventions, je lui refusais l'eau de lavande. En peu de temps, et grâce à la magique liqueur, je la débarrassai complétement de cette habitude. Elle rentrait ses griffes à chaque fois qu'elle me présentait sa patte.

» Nous faisions voile vers l'Angleterre avec d'amples provisions, lorsque notre vaisseau fut attaqué, malheureusement, par des pirates qui nous pillèrent nos vivres et qui nous réduisirent presque à la nécessité de mourir de faim. Ma panthère eût infailliblement péri, n'eût été une collection de trois cents perroquets avec lesquels nous étions partis et qui moururent bientôt, les uns après les autres, quand nous fûmes dans les latitudes du nord-ouest. La ration de Saï était un de ces oiseaux par jour; mais c'était là une si faible et si triste pitance, que la pauvre bête, affamée, n'avait pas la patience d'enlever les plumes. Elle se jetait sur le perroquet et l'avalait. Enfin,

ma favorite tomba malade. Après plusieurs jours d'un traitement dans lequel j'épuisai toute ma science médicale, Saï mourut, hélas! — au moment où nous voyions blanchir les côtes de l'Angleterre. »

LE LÉOPARD (*felis leopardus*)

Le léopard est répandu, à la surface de l'ancien monde, sur une échelle géographique aussi étendue que le lion lui-même. L'extrême flexibilité de son épine dorsale donne à tous ses mouvements un degré d'agilité, d'adresse, de précision qui se combine avec la force. Les antilopes, les singes et quelques autres quadrupèdes de taille moyenne constituent sa proie habituelle. Il évite généralement l'homme. Il y a tel cas, cependant, où les sollicitations de la faim le poussent à attaquer traîtreusement les pauvres bûcherons ou le voyageur isolé.

Un couple de ces charmants et féroces animaux vivait, il y a quelques années, à la ménagerie de la Tour de Londres. Ils étaient, l'un et l'autre, originaires de l'Asie. Le couple conjugal occupait la même loge; mais le mâle et la femelle différaient beaucoup l'un de l'autre, par leurs dispositions et leur caractère. La femelle — la plus vieille des deux, et pensionnaire de la ménagerie depuis plus de quatre années — était extrêmement douce. On pouvait la considérer comme entièrement apprivoisée : elle souffrait que son gardien la caressât et elle lui léchait les mains. Les étrangers, cependant, surtout les femmes, devaient se garder d'approcher trop près de sa loge... Elle montrait, en effet, une prédilection particulière pour les ombrelles, les parapluies, les chapeaux et les autres articles de toilette qui pouvaient tomber sous sa patte. Les saisissant avec la plus grande agilité, elle

les mettait en pièces, avant que le visiteur étonné se fût même aperçu du larcin.

Le mâle, au contraire, demeura toujours triste et sauvage.

L'agilité avec laquelle ces animaux bondissent dans leur cellule est prodigieuse. Ils touchent, pour ainsi dire, d'un même saut les quatre murs, effleurent le plafond et s'y attachent avec les griffes. Cette rapidité d'action, vraiment fabuleuse, que l'œil lui-même a de la peine à suivre peut, du moins, nous donner une idée de la vie agitée, errante, mouvementée, que le léopard mène dans l'état sauvage, et de la célérité foudroyante avec laquelle il fond sur sa proie.

LE GUÉPARD

On peut définir le guépard un léopard apprivoisé. Ses ongles non rétractiles et exposés, par cela même, au contact avec le sol, s'usent par le frottement. Le guépard se trouve, dès lors, à peu près réduit — sous le rapport de ses armes — aux conditions du chien. Il n'en a pas moins pour cela les dents tranchantes et les puissantes mâchoires des autres *feles*. Doux et traitable, il peut être considéré, jusqu'à un certain point, comme un animal domestique. Il est, en effet, devenu, dans certaines contrées, un véritable auxiliaire de l'homme. En Orient, les seigneurs indiens l'emploient à la chasse.

Cette chasse, par la manière dont elle est conduite, offre quelque ressemblance avec les anciennes chasses au faucon, si célèbres en Europe dans le temps de la féodalité. L'animal ou les animaux — car souvent on emploie plusieurs guépards en même temps — sont conduits sur le champ de bataille dans des chariots bas. On les tient là

enchaînés et chaperonnés. Cette précaution n'a qu'un seul motif : la crainte que les guépards ne devancent l'ordre de l'attaque, en s'élançant contre l'ennemi avant le temps convenable. On les conduit ainsi en vue d'une troupe d'antilopes, laquelle consiste en cinq ou six femelles et un mâle. Alors on déchaîne les guépards, on leur découvre la tête, et les gardiens dirigent l'attention de ces animaux vers la proie. Comme ils ont peu de flair, il est nécessaire de leur mettre l'objet sous les yeux. Cela fait, l'animal ne s'élance point tout d'un coup sur l'objet de sa poursuite; mais, sachant — selon toute vraisemblance — qu'il n'a point de chance d'atteindre une antilope à la course, il ondoie prudemment le long du sol, se cachant du mieux qu'il peut, et, quand il a presque atteint la troupe confiante des ruminants, il fond sur eux. Après cinq ou six bonds effrayants, qu'il exécute avec une incroyable rapidité, il se jette sur sa victime terrifiée et l'étrangle en un instant. Cependant le gardien s'approche doucement du théâtre du carnage, caresse l'animal vainqueur et lui jette quelques morceaux de viande pour l'occuper tandis qu'il lui remet le chaperon sur la tête. Le guépard est replacé dans le chariot et enchaîné, jusqu'à ce qu'on juge à propos de le lancer encore contre quelque nouveau gibier.

Si la troupe d'antilopes a pris l'alarme et si le guépard — ce qui arrive quelquefois — n'a point réussi dans son attaque, il ne cherche jamais à poursuivre ces animaux, supérieurs en vitesse; mais il retourne vers son maître avec un air mortifié, — pour être relâché à la première occasion et lancé de nouveau à la curée.

Le guépard unit la beauté et la grâce du tigre à la fidélité du chien.

Ses formes sveltes, allongées, élégantes, ses flancs

évidés, sa jolie tête ronde lui donnent l'air des animaux héraldiques qui servent de supports ou de tenants dans les anciens blasons.

Dans nos ménageries, le guépard se montre d'une douceur infatigable. Il intéresse ses geôliers eux-mêmes par l'innocence de ses manières, par sa gentillesse, par son affabilité. Il y a conscience à mettre en cage un animal si calme et si inoffensif : martyr du préjugé, — martyr de la crainte aveugle qui s'attache sans réflexion comme sans choix à toute la famille des grands *feles* — martyr, le plus souvent encore, de la mauvaise distribution matérielle de nos ménageries, le guépard souffre, dans nos climats, un système de captivité que rien ne justifie, et contre lequel le naturaliste doit protester au nom de la charité universelle.

Dans un de nos ports de mer, un guépard vécut durant quelques mois en parfaite liberté; il courait comme un chien vers les matelots et les ouvriers qui lui offraient quelques débris de leurs repas ; il avait désarmé par sa douceur les craintes et les soupçons; il était la joie, l'orgueil, l'amusement de toute la ville; mais notre froid climat ne convenait pas à sa constitution : — il mourut.

LE JAGUAR (*felis onca*)

Le jaguar est le tigre du nouveau monde.

Il est extrêmement curieux de voir certaines classes d'animaux répétées d'un continent à l'autre, avec des traits évidents d'analogie, mais aussi avec des différences qui gravent dans ces êtres organisés l'empreinte des influences géographiques.

Le jaguar égale presque le tigre en magnificence, en vigueur et en férocité.

C'est dans les forêts marécageuses du sud de l'Amérique que le jaguar exerce ses ravages. Là, il règne; car régner, dans la nature, c'est détruire. Son empire s'étend presque depuis le Paraguay jusqu'à l'isthme de Darien. Il établit sa demeure solitaire dans l'épaisseur des forêts, spécialement dans le voisinage des grandes rivières, qu'il traverse à la nage, avec une extrême agilité.

Quand il a fait choix de sa victime, il saute sur le cou de l'animal, dont il disloque l'épine dorsale; — ce qui prive ce dernier, à l'instant même, de vie et de mouvement.

Nous avons eu, à la ménagerie de la Tour, un jaguar qui était d'un caractère fort traitable.

LE PUMA ou COUGOUAR (*felis discolor*)

Cet animal, appelé autrefois le lion d'Amérique, occupe le second rang parmi les chats du nouveau monde. En captivité, le puma s'apprivoise : il devient même docile et caressant. Ses manières et ses mœurs ressemblent singulièrement à celles du chat domestique. Comme l'hôte de nos intérieurs européens, il aime beaucoup qu'on s'occupe de lui, fait le gros dos sous la main qui le caresse, et exprime alors sa joie par une sorte de ronflement. On peut citer plusieurs exemples de cougouars qu'on a laissés courir et errer dans des maisons particulières, sans qu'il en soit jamais résulté aucun accident.

Le grand acteur tragique Kean possédait un de ces animaux, qui le suivait comme un chien. On l'introduisait même fréquemment, et en parfaite liberté, dans le salon de l'artiste, lorsqu'il y avait du monde.

OCELOT (*felis pardalis*)

L'ocelot est le beau idéal du chat. C'est encore un enfant du sud de l'Amérique. Retiré pendant le jour dans la profondeur des forêts, il rôde, la nuit, cherchant quelque victime. Il s'attaque presque uniquement aux petits quadrupèdes et aux oiseaux. C'est surtout dans cette dernière chasse qu'il brille. Il poursuit les oiseaux jusque dans leur nid, parmi les arbres, sur lesquels il grimpe avec une agilité merveilleuse. D'Azara parle d'un ocelot qui était si attaché à son maître et à son domicile, qu'il ne chercha jamais à s'échapper, quoique jouissant de la plus parfaite liberté. Le spécimen que nous avons eu à la ménagerie de la Tour de Londres était d'un bon caractère et aimait à jouer comme un enfant.

LE CARACAL (*felis caracal*)

Le caracal est le lynx des anciens. Une nouvelle preuve que le caractère plus ou moins dangereux des carnassiers n'est point toujours en rapport avec la force de destruction dont ils sont doués, c'est que les petits *feles*, arrachés à la vie des forêts, se montrent généralement les plus sauvages et les plus intraitables dans l'état de captivité. L'individu que nous avions à la ménagerie de la Tour, était morose, irascible, défiant. Il se tenait constamment retiré dans un coin obscur de sa cage. Il est, d'ailleurs, rare que cet animal se laisse complétement apprivoiser.

LE LYNX

C'est la seule espèce de *felis* qui existe au nord des grands lacs de l'Amérique et à l'est des montagnes

Rocheuses. On le trouve rarement sur les côtes de la mer et dans les terres nues; mais il se rencontre en assez grand nombre dans les parties boisées de l'intérieur du nouveau monde. C'est un animal timide, incapable d'attaquer aucun des grands quadrupèdes, mais suffisamment armé pour la chasse du lièvre, dont il fait sa principale proie. Il traverse un bras de lac à la nage.

LE CHAT (*felis*)

Le chat domestique se rencontre dans toutes les parties du globe où les hommes se sont réunis en société. Il s'est accoutumé à nos usages et attaché à nos habitations. Quelle est maintenant l'espèce typique à laquelle nos différentes races de chats doivent leur existence? Cette question, touchant l'origine de l'animal qui a passé sous la main de l'homme, a été tranchée d'une manière différente par les naturalistes. L'opinion la plus répandue est que le chat sauvage des forêts de l'Europe et de l'Asie doit être considéré comme la souche de toutes nos races de chats domestiques. C'était l'avis de Cuvier. Mais l'examen des faits a donné, sous ce rapport, naissance au doute.

Lorsque nous voulons remonter aux origines de la domestication du chat, nos pensées sont naturellement amenées vers ces régions de l'Orient où ont apparu les premières traces de la civilisation. De l'Inde, berceau des sociétés humaines, la lumière des arts et des sciences fut sans doute apportée dans les murs du temple d'Isis, d'où elle se répandit plus tard sur la Grèce, et, de la Grèce, elle se communiqua graduellement aux diverses contrées que nous habitons. L'Égypte, une des premières étapes de la civilisation, était pourvue d'animaux domestiques et en

particulier du chat. Les anciens Égyptiens faisaient même un plus grand cas des bonnes qualités de cette créature, qu'aucun autre peuple agriculteur. Si l'on en croit Hérodote, ils poussaient des lamentations à la mort de leurs chats et les enterraient avec grande pompe. Il est de toute évidence qu'une race sauvage particulière à ces contrées avait fourni aux Égyptiens cette antique race de chats domestiques.

Ce qui maintenant m'a frappé, — et ce qui a frappé avec moi quelques naturalistes consciencieux, — c'est que l'ancien chat égyptien ressemble plus au chat de nos maisons que celui-ci ne ressemble au chat sauvage de nos forêts. Le fait est grave et mérite qu'on s'y arrête.

Je dis donc que nos chats domestiques de la plus grande taille sont toujours plus petits que ceux de l'espèce sauvage; il y a, d'ailleurs, entre les uns et les autres une différence notable dans la forme de la queue. Or, nous savons par expérience qu'un état de domesticité prolongé depuis une suite de siècles affecte d'une certaine manière la taille et tout le système de l'animal. Une surabondance de nourriture, une attention et des soins constants ont toujours pour effet d'aider au développement des organes et d'accroître la taille des êtres vivants. Tous nos animaux soustraits à l'état sauvage et soumis à l'état domestique nous fournissent la preuve du fait. Le chat domestique, si l'on admet la supposition qu'il descend du chat sauvage de nos forêts, aurait, au contraire, dégénéré et ferait ainsi exception à la règle générale. Pour peu, d'ailleurs, que cette dégénération se continuât invariablement, nous devrions nous attendre, dans quelques milliers d'années, à la destruction complète de la race.

Le chat égyptien, au contraire, a la même figure que

le chat de nos maisons, et il est de plus petite taille. Il est donc assez raisonnable d'en conclure que les peuples civilisés, en se succédant à la surface du globe, se sont transmis leurs animaux domestiques, — en même temps que leurs mœurs, leurs connaissances, leurs instruments de travail, leur langage. Les peuples modernes de l'Europe n'auraient donc pas eu la peine de réclamer le chat à l'état de nature, ils ne l'auraient point arraché à la profondeur de leurs forêts, ils l'auraient tout simplement reçu. Il se peut, d'ailleurs, que certains essais d'apprivoisement aient été tentés sur quelques chats sauvages de nos contrées; mais ces faits accessoires, accidentels, limités à certaines divisions géographiques, n'intéressent point le fait général de la conquête.

D'après notre théorie, le chat cultivé, accru, développé par les sociétés européennes serait primitivement d'origine orientale comme la civilisation elle-même. Il nous viendrait en droite ligne de l'Égypte et peut-être de l'Inde; il aurait passé par la Grèce, par Rome; il serait présentement entre les mains des sociétés modernes qui le transmettront elles-mêmes aux sociétés futures.

De tout temps, les chats ont exercé une influence dans la maison; ils ont été les favoris de la femme, les camarades des enfants, la terreur des souris. En Chine, cet animal est traité avec les plus grands égards. Il passe sa vie dans un état de molle indolence, couché sur un lit de soie et de duvet, ou pelotonné aux pieds de sa maîtresse sur un sofa, avec un collier d'argent sur le cou et les oreilles ornées de boucles de jaspe et de saphir.

Cette sentence a été depuis longtemps prononcée : « L'éducation n'a aucun effet sur le naturel sauvage du chat. » Ceux qui ont porté cet arrêt injuste n'ont rien compris au caractère de l'animal. Il est vrai que le chat

n'a pas la rampante et servile docilité du chien. Son aversion pour la contrainte est invincible. Il ne souffre pas qu'on le domine ; il ne reconnaît d'autorité que celle qu'il se donne lui-même ou qu'il accepte volontairement. On lui a fait un crime de rester digne et libre jusque dans la captivité. Il faudrait plutôt reconnaître que le chat est le seul animal dans la nature qui ait résolu ce difficile problème : se rapprocher de l'homme, sans devenir son esclave.

Est-il plus vrai que le chat soit un animal inutile? Les moines de l'île de Chypre dressèrent des chats à purger l'île des serpents qui l'infestaient. Leurs succès dans ce genre furent si complets, qu'en peu de temps on fut délivré de ces venimeux reptiles.

Le chat — toujours à raison de son caractère indépendant — se plie moins aisément que le chien aux exercices qu'on veut lui apprendre. Il a pourtant donné plus d'une fois des signes de docilité et de sagacité. La foire de Gravesend vit autrefois un spectacle nouveau, annoncé sous ce titre : *Concert de miaulements*. Au centre du théâtre ou de l'orchestre, était un singe qui battait la mesure; devant lui étaient des chats avec de la musique ouverte devant eux sur leurs pupitres. Au signal du singe, les artistes dirigèrent leurs voix sur un mode tour à tour triste ou gai, qui annonçait un sentiment quelconque de la musique — et surtout plus de discipline qu'on n'en attendrait généralement de ces capricieux musiciens.

On a encore calomnié le chat quand on a dit qu'il était incapable d'attachement. Quelques individus de la race féline conçoivent de temps en temps pour d'autres animaux une affection d'autant plus touchante, qu'elle est libre et désintéressée. Le célèbre étalon *Godolphin*

l'Arabe et un chat noir vécurent durant plusieurs années dans les meilleurs termes du monde. Lorsque le cheval mourut en 1753, le chat s'assit sur le cadavre de son ami jusqu'à ce qu'on mît celui-ci en terre. Ne pouvant alors supporter la vue des lieux où il avait coulé des jours embellis par l'affection, le chat s'éloigna sans bruit et sans retour. On n'entendit plus jamais parler de lui jusqu'à ce qu'on retrouvât son corps mort dans une grange.

Il en est de cela comme de l'aversion qu'on suppose aux chats pour l'élément liquide. Il est bien vrai que les chats n'aiment point à tremper leurs pattes dans l'eau sans nécessité; mais, quand ils y voient un avantage pour eux, ils n'hésitent point à se jeter dans des eaux même assez profondes et assez rapides. J'ai vu moi-même une chatte fendre à la nage une petite rivière pour ressaisir ses petits, qui étaient entraînés par le courant. Elle les ramena les uns après les autres sur le rivage, après les avoir saisis par le cou avec ses dents. Beaucoup de chats se jettent ainsi dans les rivières, les lacs, les étangs, les ruisseaux, uniquement pour se livrer à la pêche. Cette aptitude, qui s'est perdue chez le plus grand nombre des chats domestiques, mais qui se conserve encore chez quelques-uns, paraît être une trace des mœurs de l'animal sauvage. Le chat de nos maisons a, d'ailleurs, gardé à un haut degré le goût du poisson : il a seulement perdu, dans la société de l'homme, qui se charge de pourvoir à ses besoins, l'art de poursuivre et d'attraper sa proie dans les eaux.

J'assistais un jour en silence aux tentatives d'un chat qui regardait avec une attention grave deux poissons rouges nager, en tournant, dans un bocal. D'abord, il trempa sa patte dans l'eau, puis la secoua. Il recom-

menca et s'arrêta de nouveau, balancé entre ces deux sentiments, la haine de l'eau et l'appétit pour le poisson. L'amour de la chose à croquer finit par l'emporter, dans le cœur du chat, sur la haine de l'obstacle, et les deux poissons rouges, tirés de l'eau par une griffe inévitable, allèrent garnir l'estomac du carnassier.

Comme le chien, le chat témoigne quelquefois une inclination naturelle pour retourner vers l'état sauvage. Dans l'Amérique du Sud, par exemple, les tentations sont fortes, à cause du voisinage des forêts qui abondent en nourriture, et qui offrent un abri si frais et si touffu contre la chaleur du jour, qu'il est difficile de conserver les chats dans les maisons. A Surinam et dans les établissements circonvoisins, où, à cause de la prodigieuse quantité de rats qui infestent les sucreries, les chats sont le plus utiles, les colons sont obligés de couper les oreilles de ces animaux à ras de la tête, pour les garder dans les habitations. Cette méthode atteint le résultat qu'on se propose, et cela aussi bien par le beau temps que par la pluie. — Dans le premier cas, les feuilles et les branches chatouillent l'intérieur des oreilles ; — dans le second, la pluie s'y introduit, deux inconvénients auxquels le chat finit par sacrifier sa liberté.

Une autre opinion erronée est celle qui veut que les chats s'attachent seulement aux habitations et non aux personnes. J'ai eu, il y a quelques années, un chat qui — je n'ai point honte de le dire — a marqué dans mon existence. Il était déjà grand et tout élevé, quand son premier maître, ou sa première maîtresse, me le donna en manière de cadeau. Le fond de son caractère était une timidité ombrageuse. Pendant les premiers jours, sa défiance était telle, qu'il se cachait des journées entières dans l'intérieur de ma cheminée. J'ai, d'ailleurs,

quelques raisons de croire que la tristesse résultant de l'absence de sa maîtresse n'était point étrangère à ces manières farouches. Après environ une semaine de retraite volontaire et de solitude morne, le chat, qui ne sortait de son trou que pour prendre à la dérobée quelques morceaux de nourriture, finit néanmoins par s'ennuyer de cette retraite obscure et enfumée. Soit qu'il eût appris à me connaître et à prendre de la confiance en moi, — soit qu'il préférât, en tout état de choses, ma compagnie à celle du manteau de la cheminée, — il tomba résolûment et gentiment dans la chambre, monta sur ma table et, bombant son dos d'une manière significative qui appelait les caresses, il me fit entendre qu'il désirait faire connaissance avec moi. De ce jour, l'amitié du chat me fut acquise. Il s'était donné.

Il m'eût été difficile de trouver aucune différence entre l'attachement de mon chat et celui du chien le plus affectueux. Quand je revenais après une courte absence, il me témoignait sa joie par les caresses les plus empressées et les miaulements les plus tendres. Essentiellement farouche, comme je l'ai dit, il ne connaissait que moi dans le monde; mais il me connaissait si bien, qu'il venait à ma rencontre lorsque je rentrais à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Ce fut sa perte. Un jour qu'il était venu ainsi au-devant de moi et que j'avais fermé la porte du jardin sans m'apercevoir qu'il était sorti, le pauvre animal fut effrayé par le bruit d'une voiture qui passait, perdit la tête, traversa la route et alla se noyer dans un puits.

Je changeai plusieurs fois de maison, et jamais le chat — qui paraissait tenir à moi et non aux lieux — ne témoigna le moindre désir de retourner dans son ancienne habitation. Où j'étais, il était chez lui, et après

avoir témoigné une curiosité bien naturelle, non sans quelque mélange de défiance pour les nouveaux lieux, il ne tardait point à s'y habituer. Une fois, pourtant, je le crus perdu. Il avait disparu depuis trois jours, à la suite d'un déménagement et d'une installation dans une nouvelle résidence. Vers minuit, je descendis dans la cour, et mon chat, qui était resté tout ce temps-là invisible, à cause du bruit et du mouvement des ouvriers, me sauta familièrement sur l'épaule. J'eus même, dans cette occasion, une preuve de ses sentiments. Croyant qu'après une si longue absence et un si long jeûne, son premier besoin était pour la nourriture, je le conduisis vers un plat de viande. C'était lui faire injure et méconnaître son caractère. L'animal me le prouva en se frottant contre moi et en refusant à manger, jusqu'à ce que je l'eusse assuré, par mes caresses, qu'il était pardonné.

Ayant compris le fond de son naturel, je lui laissais une grande liberté dont il n'abusa jamais. Notre liaison était fondée sur la confiance, sur l'attrait réciproque et non sur la contrainte. Quand il avait demandé à sortir de ma chambre de travail, où il me tenait, d'ailleurs, compagnie durant des heures entières, il allait errer dans le jardin ou dans le grenier de la maison. Si je l'appelais, il me répondait aussitôt, mais il me faisait entendre par la voix et par les gestes qu'il n'avait point encore joui d'une récréation suffisante. Quand, au contraire, il jugeait qu'un temps convenable s'était écoulé en promenade solitaire, il accourait vers moi au moindre appel et souvent au moindre signe. Enfin, quand je m'abstenais, à dessein, de le réclamer, il éprouvait lui-même le besoin de ma société et me cherchait partout avec des cris inquiets.

La plus belle espèce de chat, dans nos contrées, est le

chat angora, qui est remarquable par sa taille, par sa force, par l'élégance de sa tête, par la finesse et l'abondance de son poil, par ses qualités domestiques. Chaque pays a son chat : celui de Tobolsk est rouge ; celui du cap de Bonne-Espérance est bleu ; celui de la Chine et du Japon a les oreilles pendantes. La variété presque infinie de formes et de couleurs que cet animal revêt sous la main de l'homme, contraste singulièrement avec l'uniformité qu'il présente dans l'état sauvage, où il est toujours gris brun, traversé par des ondes plus foncées.

LES CIVETTES

Ces légers animaux vivent de proie, comme tous ceux dont nous venons d'écrire l'histoire : ils poursuivent les oiseaux et les petits quadrupèdes ; ils s'introduisent même quelquefois dans les basses-cours, où ils font un grand carnage de volailles. Mais le caractère le plus saillant de leur organisation — celui qui les sépare de tous les carnassiers, — c'est l'existence d'une poche ou d'une bourse, située sous l'anus, et qui a pour propriété de se remplir d'une liqueur odorante. Cette liqueur est sécrétée par les glandes qui entourent la poche. L'homme ne néglige rien chez les animaux de ce qui peut ajouter à ses jouissances et à sa sensualité : cette substance odoriférante produite par la civette, forme, surtout dans l'Orient, une branche considérable de commerce. Les hommes et les femmes qui se piquaient d'élégance se servaient autrefois, parmi nous, de ce parfum animal, pour dissimuler leur odeur particulière. Les parfumeurs s'en servent encore, mais la consommation de cet article a beaucoup diminué depuis que le musc et l'ambre gris sont plus connus. La liqueur de la civette était apportée

en Europe des Indes et de l'Afrique, par la voie d'Alexandrie et de Venise.

Les Orientaux élèvent la civette comme un animal domestique, dans le but de se procurer son parfum. Le père Poncet dit que Enfras — une ville d'Abyssinie — est célèbre pour ce genre d'industrie, et qu'un nombre immense de ces animaux sont élevés dans les habitations. Il a vu des marchands qui avaient plus de trois cents civettes. Ceux qui font commerce d'entretenir ces animaux en état de domesticité, extraient deux ou trois fois par semaine — et quelquefois même plus souvent — ce pot de pommade naturelle que la civette porte à l'endroit en question. Le parfum ainsi recueilli est mis dans un vase que l'on tient soigneusement fermé.

La civette, quoique originaire des contrées les plus chaudes, vit dans les climats tempérés et même dans les régions froides, pourvu qu'on prenne soin de la défendre contre les injures de l'air. On ne l'élève pas seulement aux Indes, en Afrique et en Turquie; mais les Hollandais (ce peuple qui grapine un peu sur tout) tiraient autrefois un profit considérable de l'élève de cet animal. Le parfum d'Amsterdam était considéré comme le plus pur qui fût au monde.

La quantité de pommade fortement musquée que fournit la civette est généralement en rapport avec la nourriture qu'on lui donne. De la viande crue, hachée même, des œufs, du riz, des oiseaux, des poulets et surtout des poissons, tels sont les mets dont la civette se montre particulièrement friande. Le parfum que contient la poche est si fort, qu'il se communique à toutes les parties du corps de la civette : la fourrure en est imprégnée, et la peau elle-même conserve cette odeur longtemps après que l'animal a été écorché.

Alliées au genre des civettes, quoique différentes, les genettes sont de jolis petits animaux, d'une odeur agréable; car ils participent au privilége général de leur classe — l'existence de glandes qui sécrètent une matière parfumée. Élégamment tachetées, elles sont aussi recherchées pour leur peau, qui forme un article de commerce assez important. Les genettes se tiennent le long des ruisseaux et près des sources. On les élève, comme animaux domestiques, dans plusieurs villes de l'Orient où leur odeur suffit, dit-on, à délivrer les maisons des rats et des souris.

Il faut encore rattacher aux civettes et aux genettes, les *paradoxures*, les *soricates*, les *mangues*, les *mangoustes.*

LA MANGOUSTE

La *mangouste d'Égypte* est ce même animal si célèbre chez les anciens sous le nom d'*ichneumon*, et adoré dans le temps comme un dieu, à cause de la haine qu'on lui supposait pour le crocodile — un autre dieu, mais malfaisant et qu'on n'était point fâché de voir disparaître. On racontait, en effet, que l'ichneumon profitait du sommeil du crocodile, pour s'introduire dans la bouche du monstre étendu sur le sable, qu'il attaquait alors les entrailles de son ennemi et qu'après les avoir dévorées, il sortait vivant de son tombeau. Ce qu'il y a de vrai dans cette fable, c'est que la mangouste d'Égypte cherche surtout les œufs de crocodile et qu'elle s'en nourrit. Élevée dans les maisons, elle donne la chasse aux rats et aux reptiles. Ces différents services — et ceux-là du moins très-réels — montrent que l'ichneumon des anciens n'a point tout à fait volé sa réputation.

La *mangouste des Indes* « est célèbre, dit Cuvier, par ses combats avec les serpents les plus dangereux. »

Une mangouste (*viverra mungo*) vivait, il y a quelques années, au cottage de Canaan, près d'Édimbourg. L'animal se servait de ses quatre pattes avec beaucoup de dextérité, attirait dans sa cage toutes les choses qui tombaient sous sa sphère d'action, ramenait des insectes hors de l'eau, et, quand on lui présentait une tabatière, renversait le tabac par la rapidité de ses mouvements, avant que la boîte fût refermée. La mangouste n'attrapait point sa proie avec ses mâchoires, mais elle montrait la puissance de ses armes en tourmentant sa victime et en la jetant çà et là. La queue semblait assister l'animal pour sauter et pour tourner : chaque fois qu'il se livrait à de tels exercices, il heurtait cet appendice contre des objets durs, et cela avec tant de force, que le sang coulait quelquefois à l'extrémité.

Sa curiosité était sans bornes. Lorsqu'il était libre, il traversait la chambre d'un pas léger, aérien et gracieux ; à peine si ses pieds semblaient toucher le plancher; il visitait chacun des coins et tuait tous les insectes qu'il pouvait trouver. Lorsque le plancher avait subi un examen attentif, c'était le tour des tables, des chaises. Cette visite faisait pour lui l'objet d'un jeu, car il était capable de sauter à trois pieds au-dessus du plancher, et souvent les poches des personnes présentes n'étaient point à l'abri de son enquête. La mangouste connaissait si bien la maison et le jardin du cottage de Canaan, qu'elle courait d'un bout à l'autre, mais qu'elle ne franchissait jamais les limites de cette habitation. A la voix des personnes connues, elle accourait. Quelques autres personnes et moi, nous étions les seuls amis dans lesquels l'animal eût parfaitement confiance. Il distinguait mon pas à une

grande distance et accourait vers moi. Ses facultés, sous ce rapport, étaient fines et étendues.

J'ai vu, un jour, la mangouste hérisser son poil et grogner à la vue d'un chien étranger, qui était à quelques mètres d'elle. Avec le chien de la maison, au contraire, elle était depuis longtemps sur un pied d'intimité. Je dois pourtant dire qu'elle avait commencé par le mordre à la face. A cela près, et depuis ce moment même, une bonne intelligence s'était établie entre eux, et, quoique le chien se fût quelquefois montré un peu bourru, la mangouste n'usa plus jamais de représailles. Si un étranger cherchait à la prendre, quand elle était hors de la maison, elle le mordait et se sauvait.

Sa nourriture favorite consistait en petits oiseaux, et la dextérité qu'elle montrait à grimper dans les broussailles témoignait bien que ce gibier devait constituer, dans l'état sauvage, une partie considérable de son régime alimentaire. Quand on lui donnait une souris, un rat ou une grenouille, sans les avoir tués, elle jouait avec sa victime pendant près d'une heure.

Son enjouement était remarquable ; elle était plus folâtre qu'un jeune chat — avec une force et une agilité supérieures. Il est impossible de décrire les différentes positions qu'elle affectait au milieu de ces exercices volontaires. Une des plus caractéristiques était de se tenir debout sur ses pattes de derrière et de sauter comme un kanguroo.

LES PETITS CARNASSIERS

Nous comprenons sous ce titre une classe d'animaux petits et faibles, mais qui n'en sont pas moins cruels pour cela et qui vivent surtout de sang. On les a quelquefois désignés par l'éphitète de *vermiformes*, à cause de la longueur de leur corps et de la brièveté de leurs pieds. Leurs mouvements onduleux et sinueux simulent, d'ailleurs, assez bien les flexuosités d'un animal qui rampe.

Chaque animal est intéressant à son point de vue particulier, et aucun des êtres vivants n'est inutile. Quelques-uns d'entre eux se montrent nuisibles, si l'on envisage les faits à courte distance; mais, si l'on s'élève vers les lois de la nature, on ne tarde point à reconnaître que, sur l'échelle de la destruction, les forces animales s'équilibrent entre elles et contribuent ainsi à la conservation générale de la vie. Il y a pourtant des espèces qui, par leurs rapports directs avec l'homme, sont d'un intérêt plus grand les unes que les autres. L'histoire des petits carnivores, que nous avons maintenant en vue, ne constitue point, il faut l'avouer, une des pages les plus attachantes du livre de la nature. Il nous suffira donc de les désigner par leur nom et par leurs caractères généraux.

Nous les divisons en quatre groupes :

1° Le putois, assez connu par son odeur infecte — le furet — la belette — l'hermine — le mink.

2° Les martres — la fouine — la martre zibeline, si célèbre par sa riche fourrure.

3° Les mouffettes.

4° Les loutres.

LA BELETTE

Dans l'état sauvage, c'est la nuit que la belette vit, la nuit qu'elle travaille; car son travail à elle, c'est de détruire. A l'approche du soir, elle sort mystérieusement de son trou et se dirige vers la cour des fermes, vers les colombiers, vers le nid des oiseaux, partout, en un mot, où il y a des victimes à saisir.

Cet animal est doué d'un courage peu ordinaire; il attaque des mammifères beaucoup plus gros que lui; il résiste à des ennemis cent fois plus forts. Un groupe de faneurs étaient occupés à abattre et à remuer le foin, près du lac de Sainte-Marie (en Écosse), quand ils virent un aigle s'élever au-dessus des hautes montagnes qui dominent la prairie où ils travaillaient. Ce n'était point un spectacle à dédaigner : la spirale qu'il décrivait dans les airs enveloppait, pour ainsi dire, de cercle en cercle, tout l'horizon, et fascinait les habitants de la terre. Les spectateurs s'aperçurent pourtant bientôt qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire dans le vol de l'oiseau qu'ils étaient en train de considérer. Il agitait ses ailes avec violence, et en donnant des coups répétés. — Les faneurs s'assemblèrent en groupe pour se consulter sur la cause de ce qui se passait là-haut. Ils tinrent leurs yeux fixés sur l'aigle, jusqu'à ce qu'il fût tout à fait hors de la portée de la vue, s'élevant toujours de plus en plus haut dans le ciel. Bientôt cependant ils furent convaincus que l'oiseau regagnait la terre, mais non plus

de la même manière qu'il s'était élevé, — c'est-à-dire en cercles majestueux; — cette fois, il avait l'air d'un corps qui tombe, et cela avec une grande rapidité. A mesure qu'il se rapprochait de la terre, les faneurs reconnurent qu'il ressemblait, dans sa chute, à un oiseau percé d'une balle. Les mouvements convulsifs, rapides et irréguliers de ses puissantes ailes retardaient la descente, mais faiblement. Enfin, il tomba à une courte distance des hommes et des enfants qui travaillaient dans le pré, et qui coururent de toutes leurs forces, car leur curiosité naturelle était singulièrement excitée par cet événement. Au moment où ils arrivèrent, une belette de forte taille se dégagea des serres de l'aigle, se tourna sur ses pattes avec la nonchalance et l'impudence habituelles à sa race, se dressa sur ses pattes de derrière, croisa ses pattes de devant sur son nez, regarda un moment ses ennemis en face (comme fait souvent cet animal lorsqu'il n'y a pas de chiens à côté de l'homme), puis sauta d'un bond dans un buisson. Le roi des airs était mort. On le trouva tout couvert de son propre sang. Une plus ample information fit connaître que sa gorge était coupée. La belette fut soupçonnée de régicide; mais tout le monde admira le courage de cette faible bête, qui avait étranglé l'aigle, lequel est, d'ailleurs, un lâche oiseau.

Le courage, chez des animaux dont l'intelligence est faible, tourne aisément à la férocité. Un beau matin, un Écossais — M. Brown — revenait de Gilmerton, près d'Édimbourg, par le chemin de Dalkeith, quand il vit sur une hauteur, à une distance considérable, un homme se livrant à une gymnastique si violente, qu'il ressemblait plutôt à un fou qu'à une personne raisonnable. M. Brown pensa que ce pourrait bien être, en effet, quelque pauvre maniaque, et alla droit à lui. En se rapprochant, il s'a-

perçut que cet homme avait été attaqué, et qu'il se défendait contre les assauts d'une bande de petits animaux, que M. Brown prit d'abord pour des rats, mais qui, vus à plus courte distance, étaient bien une colonie de quinze à vingt belettes, dont le malheureux cherchait à repousser les atteintes. M. Brown se joignit au combattant : ayant un bâton, il en frappa plusieurs et les étendit sans vie sur le sol. Voyant leur nombre décroître, les animaux s'intimidèrent, se sauvèrent vivement et disparurent dans les fentes d'un rocher. Le pauvre Écossais était exténué de fatigue : il avait soutenu contre les belettes (autant qu'il pouvait en juger) une lutte de plus de vingt minutes. Les affreux animaux en voulaient à sa gorge, et, sans l'assistance de M. Brown, il fût inévitablement tombé victime de leur furie. C'était pourtant un homme robuste. Il raconta lui-même les circonstances de son aventure. Il se promenait tranquillement dans le parc, lorsqu'il avait aperçu une belette ; il avait couru vers elle et avait fait de vains efforts pour l'abattre. Arrivé près du roc dont nous avons parlé plus haut, il mit le roc entre lui et l'animal, et lui coupa ainsi tous moyens de retraite. La belette poussa un cri — à ce cri, une sortie instantanée avait été faite par toute la colonie, et l'attaque avait commencé.

Quoique la belette soit une féroce petite créature, il y a pourtant des exemples qui prouvent qu'elle peut être très-bien apprivoisée. Une demoiselle nous donne, dans une lettre, des détails curieux sur l'éducation et sur les mœurs d'un animal qu'elle avait instruit elle-même.

« Si je mets du lait dans ma main, dit-elle, elle boit volontiers; mais, si je ne lui fais point cette politesse, elle ne boit presque pas. Quand elle est satisfaite, elle va généralement dormir. Ma chambre est sa résidence, et

j'ai trouvé un moyen de dissiper sa mauvaise odeur par des parfums. Pendant le jour, elle dort dans une couverture; durant la nuit, elle habite une cage treillissée de fils de fer, dans laquelle elle entre toujours avec répugnance, et qu'elle quitte toujours avec plaisir. S'il lui arrive d'être mise en liberté avant l'heure de mon lever, elle saute dans mon lit, et vient dormir sur ma main ou sur ma poitrine. Si je suis levée la première, elle passe une demi-heure à me caresser, à jouer avec mes doigts comme un chien, à sauter sur ma tète ou sur mon cou, à courir le long de mes bras avec une vivacité, une élégance que je n'ai jamais rencontrées chez un autre animal. Si je lui présente mes mains à la hauteur ou à la distance d'un mètre, elle saute dedans, sans jamais manquer son but. Elle montre beaucoup d'adresse et de ruse pour arriver à ses fins, et semble désobéir à certaines prescriptions uniquement par caprice. Dans toutes ses actions, elle est surtout dirigée par le désir de se distraire, et de se faire remarquer. A chaque saut, à chaque niche, elle regarde pour voir si elle est observée, ou si elle ne l'est pas. Si l'on ne prête point attention à ses gambades, elle cesse immédiatement de s'y livrer et se retire elle-même pour dormir. Réveillée du plus profond sommeil, elle reprend à l'instant même sa gaieté et ses tours avec autant d'entrain qu'auparavant. Elle ne montre jamais de mauvaise humeur, si ce n'est quand on l'emprisonne ou quand on la taquine trop; auquel cas, elle exprime son mécontentement par une sorte de murmure. Au milieu de vingt personnes, ce petit animal distingue ma voix, me cherche et franchit tous les obstacles pour venir à moi. Sa manière de jouer avec moi est des plus affectueuses et des plus caressantes; avec ses deux pattes, il me caresse le menton, non sans un air

de joie. Cette préférence et mille autres faits montrent que son attachement est réel. Lorsqu'il me voit habillée pour sortir, il ne me quitte pas et ce n'est point sans peine que je réussis à me dégager de ses caressses. Il se cache alors derrière un cabinet près de la porte, et saute sur moi quand je passe, mais avec tant de célérité, que souvent je ne l'aperçois même pas. Il ressemble à un écureuil par la vivacité, par la voix et par sa manière de murmurer. Durant l'été, il crie et court toute la nuit; mais, depuis le commencement de la froide saison, je n'ai rien observé de semblable. De temps en temps, quand le soleil vient à briller tandis que l'animal est à jouer sur mon lit, la belette se tourne, jette ses membres çà et là, et murmure pendant un certain temps.

L'HERMINE

Un animal très-voisin de la belette, c'est l'hermine. Les poëtes ont fait à l'hermine une grande réputation de blancheur. Il faut pourtant dire que l'hermine n'est pas blanche durant toute l'année. La surface du corps de cet animal, pendant l'été, est rouge; mais cette couleur s'évanouit en hiver et la fourrure devient alors passablement blanche, à l'exception du ventre, qui est jaunâtre. Cette étrange transformation de couleur est néanmoins limitée aux individus qui se rencontrent dans les hautes latitudes, telles que la Norvége ou la Sibérie. En Angleterre, où la souche de l'hermine est commune, on ne la trouve que rarement blanche. Pendant l'hiver, néanmoins, et surtout en Écosse, cet animal offre une sorte de condition intermédiaire : ses couleurs commencent bien à pâlir; mais il n'atteint jamais à la parfaite blancheur, comme si la force de la cause — quelle qu'elle soit —

qui agit sur lui pour le modifier, était impuissante à pousser ici les conséquences jusqu'au bout.

J'ai eu en ma possession un de ces animaux qui m'avait été rapporté de la Norvége par des matelots — dans sa robe d'hiver. Il était d'une complète blancheur. Je le tins enfermé dans une cage et j'observai soigneusement son changement de couleur qui commença dans les premiers jours de mars et qui fut complet vers le 17 du même mois. Malheureusement, l'animal mourut avant la saison suivante et je ne pus continuer mes expériences. J'aurais été curieux de voir si, sous notre température, il eût repris — l'hiver venant — sa robe immaculée.

L'hermine se retrouve dans le nord de l'Amérique. Ce joli petit animal se laisse quelquefois apprivoiser dans les habitations des fourreurs. Le capitaine Lyon raconte avoir vu une hermine qui suivait la trace des souris comme un chien de chasse suit celle du renard. Il nous décrit aussi le système de ces animaux pour creuser des terriers dans la neige. « J'observai, dit-il, un curieux mode de galeries profondes, faites par les hermines et qui étaient dirigées de la même manière que les traînées souterraines des taupes en Angleterre. Les passages obscurs courent et serpentent en sentiers sinueux, et vers l'endroit où les hermines ont établi leur domicile, les cercles se multiplient, comme pour rendre l'approche plus difficile. » Le même observateur nous trace ainsi le portrait d'une hermine captive : « C'était une féroce petite créature : dès que la lumière du jour pénétra dans son nouveau logement, l'hermine courut vers les barreaux et les secoua avec furie, poussant en même temps un cri aigu et passionné. Elle répandait partout dans ce moment-là une forte odeur musquée. Elle prit bientôt la nourriture des mains de ceux qui la lui offraient, mais

non sans chercher à atteindre et à mordre les doigts de ses bienfaiteurs. Cette hardiesse me donna l'espérance de pouvoir conserver ma captive vivante durant l'hiver, mais elle fut tuée par un accident. »

L'hermine est intéressante au point de vue de l'industrie; elle fournit une des plus belles fourrures dont se parent la gravité des magistrats et la coquetterie des femmes. Au point de vue de l'histoire naturelle, les changements de couleur que subit cette fourrure chez l'animal vivant est une des preuves les plus frappantes de l'influence qu'exercent les lieux et les climats sur le vêtement des êtres organisés. Cette preuve s'étend, d'ailleurs, à tous les autres animaux de la même catégorie : les fourreurs distinguent à première vue la patrie des *martres*, d'après la nature du pelage. L'origine géographique détermine la valeur commerciale de ces dépouilles dont le riche se sert pour ajouter à ses jouissances et le pauvre pour se défendre contre le froid.

LE FURET

Le *furet* n'est point un habitant indigène de nos contrées; il a été importé en Angleterre et en France, des parties septentrionales de l'Afrique — ainsi que nous le raconte Strabon. Quoique cet animal soit assez commun dans les deux pays — la France et l'Angleterre — il ne s'y maintient que par les soins de l'homme. S'il arrive qu'un furet se perde durant l'été, ce qui est assez commun à la chasse, il ne survit point à l'hiver. Le furet n'est donc point acclimaté. Élevé et conservé par art dans nos contrées froides, il disparaîtrait aussitôt, s'il était abandonné à la nature. On peut dire qu'il n'est pas non plus passé à l'état d'animal domestique. L'homme

s'est emparé des inclinations sanguinaires et des habitudes de ce déprédateur pour les tourner à son avantage. Né, chez nous, dans des tonneaux ou des cages; nourri de pain et de lait — quelquefois de viande, pour encourager les appétits carnivores de l'animal — le furet est un étranger dont nous cultivons à notre profit l'instinct destructeur. On l'introduit dans les terriers des lapins et des rats, après l'avoir préalablement muselé. Cette précaution le prémunit contre l'habitude qu'il a de se coucher et de dormir dans le terrier, après s'être abreuvé du sang de sa victime. Son sommeil est alors si profond, que la fumée ne peut le déterminer qu'avec peine à se réveiller et à sortir. Des chasseurs ont quelquefois attendu deux jours et deux nuits, à l'embouchure du terrier, le réveil de l'animal engourdi. Au moment où ce terrible visiteur entre dans la retraite des rats ou des lapins, son apparition suffit pour mettre en fuite les locataires terrifiés. Les malheureux se sauvent, et, en se sauvant, ils tombent dans les filets ou dans les bourses fixés à l'entrée de leur trou; ou bien, s'ils évitent ce piége, ils sont exposés aux attaques des hommes et des chiens qui les attendent de pied ferme.

Le furet, par l'ensemble de ses mœurs, est le moins domestique de tous les animaux qui sont passés sous le pouvoir de l'homme : il ne manifeste pour son maître aucune affection; il semble même ne point le connaître.

LA LOUTRE

La *loutre* est un animal vorace qu'on rencontre au bord des lacs et des rivières. Elle a des membranes entre les orteils; cette forme palmée du pied lui permet de nager aussi vite qu'elle court, et la met à même de

poursuivre les poissons dans leur propre élément. Féroce, la loutre détruit plus qu'elle ne dévore, plus qu'elle n'a besoin de tuer pour sa subsistance. Elle enlève la tête de ses victimes et laisse le reste. Le dommage qu'elle cause dans les rivières, en dépeuplant les eaux, n'est pas encore comparable aux dégâts qu'elle commet, en mettant en pièces les filets des pêcheurs. Dès qu'elle se sent embarrassée dans de semblables piéges, elle travaille avec ses dents et détruit en quelques minutes un réseau d'une valeur considérable.

La *loutre de mer* est deux fois plus grosse que la loutre commune. Sa peau, lisse et luisante comme le velours, est une des fourrures les plus estimées. Elle se rencontre exclusivement dans les parties nord de l'océan Pacifique,— là où les continents d'Asie et d'Amérique se rapprochent l'un de l'autre,— et dans les îles qui s'égrènent entre ces deux grandes masses géographiques. On raconte qu'une seule peau de loutre marine est quelquefois vendue sur les marchés de la Chine et du Japon plus de vingt livres sterling (500 francs). Durant l'hiver, la loutre marine se retire sur la glace près du rivage de la mer, ou sur le rivage même; en été, elle descend les rivières et les lacs d'eau douce, en compagnie d'une seule femelle. Le mâle et la femelle sont très-attachés à leur progéniture. Ils ne quittent jamais leurs petits; ils se laissent mourir de faim quand on les leur enlève et rendent le dernier soupir à l'endroit où ces chères créatures ont été détruites. La femelle produit seulement un petit à la fois : celui-ci tette pendant une année et jusqu'à ce qu'il se choisisse une compagne. Le mariage est durable; durables aussi sont les sentiments sur lesquels il s'appuie. Les parents portent volontiers leurs petits entre leurs dents et jouent avec eux, les jetant en l'air et les

rattrapant entre leurs bras. Jusqu'à ce que les enfants sachent nager, les vieux les prennent dans leurs pattes de devant et les mettent ensuite sur leurs dos, pendant qu'ils traversent — ainsi chargés — les eaux à la nage. Les loutres de mer sont très-folâtres, s'embrassent les unes les autres en jouant à la surface des lacs, et semblent se donner des baisers avec la bouche. Elles nagent tantôt sur un côté, tantôt sur le dos, et quelquefois dans une position verticale. Les mœurs de ces animaux sont beaucoup plus douces que celles de la loutre commune. Attaquées, les loutres marines ne font pas de résistance; elles cherchent seulement à se sauver. Si, cependant, elles sont serrées de trop près, et qu'elles ne voient pas de moyen de fuite, elles grondent et grincent les dents comme un chat en colère. Quand elles reçoivent un coup, elles se couchent sur le flanc, dressent ensemble leurs pieds de derrière, couvrent leurs yeux avec leurs pattes de devant et semblent ainsi se préparer à mourir. Mais, si elles sont assez heureuses pour échapper à la poursuite des chasseurs, elles les raillent et les persiflent, dès qu'elles se trouvent en sûreté dans la mer.

La nature de son alimentation et ses habitudes aquatiques ont fait naître, dans les âges d'ignorance, la question de savoir si la loutre était un animal terrestre ou un poisson. — Non-seulement la loutre n'est point un poisson, mais ce n'est point même un animal amphibie ; car elle n'a nullement la faculté de respirer à la fois l'air et l'eau.

La loutre se nourrit, il est vrai, de poisson; mais elle ne se fait point faute de manger, de temps en temps, les petits mammifères qui habitent sur les bords des lacs ou des rivières.

La queue de la loutre est recouverte d'une fourure plus

longue et plus rude que le corps de l'animal. Cette queue, aplatie, paraît plutôt être un organe qui l'aide à monter et à descendre dans l'eau qu'un organe propulseur. Le mouvement d'arrière en avant s'effectue surtout au moyen des pattes.

Cet animal a deux espèces de fourrure : l'une qui consiste en poils luisants et d'une couleur le plus souvent brune; l'autre laineuse, plus courte, plus épaisse et généralement d'une nuance grisâtre. Le caractère de la fourrure diffère cependant selon les climats. Plus l'animal se trouve dans l'extrême Nord, plus sa dépouille a de valeur, parce que le poil en est plus dense et plus soyeux.

La loutre se montre indifférente au froid et à l'humidité. Sa fourrure a la même propriété que les plumes des oiseaux plongeurs : elle ne se mouille point.

La loutre commune (*mustela lutra*) se trouve dans toutes les parties de l'Europe et dans les parties froides de l'Asie et de l'Amérique. Son corps, mesuré depuis le museau jusqu'à la queue, a, en moyenne, deux pieds de longueur, et la queue elle-même s'étend sur une longueur de seize pouces. Cet animal est bas sur pattes et a un aspect singulier, qu'il doit à sa grosse tête plate et à ses oreilles courtes. Les yeux sont très-petits et placés près du nez; le cou est épais, la couleur générale est d'un brun noirâtre, avec une tache blanche sous le menton, et une autre petite de chaque côté du museau. Les narines sont pourvues d'un appareil qui empêche l'eau d'entrer lorsque l'animal nage avec rapidité.

« La loutre, dit Pennant, montre une grande sagacité dans l'art de former son habitation. Elle gîte sous terre au bord de quelque rivière ou de quelque lac, et place toujours l'entrée de son terrier sous l'eau. Conduisant

les travaux de bas en haut, vers la surface de la terre, elle adopte la méthode des maçons, qui font plusieurs étages, en rapport avec les besoins et les convenances des habitants. Elle termine son logement en faisant un petit orifice pour introduire l'air; mais, afin de mieux cacher sa retraite, elle cherche à pratiquer ces trous à air au milieu de quelque épais buisson. » Quoique cette habitation de la loutre se trouve toujours dans quelque situation humide, l'animal a toujours soin d'avoir un endroit sec, dans lequel il se retire. Quand l'eau s'élève et déborde une partie de sa demeure, il se rend à un étage supérieur.

Les petits de la loutre se montrent vers le commencement d'avril. Ils sont généralement au nombre de quatre. La mère les soigne avec beaucoup de tendresse et d'assiduité. L'affection de la femelle pour ses jeunes est si grande, que, souvent, elle se fait tuer plutôt que d'abandonner sa progéniture. Quand les petits sont enlevés à la mère, celle-ci suit le ravisseur et témoigne sa douleur par des cris qui ressemblent à la voix d'un être humain. Les petits crient au secours de leur côté, sur un ton de voix qui ressemble au cri des enfants.

« J'avais, raconte le professeur Steller, privé une loutre de sa portée. Huit jours après, je retournai sur l'endroit de l'exécution : je trouvai la mère assise près de la rivière, dans une attitude de langueur et de désespoir. Elle se laissa tuer sur place, sans faire aucune tentative de fuite. En la dépouillant, je reconnus qu'elle était tout amaigrie par la douleur que lui avait causée la perte de ses petits. Une autre fois, je vis une vieille femelle, dormant à côté de son jeune, âgé d'environ un an. Aussitôt que la mère nous vit, elle éveilla son enfant, et l'engagea à se jeter dans la rivière. Le petit ne suivit point l'avis

qui lui était donné et semblait enclin à prolonger son sommeil. Elle le prit alors dans ses bras — ce sont ses pattes de devant que je veux dire — et le plongea dans l'eau. »

La loutre est malheureusement féroce; mais, quand on la prend jeune et quand on la traite bien, elle s'apprivoise comme tous les autres mammifères. On en a vu devenir tellement privées, qu'elles s'employaient à pêcher pour leur maître.

Dans l'éducation de la loutre, la nature de l'alimentation paraît exercer une grande influence sur le caractère de l'animal. Si on lui fournit de trop bonne heure une nourriture animale, surtout du poisson — dont il est particulièrement avide — il devient brutal, désobéissant et vicieux. Mais, si on lui fait teter une chienne, comme cela arrive quelquefois, ou si on le nourrit avec du pain et du lait, il se montre tout à fait gentil et docile. On le voit même alors témoigner un attachement remarquable, avec quelque connaissance des lieux et des personnes.

En voici un exemple :

Un individu, qui habitait près d'Inverness, se procura une jeune loutre. L'animal devint si apprivoisé, qu'il suivait partout cette personne et qu'il obéissait sur-le-champ, quand on l'appelait par son nom. Si les chiens aboyaient après lui ou l'effrayaient, il se plaçait sous la protection de son maître et cherchait à sauter dans les bras de celui-ci pour plus de sûreté. On l'employait fréquemment à prendre du poisson et il pêchait quelquefois huit ou dix saumons dans un jour. A peine l'un de ces saumons lui était-il enlevé, qu'il plongeait aussitôt à la poursuite d'un autre. Il était également habile à la pêche en mer : il prenait un grand nombre de jeunes morues

et d'autres poissons. Fatigué, il refusait de pêcher plus longtemps et recevait alors sa récompense — autant de nourriture qu'il en pouvait dévorer. Ayant satisfait son appétit, il se contournait sur lui-même et s'endormait. C'est dans cet état de sommeil qu'on le rapportait généralement à la maison.

Une autre personne avait une loutre apprivoisée qu'elle élevait avec ses chiens : ces animaux vivaient ensemble dans les meilleurs termes. Il est à remarquer que même les chiens dressés à la chasse de la loutre ne faisaient point à celle-ci le moindre mal. Peut-être respectaient-ils en elle la domestication — l'ouvrage de l'homme? Mais ce qui est encore plus singulier, c'est qu'ils témoignaient une grande antipathie pour chasser toute autre loutre, lorsque leur favorite était avec eux.

La classe des grands et des petits carnivores nous représente le génie de la destruction, accommodé aux différents milieux dans lesquels s'agite et se propage la vie organique. La mort violente est une des institutions de la nature. La plupart des animaux, dans l'état sauvage, n'atteignent point le terme tranquille de leur existence. Ils ne meurent point, ils sont tués. La vieillesse, surtout parmi les animaux qui sont destinés à servir de nourriture aux autres, est extrêmement rare. Or, comme la plupart, même des carnassiers, ont des ennemis plus forts qu'eux qui les mangent, il en résulte que l'ordre de la nature n'est qu'une hiérarchie de forces qui se détruisent, qui se limitent, qui se balancent les unes les autres, et qui tendent — quoique par une voie sévère et détournée — au maintien de la vie sur le globe. Si dure, en effet, que nous semble la loi du sacrifice imposée aux

êtres faibles et désarmés, il nous faut reconnaître que les animaux de proie, en réprimant la multiplication aveugle et excessive des espèces inférieures, les empêchent de dégénérer. Sans eux, la terre ne serait qu'un champ de tristesse et de confusion, où les animaux herbivores, trop nombreux, se nuiraient les uns aux autres, dévasteraient le règne végétal et traîneraient bientôt à la surface du sol une vie misérable et languissante.

INSECTIVORES

Toujours dans l'ordre des carnassiers — mais formant une division marquée par leurs caractères extérieurs et surtout par leur système dentaire — nous rencontrons une famille de petits mammifères qui se nourrissent surtout de la chair des insectes. Ces animaux mènent le plus souvent une vie nocturne et souterraine. Dans les pays froids, beaucoup d'entre eux passent l'hiver en léthargie.

Il suffira de nommer parmi eux :

1° Les *hérissons*, qui ont pour propriété de faire la boule et de présenter ainsi, de toutes parts, à l'ennemi leurs piquants en forme de lances. Un hérisson et un petit chien avaient été mis, sous mes yeux, dans une grande

cage, habitée par différentes tribus de singes. Les deux étrangers furent maltraités, bafoués, repoussés par nos seigneurs les quadrumanes. Ce que voyant, ils formèrent entre eux une étroite société, dont la communauté d'infortune était évidemment le lien. Le chien et le hérisson couchaient ensemble dans la même loge, ou, pour mieux dire, dans la même boîte. Le voisinage de l'animal aux durs piquants devait être à peu près aussi agréable au chien, que le serait celui d'un fagot d'épines dans le lit d'un chrétien; mais l'amitié fait passer sur bien des choses — et il n'est pas d'amitié plus réelle ni plus solide que celle qui se fonde sur l'opposition des faibles aux injustices des grands.

2° Les *tanrecs*, qui ont le corps couvert d'épines comme les hérissons. On en trouve trois espèces à Madagascar. « Ce sont, dit Cuvier, des animaux nocturnes qui passent trois mois en léthargie, quoique habitants de la zone torride. » Brugnière assure même que c'est pendant les plus grandes chaleurs qu'ils dorment.

3° Les *cladobates* appartiennent à l'archipel des Indes. Différant des autres insectivores, qui sont pour la plupart des animaux lents, ils montent sur les arbres avec agilité comme les écureuils.

4° Les *musaraignes*, petits et couverts de poils roides.

5° Les *desmans* : pieds palmés, comme ceux des canards; queue longue, écailleuse et aplatie, qui leur sert de rame. Ce sont des animaux aquatiques.

6° Les *chrysochlores*, dont les mœurs ressemblent à celles de la taupe.

LES TAUPES

Il y a encore des gens qui croient que la taupe est

aveugle. C'est une erreur : la taupe a des yeux, mais si petits, si petits, qu'il était vraiment permis d'en nier l'existence. La question de la vision de la taupe a été résolue affirmativement, au commencement de ce siècle, par le plus grand des naturalistes français, M. Geoffroy Saint-Hilaire. Il a découvert, chez l'animal, cet œil caché sous le poil — pas plus gros qu'un grain de millet, et d'un noir d'ébène qui se confond avec la couleur de la robe. Quelques anatomistes ont encore douté qu'un tel œil fût destiné à voir. Ce n'était, selon eux, qu'un œil rudimentaire et sans usage. De plus délicates expériences ont pourtant démontré, d'une manière incontestable, que la taupe se servait de ce point visuel.

Une observation a été faite à propos des animaux. La perte, plus ou moins complète, d'une faculté se trouve généralement compensée, chez les êtres organiques, par la perfection d'une autre faculté. Nous avons aussi de fréquentes occasions de croire que la nature détermine la physionomie de chaque être, conformément aux circonstances dans lesquelles il doit se développer. Nous ne devons donc plus être surpris, après cela, de trouver que la taupe aveugle, ou du moins presque aveugle, possède l'organe de l'ouïe à un degré supérieur. L'oreille externe, il est vrai, n'a que peu d'expansion ; mais le canal auditif est très-grand et l'ensemble de l'organe interne est très-développé. Lorsque ces animaux sont à la surface du sol, ils portent la tête élevée, apparemment pour entendre, d'une manière plus distincte, ce qui se passe autour d'eux. Ils s'appuient ainsi sur le sens qu'ils possèdent à un haut degré de perfection, afin de se défendre contre l'approche d'un danger qu'ils n'ont pas les moyens de découvrir par leur faible vue.

La nature, prise dans son ensemble, n'est avec ses

groupes d'êtres vivants, que des groupes de facultés plus ou moins limitées sous certaines formes, plus ou moins isolées par des caractères spécifiques, et dont l'ensemble constitue la grande harmonie des forces, au sein de la création animale.

On connaît assez les dégâts que commet la taupe dans nos jardins, en soulevant la terre et en détruisant ainsi les plantations. Quel extraordinaire animal est la taupe! Nous voyons constamment les traces de ses ravages; mais combien il est difficile de trouver la piste qui peut nous conduire vers le lieu de sa retraite! On détruit la taupe à l'aide d'un système de trappe particulière. Le taupier anglais est, en général, un vieil homme tranquille, qui passe l'hiver à préparer ses piéges dans un coin de sa cheminée. Il a depuis longtemps exercé ses yeux à découvrir les traces de la taupe. C'est dans les sillons souterrains creusés par l'animal, qu'il place ses instruments d'extermination, quelques pouces au-dessous de la surface du sol. La taupe y périt le plus souvent; il arrive pourtant qu'elle déjoue quelquefois les manœuvres de son mortel ennemi, l'homme. Les taupiers, pris en masse, constituent une race ignorante. Il y avait pourtant un Français, nommé Le Court — homme fort instruit et de beaucoup de persévérance — qui n'avait pas cru déroger en appliquant tous ses moyens d'observation à la connaissance de la taupe. Il avait établi une école sur la science d'attraper les taupes : là, il enseignait aux autres ce qu'une incessante pratique lui avait appris, l'art de suivre les traces de la taupe jusqu'à sa retraite souterraine et de lui couper les moyens de retraite. L'expérience de cet habile homme sauva une vaste et fertile province de France d'un fléau qui la menaçait. Les taupes avaient miné dans toutes les directions les bords d'un

canal et l'inondation était imminente. Le Court seul vit la cause du mal et l'arrêta.

On a pourtant élevé des doutes sur l'étendue des dommages que cet animal porte à l'agriculture. Quelques agronomes prétendent que la taupe n'est pas aussi nuisible aux fermiers qu'on le suppose généralement. On a dit que les excavations, les conduits souterrains, pratiqués par cet ouvrier naturel, contribuaient au drainage des terres.

La taupe du nord de l'Amérique ressemble à la taupe commune d'Europe, par l'ensemble de ses mœurs : elle mène une vie souterraine, forme des galeries obscures, soulève de petits remparts de terre, se nourrit principalement de vers, d'insectes et de racines tendres; mais l'une d'entre elles mérite de fixer notre attention comme ayant été apprivoisée.

Le maître de cet animal était M. Titian Peale, et le narrateur des faits, le docteur Goodman. Ce dernier commence par nous donner quelques détails sur la vie de ces animaux. « Ils sont, dit-il, plus actifs le matin, de bonne heure, à midi et le soir, que dans le reste de la journée. Les gens du pays savent que les taupes ont coutume de venir tous les jours à la surface du sol à *midi sonnant*. On peut alors les prendre vivantes sans trop de difficultés; mais, à toute autre heure du jour, il est extrêmement difficile de s'en emparer. Une de ces captives était, comme nous l'avons dit, dans la possession de M. Peale. Elle mangeait une quantité considérable de viande fraîche, cuite ou crue, buvait copieusement, et était remarquablement vive et folâtre. Elle suivait la main de son bienfaiteur à l'odeur, entrait dans la terre friable, et, après avoir fait un petit tour, revenait à la charge pour demander de la nourriture. Lorsqu'elle était en

train de manger, elle se servait de sa trompe flexible pour fourrer la nourriture dans sa bouche, en forçant le passage. »

AMPHIBIES

Avant de sortir de l'ordre des carnassiers, nous rencontrons une famille d'animaux qui vivent à la fois dans l'eau et sur la terre. Nous les divisons en deux genres bien distincts : les *phoques* et les *morses*.

Le phoque jouit d'un cerveau considérable. Si même, dans l'examen des caractères organiques, nous ne tenions compte que de la masse du cerveau, cet animal tiendrait un rang fort élevé sur l'échelle de la vie, et viendrait peut-être avant les singes. Malheureusement, le reste de son organisation ne répond point au développement de l'encéphale. Ses pieds sont si courts et tellement enveloppés dans la peau, qu'à terre, l'animal ne peut que ramper. Le phoque est donc, au point de vue des quadrupèdes terrestres, un cul-de-jatte et un manchot intelligent, créé par la nature.

Il est vrai que ces pieds et ces bras, si maladroits à terre, deviennent dans l'eau des rames excellentes. Ses doigts, réunis par des membranes, lui permettent de

saisir l'élément liquide et de s'y mouvoir avec une aisance parfaite. Aussi ces animaux passent-ils la plus grande partie de leur vie dans la mer, et ne viennent-ils à terre que pour se reposer au soleil et allaiter leurs petits.

La tête du phoque ressemble beaucoup à la tête du chien.

Lorsque les phoques vont à l'eau, ils ont, dit-on, l'habitude constante de se lester — ces animaux sont, en effet, des navires vivants — en avalant une certaine quantité de cailloux, qu'ils vomissent lorsqu'ils reviennent au rivage.

A terre, quand ils sont poursuivis, ils s'acheminent en toute hâte vers leur élément naturel, mais non sans jeter derrière eux des pierres et de la boue, en se traînant vers le rivage. Ils expriment, en même temps, leurs craintes par des cris.

Une des particularités du phoque, c'est son amour pour la musique. Le fait n'a point échappé à d'anciens voyageurs. Laing, dans une relation de son voyage au Spitzberg, raconte qu'un nombreux auditoire de phoques entourait le vaisseau et le suivait pendant des lieues, lorsqu'on jouait du violon sur le pont. Sir Walter Scott fait allusion, dans une de ses poésies, à ce trait d'histoire naturelle : « Les phoques sauvages d'Heiskar, à travers les ondes ténébreuses, poursuivent au loin la barque du ménestrel. » Le dilettantisme de ces animaux a bien pu donner lieu à la fable des sirènes; seulement, les rôles sont intervertis : ce n'est point l'animal qui appelle l'homme par l'attrait de la musique; c'est, au contraire, l'homme qui profite de l'oreille délicate du phoque pour l'attirer à la surface de la mer et pour le détruire.

Les phoques sont très-répandus dans les mers du nord de l'Europe; mais l'endroit où ils se rencontrent encore en plus grand nombre, et où ils forment plusieurs espèces,

c'est dans les eaux du Groenland. On les voit nager autour des îles du Spitzberg et de Saint-Maurice en immenses troupeaux. L'adresse avec laquelle ils se cramponnent à un glaçon flottant et très-glissant est vraiment surprenante. Ils parviennent à se hisser sur ces radeaux, où ils reposent et dorment, sans se soucier du mouvement de la mer qui les emporte.

Ils se nourrissent de poissons et aussi, dit-on, de petits oiseaux. En été, ils aiment mieux se tenir sur la glace que dans l'eau ; mais ils sont extrêmement ombrageux et défiants. Lorsqu'un troupeau de phoques est réuni sur un champ de glace, une ou plusieurs sentinelles montent la garde autour d'eux. Avant de se livrer au repos, ils ont, d'ailleurs, eu soin de se ménager des voies de retraite, soit en se plaçant sur le bord de l'eau, soit en tenant ouvert devant eux, un trou au moyen duquel ils puissent disparaître dans la mer.

Pour les Groenlandais, le phoque est une ressource universelle : il leur fournit la nourriture, la lumière et le vêtement. Les sociétés de l'ancien et du nouveau monde recherchent aussi ces animaux à cause de l'huile. Les marins qui font cette chasse dans les mers arctiques, sont exposés aux plus grands dangers, au milieu des solitudes de neige.

Au nord de l'Écosse, il existe des cavernes où les phoques vont faire leurs petits. L'entrée de ces lieux souterrains est si étroite, qu'elle admet à peine un bateau. A l'intérieur, les galeries sont spacieuses et élevées. Les chasseurs de phoques s'introduisent vers minuit, au mois d'octobre, ou au commencement de novembre, dans la bouche de ces cavernes, et rament aussi loin qu'ils peuvent. Chacun d'eux est armé d'un bâton court et plombé. Ils allument leurs torches et font un grand bruit. Ce

bruit fait descendre les phoques des profondes retraites de la caverne, en désordre, pêle-mêle, avec des cris terrifiants. Les hommes sont d'abord obligés de leur céder le passage, dans la crainte d'être accablés par le nombre; mais, lorsque la première sortie est effectuée, ils tuent tous les traînards, surtout les jeunes, en les frappant sur le nez. Lorsque le carnage est terminé, ils transportent les cadavres des phoques vers les bateaux. Cette chasse est dangereuse et romanesque : si les torches s'éteignent, ou si le vent souffle violemment de la mer, durant le séjour des marins dans la caverne, c'en est fait de leur vie.

Il y aurait mieux à faire que de détruire le phoque, ce serait de le conquérir. Cet animal se trouve merveilleusement préparé, par l'ensemble de ses facultés, par ses mœurs douces, par ses habitudes sociables, à l'état de domesticité. Il pourrait être dressé à la pêche aussi bien que le chien a été dressé à la chasse. Le développement de son cerveau le rend susceptible de s'attacher à l'homme et de le servir. Les exemples de phoques apprivoisés sont très-nombreux. En janvier 1819, un gentleman, dans les environs de Burnt-Island, comté de Fife, en Écosse, avait complétement réussi à faire l'éducation d'un de ces animaux. Les singularités de cet élève attiraient journellement la curiosité des amateurs. Le phoque possédait la sagacité du chien. Il vivait dans la maison de son maître, et prenait sa nourriture dans la main de celui qui la lui donnait. Le gentleman emmenait généralement avec lui l'animal à la pêche, et cet auxiliaire ne lui rendait point de médiocres services. Jeté dans l'eau, il suivait, pendant des lieues, la trace de la barque, et, quoique repoussé par le mouvement des rames, il n'abandonnait point son but. Si grand était alors son empressement à lutter de vitesse avec le

bateau et à regagner son domicile, que l'amour pour son maître semblait avoir étouffé entièrement sa prédilection pour son élément naturel.

Un autre sujet apprivoisé vivait, il y a quelques années, dans le jardin de la Société zoologique de Londres. Par ses manières grotesques lorsqu'il était à terre, par son intelligence, par sa docilité, l'animal était une source d'amusement et d'intérêt pour les visiteurs. Ce phoque avait été pris sur quelque côte et tomba entre les mains d'un petit aubergiste d'Ipswich, lequel entreprit, durant quelques semaines, de conserver l'animal vivant, en lui introduisant par force de la farine dans le gosier; — car, d'abord, le phoque se refusait obstinément à prendre aucune nourriture. Au bout de quelque temps néanmoins, notre amphibie se réconcilia avec sa nouvelle position sociale. Il finit même par dévorer très-avidement le poisson, mangeant jusqu'à trente et quarante petits carrelets par jour. Il aimait à les attraper dans une cuve d'eau salée, au sein de laquelle on lui permettait de se baigner. Un petit logement en paille avait été construit pour lui dans la cour de l'auberge. Mais la première fois que je le vis, l'animal était couché en dehors de la porte de la maison, place qu'il choisissait toujours quand il était libre de suivre ses propres inclinations. Il accompagnait comme un chien les personnes avec lesquelles il s'était familiarisé. Une cour spacieuse avec un bassin au milieu, qu'on remplissait d'eau salée tous les deux ou trois jours, une abondante nourriture de poisson, tels furent les avantages dont le phoque put jouir dans le jardin de la Société zoologique. Je m'applaudis d'avoir contribué à lui procurer ces loisirs.

L'intelligence du phoque est réellement plus grande que celle de la plupart des animaux : il en résulte que sa

conquête serait une œuvre facile, car les animaux se domestiquent en proportion de l'étendue de leurs facultés. Le phoque de grande taille qu'on montrait, il y a quelques années, à *Exeter Exchange*, m'a paru comprendre le langage de son gardien, aussi parfaitement que le chien le mieux dressé comprend la parole humaine. Lorsque ce gardien entra, l'animal dressa la tête hors de l'eau, le corps appuyé contre le rebord du bassin, et ses grands yeux noirs attachés fixement sur son maître, dont il suivait tous les mouvements. Lorsqu'il voulait présenter ses hommages aux visiteurs, il se jetait sur le côté et frappait plusieurs fois avec sa patte de devant, la personne qui était devant lui, non sans faire entendre un bruit perçant. Un autre jeune phoque, qui avait été gardé à bord du navire l'*Alexandre*, dans une des expéditions pour les mers du Nord, devint si attaché à son nouveau mode d'existence, que, jeté dans la mer, et fatigué de nager en liberté, il retournait régulièrement à côté du vaisseau pour être repris sur le pont. On pourrait multiplier les exemples de phoques qui ont donné des preuves d'attachement pour leur maître et de dispositions pour la vie domestique. Malheureusement, ces faits individuels ne constituent point encore la conquête de la race. Je ne puis me défendre à ce sujet d'une surprise douloureuse : il est étonnant que, connaissant les heureuses dispositions du phoque, — qui participe, sous certains rapports, aux bonnes qualités du chien, et qui le compléterait sous d'autres, d'une manière si avantageuse, — il est étonnant dis-je, que l'homme ne se soit pas encore attaché cet intelligent allié, si merveilleusement organisé pour rendre sur l'eau des services au moins équivalents à ceux que le chien rend sur la terre.

Une espèce de phoque à trompe, vulgairement nommé

éléphant de mer, forme la transition entre le phoque commun et le morse.

Des troupeaux nombreux de cette espèce de phoques habitent la terre de Kerguelen, l'île de Géorgie et la terre des États, où les Anglais pratiquent ordinairement leurs pêches. Ils existent aussi en grand nombre dans l'île de Fernandez. Il est probable que les petits lacs d'eau douce dans lesquels ces phoques aiment à se baigner, déterminent leur préférence pour certains lieux où on les rencontre en plus grande quantité; mais, d'après les observations qui ont été faites à ce sujet, ces puissants animaux sont confinés entre le 35e et le 53e degré de latitude sud. Ils habitent l'Atlantique et le grand Océan méridional.

Quoique faisant choix en particulier de certaines îles, ces phoques-là changent leur résidence à de certaines saisons : ce sont, en fait, des animaux qui émigrent. Également incommodés par l'extrême chaleur et par l'extrême froid, ils avancent avec l'hiver, du midi au nord, et retournent, avec l'été, dans la direction opposée. C'est vers le milieu du mois de juin qu'ils accomplissent leur première migration, couvrant de leurs innombrables multitudes les rivages de l'île du Roi, — au point que, de temps en temps, rapportent les marins anglais, ces rivages en sont noirs.

Un mois après leur arrivée, les femelles mettent bas : durant cette période de la maternité, elles sont entourées par les mâles, qui les empêchent de retourner à la mer et qui les obligent à rester sur le rivage jusqu'à ce que le temps d'allaiter leurs jeunes soit accompli. On assure même que, quand les mères, fatiguées de leur détention prolongée, essayent de repousser leur progéniture, les mâles mordent les jeunes et les forcent de retourner vers leurs mères. La femelle n'a qu'un petit à la fois, qui, en

naissant, pèse déjà près de soixante et dix livres et qui a de quatre à cinq pieds de longueur.

La mère se retourne sur le flanc pour donner le sein à son enfant. La lactation dure sept à huit semaines. La croissance des petits est extrêmement rapide. Cette croissance si considérable a nécessairement lieu aux dépens de la mère, qui ne peut réparer, au moyen de la nourriture, la perte de substance qu'elle subit journellement. Aussi devient-elle visiblement maigre : quelques-unes qu'on a observées ont même péri durant ce pénible exercice des devoirs de la maternité.

Vers l'âge de six ou sept semaines, les petits sont conduits à l'eau ; les rivages sont alors abandonnés pour quelque temps ; le troupeau tout entier rame, si l'on peut s'exprimer ainsi. Leur manière de nager est lente : ils sont forcés, à de courts intervalles, de venir à la surface de l'eau pour respirer l'air qui est nécessaire à leur existence. On a observé que, lorsque quelques-uns des jeunes se séparent du troupeau, ils sont aussitôt poursuivis par quelques-uns des vieux qui les forcent, en les mordant, de regagner l'ensemble de la famille voyageuse.

Après être restés trois semaines ou un mois à la mer, pour familiariser les jeunes avec cet élément, et pour reposer leurs forces épuisées, les éléphants marins retournent une seconde fois au rivage, et l'œuvre de la reproduction commence.

A cette époque de l'année, les mâles soutiennent des combats furieux et sanglants, mais toujours d'individu à individu. Leur manière de combattre est remarquable. Les deux rivaux — deux colosses ! — se traînent lourdement sur le champ de bataille ; ils se rencontrent ; ils soulèvent la masse antérieure de leur corps et ouvrent leurs énormes bouches. Cependant leurs yeux sont en-

flammés de fureur. Dans cet état, ils se lancent violemment l'un contre l'autre, et, tombant d'un même choc — dent contre dent, mâchoire contre mâchoire, — ils se déchirent mutuellement. Quelquefois, dans ce conflit, les yeux sont arrachés de leurs orbites. Plus souvent encore, les animaux perdent leurs défenses; leur sang coule en abondance; mais les obstinés champions, sans paraître sentir leurs blessures, continuent de combattre jusqu'à ce que leurs forces soient tout à fait épuisées. Il est rare que l'un ou l'autre des deux adversaires reste mort sur le champ de bataille. — Leurs blessures paraissent, d'ailleurs, se guérir avec une promptitude incroyable. Les marins anglais attribuent cette sorte d'invulnérabilité au lard de ces animaux, qui leur sert de cuirasse naturelle.

Durant ces conflits meurtriers, les femelles demeurent spectatrices indifférentes de la rage qu'elles ont excitée, et se soumettent au vainqueur, qui prend alors le commandement du troupeau. Les marins nomment ce victorieux *bashaw* (pacha) — le comparant ainsi au maître jaloux et despotique d'un harem turc.

Cependant le soleil approche de l'hémisphère antarctique, la chaleur croît; alors tout le troupeau reprend la route du Sud, où il reste jusqu'à ce que le retour du froid l'engage encore à se retirer vers les côtes plus tempérées de l'île du Roi. Quelques individus cependant — on l'a observé — ne changent point de résidence durant l'été; sont-ils retenus par quelque infirmité, — ou par la perte des forces nécessaires à une navigation si étendue, — ou encore par quelque disposition mystérieuse qui exige un degré plus élevé de chaleur ambiante? — On ne sait.

Les grandes migrations des éléphants de mer, si remarquables qu'elles soient, ne sont point limitées à cette

seule espèce : une semblable habitude affecte probablement toutes les tribus de phoques. Déterminés par les mêmes besoins, ces voyages s'accomplissent dans les deux hémisphères à des périodes analogues. La conformité des mœurs est si grande, sous ce rapport, entre les phoques des mers du Nord et ceux des mers du Sud, qu'une même loi régit très-probablement ces migrations pour tous les ordres de mammifères amphibies.

Lorsque les éléphants de mer ont atteint tout leur développement, leur longueur ordinaire est de dix-huit à vingt-cinq pieds sur une largeur proportionnée. Le massacre de ces gros animaux commence avec le premier groupe qui quitte la mer en septembre. Les pêcheurs, armés de lances, attaquent la troupe. Les femelles, qui sont quelquefois à une certaine distance du mâle, se rapprochent de lui, afin qu'il puisse les défendre. Lui se dresse sur ses nageoires, montre ses défenses et fait un horrible bruit; le tout en vain. Sa pesanteur rend sa force inutile et les pêcheurs lui percent la poitrine avec leurs lances. S'il ne tombe point sous le coup, l'animal, qui se sent blessé, couvre sa blessure avec une de ses nageoires et marche en reculant jusqu'à ce qu'il meure. Les femelles alors se rassemblent, se massent; mais, comme elles n'offrent pas de résistance, leur affaire est bientôt faite. La graisse de ces animaux se trouve entre la peau et la chair et a souvent six pouces d'épaisseur. On en tire de l'huile. C'est même une branche de commerce considérable pour l'Angleterre et pour les États-Unis.

Les *morses* diffèrent beaucoup du phoque par la tête et par les défenses, qui ont quelquefois jusqu'à deux pieds de longueur. Les marins les appellent vulgairement chevaux ou *vaches de mer*, à cause de la ressemblance que

ces animaux amphibies présentent avec nos quadrupèdes domestiques. C'est une grande, informe et pesante créature de douze à quinze pieds de long sur huit ou dix de circonférence. La tête est relativement petite; les membres, courts, tiennent le milieu entre les nageoires des poissons et les pieds des mammifères terrestres. Ces animaux ont, pour se défendre contre l'intensité d'un froid extrême, non-seulement leur peau, qui a un pouce d'épaisseur, non-seulement leur poil court et dru, — mais ils jouissent, en outre, ainsi que les cétacés, d'une couverture de graisse huileuse, qui enveloppe complétement leur corps comme une cuirasse. Ainsi plastronnés, ils s'étendent sur la glace au cœur de l'hiver, sans souffrir aucunement des rigueurs du climat. Le principal trait de leur physionomie consiste dans les deux dents ou défenses dont nous avons parlé plus haut, lesquelles, projetées de la mâchoire supérieure en ligne courbe, donnent à ces animaux, dont la face ressemble, d'ailleurs, beaucoup au visage humain, un air mythologique. Ces défenses ont de la valeur. Elles sont d'une substance égale à l'ivoire et usitée surtout dans la fabrication des dents artificielles. N'étaient ces excroissances osseuses (qui, d'ailleurs, n'existent pas dans le premier âge), le haut de la tête nous représente bien l'idéal d'un philosophe marin, méditant, au milieu des glaces, sur les sauvages harmonies de la nature.

Le morse est un animal tranquille et inoffensif. Le capitaine Parry, — ce grand voyageur auquel on doit des découvertes dans les mers du Nord, — nous peint la sécurité de ces amphibies couchés, empilés les uns sur les autres à la surface d'un champ de glace. Ils ne se dérangent même pas à l'approche des hommes armés qui s'avancent pour les détruire. Au Spitzberg, cepen-

dant, — où ils ont été depuis longtemps, de la part des Russes, l'objet d'une chasse opiniâtre, — ils se tiennent, dit-on, plus sur leurs gardes, et ils établissent des sentinelles autour de leur camp pendant les heures de sommeil. Avertis du danger, ils ne cherchent point à lui faire face; mais ils fuient et déclinent l'attaque en se précipitant sous la glace. Forcés de combattre, ils engagent partout la bataille avec un extrême courage. Ils se prêtent, d'ailleurs, appui et assistance les uns aux autres, dans la mêlée.

Une des meilleures descriptions du morse, quoique naïve, est celle qui a été faite par un des plus anciens voyageurs, auquel on doit la découverte du Spitzberg. « Le cheval de mer, dit de Veer, est plus gros qu'un bœuf; il se tient le plus souvent dans l'eau, et quelquefois il repose sur la glace. Quand les pêcheurs cherchent à attaquer ces animaux avec leurs petits sur un champ de glace, la mère jette ses petits devant elle à l'eau, puis les prend dans ses bras, plonge et reparaît avec eux. Alors, elle ne connaît plus de danger, résiste à l'ennemi et cherche à se revancher. Elle éloigne ses petits, et, après les avoir mis hors de la portée de l'attaque, elle s'avance elle-même, de toutes ses forces, vers les bateaux. Nos hommes ont couru une fois un grand danger par suite d'une descente de chevaux de mer qui, unis en un corps d'armée, fondirent sur eux. Les animaux, furieux, enfonçaient leurs défenses dans la proue du bateau et cherchaient à le renverser. Heureusement, les grands cris que poussèrent les marins donnèrent l'alarme aux chevaux de mer, qui s'éloignèrent en nageant et en reprenant leurs petits entre leurs bras. »

Tous les récits des navigateurs — qui ont visité les mers arctiques — parlent de semblables rencontres avec

les morses. Ces animaux n'attaquent jamais ; mais, attaqués, ils se défendent avec désespoir, trouent souvent les bateaux et effrayent, par leurs instincts de coalition, les plus intrépides marins. Le capitaine Phipps et ses hommes avaient blessé un morse qui se trouvait seul ; mais, plongeant dans l'abîme, l'animal alla, pour ainsi dire, chercher du renfort. Il revint, en effet, suivi d'une légion de ses camarades qui firent une attaque combinée et arrachèrent une rame de la main d'un des hommes. Ils auraient certainement renversé le bateau, si une autre embarcation ne fût accourue au secours des chasseurs menacés.

Des animaux qui poussent si loin dans le danger l'instinct de l'association et de la fraternité, méritent d'être proposés aux hommes pour modèles.

CHAUVES-SOURIS

Les naturalistes font maintenant de ces animaux un groupe auquel ils donnent le nom de chéiroptères (χειρ main, et πτερον aile) et qu'ils placent entre les singes et les carnivores. Plusieurs raisons m'ont déterminé à ne point suivre cet ordre. Une classification parfaite — c'est-à-dire une classification qui exprime absolument les rapports des êtres vivants entre eux — est encore à

trouver. Celles qui existent, quoique créées par des esprits ingénieux, assignent souvent à certains caractères anatomiques une valeur tout artificielle. Cela ne nous apprend rien sur les mœurs de ces créatures alignées au cordeau. Je suis de l'avis de Charles Bonnet, qui avait composé tout un petit volume sur l'histoire du puceron, et qui trouvait « qu'une bonne page, écrite par un bon observateur sur un seul animal, valait mieux que toute une nomenclature zoologique. »

Sans discuter la place des chauves-souris sur l'échelle des êtres organisés, occupons-nous donc d'étudier ces animaux *à la main ailée*. Leur structure anatomique, leur nature vivipare, leurs mamelles placées très-haut sur la poitrine, leurs poils, etc., tout nous oblige, d'ailleurs, à les ranger parmi les quadrupèdes et même parmi les quadrupèdes d'un ordre très-élevé. Une membrane qui recouvre, comme un manteau, les bras, les avant-bras et les doigts excessivement allongés, donne chez eux naissance à de véritables ailes plus étendues que celles des oiseaux. Toute leur conformation est admirablement calculée en vue de la puissance du vol. L'air est leur élément. Les chauves-souris présentent dans leur destination une certaine analogie avec les hirondelles : les premières servent à restreindre la multiplication des insectes nocturnes et crépusculaires, comme les secondes répriment l'excessive propagation des insectes diurnes. Les mammifères ailés et ces oiseaux — quoique séparés sur l'échelle de l'organisation par un abîme — remplissent alternativement la même fonction dans l'économie de la nature. Aux hirondelles le jour, aux chauves-souris les nuits d'été.

Les chauves-souris ont, pour les aider dans leur vol et dans leur œuvre de destruction, des sens merveilleu-

sement développés. Chez plusieurs espèces, le nez est revêtu d'une foliation membraneuse, dont la structure délicate contribue à raffiner l'odorat; chez d'autres, les oreilles sont extraordinairement déployées et prononcent l'organe de l'ouïe; chez toutes, les longues ailes et les tissus de la face sont abondamment pourvus de nerfs qui donnent au toucher une étendue surprenante.

Spallanzani a fait, à ce propos, des expériences qui prouvent plutôt en faveur de son esprit qu'en faveur de son humanité. Il avait arraché les yeux à quelques chauves-souris et il avait rempli l'orbite vide avec du cuir. Même dans ces conditions, elles volèrent autour de la chambre, évitant les recoins, ne frappant jamais contre les obstacles et s'échappant par la porte sans toucher le chambranle. Ces expériences ont été répétées par d'autres observateurs, et elles ont donné des résultats à peu près semblables. On a vu des chauves-souris dont les oreilles, les yeux et le nez étaient, pour ainsi dire, supprimés par des moyens artificiels, voler, en tournant les obstacles avec une certitude qui semblait tenir du prodige. Quèlques naturalistes ont, en conséquence, attribué à ces animaux un sixième sens. Ce sixièmê sens est probablement analogue à celui du toucher; on pourrait même l'appeler le toucher à distance. Un tel phénomène m'a beaucoup moins surpris depuis que j'ai vu des jeunes hommes et des jeunes filles aveugles éviter un choc nuisible, et cela, sans le secours des mains — uniquement en se rendant compte de l'impression que produit sur le visage l'approche d'un corps étranger. Ces pauvres êtres infirmes calculent, au moyen d'un instinct que développe l'éducation, la résistance de l'air compris entre un objet quèlconque et leur personne : c'en est assez pour qu'ils déterminent avec une précision admi-

rable l'espace qui les en sépare. J'estime qu'il se passe quelque chose de semblable chez les chauves-souris. C'est par le moyen des pulsations de l'air que ces animaux nocturnes perçoivent l'éloignement et la proximité des objets.

La membrane qui leur sert d'aile est admirablement conformée pour cela. Toute la surface de cette membrane se trouve douée d'une sensibilité extraordinaire. On peut la considérer comme un organe du toucher, répandu dans l'espace. Quelques voyageurs ont trouvé, dans les hypogées de l'ancienne Égypte, des légions de chauves-souris qui naissent, meurent et se produisent là depuis une longue série de siècles. Ces animaux vivent dans les souterrains, au milieu des plus profondes ténèbres et dirigent leur vol avec une sûreté parfaite. Si quelque chose les étonne, c'est la lumière.

L'apparition des flambeaux, dans les sourdes demeures de la mort, a plus d'une fois aveuglé ces animaux volants et plusieurs d'entre eux venaient brûler leurs ailes à la flamme ou battaient, tout effarés, le front des indiscrets visiteurs. Ces chauves-souris, condamnées à une nuit perpétuelle, — à une nuit sans astre, — ne trouvent très-certainement leur chemin dans ces labyrinthes sinistres qu'au moyen de la réaction de l'air sur les surfaces de leur corps, principalement sur le front, le nez et les organes du vol.

L'organisation de ces animaux détermine leurs mœurs. La différence des dents molaires les partage en deux ordres, — ceux qui se nourrissent de fruits et ceux qui se nourrissent d'insectes. Chez les premiers, l'estomac est fort compliqué et les intestins sont longs. Chez les seconds, l'estomac est plus simple et les intestins sont plus courts. Dans un genre de chauves souris (le *nycteris*)

il existe une singulière puissance d'inflation. Lorsque cette faculté s'exerce, l'animal ressemble à un petit aérostat pourvu d'ailes, d'une tête et de pieds. Quand le *nycteris* veut enfler sa peau, il retient son souffle, ferme ses narines et transmet l'air à travers les perforations des joues (ou, pour mieux dire, des poches buccales) jusqu'aux espaces sous-cutanés. Il empêche alors l'air de sortir, au moyen de l'action d'un sphincter qui bouche tous ces opercules. L'animal, ainsi ballonné, diminue d'autant sa pesanteur spécifique, en se mettant, pour ainsi dire, en équilibre avec l'air extérieur. Les ailes lui servent souvent, dans ce cas, comme de rames — plutôt pour se diriger que pour se soutenir.

Les chéiroptères sont répandus sur une large échelle à la surface du globe. On les trouve dans l'ancien et dans le nouveau monde, et jusque dans la Nouvelle-Hollande. Un climat suffisamment tempéré paraît, néanmoins, être nécessaire à leur existence. Dans les contrées chaudes, leurs formes acquièrent un degré de développement inconnu dans les contrées froides ou intermédiaires.

Les chauves-souris ne se refusent point à un certain degré d'apprivoisement. Un naturaliste anglais, White, décrit ainsi les mœurs d'un de ces animaux, qu'il avait étudié dans l'état de captivité :

« Ma chauve-souris prenait les mouches de la main d'une personne. Quand on lui donnait quelque chose à manger, elle portait ses ailes — en les arrondissant — devant sa bouche, voletait et cachait sa tête, comme font les oiseaux de proie quand ils prennent leur nourriture. L'adresse qu'elle montrait pour éplucher les ailes des mouches — lesquelles étaient toujours rejetées — attirait mon attention et m'intéressait infiniment. Elle semblait préférer les insectes, sans toutefois dédaigner la

viande crue. La croyance, généralement répandue, que les chauves-souris descendent dans les cheminées et rongent les jambons, pourrait donc bien ne pas être une fable dénuée de fondement.

» Pendant que je m'amusais à observer les mœurs de cet étonnant mammifère, je fus à même de surprendre en flagrant délit d'erreur l'opinion vulgaire, qui veut que les chauves-souris, placées sur une surface plate, ne puissent plus se mouvoir ni s'élever de terre qu'avec une extrême difficulté. J'ai observé qu'elles couraient, au contraire, assez vite, seulement de la manière la plus grotesque et la plus risible. »

Carlise avait attrapé des *chauves-souris à grandes oreilles*, qui refusèrent, durant quatre jours, toute espèce de nourriture. Pendant la journée, elles témoignaient un goût prononcé pour la retraite, le silence et l'obscurité. Confinées dans leurs boîtes, elles ne faisaient aucun mouvement et ne cherchaient point à sortir. Lorsqu'on les posait sur le tapis de la chambre, elles restaient ordinairement quelques minutes en repos; puis elles commençaient à regarder autour d'elles et se dirigeaient, en rampant, vers quelque recoin obscur. Au coucher du soleil, la scène changeait entièrement. Chacune d'elles cherchait alors à se frayer un chemin hors de la boîte. On entendait un cri continuel, et à peine le couvercle de leur prison était-il ouvert, que les captives luttaient d'activité pour s'échapper, soit en prenant tout de suite leur vol, soit en courant de toutes leurs forces vers quelque endroit convenable, pour déployer leurs ailes. Au moment où ces chauves-souris furent prises, plusieurs des femelles avaient des petits attachés à leur poitrine et en train de teter. L'une d'entre elles vola parfaitement à l'aise, quoique deux jeunes fussent ainsi collées à ses

mamelles. Ces deux jeunes pesaient presque autant que la mère.

J'ai vu moi-même, dans les fermes de l'Angleterre, quelques-unes de ces petites créatures, tout à fait privées. Elles vivaient dans la même chambre avec la famille du fermier. Quelques-unes d'entre elles venaient prendre des mouches entre les lèvres d'une des personnes réunies autour de la vieille table de chêne, durant les tièdes soirées d'automne. Elles étaient si familières avec leurs amis, que, si quelqu'un d'entre eux imitait avec les lèvres le bourdonnement d'une mouche, la chauve-souris venait immédiatement se poser sur les joues de son favori et cherchait, au bord de sa bouche, la proie convoitée.

La manière de se nourrir et de saisir la nourriture varie dans les différentes espèces. Les chauves-souris anglaises sont essentiellement insectivores. — La grande chauve-souris de nos contrées froides (*noctulinia altivolans*) s'élance sur la nourriture absolument de la même manière qu'un chien sur un morceau de viande, tandis que la pipistrelle (*scotophilus murinus*) abat d'un coup sec la mouche qui vient à portée de son vol, puis fond sur elle, la couvrant de ses ailes comme d'un linceul sinistre; elle s'empare ainsi de la proie emprisonnée dans son ombre. On dirait une personnification de l'Horreur. — Cette même chauve-souris s'épargne quelquefois la peine de chasser aux mouches; on l'a vue entrer dans des offices et faire son repas avec les viandes qui s'y trouvaient.

Une chauve-souris appelée *noctule* ne voulait point toucher les mouches dans l'état de captivité, mais dévorait avidement la viande crue et hachée. Le seul insecte qu'elle voulût prendre était le hanneton commun, et encore la plupart du temps, cet insecte lui-même était rejeté.

Cette chauve-souris était heureusement pourvue d'un jeune, de sorte que l'on put étudier sur elle la manière dont ces animaux nourrissent leur progéniture. Pendant qu'elle remplissait ce devoir naturel, la membrane flexible des ailes était appelée à jouer un rôle inattendu. Le jeune était complétement enveloppé dans les plis de l'aile maternelle, qui se trouvait ainsi transformée en un berceau chaud et moelleux. Ce berceau n'avait pas seulement pour avantage de réchauffer le tendre nourrisson, il l'empêchait encore de tomber. La mère tenait ainsi son nouveau-né si étroitement emmaillotté, qu'on ne pouvait plus le voir du tout. La méthode nourricière des chauves-souris ne rentre pas précisément dans les idées ordinaires que nous nous faisons touchant l'art d'allaiter les enfants. Où a-t-on vu une mère se suspendre les pieds en l'air et la tête en bas pendant qu'elle tient son nourrisson attaché à sa poitrine? Les choses se passent pourtant ainsi parmi les femelles des chauves-souris. Cette manière de bercer les petits sous son aile a, d'ailleurs, quelque chose de poétique et de touchant qui contraste avec la laideur de ces animaux nocturnes : si les anges avaient des enfants, ils les élèveraient ainsi (1).

Une chose à laquelle peut-être on ne s'attend pas, c'est que les chauves-souris sont extrêmement coquettes. La plupart de celles qu'on a été à même d'observer se montraient très-délicates et très-scrupuleuses sur le chapitre de la toilette. On les a vues passer un temps considérable à se peigner elles-mêmes avec leurs pieds de der-

(1) Le jeune de la chauve-souris naît aveugle : ses yeux restent fermés pendant plus d'une semaine. Dès les premiers jours de son existence, il est capable de s'attacher fermement avec ses ongles de derrière à la fourrure de la mère ou même à toute surface raboteuse. Quand la mère s'élève dans les airs emportant le jeune cramponné à son sein, celui-ci pend la tête en bas et présente ainsi l'aspect le plus bizarre.

rière. Se peigner, il n'y a encore rien là de bien extraordinaire; mais faire sa raie, voilà qui annonce un soin particulier de sa personne. Eh bien, les chauves-souris partagent leur poil avec autant d'exactitude et de prétention qu'en met une jeune lady à diviser en deux sa chevelure. Nos petites-maîtresses (ce sont les chauves-souris que je veux dire) tracent une belle ligne droite depuis la tête jusqu'à la queue, en passant par le dos.— Où la coquetterie, direz-vous, va-t-elle se nicher? — On peut répondre à cela que les mâles et les femelles des chauves-souris se voient mutuellement, non avec nos yeux, mais avec les yeux de leur nature, peut-être même avec les yeux du sentiment, et qu'elles se trouvent parfaitement belles.

On connaît à peu près trente-trois espèces de chauves-souris qui habitent l'Angleterre. Nous nous bornerons à parler des trois qui sont les plus intéressantes.

La chauve-souris commune (*vespertilio pipistrellus*). — Elle a environ deux pouces et demi de longueur, à peu près la taille d'une souris. Les membres auxquels on donne communément le nom d'ailes, sont simplement les quatre orteils intérieurs des pieds de devant, singulièrement allongés et réunis par une mince membrane, qui s'étend aux pieds de derrière, puis, de là, jusqu'à la queue. C'est une sorte de manteau dont l'aspect et la coupe fantastiques contribuent beaucoup à faire de ces animaux les personnages mystérieux du grand drame de la nature. Le corps est couvert d'une fourrure courte, couleur souris, avec une légère teinte rousse, tandis que les ailes sont d'un noir foncé. Les yeux sont petits et les oreilles, droites, ressemblent à celles d'une souris ordinaire. Cette espèce de chauve-souris fait son apparition au crépuscule, dans les belles soirées d'été. Elle fré-

quente la lisière des bois, les clairières et les promenades ombragées. Souvent encore elle effleure la surface des tranquilles rivières où abondent les papillons, les cousins et les autres insectes nocturnes. Si le temps n'est pas beau, elle reste confinée dans les crevasses ou les fissures des vieilles maçonneries qui tombent en poussière, — à moins encore qu'elle ne se cache dans les noires profondeurs de quelque arbre creux.

La barbastelle (*vespertilio barbastellus*). — Sa couleur générale est plus foncée que celle de l'espèce précédente et de toutes les autres espèces anglaises, avec çà et là quelques taches blanches, qui deviennent plus nombreuses lorsque l'animal vieillit. La fourrure du corps est longue et soyeuse. Un naturaliste de mes amis, M. Bell, a eu quelque temps une de ces chauves-souris en sa possession. « C'était, nous dit-il, un animal timide et qui ne montrait aucune disposition à se familiariser avec moi. Il prenait pourtant sa nourriture, — de petits morceaux de viande et de l'eau — avec ses compagnons. Il reposait avec eux en groupe, au sommet de la boîte dans laquelle on l'avait placé. La barbastelle s'engourdit certainement plus tôt et plus complétement que les autres espèces de chauves-souris; mais, quand on l'évelllait, celle-ci se montrait extrêmement remuante et mordait avec une grande violence les fils d'archal de sa cage. Lorsqu'on lui permettait de voler dans la chambre, elle volait très-bas et moins vite que les autres chéiroptères. Elle aimait à se poser devant l'âtre, sur le garde-feu. Là, elle semblait jouir de la chaleur avec une sensualité extrême. »

Dans nos contrées dites tempérées, telles que l'Angleterre et la France, toutes les chauves-souris disparaissent pendant la saison froide. A l'approche de l'hiver, elles se préparent pour l'état d'inactivité, et, pour ainsi

dire, de suspension de la vie. Elles paraissent choisir de préférence un endroit où elles soient à l'abri de toute importunité et où elles puissent se loger commodément. C'est là un des épisodes les plus intéressants de leur histoire. A une période plus ou moins avancée de l'automne, selon les espèces, elles prennent leurs quartiers d'hiver. Généralement, elles se retirent, par groupes, dans les endroits qu'elles ont choisis, sous les toits des maisons et des églises, dans les cavernes, dans le creux des arbres. Là, elles s'attachent aux murs de leur retraite par leurs pieds de derrière, dont le pouce très-court est armé d'un ongle crochu. Elles pendent ainsi par grappes et la tête en bas. Ce n'est, d'ailleurs, pas le mur ni leurs ongles seuls qui servent à les maintenir dans cette position; mais elles se serrent les unes contre les autres si étroitement, qu'on se demande comment un nombre si considérable d'animaux peut occuper si peu de place. La vue de ces mortes-vivantes accrochées comme des loques de drap noir aux parois intérieures d'un rocher creux est un spectacle que j'ai vu deux fois dans ma vie et que je n'oublierai jamais. Mais la plus curieuse de toutes les chauves-souris dans cet état d'engourdissement, est encore la chauve-souris aux longues oreilles, dont le nom scientifique est *plecotus communis*. Lorsqu'elle repose ainsi, ses longues oreilles rabattues sur ses bras, ses ailes repliées autour de son corps, ses pieds de derrière enracinés au roc lui donnent la plus singulière apparence qu'on puisse imaginer.

A propos de la toilette des chauves-souris, nous avons parlé de laideur. Cette expression n'est pas convenable. En disant ainsi, nous avons cédé au préjugé commun; mais ce préjugé est injuste. Que, dans les âges de barbarie, lorsqu'ils avaient à représenter le démon, — lequel

étant le père du Mal est aussi le père de la Laideur, — les artistes aient choisi, pour type de leurs compositions grotesques, la figure et les traits généraux de la chauve-souris, je le conçois ; mais, dans ce cas même, la laideur résulterait de l'adaptation des formes animales aux formes humaines. Il faut considérer les êtres en eux-mêmes et dans le milieu qu'ils occupent. Lorsqu'on envisage ainsi les faits, on ne tarde point à reconnaître que la difformité n'existe pas dans la nature. La chauve-souris n'est point laide; car la beauté des créatures consiste dans l'harmonie de leurs formes avec la fonction qu'elles remplissent et avec les objets qui les entourent.

La chauve-souris est l'hirondelle des nuits. Apparaissant à l'heure où toute la nature diurne repose, elle donne la vie aux ténèbres et peuple les solitudes étoilées. Quelque chose manquerait à la formidable sérénité du soir, si la chauve-souris de nos climats, cette petite créature inoffensive, ne commençait alors son vol silencieux comme le ciel, tremblant et incertain comme la lumière du crépuscule.

La famille des chéiroptères est très-nombreuse et compte plusieurs espèces exotiques. Nous ne nous arrêterons qu'à deux de ces espèces, dont l'une se nourrit de fruits et dont l'autre se nourrit du sang des animaux.

Le *kalong* est une créature énorme : ses ailes ont quelquefois cinq pieds d'envergure. Cet animal abonde dans les parties basses de l'île de Java. Le docteur Horsfield, qui l'a étudié sur les lieux, nous raconte ainsi ses mœurs :

« De nombreux individus (car les kalongs vivent en société) choisissent un grand arbre pour s'y reposer pendant le jour. Là, ils se suspendent aux branches nues par le moyen de leurs extrémités postérieures. Ces com-

pagnies de chéiroptères, dont quelques-unes ne comptent pas moins de plusieurs centaines d'individus, procurent à l'étranger un très-singulier spectacle. Une espèce de figuier qui ressemble au *ficus religiosus* de l'Inde et qui se rencontre souvent près des villages habités par les naturels, présente à ces animaux une retraite favorable. Les branches étendues d'un de ces arbres sont quelquefois couvertes par les kalongs. Ils passent la plus grande partie du jour à dormir. Suspendus en l'air et immobiles, — rangés sur une seule ligne, la tête en bas, — la membrane du vol contractée autour du corps, ils se tiennent le plus souvent extrêmement serrés les uns contre les autres. Rien ne ressemble moins à des êtres vivants. Une personne peu familiarisée avec l'économie animale de ces bizarres créatures les prendrait volontiers pour une partie de l'arbre lui-même ou pour des fruits d'un volume peu commun attachés aux branches. En général, de telles sociétés de chauves-souris gardent pendant le jour un silence parfait; mais, si ces animaux sont troublés par quelque ennemi, ou si une contestation s'élève entre les individus, les kalongs poussent des cris aigus. Leurs efforts maladroits pour se dégager, éblouis qu'ils sont par la lumière du soleil, présente, dans ce moment-là, une scène amusante. Aussitôt après le coucher du soleil, ils lâchent successivement la branche à laquelle ils adhéraient et commencent leur vol nocturne, au pourchas de la nourriture. Un instinct infaillible dirige alors leurs ailes vers les forêts, les villages et les plantations, où ils occasionnent d'incalculables dégâts. Ils dévorent indistinctement toute espèce de fruits, depuis l'abondante et utile noix de coco, — dont les arbres entourent les villages des derniers paysans — jusqu'aux plus rares et aux plus délicates pro-

ductions, qui sont cultivées avec grand soin par les princes et les autres personnages considérables. Ces derniers ont eu recours, ainsi que les colons européens, à différents systèmes pour protéger leurs vergers et leurs jardins. Dès que les fruits succulents approchent de la maturité, on les préserve avec un art ingénieux contre les attaques de ces animaux. On se sert pour cela de filets ou de corbeilles adroitement tressés avec des lames de bambou. Sans cette précaution, bien peu de fruits de valeur échapperaient aux ravages des kalongs. »

Il est probable que les mœurs et les habitudes déprédatrices des chauves-souris indiennes, leurs turbulentes multitudes, leurs obscures et mystérieuses retraites, l'étrange combinaison des caractères du quadrupède avec ceux de l'oiseau qui paraissaient à première vue se rencontrer chez ces êtres bizarres, ont donné à Virgile l'idée de ses Harpies. Au reste, si les kalongs mangent les fruits cultivés par la main de l'homme, ces chauves-souris sont mangées à leur tour. On leur fait la chasse. Telle est, d'ailleurs, la force de préhension avec laquelle, durant le jour, ces mammifères volants se cramponnent aux branches, qu'on peut leur tirer un coup de fusil, et les tuer sans les abattre. Morts, ces animaux ne lâchent point prise et restent suspendus au rameau par leurs pieds de derrière. On a soin de les effrayer et de leur faire quitter l'arbre avant de les coucher en joue. Cette chasse a deux objets : réprimer les ravages de ces maraudeurs nocturnes en diminuant leur nombre, et se procurer leur chair, qui est estimée.

Les habitudes frugivores du kalong présentent un grand contraste avec les mœurs sanguinaires du vampire (*vampirus spectrum*). Si l'on en croit les récits, sans doute exagérés, des naturels, plusieurs hommes auraient

perdu la vie par suite des blessures que font ces animaux, en mordant les pieds nus de ceux qui dorment à la belle étoile. Leurs attaques sur le bétail paraissent mieux constatées. Elles s'abattent, dit-on, de préférence sur les chevaux, les mules, et les mordent sur les épaules ou au bout des oreilles. Les naturels prétendent que ces bêtes de somme sont encore plutôt victimes de l'inflammation causée par la pression de la selle sur la blessure que par la perte de leur sang, quoique cette perte soit assez considérable. Le vampire ne se contente pas, en effet, d'une première succion; mais, lorsqu'il est plein de sang, il le dégorge et recommence à sucer.

C'est à propos de la famille des chéiroptères qu'on peut étudier l'influence des climats sur la taille des animaux. Depuis la petite chauve-souris de nos contrées, ce flocon ailé, qui visite nos pâles crépuscules d'été, jusqu'à ces gigantesques créatures, fantômes des nuits, qui hantent et ravagent, au coucher du soleil, les régions de l'Inde, on peut mesurer, sur une échelle de proportion très-vaste, l'action de la chaleur en rapport avec les développements du règne organique. Ces fabuleuses chauves-souris sont les filles d'un autre monde, on pourrait presque dire d'une autre nuit. Supposez un instant les mêmes conditions atmosphériques, transportées dans nos contrées de l'Europe, et les kalongs, les vampires — ces sangsues ailées — en un mot, tous les spectres des pays chauds déploieraient avec le temps sur notre tête leur vol taciturne. Ces harpies et ces fantômes volants dévasteraient nos récoltes, attaqueraient nos bestiaux. Une seule limite sépare les chauves-souris anglaises des chauves-souris indiennes : — la température. Les mammifères aériens qui traversent, en volant, les tièdes ténèbres de l'équateur sont en harmonie avec les arbres démesurés, avec

les solitudes infinies, avec le mystère des savanes, avec toute cette étrange nature peuplée de monstres, — si l'on peut donner le nom de monstres à des créatures qui diffèrent des nôtres sans doute, mais qui se trouvent conformées d'une manière parfaitement en rapport avec les circonstances extérieures sous l'influence desquelles s'accomplit leur existence excentrique. Y a-t-il, d'ailleurs, un centre dans la nature?

Le public anglais a eu dernièrement une bonne fortune. Le jardin zoologique de *Regent's Park* a reçu un couple de grands chéiroptères, connus dans la Grande-Bretagne sous le nom de *chauves-souris-renards*. Leurs ailes — ou, du moins, les membranes qui leur servent d'ailes — ont plus de cinq pieds d'étendue, et leur corps est gros à proportion. Il y a vraiment quelque chose d'étrange dans l'aspect de ces animaux suspendus, durant le jour, la tête en bas, à une branche transversale qui leur sert de perchoir. La vue de ces êtres renversés et renversants fait naître dans le cerveau du spectateur l'idée du cauchemar ou du vertige.

Avant d'être connues pour ce qu'elles sont réellement, ces chauves-souris, vampires des nuits indiennes, effrayèrent plus d'une fois le marin anglais qui les rencontra dans ses voyages. Le capitaine Cook, dans la narration de son premier voyage, fait allusion à cet animal — alors presque fabuleux. En 1770, un des matelots de l'*Endeavour* vint dire, un jour, à ses camarades — au retour d'une excursion qu'il avait faite dans les bois sur la côte australienne — qu'il croyait avoir vu le diable. « Et sous quelle forme, lui demanda-t-on, t'est-il apparu? — Il était gros comme un baril; il avait des cornes et des ailes; et, pourtant, il rampait si lentement à travers l'herbe, que, si je n'avais pas eu très-peur, j'aurais pu le toucher. »

L'équipage de Cook rencontra plus tard ce diable, qu'on reconnut être une grosse chauve-souris. Elle était à peu près, pour le volume du corps, comme une perdrix, et presque toute noire. Ses oreilles pouvaient aisément se tourner en cornes, aux yeux d'un esprit superstitieux. Le marin était donc de bonne foi en croyant avoir vu Sa Majesté Satan en personne.

Le docteur Forster, qui accompagna le capitaine Cook dans son voyage autour du monde — de 1772 à 1775, — put observer des chauves-souris-renards dans les îles de l'Amitié. Il en vit même des groupes de plus de cent. Quelques-unes d'entre elles volaient çà et là durant toute la journée, sans doute parce qu'elles étaient incommodées et effrayées par les équipages errants des navires anglais. Foster avisa un arbre de grande taille, dont les branches étaient festonnées d'au moins cinq cents de ces chéiroptères qui pendaient dans diverses attitudes. Les uns étaient accrochés par les pattes de derrière; les autres, par les pattes de devant. Il remarqua que ces prodiges ailés effleuraient, en volant, la surface des eaux avec une facilité merveilleuse. Il vit même l'une de ces chauves-souris en train de nager. On sait dans le pays qu'elles fréquentent l'eau pour se laver, et aussi pour se débarrasser des parasites qui les tourmentent.

Le capitaine lord Stokes — pendant qu'il était occupé à reconnaître la côte nord de l'Australie — trouva l'espèce de chauves-souris-renards à cou rouge. Les bateaux se livraient à leur travail d'observation, quand des volées de ces chauves-souris voletèrent au-dessus de leurs têtes, poussant des cris aigus et discordants. Elles remplissaient en même temps l'air d'une odeur qui n'avait rien d'agréable. Les marins donnèrent alors à ces animaux le nom de *singes-oiseaux*. Ils ne se doutaient pourtant

guère que les naturalistes rangeassent ces chauves-souris immédiatement après les quadrumanes. Le capitaine Stokes fait observer que les ailes de cuir dont sont pourvus ces animaux, donnent un coup lourd, et qu'une volée de chauves-souris-renards, s'abattant soudain sur un bambou, le fait ployer jusqu'à terre. Cette descente donne, d'ailleurs, lieu à une scène curieuse, pleine de bruit et de confusion; car il en est parmi les chauves-souris comme parmi les hommes : c'est à qui mettra le pied sur le même endroit, et l'un prend souvent la place de l'autre. Enfin, tout s'arrange.

Le groupes d'îles appelées les îles de l'Amitié, Fidji et des Navigateurs, présentent des scènes sauvages et variées. Au milieu de ces solitudes formidables, les grandes chauves-souris se rencontrent en abondance : ce sont les hommes volants des régions inhabitées. Fût-il aveugle, le voyageur reconnaîtrait bien vite leur présence parmi les forêts embaumées, à la forte odeur dont ces animaux chargent l'atmosphère. Cette odeur, dit un naturaliste américain qui a exploré lui-même les contrées australiennes, ne sera jamais oubliée par celui qui a visité une fois les régions habitées par les chauves-souris. A Philadelphie, on a nourri pendant plusieurs années un spécimen de chauve-souris-renard. Comme la plupart des créatures ailées ou non ailées, cet animal était en bons termes avec les personnes dans le commerce desquelles il vivait; mais il témoignait une antipathie très-claire et très-évidente pour les étrangers. Durant le voyage, cet étrange passager faisait son repas de riz bouilli et sucré. Au Muséum, durant sa captivité, on lui donna surtout pour nourriture des fruits et de la volaille.

M. Macgillivray découvrit une nouvelle espèce de

chauve-souris-renard à Fitzroy, une des îles situées à quelque distance des côtes de l'Australie. Il la rencontra sur le penchant boisé d'une colline. Les savants la désignent sous le nom de *pteropus conspicillatus*. Ces animaux, quand le naturaliste anglais les aperçut pour la première fois, étaient en nombre prodigieux : ils volaient sous un brillant soleil et ressemblaient à une bande de choucas. A mesure qu'on s'approchait d'eux, une forte odeur musquée se répandait dans l'air et une sorte de causerie incessante frappait les oreilles. Les branches de quelques arbres pliaient sous la masse de chauves-souris qui s'y trouvaient accrochées. Quelques-unes d'entre elles étaient dans un état d'inactivité, elles dormaient ou s'arrangeaient pour dormir; d'autres, au contraire, se glissant à travers les branches, prenaient leur volée, mécontentes sans doute d'être troublées dans leurs habitudes. Macgillivray tua plusieurs spécimens — jusqu'à trois et quatre d'un seul coup de fusil : — il n'était pas difficile de viser ces chauves-souris pendantes en grappes. Quand elles n'étaient que blessées, il n'était pas facile de les détacher avec la main; car elles mordaient rudement, et faisaient entendre un cri comme celui d'un enfant. Les naturels mangent la chair de ces animaux volants et la trouvent excellente : il est vrai que l'espèce en question se nourrit des meilleurs fruits. Les voyageurs qui cherchent à pénétrer en Australie n'ont souvent pas d'autre aliment pour apaiser leur faim, qu'un plat de chauves-souris tombées par hasard sur leur route.

En 1687, William Dampier observa les mœurs d'une chauve-souris-renard dans l'une des îles Philippines. Il raconte que, vers le soir, aussitôt le coucher du soleil, ces animaux commencent à prendre leur vol par essaims, comme des abeilles; elles allaient d'une île à l'autre, ou,

pour mieux dire, d'un îlot à l'île principale. Elles partaient le soir et revenaient le matin, dès qu'il faisait jour. Elles volaient serrées les unes contre les autres, comme un nuage. Cette course réglée était pour les gens de l'équipage un spectacle et un sujet de conversation intéressants.

Le docteur Horsfield a rencontré les mêmes habitudes dans les espèces de chauves-souris qui habitent les parties basses de l'île de Java. Le jour, elles se retirent dans les branches d'un arbre du genre figuier (*ficus*), où elles passent la meilleure partie de la journée à dormir. Elles se réveillent vers le soir, au moment où la plupart des autres animaux s'endorment.

Nous ferons pourtant observer qu'il n'y a pas dans la création d'animaux nocturnes proprement dits : il n'y a que des animaux crépusculaires. Si certaines chauve-souris vivent dans des ténèbres profondes et éternelles, c'est le fait de certaines circonstances que la nature n'avait ni prévues ni établies. Les animaux de nuit, comme on les appelle communément, — mais à tort, — sont des êtres qui voient et s'agitent dans le clair-obscur. Ils ne verraient pas dans l'obscurité absolue. Si les grandes chauves-souris de l'Inde et de l'Australie volent toute la nuit, pendant toute l'année, c'est que les nuits limpides et étoilées de ces régions étranges leur fournissent assez de jour pour diriger leurs mouvements. L'œil des animaux crépusculaires a été construit de façon que la vision s'exerce avec très-peu de lumière — mais non sans lumière aucune.

Les hôtes récents du Jardin zoologique — je parle du couple des chauves-souris-renards — ne témoignent aucune méchanceté; mais il est difficile de modifier leur naturel ombrageux et défiant. Les notions fantastiques

qu'on se fait communément des quadrupèdes ailés, leur attirent, d'ailleurs, plus de curiosité de la part des visiteurs que de sympathie. Les moins classiques d'entre ces visiteurs les regardent volontiers comme des harpies, envoyées sur la terre par l'implacable Junon, et dont le nom est synonyme de rapine et de cruauté.

Il ne me reste plus — à propos des chauves-souris — qu'à appeler l'attention des jeunes naturalistes sur une des plus belles lois de la nature. Elle a voulu que les animaux fussent heureux; aux uns, elle a donné les moyens d'émigrer pendant l'hiver, et ceux auxquels ces moyens d'émigration ont été refusés, elle les engourdit. Sans cela, que deviendraient-ils? Car je parle surtout de ceux dont la nourriture s'évanouit avec la froide saison.

Excepté dans les climats chauds, les chauves-souris, dès les gelées blanches d'automne, tombent dans leur long sommeil hivernal. Cette léthargie ressemble presque chez elles à une mort temporaire; car quelques-unes des plus importantes fonctions de la vie animale se trouvent suspendues ou, du moins, imperceptibles. L'action du cœur et des artères, par exemple, devient si languissante, qu'on peut à peine découvrir les pulsations. La respiration est très-faible, si même elle existe. Ces créatures s'endorment grasses et se réveillent maigres. On a donc lieu de croire qu'elles se sont nourries, durant ce long jeûne, de leur propre substance. En somme, un dur hiver leur convient mieux qu'un hiver doux. Le temps doux les réveille et ressuscite leurs puissances digestives à un moment où il n'y a sur la terre

Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.

Les chauves-souris qu'on tire de leur sommeil en les approchant du feu, survivent rarement à l'expérience. Une chaleur modérée, telle que celle de la main de l'homme, réussit mieux à les ranimer. J'ai connu un naturaliste qui les réchauffait dans son sein et les nourrissait ensuite avec des petits morceaux de viande crue.

Dans nos pays, il est rare que l'homme se familiarise avec ces animaux; mais, en Orient, il est peu de maisons habitées dans lesquelles les chauves-souris ne vivent en assez bonne intelligence avec les maîtres du lieu. J'ai vu un grand nombre de ces mammifères ailés s'accrocher aux arcades des caves de Bagdad. Or, ces caves fraîches sont habitées pendant l'été. Je les ai vus même se fixer au plafond haut et voûté des appartements du premier étage. Nous les avions ainsi continuellement pour compagnons de chambre. Jamais une seule de ces chauves-souris ne changeait de position pendant la journée. De la masse fourrée et informe sortait pourtant çà et là une tête, qui jetait sur nous un regard curieux. Cela arrivait même assez souvent pour montrer que, si ces chauves-souris étaient immobiles, ce n'était pas le seul besoin de sommeil qui les tenait en repos. Le bruit ne semblait point les incommoder. Si nous les touchions, elles fuyaient tout d'abord, mais bientôt elles revenaient et se reformaient en grappes dans le même endroit.

Une considération doit nous réconcilier avec les chauves-souris : ce sont les services qu'elles nous rendent. On ne tire point sur les hirondelles; dans certains pays, elles sont même considérées comme des oiseaux sacrés et de bon augure. Or, l'homme, dans tous les genres de superstition, se laisse conduire par un sentiment d'égoïsme; il est donc facile de deviner que ces oiseaux sont respectés parce qu'ils ont été reconnus utiles. Eh bien, les chauves-

souris — qui pourtant ne jouissent point des mêmes honneurs ni des mêmes immunités — ont des titres égaux à notre reconnaissance. Elles détruisent les insectes crépusculaires qui, non moins que les insectes diurnes, dévastent les cultures. Si ce sont les esprits de la nuit, ce ne sont point pour cela des esprits mauvais. Leur soleil est la lune aux doux yeux, la lune, mère des rosées. Elles effleurent la surface des fleuves et des lacs, buvant l'eau sans prendre pied et soutenues par leurs longues ailes. L'homme les hait et les fuit, ignorant leurs services, heureuses encore, quand on ne les cloue pas avec un clou rouillé à la porte d'un vieux château!

CÉTACÉS

Si les chauves-souris ont été, dans les âges d'ignorance, placées parmi les oiseaux à cause de la faculté qu'elles ont de voler dans l'air, les cétacés ont été longtemps confondus avec les poissons, à cause de la faculté qu'ils ont de nager et de vivre dans l'eau.

Ce sont pourtant de véritables mammifères, tout aussi bien que le cheval ou le chien : ils ont le sang chaud, ils respirent l'air atmosphérique au moyen de poumons et ils donnent naissance à des petits vivants qu'ils allaitent.

La place des cétacés — quoique certainement parmi les mammifères — est difficile à bien fixer. Cuvier les reléguait tout à l'extrémité de cette série d'animaux. Nos classificateurs anglais les rangent maintenant entre les carnivores et les pachydermes.

Si je les rapproche de la famille des chauves-souris — avec lesquelles ils n'ont, d'ailleurs, je l'avoue, aucune affinité naturelle — c'est pour bien montrer aux commençants et aux gens du monde que certains animaux peuvent habiter des milieux ou, comme on disait autrefois, des éléments tout à fait opposés, sans cesser, pour cela, d'appartenir à la même classe.

Le groupe des cétacés comprend les plus gigantesques formes animales qui existent maintenant dans la nature. Linné les désignait sous le nom pittoresque de *belluæ marinæ.*

Parmi les cétacés, une seule espèce est herbivore.

LES LAMANTINS ou *manates*

Distribution géographique : les parties les plus chaudes et les îles de l'Amérique; l'ouest de l'Afrique.

Leur museau court, garni de poils qui produisent l'effet de barbe ou de moustaches, leurs cinq doigts, lesquels se distinguent aisément de la membrane qui les enveloppe — quatre d'entre eux étant terminés par des ongles — leurs mamelles placées sur la poitrine, tout contribue à les faire prendre, de loin, pour des créatures humaines. Il n'y a point de doute que les contes de sirènes et d'hommes marins ne doivent leur origine à ces animaux, comme aussi aux phoques et aux morses.

Les manates vivent en société et vont généralement par troupes. Les jeunes sont habituellement placés au centre

du troupeau pour recevoir la protection des autres. A l'approche d'un danger, tous les animaux d'un même groupe s'unissent pour la défense commune. On raconte que, lorsque l'un d'entre eux est frappé par le harpon, ses compagnons arrachent l'arme hors de la blessure. Ils sont si attachés à leurs petits, que, si le jeune est pris, les pêcheurs sont sûrs d'avoir la mère. L'affection maternelle de cette dernière l'attire, avec une parfaite insouciance d'elle-même, vers l'endroit de la pêche. Si, au contraire, c'est la mère qui est prise, le jeune la suit sur le rivage et tombe aisément entre les mains des meurtriers.

Les mœurs douces et inoffensives des manates, le caractère peu soupçonneux de l'animal, tout contribue à faire de ces cétacés une proie facile pour le chasseur. On les poursuit en vue de leur chair excellente — fraîche ou salée. Quelques voyageurs ont rendu compte des délices de cette nourriture, en des termes qui auraient fait venir l'eau à la bouche d'Héliogabale, de Lucullus et des autres épicuriens.

On raconte que les lamantins étaient autrefois très-abondants, dans un rayon de dix ou douze lieues autour de l'île de Cayenne. Un grand bateau, assure-t-on, pouvait être rempli de ces animaux dans un seul jour, et leur chair était vendue au marché, à raison de six pence (60 centimes) la livre. Mais l'ardeur avec laquelle on a chassé ces mammifères aquatiques, en a beaucoup réduit le nombre. Aujourd'hui, ils sont relativement rares. Cette chasse se pratique généralement au moyen du harpon. A Saint-Domingue, les pêcheurs s'approchent dans un petit bateau et frappent ces mammifères marins. A l'arme est attachée une corde. L'animal, frappé, fait de grands efforts pour s'échapper, emportant avec lui le harpon et la corde — au bout de laquelle est fixée un bouchon de

bois léger, qui indique la marche sous-marine de l'animal. Cette chasse, ainsi conduite, est, assure-t-on, très-amusante; mais la barque se trouve souvent, par les efforts désespérés de l'animal, culbutée dans les bancs de sable.

Les lamantins quittent volontiers l'eau et se rendent d'eux-mêmes sur le rivage, où ils broutent comme des ruminants. Leur nourriture est entièrement végétale : elle consiste surtout en plantes subaquatiques et en herbes qui croissent sur le bord des fleuves ou de la mer. On les trouve en grand nombre dans l'embouchure des rivières et dans les lagunes. Leur taille est ordinairement de huit à dix pieds de long et leur corps a la grosseur d'un bœuf. Quelques individus acquièrent pourtant une longueur de vingt pieds.

LES DAUPHINS

Ces animaux ont un corps allongé, des mâchoires qui se projettent, plus ou moins, en forme de bec. Il se trouvent dans l'océan Atlantique et dans les mers de l'Europe.

Je les ai, plus d'une fois, observés dans l'Atlantique, où ils accompagnaient notre vaisseau pendant plusieurs milles. A peine avaient-ils aperçu notre machine flottante, qu'ils accouraient tous en troupe, avec la vitesse du vent, mus par un sentiment de curiosité naturelle. Ils se demandaient, les uns aux autres, quel était ce monstrueux animal qui avait envahi leur domaine.

Les habitudes sociables du dauphin m'intéressaient en leur faveur. J'aimais à les voir déployer leurs gracieux mouvements ; tantôt sautant en l'air, à plusieurs pieds de hauteur, avec leur corps bouclé; tantôt fendant une

vague avec une incroyable vélocité et laissant sous l'eau un sillage de blanche écume. Il y a des moments où vous ne voyez que leur fine épine dorsale, coupant l'eau comme un couteau; il y en a d'autres où leur large queue s'élève soudain, pendant que leur corps plonge perpendiculairement dans l'abîme. Leurs mouvements sont si souples et si coulants, qu'ils gambadent, presque sans troubler l'eau; même, en retombant de leurs sauts périlleux, ils ne produisent presque point d'éclaboussure à la surface.

Les dauphins paraissent avoir l'amour de l'homme. Ils étaient bien connus des anciens, qui ont inventé sur leur compte toute sorte de fables. Les dauphins sont communs dans l'Océan et dans la Méditerranée. Je les ai retrouvés dans les eaux de Marseille. Ils s'avançaient pendant l'été jusque dans les travaux du nouveau port, et se livraient, ivres d'air, d'azur et de soleil, aux évolutions les plus pittoresques.

Le dauphin ne produit qu'un jeune à la fois. La mère nourrit son enfant avec beaucoup de soin et de tendresse. Le lait est riche et abondant. Autrefois, la chair du dauphin était considérée comme un morceau délicat; on le servait sur la table des nobles et dans les repas publics. Aujourd'hui, on ne mange plus cette chair que comme un objet de curiosité, et en se contentant de dire: « Cela n'est pas trop mauvais. »

Le goût serait-il soumis, dans l'histoire du genre humain, à des périodes de changement? On serait tenté de le croire, en voyant les peuples enfants se livrer avec délectation à certaines nourritures que dédaignent les peuples adultes.

LE MARSOUIN

Le marsouin ressemble beaucoup au dauphin; seulement, il n'a point de bec : son museau est court et uniformément bombé.

J'ai mes raisons pour croire le marsouin un amateur de musique. Toutes les fois que, sur le vaisseau, nous exécutions un morceau de Mozart ou de Bellini, nous étions sûrs de voir les marsouins se rapprocher du vaisseau, et nous suivre en donnant des signes d'approbation. Ces animaux paraissent si heureux, si folâtres, si bien chez eux dans les grandes eaux, si contents de leur liberté; ils ont, d'ailleurs, si peu d'ennemis, que j'ai plus d'une fois envié leur sort et la belle part que leur a faite la nature.

Les marsouins nagent par grandes multitudes. Ils chassent devant eux le hareng, le maquereau et le saumon, les poursuivent dans les baies avec la même ardeur qu'une meute de chiens poursuit un lièvre. Dans quelques endroits, ils sont si nombreux, qu'ils obscurcissent la surface de l'Océan, au moment où ils s'élèvent sur l'eau pour respirer. On voit alors miroiter, de toutes parts, leurs corps huileux et noirâtres. Un peu plus, et vous diriez que c'est eux qui sont la mer.

Les marsouins ne se contentent point de poursuivre leur proie vers la surface; ils descendent souvent au fond de la mer pour chercher des anguilles et des vers, qu'ils déracinent, pour ainsi dire, du sable, avec leur museau, à peu près comme les sangliers fouillent et déterrent les truffes dans les forêts du Périgord.

Dans les beaux jours, — au printemps et dans l'été, — ils sautent, se roulent et font des culbutes; tout cela est

bien connu des marins qui s'en amusent,— et, dans mes longs voyages, je faisais comme les marins. Ils remontent les rivières, au pourchas du saumon, pour lequel ils sont un ennemi mortel, et de quelques autres poissons. En France, on les a vus très-haut dans la Loire, dans la Charente et dans la Seine.

Le 23 mai 1842, j'en aperçus deux qui se roulaient et qui jouaient un peu au-dessus du pont de Londres, du côté du rivage de Surrey. Ils semblaient dédaigner les nombreux vaisseaux à vapeur qui passaient constamment, et ne prêter aucune attention aux grands bateaux, dont quelques-uns s'approchaient d'eux. L'homme qui occupait le poste d'observation, sur le *steamer* à bord duquel nous étions, me dit qu'on les avait vus cinq ou six fois ce matin-là, près de Southwark, et que l'un de ces deux marsouins avait été harponné avec un crochet de bateau, mais qu'il s'était échappé.

Ceux qui, comme moi, ont été témoins de la chasse que le marsouin fait au saumon, ont tous gardé le souvenir de cette scène intéressante. Les efforts du saumon pour échapper à son ennemi et l'adresse avec laquelle le marsouin déjoue les manœuvres du saumon, sont vraiment un objet digne d'études. Dans sa détresse, le poisson pourchassé saute quelquefois hors de l'eau à une grande hauteur, mais son implacable et vigilant ennemi guette le moment où le malheureux doit retomber; grâce à ses détours rapides, sûrs et bien dirigés, le marsouin manque rarement sa proie.

J'ai pu juger par moi-même que la côte ouest de l'Islande est visitée par des multitudes de marsouins. Le fait mériterait bien de fixer l'attention des habitants de cette pauvre contrée; s'ils étaient pourvus de bateaux et d'un matériel convenable pour cette chasse, ils pour-

raient soumettre cet animal à plusieurs destinations économiques. Le marsouin peut être de quelque utilité pour l'homme : l'huile produite par la graisse qui entoure le corps de l'animal, est de la plus pure qualité, et la peau, quand elle est tannée avec soin, peut servir de couverture pour les voitures.

LE NARVAL.

Ce cétacé se distingue entre tous les autres par une défense sillonnée en spirale, quelquefois longue de dix pieds, et qui a été longtemps appelée corne de licorne. Les uns l'ont comparée à une lance, les autres à une épée.

Les naturalistes ne sont point d'accord sur l'usage de cette arme, qui a quelquefois valu à cet animal le nom de gladiateur. L'extrémité de cette défense est lisse et nette, tandis que tout le reste est raboteux et grossier. Scoresby trouva, en outre, une de ces défenses brisées, qui était frottée et arrondie vers le bout. De ces deux circonstances, il est permis de conjecturer que l'animal se sert de son arme pour percer la glace mince, afin de venir respirer à la surface et de s'épargner ainsi la nécessité d'une retraite dans les eaux ouvertes.

« Un grand nombre de narvals, ajoute Scoresby, venaient jouer autour de nous, quelquefois par bandes de quinze ou vingt. Dans plusieurs de ces groupes, chaque animal avait une longue corne. Ils étaient extrêmement joyeux; fréquemment, ils élevaient leurs cornes et les croisaient les unes avec les autres, comme pour faire des armes. Au milieu de ces exercices, les narvals émettaient quelquefois un son très-extraordinaire, qui ressemblait au gargouillement de l'eau dans le gosier. Comme

ce son se faisait entendre seulement lorsqu'ils levaient leur corne : il était sans doute produit par la partie antérieure de la tête et la bouche, en sortant de l'eau. Plusieurs d'entre eux suivaient le navire et semblaient attirés par un principe de curiosité, à la vue d'un corps si nouveau pour eux. »

Il se peut très-bien que la corne du narval lui serve à percer la glace; mais il est probable que c'est en même temps une arme d'attaque et de défense. L'estomac d'un de ces animaux fut trouvé rempli par les débris d'une raie. Il est à conjecturer que le narval attaque sa proie avec sa lance et la tue avant de la dévorer.

Un narval, échoué sur la côte du Lincolnshire, fut trouvé, tout le corps enseveli dans la boue du rivage : il semblait attendre tranquillement et sûrement le retour de la marée.

Ces animaux ne sont point sans utilité pour l'industrie. L'ivoire de leur défense ou de leur corne est considéré comme supérieur à celui de l'éléphant.

Le théâtre de leur existence est l'océan du Nord.

LA BALEINE

Si l'éléphant est le plus grand des animaux terrestres, la baleine est le plus gigantesque des animaux aquatiques.

La baleine commune (*balæna mysticetus*) a été longtemps, de la part des Hollandais et des Anglais, l'objet d'un commerce très-important dans les mers polaires. Elle produit plus d'huile que tout autre cétacé, et, étant moins active qu'eux dans ses mouvements, plus timide, elle tombe plus aisément entre les mains des chasseurs.

Lorsque la bouche de l'animal est ouverte, elle pré-

sente une cavité aussi grande qu'une chambre, et capable de contenir le petit canot d'un vaisseau marchand, — rempli d'hommes. Le gosier, au contraire, est singulièrement étroit. La baleine n'a point de dents. La nature a pourvu à son alimentation par un moyen simple et ingénieux. Des centaines de lames plates et flexibles, connues sous le nom de baleines, garnissent la bouche. Ces lames, qui acquièrent quelquefois jusqu'à douze pieds de longueur sur quinze pouces de largeur, suppléent la fonction des dents. Elles forment, en effet, une frange épaisse et pendante qui retient les petits zoophytes et les petits mollusques comme dans un filtre. La vaste bouche reçoit en s'ouvrant plusieurs tonnes d'eau ; or, tel est l'admirable mécanisme de ces filaments, qu'ils séparent la nourriture du liquide et ne laissent point échapper la moindre particule vivante.

La baleine paraît avoir l'ouïe dure. Un bruit dans l'air, tel que celui d'un coup de fusil, n'est point perçu par cet animal ; mais le moindre clapotement dans l'eau, par les temps calmes, excite son attention et provoque ses alarmes.

Sa vue est perçante. On a observé que ces animaux se distinguaient les uns les autres, par les temps clairs, — sous la surface de l'eau, — à une distance étonnante. A la surface, au contraire, ils ne voient pas très-loin.

Les baleines n'ont point de voix ; mais, en respirant ou en soufflant, elles produisent un bruit très-fort. La vapeur qu'elles déchargent est projetée à une hauteur de plusieurs mètres, et apparaît, à distance, comme une bouffée de fumée. Lorsque ces animaux sont blessés, cette fumée se mêle quelquefois avec du sang ; mais, quand la mort approche, les jets de sang seuls sont poussés vers le ciel. Les baleines soufflent plus fortement

et avec plus de bruit, lorsqu'elles sont dans un état d'alarme, ou lorsqu'elles reparaissent à la surface de l'eau après avoir longtemps plongé.

Quelquefois la baleine se jette elle-même dans une posture perpendiculaire. La tête en bas, elle dresse sa queue dans l'air et bat l'eau avec une terrible violence. Dans ce cas, la mer se charge d'écume et l'air se remplit de vapeurs. Le bruit qu'elle fait est entendu, dans les temps calmes, à une grande distance; et les cercles concentriques, produits par les émotions de l'eau, se communiquent de proche en proche à une distance considérable. Rien ne peut donner une idée de l'effet de cette monstrueuse queue dressée en l'air. Claquant alors comme un fouet, elle fait un bruit qui retentit à une distance de deux ou trois milles.

On rencontre quelquefois — quoique rarement — les baleines dormant, parmi les glaces, dans un temps calme.

Lorsque la baleine est en train de prendre sa nourriture, elle nage avec une vitesse considérable, sous la surface de la mer, avec ses mâchoires ouvertes. Un cours d'eau entre, par conséquent, dans sa caverneuse bouche et, avec l'eau, une grande quantité d'insectes aquatiques — si l'on peut appeler ainsi les très-petits animaux de la mer; — l'eau s'échappe des deux côtés de la bouche, et la nourriture se trouve arrêtée au passage par l'appareil que nous avons décrit.

La baleine allaite son petit en vertu d'un mécanisme quelque peu semblable à celui de l'ornithorhynque. Ce mécanisme avait été deviné par Geoffroy Saint-Hilaire dans un temps où la susdite fonction était un mystère pour la science. Les faits sont venus depuis à la connaissance des naturalistes, et ont confirmé ses prévisions.

Le jeune de la baleine nage sous la protection de sa mère. L'affection de celle-ci pour sa progéniture est bien connue des pêcheurs.

La pêche de la baleine dans les mers du Nord était autrefois un grand théâtre d'aventures. Aujourd'hui, cette pêche au milieu des glaces a perdu de son importance, et le nombre des grands cétacés a beaucoup diminué, par suite de la guerre qu'on leur a faite (1).

On distingue plusieurs espèces de baleines. Le gibbar (*balœna physalis*), connu des pêcheurs sous le nom de *razorback*, est, dit-on, le plus grand animal de cette tribu de cétacés, et probablement la plus grande et la plus forte de toutes les créatures. Sa longueur est d'environ cent pieds. Sa course rapide et son activité en font un objet de terreur pour les marins eux-mêmes. On ne l'attaque point sans danger. Frappée par le harpon, cette baleine entraîne la corde et remorque le canot avec une telle rapidité, que celui-ci se trouve bientôt emporté sur les eaux au delà de tous moyens d'assistance et loin de la vue des autres embarcations.

« J'ai, nous dit le capitaine Scoresby, fait différentes tentatives pour me procurer une de ces formidables créatures. En 1818, j'ordonnai une chasse générale de *razorbacks*. J'avais pris mes précautions pour que mon équipage ne fût point dispersé à une trop grande distance du navire. Un rendez-vous était fixé sur le rivage, lequel n'était point très-éloigné. Je m'étais également assuré contre une trop grande perte de corde. Les deux baleines que nous attaquâmes échappèrent. »

Martens fait mention d'une chasse dans laquelle cet animal entraîna son équipage parmi les glaces, où tous

(1) Voyez, dans *la Néerlande, ou la Vie hollandaise*, le chapitre sur la pêche de la baleine.

les hommes périrent. Une autre de ces baleines, harponnée par un marin habile, déroula en une minute quatre cent quatre vingts brassés de corde. Les hommes du canot, effrayés par cette vitesse qui annonçait la puissance de l'animal, se hâtèrent de couper la corde : mieux valait perdre cette propriété — quoique d'une valeur assez considérable — que de perdre la vie.

Voilà donc un animal qui échappe — au moins, dans la plupart des cas — à la main de l'homme, ce terrible ennemi, qui a osé déclarer la guerre à des créatures vingt fois plus grosses que lui. L'imagination seule peut se faire une idée de ces grandes existences liées à l'immense Océan. La taille des êtres vivants se trouve généralement proportionnée aux milieux dans lesquels ils se meuvent. A la baleine, ce colosse de la vie animale, il fallait l'étendue illimitée du grand désert d'eau. Ces énormes mammifères se jouent des tempêtes, des glaces, des éléments. A l'aise dans les profondeurs farouches de l'abîme, ils promènent de mer en mer leur sauvage liberté.

LE CACHALOT

Les cachalots se distinguent des précédents cétacés en ce qu'ils ont de véritables dents qui garnissent la mâchoire inférieure.

Ce n'est point à l'extraordinaire développement du cerveau, ni même du crâne, qu'est dû l'immense volume de la tête du cachalot. Les mâchoires sont très-allongées, mais le cerveau est petit. La partie antérieure de la tête forme une profonde cavité, recouverte et séparée par des cartilages. Cette cavité est connue des baleiniers sous le nom de *la case*. Elle se trouve remplie d'une huile claire, qui, après la mort, se coagule en une substance granu-

lée. Purifiée, cette substance prend le nom de spermacéti. La tête de l'animal en fournit quelquefois jusqu'à dix tonnes.

Le lard contenu dans la texture de la peau du corps, fournit aussi une huile, mais qui a moins de valeur que la première. Ces deux produits constituent le principal objet de la pêche du cachalot. Cette pêche, eu égard à la grande distance du théâtre sur lequel elle s'exerce, à l'exil de trois années à laquelle oblige chaque voyage, au caractère romanesque de ses incidents, aux périls et aux hasards qui s'y rattachent, est peut-être sans rivale parmi les industries pacifiques.

Les gros cachalots ont quarante-quatre pieds de longueur sur douze à quatorze de diamètre. Les nageoires sont petites; elles paraissent plutôt servir à balancer le corps et à soutenir le jeune, qu'à imprimer à l'animal un mouvement de progression. Cette dernière fonction est remplie par la queue. La peau est lisse, d'une teinte grise très-foncée, presque noire sur les parties supérieures, mais d'un blond argenté sous le ventre. Il y en a de bariolées. Les vieux mâles ont habituellement une tache d'un gris pâle sur le devant de la tête. L'œil est situé au-dessus de l'angle de la bouche, et, au-dessus de l'œil, à la jonction de la tête avec le corps, règne une élévation. A partir de cette élévation, la surface du dos s'étend presque droite jusqu'à une autre proéminence beaucoup plus saillante, qu'on appelle « la bosse. » Le corps de l'animal se termine ensuite en pointe, jusqu'au moment où l'énorme queue se déploie, pareille à la dent d'une ancre de navire.

Les mouvements de cet énorme animal sont excessivement curieux à observer. Lorsqu'il se déplace avec tranquillité, il nage lentement devant lui, un peu au dessus

de la surface de l'Océan, effectuant sa marche par un mouvement de la queue qui divise l'eau d'un côté et de l'autre. L'élévation du cou et la bosse peuvent être vues alors au-dessus du niveau de la mer. Le trouble que cause le cachalot, en coupant la surface, produit une écume, à l'aide de laquelle un baleinier expérimenté peut juger — même à quelques milles de distance — la vitesse de la marche de l'animal. Mais, lorsque le cachalot est effrayé, ou quand une raison quelconque accélère sa course, il a recours à un tout autre mode de locomotion. La monstrueuse queue frappe alors l'eau de haut en bas alternativement avec une grande force, et, à chaque coup de bas, la partie antérieure du corps plonge dans l'eau de plusieurs mètres, tandis que, par la force du coup donné, la tête sort entièrement de la mer. Une baleine peut nager de cette manière-là, paraissant et disparaissant tour à tour, à raison de douze milles à l'heure. Dans la facilité avec laquelle se soulève cette énorme tête, nous voyons la sagesse qui préside à l'économie de la structure du cachalot et l'avantage de son immense taille. L'huile fluide dont ce volumineux animal est rempli, raréfiée par la chaleur vitale, le rend considérablement plus léger que le milieu dans lequel il se meut. Il en résulte qu'il lui suffit des moindres efforts pour projeter en l'air l'orifice souffleur situé sur le sommet du museau. « Seigneur, dit Job, que tes œuvres sont admirables! tu les as toutes faites avec sagesse! »

Le cachalot se rencontre dans toutes les mers; mais il est surtout abondant dans l'océan Pacifique. Sur quelques points particuliers de ce grand désert d'eau, des troupeaux de ces vastes cétacés se rassemblent périodiquement. La chasse de cet énorme animal constitue une branche importante de commerce, dans laquelle les vail-

lants marins des États-Unis et les Anglais ont la meilleure part. Le voyage occupe généralement trois ou quatre années; il est rempli par des hasards et des privations sans exemple dans les autres entreprises maritimes. On choisit, pour cette expédition, des navires de trois ou quatre cents tonneaux, fortement construits, avec un équipage d'environ trente hommes; une sentinelle est placée en observation sur un point élevé du vaisseau, immédiatement après le départ; cependant l'animal se rencontre rarement dans le nord de l'Atlantique. Ce poste est toujours occupé durant tout le voyage, ou, du moins, jusqu'à ce qu'on ait obtenu une cargaison complète. A la vue d'un cachalot, l'homme placé en vedette communique immédiatement le résultat de ses observations, en criant à haute voix et sur un ton particulier : « Là! là! il souffle! » Ce cri ne manque jamais de produire un grand mouvement; tous les hommes se précipitent sur le pont. « Où? » demande avec une inquiétude le *master*. La situation de la proie convoitée est indiquée avec le doigt, et, à un second jet d'eau que l'animal soulève en soufflant, l'homme qui est chargé d'observer les mouvements de la baleine, s'écrie : « Elle souffle encore! » L'élévation de la queue de l'animal dans les airs est également annoncée par un cri particulier.

Ces différents avis coïncident parfaitement avec les divers mouvements de l'animal, la longueur des instants qu'il demeure à la surface, le nombre de fois qu'il respire, la période de temps qu'il reste submergé avant de reparaître. Tout cela est d'une grande importance pour l'art de la pêche : lorsque les particularités d'une baleine ont été bien observées, on peut calculer à la minute le moment où l'animal, plongeant sous l'eau, devra se re-

montrer et combien de temps il restera à la surface de la mer.

Au premier avis, les bateaux, qu'on tient toujours prêts, sont baissés et manœuvrés avec une joyeuse vélocité. Tous les nerfs sont tendus, — c'est à qui atteindra l'ennemi. Si la baleine est trop loin, les baleiniers cherchent à reconnaître la direction dans laquelle plonge l'animal, et se rendent vers le point où ils calculent qu'il doit reparaître. Au moment où le cachalot se remontre, les bateaux rament aussi silencieusement qu'ils peuvent, et le harponneur du bateau, qui est à la tête des autres, lance son arme de toute sa force. L'animal plonge perpendiculairement, emportant avec lui la corde. Quelques cachalots épuisent ainsi les cordes de quatre bateaux, descendant à la profondeur d'un mille; mais ils reviennent toujours à la surface. Le mouvement de l'eau gargouillante et bouillonnante proclame que le monstre va reparaître; enfin, son nez sort hors de la mer. A ce moment-là, les autres bateaux enfoncent les harpons et des lances dans le corps de l'animal.

Nous voici maintenant arrivés au plus dangereux de l'entreprise. La baleine touche à son agonie. Elle frappe çà et là, se tord, se débat, enroulant la corde autour de son corps, et s'élance complétement hors de l'eau. Les bateaux sont quelquefois culbutés, d'autres fois brisés, les hommes blessés ou noyés. Le sang cramoisi, vomi par l'orifice souffleur, retombe en pluie. Le pauvre animal décrit une portion de cercle, se tourne sur le flanc et meurt.

Le corps est alors attaché au navire. Plus tard on le dépèce. La préparation du spermacéti, dont on se sert dans le commerce, se fait moitié à bord, moitié dans les manufactures. On s'en sert, en guise de cire, pour fabriquer des bougies.

On doit encore à cet animal l'ambre gris. Cette substance est une concrétion qui se forme dans les intestins et qui dérive de l'estomac ou des conduits bilieux du cachalot. Les masses d'ambre gris flottant qu'on trouve sur la mer, ont été rejetées par l'individu vivant, ou bien encore elles ont été mises en liberté par voie de putréfaction après la mort de l'animal. On se sert de l'ambre gris dans nos contrées comme d'un parfum. Il a la faculté d'accroître la puissance des autres matières odorantes auxquelles l'associe la main du parfumeur. Il est à observer que la plupart des articles de toilette, auxquels la coquetterie et la sensualité des femmes donnent tant de valeur, ont également une origine assez impure.

M. Beale, qui accompagnait, en qualité de chirurgien, un vaisseau destiné à la pêche de la baleine dans les mers du Sud, nous raconte lui-même les dangers auxquels sont exposés les vaillants matelots qui attaquent ce gigantesque animal. Je traduis :

« L'après-midi d'un jour qui avait été assez orageux, de jeunes baleines-spermacéti apparurent près du vaisseau, et, comme le temps s'était un peu éclairci, le capitaine ordonna à l'officier en second de baisser le bateau ; il en fit autant de son côté — en vue de poursuivre ces animaux.

» Les deux bateaux furent instantanément mis à la mer ; nous ne pouvions en lancer davantage, ayant eu les deux autres brisés le jour précédent. Les hommes s'approchèrent aussitôt des baleines ; malheureusement, ils furent vus par ces animaux avant d'être à portée de jeter le harpon avec quelque chance de succès. En conséquence, la bande de baleines se sépara et se dispersa dans différentes directions avec une grande vitesse. Une d'elles, néanmoins, après avoir fait plusieurs tours, vint

droit vers le bateau du capitaine. Lui, attendit, observa en silence sans remuer une seule rame, de sorte que la baleine s'avança près de son bateau, et reçut le harpon derrière la bosse. Je vis moi-même entrer l'arme dans la chair du cétacé. La baleine parut frappée de terreur pour quelques secondes; puis elle se remit, partit comme le vent et remorqua le bateau avec tant d'impétuosité — tirant la corde dont une des extrémités était attachée au harpon et dont l'autre était entre les mains des pêcheurs — que le bateau se soutint à la surface de la mer comme par miracle.

» L'embarcation filait ainsi à raison de douze ou quinze milles par heure, droit contre la mer agitée qui roulait contre et sur le bateau avec une force peu commune. De sorte que, pendant que nos hommes labouraient ainsi la plaine d'eau, le bateau soulevait de chaque côté comme deux murailles ou deux rivages.

» L'officier en second, ayant observé la course de la baleine et du bateau, manœuvra de son côté, et, lorsque la baleine et le bateau passèrent près de lui — ce qui arriva bientôt — il lança un second harpon. Les deux filèrent alors attachés l'un et l'autre à la baleine, et presque avec la même vitesse que tout à l'heure.

» Je vis alors le capitaine jeter la lance à la baleine, mais sans effet; car la rapidité de la course du cétacé ne parut en rien diminuée. En peu de temps, tous disparurent — la baleine et les deux bateaux — les uns et les autres à une trop grande distance pour être vus de dessus le pont à l'œil nu. Je montai sur le mât, et, à l'aide du télescope, je pus suivre les trois objets comme trois taches à la surface de l'Océan; mais elles étaient à une distance alarmante.

Le soleil allait se coucher et tout annonçait une

affreuse nuit. Je demeurai dans ma position d'observateur jusqu'à ce que je visse le soleil s'engloutir, rouge et colère, derrière l'horizon menaçant, et j'allais descendre au moment où je fus frappé par le cri d'un homme tombé du pont de notre vaisseau dans la mer. Je regardai immédiatement vers la poupe, et je vis un de nos marins— nommé Berry—qui luttait avec les vagues et qui appelait du secours de toutes ses forces. Le vaisseau exécuta un mouvement circulaire; mais, dans cette manœuvre, il passa inévitablement loin du pauvre diable, qui se supportait encore en battant l'eau avec ses mains, quoiqu'il fût tout à fait étranger à l'art de la natation proprement dite. Plusieurs rames furent jetées par-dessus bord au moment où l'homme était tombé; mais il ne put les saisir, quoiqu'il se trouvât à une courte distance de ce moyen de sauvetage.

» Un naturel des îles Sandwich, qui faisait partie de notre équipage, se jeta lui-même à la mer et nagea vers le malheureux, tandis que nos hommes, sur le pont, étaient en train de baisser un bateau, que l'on conserve toujours en vue de semblables accidents. Je ne pouvais rendre aucun service, si ce n'est celui de hâter leur expédition par mes cris : ce fut, en effet, l'affaire de quelques minutes. Le bon insulaire lutta d'abord bravement contre les flots; mais bientôt, trouvant qu'il était à quelque distance du vaisseau, et incapable de voir Berry nulle part, — à cause de la surface agitée de la mer — il tourna le dos, un peu effrayé. — Il sentait, comme il nous l'a dit lui-même, les montagnes d'eau lui tomber sur la tête. C'était maintenant le tour des marins, qui, dans la barque, déployèrent les rames avec toute leur force; ils se dirigèrent vers l'homme en péril, lequel disparaissait çà et là sous les pesantes lames. Une mor-

telle anxiété me serrait le cœur; toutes mes pensées poussaient en quelque sorte le bateau vers le point où le malheureux se débattait encore, mais convulsivement, contre les vagues aboyantes. La barque volait sur les eaux avec une vitesse considérable; mais nos hommes arrivèrent une demi-minute trop tard pour tirer notre pauvre compagnon du gouffre. Je le vis se débattre contre les vagues jusqu'à ce qu'enfin l'écume d'une mer brisée roulât sur lui et le fît disparaître pour toujours. La barque rama, rama encore autour du cercle fatal; mais la nuit tomba tout à fait, et alors la barque fut ramenée lentement mais sans difficulté vers le vaisseau par l'équipage affligé.

» Les ténèbres s'étendaient maintenant à la surface de la mer agitée. Le vent croissait de moment en moment, de sorte que nous fûmes obligés de ployer les voiles. Notre pénible situation nous enveloppa tous alors d'une mélancolie profonde; nous avions perdu un de nos hommes, qui avait fait voile avec nous des côtes de l'Angleterre. — L'Angleterre! cette seule pensée soulevait, en ce moment-là, dans nos cœurs, une foule d'idées déchirantes. — Notre capitaine et notre officier en second, avec dix hommes de l'équipage, avaient disparu, étaient perdus — on pouvait le craindre, du moins, — au milieu des horreurs d'une telle nuit, qui était tombée sur nous comme un drap noir. Nous nous trouvions à plusieurs centaines de milles de toute terre connue. Depuis la tombée de la nuit, nous n'avions cessé d'allumer des flammes bleues, en guise de signaux; notre grand navire contenait heureusement de l'huile et de la corde, qui, brûlant sur la poupe, jetaient une grande lumière. Mais, quoique nous fussions beaucoup d'yeux occupés à chercher de tous côtés les bateaux, nous ne pûmes rien

découvrir que les ténèbres. Lorsque vinrent neuf heures du soir, nous ne doutâmes plus guère qu'ils ne fussent disparus pour jamais, et, comme le vent hurlait d'une voix rauque dans les agrès et que les vagues battaient sauvagement les flancs de notre navire, quelques-uns d'entre nous crurent entendre les cris du pauvre Berry pardessus les rugissements de la tempête. Il y eut bien peu d'hommes sur le bord, cette nuit-là, qui ne rêvassent à leurs foyers; ils regrettaient le joyeux et tranquille coin du feu de leur famille, — de leurs amis, — et je réponds que, pour les voir, ils auraient donné, cette terrible nuit-là, tout ce qu'ils possédaient sur la terre. Mais, au moment où nous commencions tous à désespérer, un marin qui était monté sur le mât nous appela en disant qu'il voyait au loin une lumière devant la tête de notre navire.

» Nous regardâmes tous dans cette direction, et, au bout de quelques minutes, nous pûmes pleinement apercevoir cette lumière. Peu de temps après, à notre grande joie, nous retrouvâmes le capitaine et tous nos hommes dans le bateau; ils ramenaient en triomphe la baleine, qui avait contribué à les défendre par son poids contre la violence et les agitations de la mer. Ils avaient réussi, non sans peine, à se procurer une lumière, ayant malheureusement perdu tout leur amadou, qui, par suite des mouvements désespérés de la barque, s'était mouillé; autrement, leur lanterne aurait été allumée et suspendue à une rame, aussitôt après le coucher du soleil, comme c'est l'habitude lorsque des vaisseaux sont placés dans de semblables circonstances.

» Après avoir attaché solidement la baleine au navire, pour qu'elle ne se perdît point durant cette nuit de tourmente, nos hommes montèrent tous sur le bord : on parla de la fin malheureuse du pauvre Berry, et les visages de

nos marins exprimaient l'affliction; mais la joie de leur propre délivrance jetait un rayon de lumière sur cette tristesse et sur cette sombre nuit. »

Les mœurs du cachalot se rattachent de trop près aux aventures et à la vie des pêcheurs, pour qu'on puisse séparer ici l'histoire naturelle et l'histoire des voyages. Il faut qu'on sache au prix de quels dangers, de quels sacrifices humains, l'industrie se procure cette cire blanche — non celle de la ruche — qui sert à éclairer nos salons. Le récit suivant se rapporte à un autre genre d'accidents qui arrivent trop souvent dans cette pêche :

« Nous avions croisé pendant des mois au pourchas du cachalot. Notre expédition avait été heureuse. Cependant nous nous lassâmes de cette chasse; car nous étions sans provisions fraîches depuis plusieurs semaines. Chacun de nous aspirait à cette nourriture, et notre cœur était comme soulagé en regardant la terre.

» Le capitaine consentit à diriger le vaisseau vers un groupe d'îles inhabitées, qu'on appelle les îles Bonins, quelques degrés à l'est de la côte du Japon. Nous eûmes un bon vent, et, à environ trois heures après midi, nous nous trouvâmes en vue d'une de ces îles, dans des eaux calmes. On abaissa une barque, et cette barque fut aussitôt remplie des gens de l'équipage et de l'appareil de pêche. Nous rendîmes aussitôt une visite à une chaîne de rochers qui s'élevaient sur la côte. Puis nous nous éloignâmes à l'ouest de l'île et nous perdîmes le navire de vue. La pêche fut bientôt très-abondante. A peine nous descendions l'hameçon, que le poisson se laissait prendre. Comme nous pêchions dans deux brasses et demie d'eau seulement, nous pouvions voir les poissons mordre à l'amorce.

» Le soleil était maintenant presque au niveau de

l'horizon. Je rappelai au contre-maître, qui avait charge de la barque, qu'il était temps de songer au départ. Il donna des ordres en conséquence; mais l'ancre s'était malheureusement fixée entre deux larges masses de roches détachées. Nous perdîmes beaucoup de temps à la dégager. Enfin, nous y réussîmes, mais non avant la brune. Les hommes se rangèrent aussitôt à leurs rames et firent de leur mieux pour rejoindre le vaisseau avant la nuit. Nous étions tous debout, regardant avec anxiété. Après une ou deux minutes de silence, un Zélandais, qui était des nôtres, s'écria, d'un ton exalté, qu'il voyait le vaisseau. Cet homme avait un regard d'aigle. Nous regardâmes tous dans la direction qu'il nous indiquait avec le doigt — et nous fûmes tous convaincus que c'était bien le navire. Nous vîmes distinctement ses trois mâts comme des raies noires dans l'obscurité. Mais le vaisseau était dans une position toute différente de celle où nous l'avions laissé. On peut dire que la face entière de la nature avait changé; le vent s'était élevé et soufflait dans une autre direction. Le vaisseau avait été emporté par les forts courants d'eau qui se précipitaient à l'ouest.

» Nous ne perdîmes point un moment pour mettre la tête de notre barque dans la direction du navire et nous traçâmes notre course, aussi bien que nous le pouvions, à l'aide d'une étoile qui apparut alors dans le noir firmament. Bientôt tout s'obscurcit, et nous n'entendîmes plus que le bruit des vagues et le rugissement lointain des ressacs. Un moment, trois ou quatre d'entre nous avisèrent une petite lumière, mais à une grande distance et de niveau avec la surface de l'Océan. Nous ne tardâmes point à découvrir que c'était une flamme bleue que le capitaine avait, sans doute, allumée pour nous apprendre la situation du navire. A dater de ce moment, un senti-

ment de désespoir fondit sur nous, car il nous était impossible d'atteindre notre maison flottante.

» Le vent fraîchissait de minute en minute; la mer s'élevait de plus en plus : tout annonçait une mauvaise nuit. L'écume des vagues se brisait sur nous de la manière la plus impitoyable. Dans ces malheureuses circonstances, je donnai le conseil de se rapprocher de la terre. Je me disais que, si le temps devenait tout à fait mauvais, nous aurions du moins, près de la côte, la chance assez mince, d'introduire la barque dans quelque crique. Après une certaine résistance, les hommes finirent par se ranger à mon avis. Mieux valait courir le risque d'être mis en pièces contre les rochers que de sombrer silencieusement au fond de l'Océan, sans la moindre chance de salut.

» L'équipage me demanda, presque d'une seule voix, si je pourrais retrouver le chemin de la côte. « Je crois, » dis-je, « que la poupe du bateau est maintenant tournée » vers la terre. » Après d'incroyables efforts, nous nous trouvâmes dans un étroit passage des deux côtés duquel s'élevaient d'immenses colonnes d'écume furieuse. Nous ne savions vraiment que faire, car l'obscurité était extrême, et il semblait impossible d'entrer sans rencontrer les rochers, qui ressemblaient à un sépulcre de marbre, ouvrant sa bouche pour nous recevoir. Quelques éclairs, auxquels succédèrent de terribles coups de tonnerre, puis de violentes rafales, ne nous laissèrent point le choix. La barque était maintenant entraînée par les vagues dans le passage. A ce moment, la lune se montra : nous pûmes alors juger de notre situation critique. Une manœuvre habile nous sauva.

» Nous débarquâmes sur un petit banc de sable qui était situé entre deux masses de rochers brisés, — lesquels

élevaient en l'air leurs formes sauvages. Nous allumâmes du feu. Nous prîmes notre repas, et tous les hommes de l'équipage — excepté moi — s'endormirent. Seul et debout sur la rive, j'observais avec terreur la convulsion des éléments. Le sol même tremblait sous mes pieds, battu qu'il était par les vagues déchaînées. Le vent mugissait à travers la forêt, et se brisait contre les rochers avec un bruit extraordinaire. C'était à rendre malade l'âme la plus forte.

» Le lendemain, dès le jour, notre conversation roula, comme de juste, sur le vaisseau. Plusieurs craignaient qu'il ne fut perdu. L'orient s'éclaira lentement, et la vue de la lumière adoucit notre chagrin, releva notre espérance. La violence de la tempête s'était apaisée. Nous grimpâmes sur une des masses de rochers qui dominaient la mer. Tandis que nous examinions, en silence, la figure des objets naturels qui se présentaient à notre vue, un cri de joie et d'enthousiasme s'éleva vers le ciel : « Le vaisseau ! voici le vaisseau ! » Nos compagnons restés sur le navire nous répondirent et nous saluèrent. Notre pauvre vaisseau était en bien mauvais état. Ceux qui étaient demeurés à bord avaient souffert autant que nous. La journée se passa à faire différentes manœuvres nécessaires pour assurer nos moyens de départ. Enfin, la barque fut remise à flot. Ce même soleil qui nous avait donné de l'espoir, dans la matinée, tombait à cette heure rapidement dans les abîmes de la nuit ; mais il nous laissait du moins la lumière du crépuscule pour diriger notre course vers le navire. Nous y grimpâmes — non sans recevoir les congratulations de nos camarades — et nous partîmes, au moment où l'astre disparaissait sous l'Océan. »

Un fait généralement peu connu, mais qui peut devenir

d'une grande importance économique, c'est que la côte-nord de l'Irlande abonde en baleines et en cachalots.

Le lieutenant Boroughs s'était rendu, il y a quelques années, avec le réverend Mahon, dans l'île Bofin. C'était un jour tempêtueux. Les deux voyageurs examinaient la côte et les brisants de la mer. A quelque distance du rivage, ils aperçurent de gros animaux qu'ils prirent pour des épaulards qui étaient venus chercher un abri sous les bords de l'île, opposés au vent. — Les monstres marins s'avancèrent vers les rochers; là, ils n'étaient plus qu'à cinq cents mètres des spectateurs, et, avec une lunette d'approche, il devint facile de reconnaître à quelle espèce ils appartenaient. C'étaient des baleines ou des cachalots.

Plusieurs de ces géants furent jetés morts, dans ces dernières années, sur les côtes de l'Irlande et remorqués par des pêcheurs dans de petites îles qu'ils remplissaient tout entières. Tout indique donc qu'il y a là un gîte de baleines et que ces côtes déshéritées peuvent devenir, un jour, le théâtre d'une grande pêche. Si cette branche, fructueuse d'industrie n'a point été exploitée jusqu'à ce jour, si même la présence de la baleine et du cachalot dans ces parages est demeurée inconnue, il faut en accuser l'ignorance des bateliers, l'insouciance des pêcheurs irlandais et surtout la grande misère des populations maritimes. Cette pauvreté les empêche de recueillir la riche moisson que la nature a mise à portée de leurs mains.

Pour explorer une côte si dangereuse, il faudrait de robustes vaisseaux. Pour ouvrir la veine de richesses que l'Océan cache sous ses tempêtes, il faudrait des capitaux, un matériel de pêche. Pour relever l'énergie et l'esprit d'entreprise, il faudrait une protection, une

initiative. Tout cela manquant, l'Irlande reste misérable, au milieu de ces présents que la nature ne donne pas, et qu'il faut conquérir. Quand je songe, d'ailleurs, que d'autres États de l'Europe, la Hollande — par exemple — ont dû une partie de leur grandeur à la chasse de la baleine, je ne doute point que la pauvre Irlande, si elle était aidée et encouragée dans cette voie, ne puisse y trouver un moyen de régénération.

A l'exception des singes, presque tous les animaux dont nous avons écrit l'histoire, vivent de chair, d'insectes, de poissons ou de petits mollusques. Une barrière — le régime diététique — les sépare d'autres familles de mammifères qui se nourrissent d'herbe, de racines et de graines.

Par la nature de leur régime alimentaire, les carnassiers représentent la destruction, la guerre, la terreur. Conquis et disciplinés par l'homme, ils deviennent, au contraire, dans certains cas, des auxiliaires d'une utilité suprême. Leur intelligence, dans l'état domestique, finit par dominer leurs appétits; leur attachement ne connaît point de bornes — pas même dans le sentiment de leur propre conservation. A cette première division des mammifères, l'homme doit des compagnons, des amis, d'utiles associés dans la vie pastorale. Le jour où la nature eut prévu l'inconstance des attachements humains, les changements soudains de la fortune et les horreurs de la solitude, elle créa le chien.

D'autres mammifères qui se nourrissent, les uns d'insectes, les autres de poissons, rendent à l'industrie des

services considérables. L'importance de certains États de l'Europe s'est élevée, puis abaissée, avec la chasse sur mer. Quelques-uns des monstres de l'abîme se distinguent, en outre, par leur taille énorme, leurs courses effrayantes dans l'espace effrayant. Le caractère romanesque des baleiniers, leur vie dans les glaces ou sous les feux des tropiques, leur fin trop souvent tragique, tout prête encore à ces grandes proies, si justement convoitées, un intérêt égal à celui des événements politiques.

Puisse le jeune naturaliste juger par là que l'histoire des animaux n'est point étrangère à celle de l'homme. La civilisation ne se maintient que par ses anciennes conquêtes sur la nature; elle ne s'étend que par des conquêtes nouvelles. Comprendre tout ce qui vit, rattacher chaque créature à l'ensemble de la création, relier l'économie du règne animal à l'économie des sociétés humaines, c'est plus qu'une science et qu'un divertissement de l'esprit : c'est une joie du cœur. Il est beau, il est consolant de voir les lumières de l'histoire naturelle se répandre en bienfaits sur les classes souffrantes.

Parmi les animaux que nous avons passés en revue, les uns nous donnent leurs instincts, les autres leurs ornements et leurs fourrures, les autres leur huile. En est-il un seul qui, mieux connu et mieux étudié, ne puisse devenir, pour les générations futures, une source encore plus abondante de services? Je ne parle jusqu'ici — et pour cause — que le langage des intérêts matériels; mais il est un autre ordre de rapports plus délicats qui nous unissent à la famille des animaux. Il est intéressant d'étudier les êtres vivants pour eux-mêmes, pour leurs mœurs, pour les mystères qu'ils nous révèlent, pour les sentiments que leur commerce fait naître dans le cœur

de l'homme. Un de ces sentiments est celui qui, si l'on ose ainsi dire, égale presque l'homme à l'auteur de la nature — la bonté. Un tel ordre de considérations ne saurait, d'ailleurs, être étranger à la science. C'est la raison qui prépare les découvertes ; mais c'est l'amour qui les féconde.

FIN DU PREMIER VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

MAMMIFÈRES

QUADRUMANES

CARNASSIERS

PETITS CARNASSIERS

FIN DE LA TABLE





